L'étranger de l'île Dupas

Lina Savignac

L'étranger de l'île Dupas

De la même auteure

Récit biographique

L'églantine et le chardon

Récit

Gens du voyage, une expérience de caravaning

Roman

Éva, Eugénie et Marguerite - Tome 1
Lili - Tome 2
Charles - Tome 3
La maison sur la grève
L'Irlandais, Elwin - Tome 1
L'Irlandais, Martin - Tome 2
L'Irlandais, Les descendants - Tome 3

Album

Les petits souliers roses et *La chatte de Jeanne*
Fridolin. l'homme de paille et *Rutina l'ânesse*

Lina Savignac

L'étranger de l'île Dupas

Roman

l'ABC de l'édition

Vous pouvez communiquer avec l'auteure par courriel :
lina.savignac@gmail.com

L'ABC de l'édition
Rouyn-Noranda (Québec)
www.abcdeledition.com
info@abcdeledition.com

Conception graphique de la couverture : Raymond Gallant et L'ABC de l'édition
Illustration de la couverture : Jocelyn Jalette
Mise en page : Raymond Gallant
Révision : Nicolas Gallant
Photo de l'auteure : Pierre P. Chapleau

Dépôt légal : 1e trimestre 2016
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

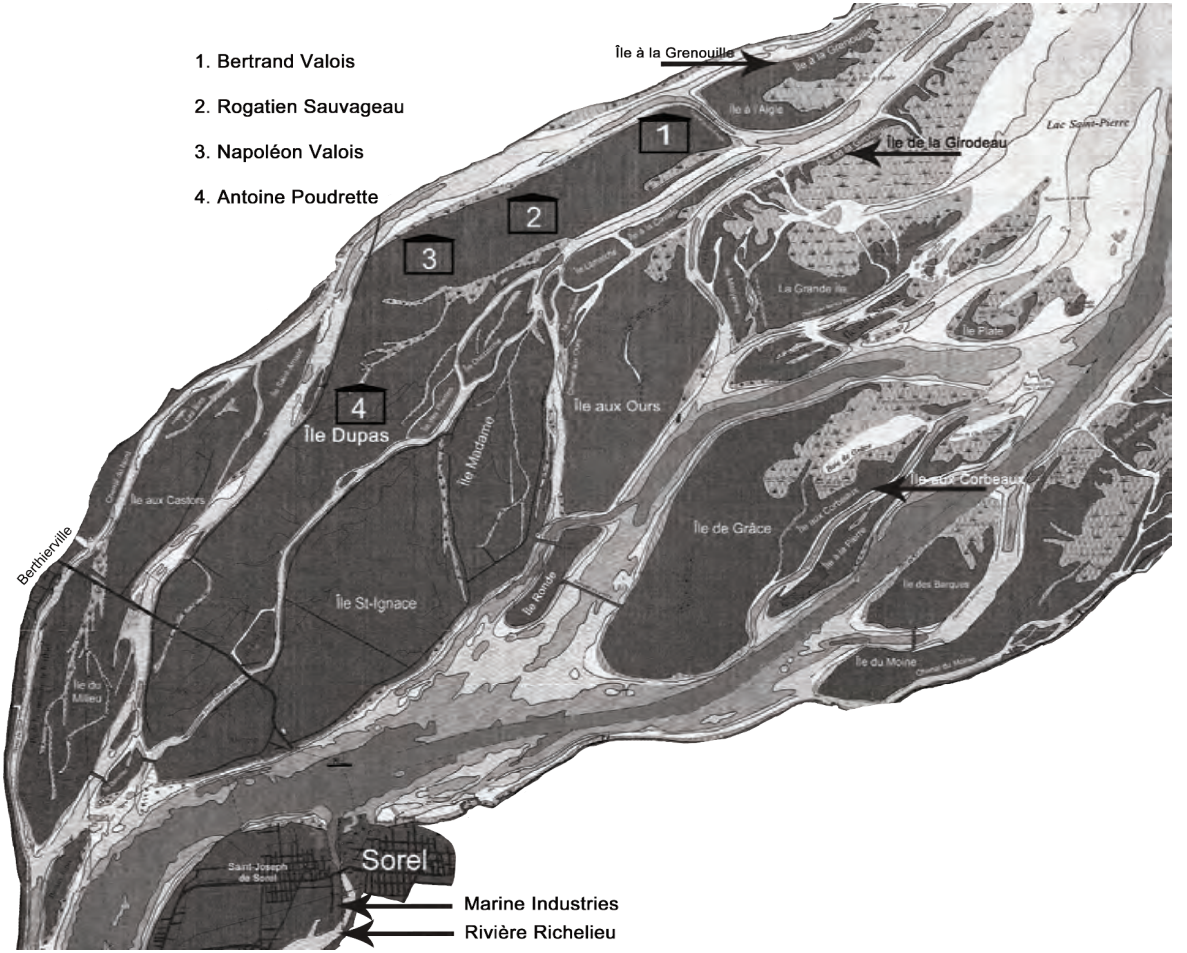
L'ABC de l'édition
Lina Savignac
Copyright © 2016. Tous droits de reproduction réservés.
Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit est strictement interdit sans l'autorisation écrite de l'auteure.

Catalogage avant publication de
Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada
Savignac, Lina, 1949-

L'étranger de l'île Dupas
Édition originale : Belœil, Québec : La Caboche, 2015.
ISBN 978-2-922952-64-3
ISBN PDF : 978-2-922952-65-0
ISBN epub et Mobi : 978-2-922952-66-7

1. Titre.
PS8637.A87E87 2016 C843'.6 C2016-940002-6
PS9637.A87E87 2016

À mon amour qui au fil des ans me soutient
et m'inspire dans mon parcours littéraire.


1. Bertrand Valois
2. Rogatien Sauvageau
3. Napoléon Valois
4. Antoine Poudrette
Île à la Grenouille
Île de la Girodeau
Lac Saint-Pierre
1
2
3
4
Île Dupas
Île aux Ours
Île aux Corbeaux
Île de Grâce
Île St-Ignace
Île aux Castors
Île Madame
Île Ronde
Île des Barques
Île du Moine
Île du Milieu
Berthierville
Sorel
Saint-Joseph de Sorel
Marine Industries
Rivière Richelieu

1

Lorsque le grand Architecte créa la terre, Il étala sous le bleu infini du ciel le plan précis du Québec. En fait, Il avait presque terminé la distribution des richesses quand Il s'aperçut qu'il restait dans sa besace de vastes étendues boisées, ainsi qu'une quantité plus qu'appréciable de lacs poissonneux et de rivières laissant courir une eau vive. Reproduisant le geste du paysan, Il sema à la volée et tapissa tout le nord de conifères et de feuillus, y rajoutant des nappes d'eau douce si profondes qu'on aurait dit d'immenses miroirs noirs. Puis se tournant vers le sud, Il déposa au centre d'une vallée luxuriante un ruban bleu presque sans fin qu'Il nomma Saint-Laurent. Le majestueux fleuve prenait sa source dans des bassins aussi grands que des mers et achevait sa course dans un golfe monumental. Regardant dans le fond de sa poche, Il découvrit quelques mottes de boue qu'Il jeta en tas, sans précaution, au milieu du long fleuve et baptisa ce paradis de la faune aquatique et ailée, les îles du lac Saint-Pierre.

Le sable, le limon, les sédiments et les joncs se posèrent dans le fleuve Saint-Laurent et formèrent plus de cent îles séparées les unes des autres par autant de chenaux. Il faut croire que les hommes qui peuplaient ces parcelles de terre perdues au milieu des eaux brunâtres y trouvèrent des avantages, car ils y entretinrent un feu, y bâtirent une

maison et y élevèrent leur progéniture. Afin de se retrouver dans ce dédale d'îlots, les habitants leur donnèrent des noms tout à fait particuliers, s'apparentant à leur environnement proche ou portant le patronyme du seigneur régissant leur coin de pays. Lorsque leur patrimoine bordait la rive nord, on les appelait les îles de Berthier et parmi elles, on pouvait identifier : l'île aux Castors, l'île Saint-Amour, l'île Dupas, l'île Saint-Ignace, l'île Madame ou encore l'île du Milieu ou l'île de la Girodeau. Du côté opposé, séparé par un large chenail et accolé à la berge sud du fleuve, on retrouvait les îles de Sorel. On se plaisait à nommer : l'île du Moine, l'île des Barques, l'île Saint-Jean, l'île d'Embarras, l'île aux Fantômes ou bien l'île de Grâce.

Ce matin d'automne, avant même que la barre du jour ne se pointe à l'horizon, Napoléon Valois avait quitté le lit douillet où dormait sa femme, avait enfilé de larges pantalons de lainage carreauté, chaussé ses bottes de caoutchouc, boutonné sa chemise de flanellette, puis avait endossé son épaisse veste de chasse. En échappant un long bâillement, il passa par la cuisine d'été pour ne pas faire de bruit et attrapa sa carabine. En descendant les trois marches abruptes qui le menaient dans la cour arrière, il siffla son chien. L'animal accourut aussitôt et s'attacha aux pas de son maître, sachant d'instinct où il allait. L'homme et la bête ne faisaient plus qu'un. Une brume tenace, que le soleil dévorerait dès l'apparition des premiers rayons, restait suspendue à quelques pieds du sol, empêchant le chasseur de bien voir le plan d'eau à quelques enjambées

de chez lui. Le père Valois se cacha parmi les joncs jaunis qui trahissaient la venue de la froide saison et attendit que les canards quittent leur gîte nocturne et se décident à lever. Bien à l'abri dans sa chaloupe masquée par une peinture bicolore aux tons de brun et de vert, puis camouflée sous d'épaisses touffes de plantes herbacées arrachées aux berges, Napoléon ne bougeait pas d'un iota. Avec Aristote à ses côtés, ses appelants dispersés sur l'étroit chenail et solidement retenus par une roche au fond de l'eau, le résident de l'île Dupas visualisait mentalement le résultat de sa chasse. Une tireuse de cartes, qui avait un pied dans la tombe et que sa femme Émerise consultait régulièrement, l'avait instruit au sujet de l'effort intellectuel à fournir, insistant sur le fait qu'il fallait se triturer les méninges jusqu'à ce que l'objet convoité apparaisse dans sa tête. N'est-ce pas ce que faisait déjà la religion ? Un lampion à une piastre ne ferait-il pas l'affaire ? Quoi qu'il en soit, Napoléon faisait confiance à son Émerise et ce qui était acceptable pour la gent féminine devait également marcher pour la chasse. Napoléon devait se grouiller pour ramener quelques oiseaux de plus, car dès le début de l'automne, l'homme avait gagé quelques vieilles piastres avec d'autres amateurs de gibier, décrétant que ce serait lui qui ramasserait le plus grand nombre de bêtes à plumes. Il déclarait, à qui voulait l'entendre, être capable de moucher n'importe lequel d'entre eux. Comme d'habitude, Valois avait passé pour un vantard et un prétentieux. Ainsi, dans le but de clouer le bec à ses détracteurs, Napoléon devait tuer durant la saison de la chasse autant de canards que le lac Saint-Pierre comptait d'îles. Mais pour cela, il ne suffisait pas d'être un bon tireur, il fallait aussi que les malards et les colverts y mettent un peu de bonne volonté.

Dans le silence crépusculaire, Napoléon Valois se sentit incommodé par des bruits diffus, signes incontestables que d'autres prédateurs s'installaient à proximité. D'ailleurs, les berges de l'île étaient truffées de caches terrestres.

— Maudit verrat ! Ces innocents visent tellement mal qu'ils vont faire fuir les oiseaux, sans compter qu'ils risquent de me canarder.

Le résident de l'Île-Dupas détestait se retrouver à proximité de cette bande de coq-l'œil qui tiraient en fermant les deux yeux. Mais ce matin, la brume tenait tête à tous les amateurs de chasse au gibier d'eau. Au bout d'une heure d'attente fébrile, courbaturé et transi jusqu'aux os, Napoléon Valois tâta sa besace et choisit de déplacer doucement sa chaloupe. D'un geste lent, il rapailla ses appelants et se dirigea vers la berge. Profondément déçu de ce retour déshonorant à la maison, Aristote piétinait dans le fond de la barque.

— Écrase-toi, le chien. Tu vas nous faire repérer, chuchota Napoléon.

Au moment où il attachait son embarcation au quai bancal fabriqué de quelques planches récupérées du naufrage d'un autre ponton, le chasseur vit apparaître un étranger, un grand blond, l'air perdu dans cette purée de pois matinale, et qui visiblement n'appartenait pas à la petite communauté de l'Île-Dupas.

— Veux-tu bien me dire ce que cet hurluberlu fait dans les parages ? se demanda Napoléon. Des vrais plans pour recevoir une décharge de plomb en plein dans le derrière.

À peine terminait-il de se poser cette question, qu'une volée de canards quittait son refuge et trouait la couche de brume.

— Maudit verrat ! tempêta l'homme en attrapant son arme.

Deux coups secs de fusil accompagnèrent le froufroutement d'ailes se perdant dans l'espace. Dès qu'il entendit la détonation, Aristote s'élança vers les victimes, laissant le voilier de colverts s'enfuir. Mortellement blessées, deux femelles avaient plongé dans les eaux froides du chenail. Sans ménagement, Aristote saisit dans sa gueule l'une des sacrifiées, puis pataugeant dans la boue glaciale, il ramena sa proie aux pieds de son maître. Surpris par la méprise de son compagnon de chasse, Valois se mit à rire :

— Bon chien, félicita Napoléon, en le flattant au garrot, mais ce que tu me rapportes là n'est pas à moi. Brave toutou, va me chercher l'autre, termina-t-il en le poussant dans l'eau.

Ne demandant pas mieux, Aristote s'élança à nouveau dans la fange et revint avec le second malard entre ses canines.

— Viens mon chien ! Viens, on rentre maintenant, lança l'homme en ramassant le produit de la chasse d'un concurrent.

Repliant son index et son majeur de manière à former un crochet, Napoléon saisit le cou des deux oiseaux et plaça leur tête entre ses doigts, laissant les corps inertes ballotter dans le vide. En peu de temps, il franchit la distance qui le séparait de sa maison. La construction était petite, semblable à celle de ses voisines, peinte en blanc et montée sur des pilotis. En mettant le pied sur l'avant-dernière marche de l'escalier, il fut surpris par une voix qui l'interpelait :

— Hé, Valois ! cria le bonhomme Veillette, je crois que tu t'apprêtes à plumer des canards qui ne t'appartiennent pas. Je te remercie d'avance pour le travail, mais gare à toi si tu les piques de ta fourchette.

Napoléon dévisagea celui qui habitait au bout du rang et répliqua :

— Si jamais, une fois que j'aurai déshabillé ces jolis, je trouve ton nom sur leur chair, je te les rends, mais pas avant.

En pénétrant dans la cuisine, le chasseur déposa sans ménagement les canards sur la table.

— Tiens, en voilà encore deux.

— Bon Dieu, Poléon ! s'écria Émerise. Es-tu en train de vider les îles ? Je ne sais pas ce que je vais faire de tous ces oiseaux.

— Ne t'inquiète pas, ma belle ! Commence par me faire déjeuner, ensuite tu les plumeras, ordonna ce dernier.

Sans dire un mot, Émerise attrapa les deux malards et les déposa dans l'évier. Napoléon avait faim et rien ne devait avoir préséance sur ce besoin. Très tôt, dès le début de leur vie commune, la jeune mariée avait appris à ses dépens qu'il fallait nourrir la grosse bête qu'était celui qu'elle venait d'épouser et, quarante ans plus tard, rien n'avait changé. Comme le disait le dicton : « Ventre affamé n'a pas d'oreille », et cette maxime décrivait bien Napoléon Valois. Après avoir remis une bûche dans le poêle, Émerise poussa les vêtements qui séchaient sur la corde à linge suspendue au plafond, ramena la théière de fonte émaillée sur le petit rond d'en avant et cassa deux œufs dans la poêle encore chaude, puis elle coupa de larges tranches de pain de ménage. Le chasseur profita de ce moment pour entreposer son arme en sécurité, soit au-dessus du cadrage de la porte menant à la cuisine d'été, puis comme tous les matins, cérémonieusement, il s'installa au bout de la table. Malheur à celui qui oserait s'asseoir à sa place. Avant lui, son père, Athanase Valois, avait toujours présidé les repas et, le lendemain de sa mort, son fils aîné Napoléon s'était approprié le siège réservé au vieillard. À son tour, lorsque

le jour serait venu, Bertrand, le premier enfant mâle de la famille, hériterait de la chaise paternelle, mais à la condition expresse de s'occuper de la terre. Le droit de déposer son séant à l'extrémité de la table était directement lié au premier descendant masculin du clan Valois.

Déjà l'odeur du pain grillé émoustillait les papilles. Spatule en main, Émerise soulevait le coin d'une des tranches mises sur le poêle et en vérifiait la couleur. Et hop ! D'un coup de pelle adroitement appliqué, la femme tournait de l'autre côté la rôtie qui virait rapidement au noir. Quelques secondes encore et elle pourrait déposer les œufs miroir de même que les deux toasts presque brûlées dans l'assiette ébréchée, satisfaisant ainsi l'appétit de son homme. Aussitôt qu'il reçut son déjeuner, Napoléon couvrit son plat de sel et de poivre, puis plongea la pointe de son couteau terni dans le bol de cretons frais.

— Je te dis que la température a l'air bête en maudit, lança le père de famille. La brume emplit tout et refuse de se lever.

— Il faut croire que ça ne t'a pas empêché de tuer, pas plus qu'Armand Guertin. Je l'ai vu passer ce matin. Il revenait chez lui avec sa besace bien pleine.

— Ce que tu me racontes là ne me surprend pas une miette. Le bonhomme tire sur tout ce qui bouge. Il est dangereux, l'enfant de nanane ! Un jour, tu sauras bien me le dire, ma femme, on entendra répéter qu'il y a mort d'homme. En passant, continua le chasseur, j'en ai aperçu un qui n'avait pas peur d'aller voir le bon Dieu. Visiblement, c'était un étranger, un gars qui ne semblait pas être de par chez nous. Chose certaine, il risquait gros avec Armand dans les parages, s'amusa Napoléon.

— Vinyenne, ne raisonne pas de même, Napoléon, de vrais plans pour que ça arrive.

La fille aînée des Valois descendait l'escalier et même si elle était occupée à replacer une épingle à cheveux qui glissait de son chignon, elle demanda :

— De qui parlez-vous, maman ?

— D'Armand, coupa Émerise en s'abstenant de reprendre les propos lapidaires de son mari.

À dix-sept ans, Hortense Valois connaissait la routine d'une maison depuis longtemps. Dès qu'elle avait su lire et écrire, la jeune étudiante avait été retirée du couvent de Berthierville afin d'aider sa mère enceinte. Sa huitième grossesse s'annonçait plus difficile que les autres et, durant les derniers mois précédant sa délivrance, suivant à la lettre les conseils du docteur Fallu, la pauvre femme avait été obligée de demeurer alitée.

— Si vous ne prenez pas soin de vous, madame Valois, l'avait sévèrement semoncée le médecin, vous ne ferez pas long feu.

Avec un enfant trop gros, une dilatation précoce du col de l'utérus, une tension artérielle trop élevée, le praticien prévoyait un accouchement compliqué. Alors, au beau milieu de l'hiver, Napoléon Valois avait traversé le pont de glace qui enjambait le chenail et s'était rendu à Berthierville chez les Dames de la Congrégation de Notre-Dame. L'homme connaissait bien l'endroit pour être venu à quelques reprises payer les frais de l'internat de son aînée à même les produits de sa ferme. Mais cette fois, il n'avait apporté aucune venaison et aucun légume. Hortense fut des plus surprises quand sœur Sainte-Odile lui demanda de se présenter au parloir, elle qui recevait si rarement de la visite.

— Papa ! Que faites-vous ici ? Quelque chose de grave à la maison ?

— Va faire ta valise, je te ramène à l'île.

Et c'était ainsi que les études d'Hortense avaient pris fin. Les détails de la santé des femmes enceintes n'étant pas expliqués aux enfants, la jeune fille ne fut jamais informée de quel mal souffrait sa mère. Moins elle en saurait, mieux elle s'en porterait ! L'énoncé était bien connu. Et c'était de cette manière qu'Hortense se retrouva avec la besogne d'une maison et d'une famille sur les bras. Suivant les conseils de sa maman, l'adolescente réussit à se tirer honorablement d'affaire. De son côté, son père avait mis les plus jeunes au courant de la nouvelle répartition des tâches. Ces derniers devaient respecter les ordres d'Hortense comme s'ils émanaient de l'autorité suprême, sans commenter et sans rouspéter. En ce qui concernait les cas plus litigieux, le paternel les règlerait lui-même. Leur maman était au repos complet jusqu'à sa délivrance et à partir de maintenant, chacun devait se plier à ces nouvelles directives.

Maintenant, la maisonnée comptait dix enfants et la mère s'appuyait sur sa fille pour terminer ses longues journées. Pour sa part, il y avait belle lurette qu'Émerise aurait mis un terme à ces naissances qui se succédaient d'année en année, mais ce n'était pas là l'entendement de son mari et du curé. Le premier n'était pas prêt à tracer une croix sur son devoir conjugal, trouvant dans les quelques minutes accordées à l'amour un plaisir sans cesse renouvelé. Impensable de songer à la contraception. Le retrait préventif de l'homme était considéré comme un empêchement à la famille et avoir recours aux capotes anglaises, utilisées durant la guerre par les soldats, précipitait immanquablement le couple dans la géhenne. Quant au religieux, il voyait dans le ventre des femmes un moyen de peupler le Québec de petits Canadiens-français. Ce que l'Église ne pouvait posséder directement, elle le

contrôlait de façon détournée. Dans le secret du confessionnal, les prêtres sévissaient et les filles d'Ève écopaient. Il n'y avait aucun pardon pour ces mères épuisées par les grossesses. Même en pleine crise monétaire mondiale, les familles du Québec continuèrent à grossir et à donner un souffle à des milliers d'affamés. Heureusement, les ruraux se tiraient mieux d'affaire que les citadins, ceux-là ayant au moins un potager et des vaches pour nourrir leurs enfants. La vie se trouvait réduite à son minimum.

Sans grande instruction, Hortense envisageait l'avenir d'un œil incertain et critique. Elle en avait assez de moucher des nez morveux et de travailler d'une étoile à l'autre sans jamais pouvoir jouir d'un seul instant de repos. Il lui fallait continuellement recommencer la même besogne sans prendre quelques minutes pour penser à elle. Ayant raté depuis longtemps l'heure joyeuse de son enfance, Hortense voyait filer sa jeunesse sans qu'elle puisse arrêter l'horloge de tourner. Alors, ne venez pas lui parler de noces. Dans la fleur de l'âge, l'aînée des Valois avait bien l'intention de coiffer la Catherine, d'autant plus que les religieuses avaient affirmé que le célibat demeurait une vocation tout aussi honorable que le mariage ou les ordres. La condition des hommes était-elle plus enviable ? Pas nécessairement. Lorsqu'Hortense observait tout le travail abattu par son père et son frère Bertrand, elle n'aurait nullement souhaité changer de place avec l'un d'eux. Il leur fallait se lever dès l'aube pour traire les vaches, garder les bâtiments propres et en bon état et suer sang et eau durant des journées entières pour tirer de quelques arpents de terres suffisamment de nourriture pour faire vivre la famille et de foin pour entretenir les animaux pendant l'hiver. Le soir venu, la routine des laitières recommençait. Non, Hortense resterait célibataire

et mènerait sa vie à sa guise. Que ses parents se dépêchent de profiter d'elle, car dans quelques années, elle viderait les lieux pour se rendre dans la grande ville et il serait trop tard. Là elle pourrait trouver du travail payant, aller au bal, au cinéma ou simplement exister. Chose certaine, elle ne passerait pas son temps à user ses semelles sur le plancher de cuisine à soigner deux vieillards. Dès lors, elle refusait de vivre dans le sillage de sa mère. Si elle avait raté son enfance et sa jeunesse, elle ne manquerait sûrement pas sa vie de femme adulte.

— Grouille-toi, Bertrand, cria Napoléon en repoussant son assiette. Les vaches vont s'énerver. Attends-tu que le pis leur éclate ?

Le fils aîné des Valois ne se laissa pas impressionner par l'impatience paternelle, même si à longueur de journée celui-ci le houspillait. En fait, il n'y avait rien qui puisse faire accélérer le rythme quotidien de ce garçon.

— Arrêtez donc, répliqua le jeune homme, me prenez-vous pour un irresponsable ?

— Non, mais pour quelqu'un qui se couche à peu près à l'heure où je me lève.

Sans faire de cas du commentaire déplaisant du pater familias, Bertrand s'installa à la table et réclama son déjeuner en bougonnant.

— Des œufs ou de la soupane ? demanda sèchement Hortense.

— Va au plus vite, le père me semble pas mal pressé ce matin.

Napoléon recula sa chaise et se dirigea vers la fenêtre de côté, puis il souleva le rideau d'un index rugueux.

— Tu me parles d'un maudit temps de chien ! Il n'y a rien à voir avec cette brume qui s'accroche un peu partout. Il ne manquerait plus qu'une petite journée grise se cache derrière cette purée de pois.

— Et puis, le père ? Pensez-vous gagner votre gageure ? demanda Bertrand en avalant une grosse cuillerée de gruau pâteux largement saupoudré de sucre d'érable. Je ne veux pas vous décourager, mais je suis d'avis que vous aurez de la misère à battre Armand Guertin. Il paraît que même s'il a les yeux croches, il vise bien droit.

— Mêle-toi de ce qui te regarde et file à l'étable, bougonna l'interpellé. Guertin est pas mal plus dangereux qu'on ne le pense, il tire comme s'il se trouvait à la foire agricole ou à une kermesse.

Sans tenir compte de l'avertissement paternel, Bertrand termina son repas, puis sans se presser, enfila son manteau et se dirigea paresseusement vers les bâtiments. À l'intérieur de l'étable, une odeur prononcée d'ammoniac et d'excréments de même que des meuglements désespérés l'accueillirent. Attachées dans leur stalle, une douzaine de vaches patientaient bien malgré elles. Sans traînasser, le jeune homme attrapa un petit banc à trois pattes et, avec un chiffon propre, il nettoya les trayons de la première élue, puis il coinça une chaudière galvanisée entre ses genoux et s'attaqua aux pis ronds et tendus des Holstein. Sous l'action du pompage des tétines, des jets de lait commençaient à marteler le fond du récipient, puis quelques giclées sonores plus tard, une mousse blanche apparaissait à la surface. Selon un rituel bien établi, Bertrand glissa son siège et son seau d'un bovidé à l'autre, leur soutirant le précieux liquide. Un chat, qu'on gardait

dans l'étable pour chasser les souris, ne laissa pas passer l'occasion de se repaître. Habitué aux bruits du bâtiment, il accourut dès qu'il entendit les premiers jets frapper les parois de la chaudière de métal. Bertrand avait coutume de traire trois ou quatre vaches avant de mettre fin aux miaulements insistants de l'animal. Alors, il approcha une vieille soucoupe toute croûtée par l'ajout quotidien de lait et orienta quelques giclées vers l'assiette. Parfois, il s'amusait à arroser le museau du minet, mais ce matin, il n'avait pas de temps à perdre. Immédiatement, le chat cessa de rouler autour des jambes du jeune homme et lapa avidement le contenu de son plat. En guise de remerciement, la petite bête offrit une série de ronrons sonores. Une fois sa tâche terminée, Bertrand transféra le lait dans des bidons de fer blanc. S'arrêtant au milieu de l'opération, il retrancha une partie du précieux liquide et le vida dans des pintes en verre. C'était là la ration de la famille, le reste serait vendu pour quelques cents.

Malgré la Grande Dépression qui sévissait dans tout le pays depuis des mois, le commerce laitier se portait assez bien. Les surplus étaient écoulés à la Caillette de Maskinongé qui en tirait un cheddar se distinguant agréablement. Bertrand terminait le transvidage lorsqu'il vit une face de fouine aux yeux mal alignés se planter dans le cadrage de la porte. Se permettant une certaine familiarité, il apostropha le disgracié :

— Tiens, si ce n'est pas notre voisin bien-aimé. Dites-moi donc, Armand, comment faites-vous pour viser avec des yeux pareils ?

— Je fais la même chose que toi, mon gars, je m'enligne et je pèse sur la clenche. Pourquoi ? Ton père commencerait-il à être jaloux ?

— Non, je voulais juste savoir. Dans ce cas, au lieu de

perdre votre temps à bagueuler, aidez-moi plutôt à amener le lait au chemin.

— Je ne suis pas venu ici pour te tirer d'affaire, mais pour parler à ton paternel, déclara Armand Guertin.

— Dans ces circonstances, vous n'êtes pas à la bonne place. Allez à la maison, il doit y être.

Guertin tourna les talons et se dirigea immédiatement vers la résidence, se soustrayant ainsi à la requête du jeune Valois. En fait, il s'agissait d'une petite habitation en tout point semblable à la sienne, sauf que Napoléon avait peint les cadrages des portes et des fenêtres en vert bouteille et Armand en rouge. Ces maisonnettes, presque identiques, n'avaient rien de bien luxueux ou de somptueux. Étant donné que chaque printemps, l'eau des chenaux et des rivières couvrait entièrement la terre et faisait la vie dure aux îliens, ces derniers avaient construit des logis capables de résister aux assauts répétés de la nature.

En quelques enjambées, Guertin se retrouva sur la galerie et frappa trois coups secs à la porte des Valois. À peine avait-il terminé qu'il entendit une voix masculine assourdie par l'épaisseur du battant. Se fiant à ce qu'il pensait avoir compris, Armand tourna la poignée et, d'un seul pas, il franchit le seuil de la porte qui le séparait du tapis tressé à l'entrée de la cuisine. Lorsque Napoléon aperçut son voisin au beau milieu de l'œuvre artisanale d'Émerise, il se renfrogna et tira fortement sur sa pipe.

— Regardez donc qui se permet de rentrer sans frapper, lança le propriétaire des lieux. On ne t'a pas appris à cogner ?

— C'est Bertrand qui m'a dit que je te trouverais ici et puis, j'ai cogné, tu sauras. Tu n'aimerais pas que je varge dans ta porte. Ce n'est toujours pas de ma faute si tu deviens sourd comme un pot.

— Ça ne te dispense pas d'être poli, un brin d'exagération n'a jamais tué personne. En tout cas, mon verrat, si tu t'es rendu jusqu'ici pour m'étirer la pipe ou m'asticoter, tu peux revirer de bord.

— Comment ça ?

— Tu sais ce que je veux dire. Ma femme t'a aperçu dans la fenêtre quand tu revenais du chenail. Tu avais la besace bien pleine. Ne viens pas m'écœurer dans ma propre maison en plus.

— Non, non, calme-toi ! Je n'ai pas l'intention de te barber, au contraire, j'ai un service à te demander. Vois-tu, mes taureaux pacagent encore sur la commune de Berthier. J'ai attendu le plus tard possible avant de les rentrer, mais là, je n'ai pas le choix. Dans deux jours, c'est la Saint-Marcel et il faut que je ramène mon troupeau même si je n'ai pas beaucoup de place dans l'étable.

— Et tu voudrais que je les héberge ?

— Non, écoute-moi donc, Valois. J'aurais besoin de ton chaland pour les faire traverser, si ce n'est pas trop te demander, bien entendu, et puis si j'avais une paire de bras de plus ça m'adonnerais mauditement.

— Pour le bateau, tu peux l'utiliser, mais en ce qui a trait aux muscles, ne compte pas sur les miens. Va en parler à Bertrand, tu verras ce qu'il te répondra. Mais mon verrat, prends-le juste quand il sera libre. Ne le divertis pas de son ouvrage. Il ne manquerait plus que tu me prives des services de mon propre fils.

— Énerve-toi pas le poil des jambes, je sais vivre, tu apprendras. En tout cas, merci bien pour le chaland.

Ne voulant pas s'éterniser au cas où son voisin changerait d'avis, Armand conclut rapidement et tira sa révérence d'un coup de chapeau. Guertin retourna derechef à l'étable.

— Tiens ! Vous voilà revenu juste à temps pour charrier les bidons.

— Attends une minute, le jeune. J'ai besoin d'aide pour rapailler mes taureaux qui broutent sur la commune. Ton père me prête son chaland et toi tes bras.

— Dans ce cas, prenez la poignée de la canisse et suivez-moi. Donnant, donnant.

Comme promis la veille, Bertrand accompagna le voisin sur la pointe de la commune qui donnait juste en face de l'île Dupas. Armand Guertin avait attaché son cheval au petit chaland et commença à tirer la plateforme le long de l'étroit chenail. Bien que robuste, l'animal peinait sur la terre ferme et la grève détrempée gardait l'empreinte profonde de ses efforts. Il fallut près d'une heure à l'équipage pour passer la pointe de l'île Saint-Amant, puis pour contourner l'île aux Castors et pour finir, négocier l'île du Milieu. Il ne restait qu'à suivre la berge du chenail. Une fois rendus sur la commune, les deux hommes étaient déjà à même d'apercevoir trois ou quatre taureaux appartenant probablement à Armand Guertin. Dans l'herbe jusqu'aux genoux, le troupeau se gavait comme s'il devinait que bientôt la fin de la récréation sonnerait. Depuis quelque temps la partie aérienne des plantes n'était plus sucrée et avait perdu sa saveur estivale. Plus aucune fleur n'agrémentait leur repas quotidien et seulement la mousse jaunie leur offrait une maigre valeur nutritive. De toute façon, depuis une semaine ou deux, la froidure matinale annonçait haut et fort le retrait de la belle

saison. Il ne restait plus qu'à réunir le bétail. Avec une grande gaule, Bertrand se mit à courir les bœufs dans le champ et à les diriger vers le chaland où Armand les immobilisait et les attachait solidement à la rambarde à l'aide d'une corde. Le jeu de cache-cache dura près de deux heures et une fois les récalcitrants rassemblés, le cheval reprit du service et tenta de hâler la plateforme flottante. Cette fois, la charge pesait plus lourdement qu'à l'aller et il fallut que les deux hommes aident la pauvre bête. Pendant qu'Armand encourageait le canasson en marchant sur la grève à ses côtés, Bertrand, debout sur le chaland, prenait appui sur le fond du chenail et poussait le radeau à l'aide d'une longue perche. Dès qu'ils atteignirent l'île aux Castors, Armand se réserva un moment de répit, laissant son vieux cheval reprendre souffle. Guertin s'accota sur un grand liard et fuma une pipée. Quant à son assistant, il se détendait les muscles en lançant des roches dans le cours d'eau. La virée sur la commune s'avéra une tâche épuisante, car la plateforme s'embourbait dans les joncs et l'animal de trait enfonçait jusqu'aux genoux dans la vase épaisse. À tout instant, Guertin craignait l'apocalypse : s'il fallait que la bête cale jusqu'au ventre… Quelle misère !

Lorsque Bertrand Valois vit enfin poindre le toit de la maison de son père, il lâcha un profond soupir de satisfaction. Il ne restait plus qu'à mener les bœufs aux bâtiments de son voisin.

— Je te remercie, jeune homme, déclara Armand en tendant une main salie de glaise. Je te revaudrai ça.

Puis le propriétaire du troupeau disparut dans l'obscurité de l'étable.

La journée de Bertrand était terminée. Elle avait été rude et éprouvante. Au souper, entre deux bouchées de

galettes de sarrasin, il fit le compte-rendu de sa virée à l'île de la Commune avec Armand. Une fois le récit achevé, Napoléon s'informa de la condition de son chaland.

— J'espère que vous l'avez remis à la même place et que vous avez nettoyé le plancher. Je n'ai pas le goût d'avoir de la vase et des bouses un peu partout. Avec Guertin, on ne sait jamais…

— Pas d'inquiétude, le père, Armand a tout lavé. Moi, je le trouve correct ce bonhomme-là, jugea le fils Valois. S'il n'avait pas les yeux *cross side*…

— Toi, tu te prononceras sur la valeur des gens quand tu seras assis ici, termina Napoléon en tapant sur les accoudoirs de la chaise paternelle.

Débouté, Bertrand se leva de table et monta à sa chambre ou plutôt celle qu'il partageait avec son jeune frère Henri. Rapidement, comme si les minutes lui manquaient, il se dirigea déjà vers la petite salle d'eau, rasa les quelques poils salissant son menton, changea d'habillement et troqua sa salopette pour un pantalon plus seyant. Depuis quelque temps, l'adolescent sortait trois soirs par semaine et se rendait au rang de l'Île-Dupas, soit juste en face de l'île aux Vaches, prétextant rencontrer son ami P.A. Poudrette. En fait, Bertrand espérait plutôt apercevoir Anna, la plus belle brunette du coin. Lorsque Napoléon vit son fils avec des vêtements propres sur le dos, il ne put s'empêcher de lui demander :

— Où vas-tu, attifé de même ? Je ne t'apprends rien en te disant que de ce temps-ci, il fait noir de bonne heure.

— Je ne me rends pas plus loin que chez les Poudrette. Je n'ai pas longtemps à marcher et je prendrai un fanal.

— Qu'est-ce que tu trouves de drôle là-bas ? interrogea le père.

— Rien de bien spécial. On se ramasse trois ou quatre jeunes ensembles et on parle, on réinvente le monde.

— Quoi ? Il n'est pas bien fait, le monde ? Dans notre temps, s'il avait fallu agir comme vous autres, nos parents nous auraient remis à notre place assez vite, merci, et le dimanche, du haut de la chaire, le curé nous aurait sermonnés, nous comparant à des parias. Je suis pas mal lousse avec toi, mon gars, n'abuse pas de ma confiance, sinon tu vas le regretter.

— Inquiétez-vous pas, le père, je ne reviendrai pas tard. J'ai ma journée dans le corps.

— J'espère bien, acheva Napoléon en aspirant un peu du jus de tabac qui mouillait sa pipe.

Bertrand avait déjà fini d'enfiler son manteau et sa casquette alors que son paternel terminait ses exhortations. En fait, les paroles du père Valois lui passaient dix pieds par-dessus la tête. À seize ans, on se fout royalement des recommandations limitant notre liberté, les parents étant par définition toujours vieux jeu. Cette affirmation était bien connue de tous. Le fils poussa le battant de la remise, étira le bras vers la droite et attrapa le fanal qu'il savait être accroché sur un clou entre le chambranle de la porte et celui de la fenêtre. Avisé, il vérifia si le réservoir contenait assez d'huile et se dirigea vers la route qui longeait le chenail du Nord, puis il emprunta la branche sud du cours d'eau, celui qui menait chez les Poudrette. Tout au long du chemin, il abaissait sa lampe-tempête pour mieux distinguer la bordure du fossé. La brume qui ce matin avait endormi l'île Dupas se levait à nouveau. Heureusement, Bertrand connaissait le coin comme le fond de sa poche. Prudemment, le jeune homme avançait dans une lumière glauque. Les nombreux liards qui poussaient sur la berge, délimitant la terre franche de l'eau du chenail, disparaissaient dans ce brouillas. À travers cette masse blanchâtre, seul le fût des arbres se distinguait. Bertrand ne se laisserait

pas intimider par les vieilles histoires faisant état de revenants qui hantaient les lieux et encore moins par une température peu coopérante. La veille, il avait planifié une partie de cartes avec les Poudrette, il n'était certainement pas pour rater sa soirée, d'autant plus qu'il espérait rencontrer Anna. Au bout de quelques minutes, Bertrand était à même d'apercevoir la grange des Poudrette. Par l'une des fenêtres du bâtiment, une lueur rougeâtre lui indiquait que ses camarades s'y trouvaient déjà. Sans attendre plus longtemps, le jeune Valois frappa deux coups secs à la porte, signe distinguant les membres de la petite organisation amicale, puis éteignit son fanal et entra sans tarder. L'adolescent pénétra dans une noirceur totale. La clarté aperçue il y a une minute à peine avait bizarrement disparu. Dans l'obscurité, Bertrand perdait le seul sens qui lui paraissait utile, la vue. Une démarche hésitante le fit buter sur des obstacles inconnus.

— Il y a quelqu'un ? Répondez ! Il y a à peine un instant, j'ai remarqué de la lumière et je suis certain que vous voulez me jouer un tour. Paul-André ?

Bertrand se maudissait intérieurement, pourquoi avait-il éteint sa lampe avant de pénétrer dans la grange ? Maintenant, il n'avait plus de feu et s'il désirait voir quelque chose, il lui fallait rallumer son fanal. Pivotant sur lui-même, il vira vers ce qu'il croyait être la sortie et trébucha sur une poche de grains. À sa grande surprise, le sac de jute commença à bouger dans tous les sens et à émettre des sons semblables à ceux pouvant provenir d'outre-tombe. Comme une décharge électrique, un long frisson traversa le corps du pauvre garçon. Jamais il n'avouerait avoir eu peur, mais il était suffisamment lucide pour trouver son salut dans la fuite. Passant à l'acte, Bertrand tenta bravement de se relever. Impossible, plus il

essayait de s'enfuir, plus la poche le retenait prisonnier. Ses bras et ses jambes étaient maintenant encombrés par des mains qui le maintenaient en place. Bertrand hurlait de toutes ses forces, exigeant qu'on le libère sur le champ, mais les mauvais farceurs n'en avaient pas encore terminé avec leur victime. L'une des formes cachées sous l'épais tissu se leva et, tel un juge inflexible, prononça une courte sentence. Le faux magistrat s'approcha du condamné à mort et, cette fois, investi du rôle de bourreau, s'apprêta à exécuter le verdict. D'une main sûre, il entreprit de placer une corde au cou du sacrifié et au bout de laquelle un des tortionnaires avait formé un nœud coulant. La mise en scène était bien réelle, car les gredins avaient eu soin d'avoir préalablement passé le lien sur une des poutres de la grange. Cette fois-ci, Bertrand commençait à avoir réellement peur. La voix presque éteinte, le condamné tentait de démasquer les méchants plaisants et de les ramener à la raison.

— Allumez un fanal, que je voie vos faces de Judas. Laissez-moi, espèces de crétins.

Puis il y alla d'un coup de semonce qui lui demanda un certain cran :

— Si je vous attrape, je vous garantis que vous passerez un mauvais quart d'heure.

Cette salve verbale eut pour résultat de faire rire les mécréants. Ces derniers, se qualifiant de magnanimes, acceptèrent de se découvrir partiellement. Les soupçons de Bertrand se confirmèrent. Immédiatement, il reconnut les frères Poudrette. Même démasqués, les brigands continuèrent à malmener leur otage et ne le libérèrent pas pour autant. Du fait qu'ils avaient déjà acquiescé à une des exigences de leur prisonnier, les trois larrons se crurent en droit de poursuivre leur mauvaise mise en scène. L'un

d'eux poussa violemment Bertrand contre le bourreau qui, corde en main, semblait bien décidé à procéder à l'exécution et de faire en sorte que celui qu'il considérait comme un ami éprouve la frousse de sa vie. Jamais le fils Valois ne s'était autant débattu. Il fallait à tout prix éviter qu'on lui passe cette mauvaise cravate. Constatant rapidement qu'à lui seul il ne pouvait rien contre ces trois voyous et, quitte à passer pour un pissou, Bertrand choisit la fuite. Profitant d'une manœuvre de diversion, l'amateur de cartes détala comme un lapin poursuivi par une meute de chiens et remercia le ciel de couvrir sa fugue. La brume qu'il maudissait il y a quelques instants lui servait maintenant de protection. Encombrés par les sacs de jute, les jeunes Poudrette cessèrent leur chasse à l'homme et laissèrent filer leur otage. Essoufflés d'avoir couru, ils s'arrêtent sur une grosse roche et se mirent à rire.

— Je pense que Valois a eu une bonne leçon, déclara Benoît.

— J'ai l'impression qu'au moment de faire son lavage, sa mère devra porter une attention spéciale au fond de ses bobettes, reprit un autre.

— D'après moi, il ne reviendra plus rôder autour de notre sœur, conclut P.A.

La famille Poudrette n'était pas bien vue par la population de l'Île-Dupas. On les considérait comme des traîne-savates et des bons à rien. Le père, Antoine, vivait de la pêche à l'anguille et à la perchaude, ainsi que de toutes sortes d'entourloupes, des affaires pas tellement

claires, enfin, juste assez *clean* pour que la police ne s'en mêle pas. La mère, Désirée Poudrette, avait réussi à engendrer trois vauriens et une pauvre fille, aussi jolie qu'un matin de printemps. Personne n'aurait qualifié aucun de ces trois frères d'enfants de chœur et, dès leur jeune âge, ils avaient goûté au bâton des agents de la paix. Souvent ces derniers se rendaient dans le rang donnant en face de l'île aux Vaches en traînant un ou deux Poudrette par les oreilles. Les policiers se doutaient bien que des *bootleggers* faisaient transiter des caisses d'alcool par les îles du lac Saint-Pierre et que, par la suite, ils recouraient aux services des deux aînés du clan Poudrette, Benoît et Paul-André communément appelé P.A. Les contrebandiers profitaient de la grande connaissance qu'avaient les julots des lieux, confiant la mission de surveiller leurs arrières à Benoît et laissant à P.A. le rôle d'éclaireur. Après avoir passé à travers le tamis que représentait l'archipel, les trafiquants remontaient la rivière Richelieu et franchissaient la frontière du lac Champlain, de préférence de nuit, évitant ainsi les fâcheuses rencontres. Pour quelques minutes de travail, une fois la semaine, les deux jeunes blancs-becs recevaient de quoi faire vivre une famille entière.

Connaissant les activités illicites de ses rejetons, le père Poudrette avait décrété un droit de regard sur l'argent gagné par sa progéniture. Son mot d'ordre était simple : « Si tu ne rapportes rien, ne demande rien ». Tout le monde avait son opinion sur ce qui se tramait au bout de l'île Dupas près du chenail du Nid de l'Aigle. Combien de bouteilles d'alcool frelaté transitaient frauduleusement des mains des Poudrette à celles des îliens, ayant bien entendu une vie hautement morale ? Dieu seul le sait. Il était désormais de notoriété publique que les Poudrette vivaient de trafic illégal et de recel. P.A. et Benoît avaient déjà goûté

au produit falsifié et étaient à même de bien conseiller les acheteurs. Et toutes ces ventes illicites se passaient sous le nez des autorités. Qui aurait eu le culot de divulguer la transaction qu'il venait d'effectuer sur le marché noir ? Ainsi, à défaut de preuves directes ou de délateurs, les policiers tardaient à mettre la main au collet de ces commerçants véreux et à les aider à franchir les barreaux de la prison. Une nuit en taule ne leur aurait certainement pas fait de tort.

Dans cet univers bourré d'hormones masculines, la belle Anna ressemblait à une rose au milieu du chiendent. La jeune fille ne pouvait même pas se fier à sa mère pour lui tracer le chemin. N'importe qui dans les îles aurait pu citer Désirée Poudrette comme étant un modèle de soumission. La rébellion ne faisait pas partie de son empreinte génétique et la femme d'Antoine avait vite compris que si elle voulait être bien traitée par celui qu'elle venait d'épouser, elle devait rester en retrait, voire ignorer les activités illicites de son mari. Pour elle, son Antoine pêchait l'anguille durant l'été et la perchaude pendant l'hiver, puis revendait ses prises au poissonnier. Désirée se contentait de ce raisonnement plutôt simpliste et cela lui suffisait. En ce qui concernait les occupations quotidiennes de ses trois premiers fils, ils aidaient leur père sur leur fermette, rien de plus. Une fois, lorsqu'elle était nouvelle mariée, elle avait osé contredire son Antoine. Encore aujourd'hui, elle ressent la brûlure de la gifle sur sa joue. Et d'ailleurs, comme le lui demandait son époux :

— Manques-tu de quelque chose ? Souffres-tu de la crise monétaire qui assomme les plus faibles ? Alors, cesse de te préoccuper d'où vient l'argent !

Il est vrai que Désirée n'avait jamais eu à calculer pour boucler le budget de la semaine. Même qu'à la cachette,

elle refilait quelques piastres à sa voisine qui en arrachait vraiment.

— Je vous le rendrai dans quelques jours, madame Poudrette, disait la pauvre femme.

Mais les mois se succédaient et jamais un sou ne revenait dans la bourse de Désirée.

— Peu importe, le bon Dieu me le remettra autrement, se convainquait-elle.

Anna avait hérité de la générosité maternelle. En juin dernier, l'adolescente avait terminé sa septième année chez les Dames de la Congrégation Notre-Dame et obtenu son diplôme avec très grande distinction. Seule Désirée avait souligné son succès et la fin de ses études primaires. Depuis un certain temps, Anna rêvait d'aller gagner quelques cents à la fabrique d'allumettes de la Eddy Match à Berthierville, mais son père avait refusé net, obligeant Anna à aider sa mère dans sa corvée journalière au lieu de travailler pour des Anglais. Aucun argument n'avait réussi à faire plier Antoine Poudrette.

— Même si tu me donnais ta paie au complet, tempêtait Antoine, je n'en veux pas. Jamais je ne vivrai aux crochets de mes enfants ou mon nom n'est pas Poudrette. Par contre, ta mère accepterait avec joie l'aide apportée par une fille bien aimante.

À quelques reprises, Anna était revenue avec sa demande, mais la réponse ne changeait pas. Les arguments de son paternel paraissaient assez réducteurs :

— Une gonzesse de ton âge n'est certainement pas pour marcher matin et soir jusqu'au bateau-passeur, sans compter que tu devras parcourir à pied le chemin pour te rendre à la *shop* d'allumettes. Et as-tu pensé que lorsque l'hiver se pointera, tu devras traverser le pont de glace ? Et… et puis… cette compagnie appartient à des têtes carrées de l'Ontario, lâcha-t-il tout d'un coup. Ici, comme

sortie, tu iras à la messe et au magasin général, cela suffira amplement pour l'instant. Mademoiselle Anna semble oublier qu'elle n'a que treize ans. Quand le nombril t'aura séché, ma fille, on en reparlera.

— Oui, mais mes frères…

— Tes frères ? Ils mènent leur vie de garçon et apprennent à devenir des hommes. Toi, tu hérites du sort réservé aux femmes, cracha le bonhomme Poudrette, exaspéré par cette trousse-pète qui, malgré son apparente douceur, démontrait beaucoup de volonté, voire d'acharnement, lorsqu'elle voulait quelque chose.

Même si des larmes silencieuses mouillaient ses joues, Anna ne répliqua pas et se rangea aux côtés de sa mère, comme son père le lui avait ordonné. Ainsi, elle apprit les rudiments de la conservation des petits fruits, les secrets d'un bon rôti de porc, l'abc de la lessive et toutes les autres corvées se terminant en … age. Parfois, elle s'intéressait aux activités de ses frangins, mais en fait, elle zieutait beaucoup plus le jeune Valois qui, depuis quelques semaines, venait jouer aux cartes. Pourtant, Anna ne l'avait jamais vu traîner dans le coin auparavant, sauf peut-être après la messe du dimanche. Le voilà donc qui gageait au poker. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, les trois larrons ne firent qu'une bouchée du pauvre novice, lui vidant les poches en moins de deux. Et Bertrand recommençait soir après soir, cafouillait et perdait encore et encore, comme si de l'argent liquide lui coulait des doigts en ce moment. Pour sa part, Anna profitait de l'occasion et roulait autour des partenaires, cherchant une place pour s'asseoir proche d'eux. Souvent, elle était tentée de dénoncer la tricherie, mais ses frères la surveillaient de près.

— Envoye donc, Bertrand, c'est à ton tour, lança P.A. Arrête de faire des œillades à ma sœur, tu vas te mettre le

cul sur la paille, maudit niaiseux. Quand on gage sa fortune, on ne se laisse pas distraire par des jupons. Tu connais le dicton« malchanceux aux cartes, chanceux en amour ». Et puis, je ne vois pas ce que tu lui trouves.

Du coup, les attaques de P. A. portaient des fruits, anéantissant les espoirs d'Anna qui fondaient comme neige au soleil. Cette simple remarque avait suffi pour que Bertrand Valois plonge les yeux dans son jeu et qu'il les garde baissés durant un long moment. Outragée, la jeune fille tourna les talons et se réfugia dans la cuisine, là où Désirée et Antoine veillaient à la lueur d'une lampe à huile. Son père se berçait en fumant, tandis que sa mère, penchée sur la table, retouchait le feston d'une blouse de satin grège.

C'était donc au cours de ces parties de cartes clandestines qu'étaient nées les prémices de la mauvaise plaisanterie dont Bertrand avait été victime. La fausse pendaison l'avait vraiment saisi, si bien que le trajet pour retourner chez lui fut ponctué de trous de mémoire. Le jeune homme se rappelait vaguement avoir couru dans les joncs et les herbes sauvages qui garnissaient la commune et être rentré à la maison de son père en soufflant comme un buffle. Le jeu funeste des Poudrette aurait pu tourner au vinaigre. Et cette satanée brume qui s'épaississait et donnait un aspect flou à toute l'île, rendant la vision problématique et oppressant la respiration. Plus Bertrand avançait, plus l'air chargé d'humidité restait coincé au fond de sa gorge. Il ne manquerait plus qu'il bute sur une

branche ou ne s'emmêle les pieds dans une touffe de joncs. Napoléon Valois traînait encore du côté de l'étable lorsqu'il vit venir son fils.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? On jurerait que tu as rencontré le Bonhomme Sept Heures ?

— Vous n'avez jamais si bien dit. J'étais chez les Poudrette.

— Ça, je m'en doute, mais ça ne m'explique pas ce qui s'est passé. Accouche, maudit verrat !

— Regardez-moi bien, le père. Aussi vrai que je suis là, vous avez devant vous le plus beau niaiseux que la terre n'ait jamais porté. J'ai montré aux frères Poudrette que j'avais peur d'eux, avoua péniblement Bertrand. Je suis parti de la grange en courant comme un lapin.

— Bon ! Te voilà qui parles en parabole. Tu es pire que le Christ.

— Vous voulez savoir la vérité…

— Tiens donc, j'attends juste ça.

— Les trois Poudrette avaient planifié me jouer un tour et moi, le beau crétin, je suis tombé dans le panneau. Cachés sous des poches de jute, ils se sont amusés à me chatouiller et à me faire peur, rien de bien grave en soi, puis obéissant aux ordres de P.A., les deux autres larrons ont tenté de me passer une corde autour du cou. Là, je trouvais la farce moins drôle.

— Une corde de pendu avec un nœud coulant et toute la patente ? questionna Napoléon incrédule.

— C'est bien ça, le père. J'ai essayé de les raisonner, mais il n'y avait rien à faire. Ensuite, ne me demandez pas comment je me suis sorti de ce mauvais pas, je l'ignore. Je me suis retrouvé sur la route à courir comme un défoncé.

Bertrand avait hésité avant de dévoiler son manque de courage, puis restant silencieux, il attendit que son paternel réagisse et juge l'affaire.

— Ce que tu me racontes là ne me surprend pas. Toute la famille Poudrette va de travers et agit tout croche. Mais dis-moi donc franchement, pourquoi te tiens-tu chez eux ? Il me semble que ce n'est pas du monde pour toi, conclut le père.

— Ne riez pas de moi. C'est la seule manière de rencontrer la belle Anna.

— Bon, il ne manquait plus que ça ! Batinsse, tu es bien trop jeune pour être en amour ! Rien ne presse pour te mettre la corde au cou.

Napoléon passa son bras autour des épaules de son fils et se dirigea vers la maison. Son Bertrand avait vieilli sans qu'il ne s'en aperçoive. Bien sûr, il avait grandi et forci, faisant preuve d'endurance au travail, mais pour lui, son garçon venait à peine de dépasser le stade de l'enfance. Et durant ce temps, la vie passe…

— Tu rentres bien de bonne heure ? demanda Émerise en voyant l'adolescent se faufiler vers sa chambre.

— Ouais ! J'ai eu peur du Bonhomme Sept Heures, répliqua Bertrand en grimpant deux à deux les marches menant à l'étage.

— Viens-tu à la chasse avec moi, demain ? cria Napoléon en bas de l'escalier.

— Je pense que non. Je vais m'occuper des vaches, ça vous laissera plus de temps pour tuer. N'oubliez pas que vous avez pas mal de canards à rapporter.

Lorsqu'il s'étendit à côté de son frère Henri, Bertrand se sentait encore fébrile et, mentalement, il repassait sa soirée. Après un pareil affront, même assorti d'excuses valables, il était impensable de retourner chez les Poudrette. Il devrait donc trouver une nouvelle façon de rencontrer la belle Anna. Il commença par se calmer et échafauda un bon nombre de plans, tous aussi farfelus les uns que les

autres. Puis une idée de génie jaillit de son cerveau surchauffé : il fallait que sa sœur Hortense devienne amie avec Anna. « Il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas », dit le proverbe. Bertrand se devait donc d'imaginer un moyen détourné pour amener sa dulcinée jusqu'ici. Fier de sa trouvaille, il finit par s'endormir. Mais une nuit peuplée de cauchemars meubla son sommeil et la grange des Poudrette fut de nouveau le théâtre de ses peurs. Ses tortionnaires conjuguaient leurs efforts pour tirer sur la corde qui le hissait au-dessus du sol, il fut à même d'apprécier la désagréable sensation que procurait le vide sous ses pieds. Durant qu'on le soulevait, le nœud se resserrait autour de son cou, lui broyant du même coup les carotides, lui écrasant la trachée et lui coupant net l'arrivée de l'air…

— Bertrand, lâche-moi ! lui criait Henri. Tu m'étouffes ! Veux-tu bien m'expliquer à quoi tu rêves ?

Réveillé d'un coup sec, Bertrand reprit rapidement ses esprits.

— Arrête de gueuler, ordonna durement Bertrand. Recouche-toi et dors.

— Facile à dire ! Est-ce que je peux te faire confiance ? Tu ne m'étrangleras pas ?

— Bien non, termina Bertrand en calant la tête de son frère dans l'oreiller de plumes jusqu'à ce que les coins retroussent.

2

Depuis une bonne semaine, une question chicotait Bertrand Valois, question qui lui faisait presque perdre le sommeil. Le jeune homme rôdait dans la maison, retournait son problème dans tous les sens, allait jusqu'à quêter une réponse à la lune qui jouait à cache-cache derrière les bâtiments, se foutant des malheurs du grand adolescent. Depuis qu'il avait fui la grange des Poudrette, il n'avait pas revu Anna et se languissait d'ennui pour la jolie brunette aux yeux noisette. Puis un matin froid et sec, son père décréta que la chasse aux canards était terminée et que le temps de faire boucherie était arrivé.

— Vendredi prochain, on tuera un bœuf et un cochon. On s'en va sur le décroissant de la lune et, d'après moi, la température frisera le point de congélation. Ainsi, ma belle Émerise, tu fumeras tous les jambons que tu veux, la viande se conservera.

Ayant en aversion cette parenthèse automnale, Hortense et Émerise firent la moue, sachant d'avance que le travail ne manquerait pas. Après avoir écouté les doléances de l'une et de l'autre, Bertrand s'enhardit en leur proposant une solution avantageuse.

— Pourquoi ne demanderiez-vous pas de l'aide ? J'imagine que toutes les fermes du rang n'abattent pas leurs cochons la même journée. Je connais une jeune fille

qui serait fière de vous seconder. Ce serait presque faire d'une pierre deux coups, car tout en vous prêtant main-forte, elle apprendrait à fabriquer le boudin et la saucisse et à dépecer la viande sans la gaspiller.

— Depuis quand t'occupes-tu des affaires de femmes, toi ? coupa Hortense. Et en plus, on ne sait pas de qui tu veux parler.

— D'Anna Poudrette.

— Mais voyons, Bertrand, lâcha Émerise, elle a les deux pieds dans la même bottine, elle va nous retarder sans bon sens. Et ce n'est pas la meilleure journée pour faire de l'enseignement pratique.

— Les sœurs de la Congrégation ne lui ont certainement pas appris à faire boucherie, ajouta Hortense en levant le nez. Je le sais, j'ai été au couvent. Elles sont excellentes pour nous montrer à préparer un dessert, mais pour ce qui est de faire le boudin... Ton idée n'est pas si bête, mon petit frère.

— À ce que je comprends, intervint Napoléon Valois qui suivait la conversation, tu tiens à faire valoir tes talents de découpeur de viande ? Dans ce cas-là, mon gars, fais les invitations nécessaires et tu verras bien la réponse. Tu lui diras que pour la récompenser, on lui donnera une grosse fesse de jambon fumé, assez pour nourrir toute la famille. Envoie, Bertrand, arrête de fainéanter et grouille-toi. En affaire, comme en amour, il n'est jamais bon de perdre son temps. J'ai besoin de savoir combien nous serons pour abattre les bêtes. Quant à toi, Henri, continua le père en s'adressant à son second fils, tu ne vas pas à l'école vendredi prochain. Tu seras plus utile à la maison qu'à ânonner des tables de multiplication. Ta mère te donnera un billet pour avertir la maîtresse.

Bertrand était content, il avait réussi son approche et son père avait donné le coup de pouce qui manquait afin de convaincre sa mère et sa sœur. Il est vrai qu'une étrangère dans leur cuisine les inquiétait un peu, mais elles apprécieraient vite les avantages d'une telle aide ainsi que les qualités de la jolie Anna. D'autre part, il offrait à la jeune fille une occasion de sortir et de mieux connaître sa famille. Suivant les ordres du paternel, Bertrand Valois attrapa sa bicyclette, vissa sa casquette sur sa chevelure brune aussi raide que les poils d'un balai et mit en bandoulière la poche de jute qui lui servait de havresac. En quelques minutes, il parcourut la distance qui, le soir de l'attaque sournoise des Poudrette, lui avait paru si longue. Chemin faisant, il réfléchissait à la façon de s'en sortir si les P.A. de ce monde l'accostaient dans la cour. Il n'eut pas le temps d'échafauder un plan bien établi que déjà, il se retrouvait à la ferme située droit en face de l'île aux Vaches. Heureusement pour lui, seul le plus jeune du clan, François, empilait des bûches sur le perron.

Ôtant sa casquette et tentant de redonner un brin de style à sa chevelure aplatie, Bertrand monta les quelques marches de la galerie et prit une grande respiration avant de frapper. Déjà, on avait enlevé la moustiquaire extérieure et remis le carreau vitré de manière à garder la chaleur à l'intérieur de la maison. Cela obligea Bertrand à cogner plus fort. Tout à coup, le grincement d'un battant qu'on ouvrait, puis d'un second, le tira de sa courte rêverie. Derrière la cloison, il aperçut une Anna aussi surprise que lui. Visiblement, la jeune fille ne savait pas si elle devait parler la première ou bien attendre que le garçon fasse les

premiers pas. Chose certaine, ce dernier ne devait pas se trouver là pour rien. Devant l'hésitation de celle qui secrètement lui chavirait le cœur, Bertrand finit par prononcer les mots qui bouleversèrent tout.

— Bonjour, Anna. Puis-je entrer ?

— Mais bien sûr, comme je suis idiote ! dit-elle en reculant afin de livrer passage au visiteur.

Pour la première fois de sa vie, Bertrand pénétrait chez les Poudrette. Ceux qu'on qualifiait de souillons vivaient dans une maison très propre, ce qui contrastait grandement avec l'aspect de la cour extérieure, ainsi que les bâtiments où Bertrand avait failli être pendu. La cuisine était impeccable et parfaitement rangée tandis qu'au milieu de la table trônait un pot de galettes posé sur un napperon blanc crocheté à la main.

Ne voulant pas que Bertrand poireaute trop longtemps sur le tapis de l'entrée, Anna cria :

— Maman, Bertrand Valois est ici.

Figés sur la carpette, les deux jeunes gens attendirent patiemment l'arrivée de Désirée avant de s'éloigner l'un de l'autre.

— Tiens, tiens, Bertrand ! Avance et tire-toi une chaise, mon gars, lança la mère. Ne reste pas debout comme un cierge à une piastre. Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? Veux-tu du thé, une galette qu'Anna a cuisinée hier après-midi ?

— Non, merci madame, répondit le visiteur un peu trop rapidement.

Tel un plongeur du haut de sa tour, Bertrand se jeta à l'eau avant qu'une des deux femmes ne rajoute un mot.

— Voilà, commença-t-il d'une voix peu certaine, vendredi prochain, mon père désire faire boucherie et on aurait besoin d'aide. Je voudrais vous demander…

— Je peux t'envoyer un des garçons, coupa Désirée.

— Non, non, je vous remercie, du côté des hommes, on se trouve en nombre suffisant. Si nous étions plus, on risquerait de se nuire. Mais si Anna pouvait venir, ma mère et ma sœur l'apprécieraient grandement. Bien entendu, elle ne travaillerait pas pour rien. On la récompenserait pour sa journée.

Le cœur de la timide Anna s'emballa. Les Valois faisaient vraiment appel à ses services ?

— Mais elle ne saura pas ce qu'il faut faire, rétorqua Désirée, elle n'a jamais fait boucherie.

— Ne vous inquiétez pas, les femmes lui montreront.

— Qu'en dis-tu, ma fille ?

Rarement, on demandait l'opinion d'Anna. Celle-ci ne trouva qu'une réponse, mais pour ne pas paraître excitée aux yeux de Bertrand, elle tempéra sa réplique.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénients, maman, j'aimerais apprendre et aider madame Valois et mademoiselle Hortense.

— Dans ce cas, reprit Désirée, je te permets de te rendre chez les Valois. Et toi, jeune homme, je la laisse à tes bons soins. Vendredi matin, tu viendras la chercher et tu la ramèneras lorsque vous aurez fini. Contrairement à mon mari, moi, je te fais confiance.

Le jeudi de la semaine suivante, Napoléon rapportait les derniers canards. Le compte n'y était pas et immanquablement, on le lui remettrait sur le nez. Au magasin général de l'Île-Dupas, personne ne se priverait pour commenter l'excès d'optimisme et de vantardise du père Valois. Devant les autres amateurs de gibier d'eau, le bonhomme se faisait discret. Il ne bombait plus le torse comme au début de la saison de chasse, expliquant qu'il avait dû faire face à toutes sortes d'infortunes.

— Écoute donc, Poléon, conte-moi pas, à moi, Philias Malo, un vieux de la vieille, qu'il y avait trop de monde dans le chenail, des écornifleux comme tu dis. Ce n'est pas la première année que tu vas aux canards, bâtard ! T'es rendu pissou ou bien paresseux. Je t'ai vu installer ta cache presque à côté de ta maison et même si tu possédais les meilleurs appelants des environs, les malards ne viendraient pas davantage. Il ne manquerait plus que tu leur offres les œufs et le bacon.

— Toi, mon enfant de nanane ! Si je te prends à colporter des affaires toutes croches sur mon compte, je vais t'arranger le portrait ! Personne ne te reconnaîtra.

— Tu as du front tout le tour de la tête, Napoléon Valois. Tu oses me menacer et devant des témoins en plus ?

— Oui, je peux même répéter ce que j'ai dit, parce que je n'ai pas peur de mes paroles, moi. En attendant, le frisé, donne-moi du papier d'emballage et une pelote de corde. Marque ça sur mon compte pour aujourd'hui. Il faut que je parte au plus sacrant, sinon je pense que je vais lui sauter dessus pour le vrai, dit-il à ceux qui auraient été tentés d'en rajouter.

Bertrand dormit mal durant la nuit du jeudi au vendredi. Sans ménagement, un orage s'était abattu sur les îles et le vieil érable, planté trop près de la maison, avait raclé de ses rameaux dénudés les vitres du deuxième étage. Dérangé par ce grabuge fait par la nature, le jeune homme vit les heures s'égrener les unes après les autres. Il avait maudit la tempête, espérant qu'elle s'essouffle avant le lever du jour. Catholique à gros grain et croyant selon les circonstances, il n'en avait pas moins adressé une demande au Ciel, y allant d'un petit supplément de prières afin que cesse la pluie. Bertrand ne voulait pas que sa première sortie avec Anna se passe avec un parapluie à la main. Et le

grand Météorologue s'inclina devant la ferveur du jeune amoureux.

— As-tu fini de te mettre beau ? cria Henri qui piétinait devant la porte de la salle de bain. On fait boucherie aujourd'hui, au cas où tu ne le saurais pas. Laisse faire l'Old Spice et fais de l'air.

Puis ce fut au tour de Napoléon de claironner :

— Bertrand, si dans cinq minutes tu n'es pas parti, on commence à travailler sans toi. Je ne niaiserai pas à t'attendre, surtout si tu perds ton temps à te pomponner.

Enfin, l'aîné des Valois sortit de son repaire et fier comme un paon entreprit l'escalier. La crinière domptée, le coq à l'équerre, il se méfiait de la brise qui le caresserait de trop près et s'activa à atteler l'étalon. Et d'un bond spectaculaire, il sauta dans la voiture, puis l'instant d'après, il cravacha la bête. Le jeune homme connaissait bien le cheval et savait quels efforts il pouvait exiger. Debout à l'avant de la banquette, Bertrand fouettait les fesses de l'animal et criait : « Yah, Yah, Yah ! » Répondant au commandement, la vieille cocotte filait droit devant, glissant dans les ornières qui s'étaient transformées en rigoles durant la nuit. La terre délayée donnait peu d'adhérence aux sabots et menaçait la stabilité de la voiture accrochée au train arrière. Celle-ci faisait bande à part et se promenait d'un sillon à l'autre, rendant la situation drôlement inquiétante. La conjoncture devint plus préoccupante lorsqu'une des roues du bolide frôla un homme qui longeait la rive en scrutant les abords du marais. C'était la première fois qu'il voyait l'étranger.

— Wow ! hurla Bertrand en tirant sur les cordeaux. Wow !

En entendant le vacarme causé par l'équipage hors de contrôle et le cri du conducteur, l'étranger se jeta sur le côté et se retrouva dans le décor. Sans plus se soucier de

celui qu'il venait de croiser, Bertrand laissa l'inconnu se débrouiller seul et continua sa course. Quelques minutes plus tard, il rentrait dans la cour des Poudrette en reprenant haleine.

Dès qu'elle aperçut le jeune homme à travers la porte vitrée, Anna se dépêcha de sortir de la maison. Désirée se posta dans le cadrage et surveillait sa fille tout en resserrant une veste de laine autour d'elle. Aussitôt qu'il vit sa dulcinée, le don Juan délaissa les guides et offrit son bras afin d'éviter qu'elle ne glisse sur la terre boueuse. Bertrand trichait légèrement et pressait son avant-bras contre lui un peu plus que la bienséance ne l'exigeait. Une fois montée dans la voiture, Anna s'installa confortablement et entendit les dernières recommandations de sa mère.

— Surtout, ne déviez pas de votre route. Bertrand Valois, tu as ma confiance, mais ne t'arrange pas pour que je te la retire.

— Soyez sans crainte, madame Poudrette. Dans quelques minutes nous serons à la maison.

Ce qui fut dit fut fait. Trop heureux que la fille de ses rêves soit assise à ses côtés et fier de montrer sa virilité ainsi que son habileté, Bertrand recommença à chauffer le cul de son cheval et, en moins de deux, franchit les quatre milles depuis l'île aux Vaches. Étrangement, il ne revit pas l'étranger qu'il avait quasiment précipité dans le marécage. En vérité, il préférait ne pas revoir l'individu qui, le bras levé, l'avait menacé du poing.

— Wow, cria Bertrand en tirant sur les guides.

— Ouais, c'est vrai que tu as fait ça vite, lança Napoléon en les voyant arriver. Bonjour, mademoiselle, dit-il en tendant la main à Anna.

Jamais la jouvencelle n'avait reçu autant d'hommages à la fois. Aussi, elle accueillit favorablement toutes ces marques de politesse.

— Viens que je te présente à la famille, reprit Bertrand. Voici ma mère Émerise, ma sœur Hortense, tu travailleras avec elles. Il y a également mon père Napoléon que tu as déjà rencontré et Henri, mon jeune frère. Le reste des membres de la tribu Valois sont partis à l'école.

— Bon, finie cette longue entrée en matière, commença Émerise, nous autres on a de l'ouvrage à faire. Tu remarqueras, ma fille, il n'y a rien de bien sorcier là-dedans. Tu n'auras qu'à faire comme moi.

Anna acquiesça poliment. Pour le moment, elle ne pouvait aller plus loin dans ses mondanités, car à part les avoir vus à la messe, elle connaissait très peu la maman et la sœur de Bertrand. Sans perdre de ce temps si précieux, l'aînée entraîna Anna dans la cuisine, lui mit autour du cou un tablier taché et usé jusqu'à percevoir les fils de trame et lui en ceignit les hanches. À leur tour, Émerise et Hortense enfilèrent de vieilles souquenilles. Puis la mère Valois ouvrit un des tiroirs logeant sous le comptoir d'où elle extirpa deux grands couteaux de boucher ainsi que deux autres plus petits servant à désosser. Lors de la dernière tournée du rémouleur ambulant au début d'octobre, Émerise en avait profité pour faire aiguiser ses couteaux de boucherie. Malheur à celui qui aurait eu l'idée de les utiliser ! Émerise gardait un œil jaloux sur ses instruments à dépecer. Pendant que ces dames sortaient plats, cabarets et planches à découper, les hommes avaient amené le bœuf qui serait sacrifié dans l'espace dégagé pour cette occasion. Pendant que Bertrand et Henri tenaient solidement le mastodonte retenu au cou par un câble de dimension appréciable, juste avant de l'assommer, en signe de respect, Poléon dessina une croix sur le front de celui qui donnerait sa vie pour alimenter sa famille au cours de l'hiver. L'apprenti boucher n'avait qu'une seule chance de mettre l'animal K.O., car

s'il manquait son erre d'aller et ne l'étourdissait pas du premier coup, c'en était fini pour lui. Furieuse, la bête à cornes exécuterait une soudaine volteface et le gaillard téméraire risquerait d'être blessé, à moins qu'il ne tente quelques passes de matador. Heureusement, les trois femmes ne virent pas la masse de bois s'abattre sur le front hérissé de poils blancs. D'un coup de maillet franc et sourd, les 1 300 livres de chair tombèrent mollement sur la paille. Rapidement, Napoléon Valois sortit son couteau et piqua profondément dans les deux jugulaires. Un liquide rouge et visqueux se mit à couler par gros jets. Chacune des personnes présentes observait le spectacle en silence. Anna était grandement impressionnée. Dès que le flot sanguin commença à se tarir, Napoléon, Bertrand et Henri prirent la bête par les deux pattes d'en arrière et le palantèrent grâce à une corde passée dans un système de poulies. La vision de l'échafaudage et du lien donna des frissons dans le dos du jeune homme. Le soin d'éventrer le bœuf revenait au père et personne n'aurait eu l'idée de contester sa compétence. Sur un feu de bois, situé à la limite de la porte du bâtiment, Émerise faisait bouillir un grand chaudron d'eau. Sur la même table qu'utilisait sa belle-mère bien avant elle et ne servant qu'à cette occasion, elle étendit une toile épaisse qui, bien que propre, était à tout jamais tachée du sang des années dernières. De leur côté, les hommes avaient sectionné et mis de côté la tête de l'animal. Maintenant, il fallait dépouiller le bœuf de sa peau. Après que Bertrand eut dégagé le tissu cutané des attaches des pattes, Napoléon procéda précautionneusement, avec dextérité et expérience. Cette année encore, Émerise aurait du cuir à faire tanner et ça, c'était le travail du rebouteux. Dans ses temps libres, le ramancheur agissait comme mégissier et taxidermiste. Lorsque Anna aperçut

la bête épluchée comme un épi de maïs libéré de ses feuilles et de ses barbes, elle fut prise de nausées. La vapeur de l'eau bouillante mêlée à l'odeur du sang chaud, de même que la vue du corps du sacrifié eurent raison de sa résistance.

— Eh, la fille ! Ça ne va pas ? cria soudainement Hortense en constatant qu'Anna tournait au gris.

Trop tard, Anna s'écrasait par terre comme une poupée de chiffon.

Immédiatement, Émerise l'aida à se relever et la fit asseoir sur un tabouret. Sans trop de précautions, comme elle l'aurait fait pour un de ses enfants, Désirée passa une guenille mouillée d'eau fraîche sur la figure, ce qui lui redonna quelques couleurs. Bertrand avait assisté à toute la scène et se demandait s'il devait intervenir. Se porter au secours de l'être aimé signifierait qu'il y avait une certaine intimité entre eux, mais ils n'étaient pas encore rendus là. Il laissa donc les femmes s'en occuper, mais il savait fort bien que sa mère perdait un temps précieux à cause de son invitée. Anna revint à sa tâche, mais s'installa à l'extérieur du bâtiment où un vent léger soufflait. Ne gaspillant pas une minute à s'émouvoir des défaillances d'une jeunesse qui n'avait, jusqu'à maintenant, pas acquis suffisamment d'endurance, le boucher d'occasion mettait les tripes de la victime à l'air. À deux mains dans le ventre du bœuf, il le vidait de ses entrailles, sortant sans pitié les boyaux pour les rejeter l'instant d'après dans une grande bassine. Puis d'un geste quasi chirurgical, il libéra le foie, le cœur et les rognons de leurs attaches et les réserva pour la famille. Émerise tendait déjà un plat propre et recueillait ces morceaux, dits moins nobles, bien que plus nourrissants que n'importe quelle autre partie de l'animal. Lorsqu'elle revint à la table de dépeçage, Émerise lava les abats et

demanda à Hortense de recouvrir les forsures d'une étamine et de les porter dans la cuisine d'été qui, à ce temps de l'année, servait également de chambre froide. Bertrand travaillait de concert avec son père. Dès que le paternel eut terminé de vider la carcasse de tous ses organes, le fils nettoya les flans jusqu'à ce que plus rien n'adhère à la chair. Ensuite, Napoléon reprit la charpente du bœuf et commença à la scier le long de l'échine de manière à obtenir deux moitiés. On avait confié à Henri un des exercices les plus ingrats. Pendant que son père et son frère pataugeaient dans le sang, les tripes et les boyaux, Henri brûlait à la chandelle les poils restés attachés à la musculature mise à vif. L'odeur qui se dégageait de cette partie du processus d'abattage était tout simplement insupportable.

Sans vraiment communiquer avec l'un ou l'autre de ses assistants, Napoléon Valois lançait à droite et à gauche des ordres brefs. Faisant preuve d'une connaissance et d'une maîtrise de l'art de la boucherie, ce dernier assénait de grands coups de couteau dans la chair de l'animal en s'efforçant de suivre la direction des fibres, soit le fil de la viande. Plantées devant la table de coupe, les trois femmes recevaient les morceaux, les nettoyaient et les emballaient de papier brun, puis les ficelaient solidement. Après avoir identifié les rôtis, les côtes, les jarrets et les palettes, découpant les parties plus coriaces en cubes, elles plaçaient précieusement les pièces dans une grosse boîte qu'on remplirait plus tard de sciure de bois. Souvent, elles laissaient faisander la viande dans la cuisine d'été pour ensuite la cuire ou la mettre en conserve dans des pots de verre, puis allaient les ranger dans la dépense à l'abri de la lumière.

Soudainement, on entendit Napoléon crier :

— Ce doit être l'heure de la soupe, j'ai faim. Prenez le temps de manger, on n'est quand même pas payés par le diable.

Anna hésita. Cette invitation à dîner la concernait-elle également ?

— Dis donc, Anna, une bonne gibelotte, ça te tenterait ? demanda gentiment Hortense.

Trop gênée pour accepter ou refuser, elle se laissa entraîner jusque dans la maison.

— Tiens, lança Hortense en lui tendant un petit bout de savon jaune et une serviette, lave-toi les mains et le visage, tu as du sang sous le nez. C'est dommage de l'enlever parce que ça te fait une tannante de belle moustache.

La remarque de l'aînée l'intimida encore plus. Mais avant d'accéder à l'évier, Anna dut patienter le temps que Bertrand termine ses ablutions. La vue de ses doigts rougis par le liquide écarlate ne l'effrayait plus, mais qu'elle soit salie sous le nez et qu'elle le sache, la mettait mal à l'aise.

— Attends, tu veux que je t'aide ? demanda le fringant en lui enlevant la serviette qu'elle tenait. Tu n'es pas assez grande pour te regarder dans le miroir. Et puis, c'est dommage, l'étriva-t-il, je trouvais qu'elle t'allait bien cette moustache à la Charlot.

Le dîner consistait en une épaisse soupe de tomates et de légumes, sur laquelle on avait déposé des filets de perchaude frais, soit une gibelotte. Le plat rassasiant n'était pas complet tant qu'on y trempait pas le pain durci de la

veille. Sur la table, Émerise mit une tasse ébréchée remplie de cretons et un gros morceau de fromage jaune. Ainsi, lorsqu'on y plantait les dents, on avait l'impression de mordre dans un coin de pays. Bien sûr, les consommateurs souffraient un peu de chauvinisme, décrétant qu'aucune autre fabrique fromagère ne venait à la cheville de La Caillette. Rapidement, chacun prit sa place autour de la table et on invita Anna à s'asseoir à côté de Henri, soit l'endroit qu'occupait habituellement la petite Marie. Hortense distribua donc à tout le monde une large portion de soupe. Anna fut surprise de voir que personne ne touchait à sa cuillère, attendant patiemment que le père ait commencé le bénédicité, prière que personne ne récitait chez elle. Le signe de croix terminé, la chorégraphie improvisée des ustensiles, plongeant à tour de rôle dans le liquide bouillant, pouvait débuter. Peu de discours durant le repas, chacun étant occupé à vider son plat, puis quelques minutes plus tard, on n'entendait que le bruit inharmonieux du raclement des ustensiles dans le fond du bol. Ce n'était qu'une fois la dernière cuillerée avalée qu'on se permettait de parler.

— Et puis, mademoiselle Anna, comment trouvez-vous votre première expérience de boucherie ? demanda poliment Napoléon Valois.

Question assassine ! Jamais la fille n'avait été aussi gênée de sa vie, car tout le monde savait qu'elle avait fait la planche dès le début, forçant ainsi madame Valois à prendre soin d'elle. Anna esquissa une réponse qui parut satisfaisante au regard de tous et qui possédait également la vertu de la tirer d'affaire.

— Voyons, c'est tout à fait normal, affirma Désirée. Quelques fois, ça arrive quand on n'a rien dans le ventre. Avais-tu déjeuné ce matin ?

— Je n'ai pas eu le temps, répliqua-t-elle. J'ai dû aider maman avant de partir et Bertrand se présentait sur ces entrefaites.

— Dans ce cas, pour résister à l'abattage de cet après-midi, prenez encore un peu de cretons, insista le père. Je ne sais pas si votre mère en cuisine de bons, mais ceux d'Émerise restent imbattables.

Ce fut le moment choisi par Armand Guertin pour se pointer la face dans la vitre de la porte arrière. Le nez légèrement écrasé contre le carreau et un rond de buée se formant à la hauteur de la bouche, le voisin parlait sans qu'on entende quoi que ce soit. Napoléon se leva et ouvrit le battant d'un coup sec.

— Entre, Armand, parce que tu n'as pas l'air bien intelligent quand tu te colles le museau dans le châssis. Je parierais ma chemise que tu viens nous aider à travailler.

— Non, non, je voulais juste emprunter ton égoïne.

— Ça tombe bien mal, j'en ai besoin cet après-midi, mais si tu comptes rester, je te permettrai de te rendre utile et puis ça te fera quelque chose à raconter. Dès que j'aurai fini de ma scie, tu pourras l'apporter. D'ailleurs, pour une fois, mon Armand, tu te pointes au bon moment. Ta poigne d'homme serait appréciée.

— Si je peux t'aider un peu, ça va me faire plaisir, d'autant plus que je t'en dois une, répliqua Guertin sur la défensive.

— Dans ce cas, tire-toi une chaise et fume le temps que les femmes lavent la vaisselle.

Armand s'exécuta, se demandant bien dans quel guet-apens il était tombé. Jamais il n'avait vu son voisin aussi avenant. Quand ce dernier le désignait comme volontaire, il devait toujours se méfier. Peut-être voulait-il lui faire payer le fait d'avoir remporté haut la main la compétition amicale de chasse au canard ?

— Tiens, si ce n'est pas la petite Poudrette ? s'exclama Armand en sortant sa pipe de la poche de son froc. Un maudit beau brin de fille ! Et je m'y connais en créatures. Il ne faudrait pas que je redevienne une jeunesse, parce que je pense que je virerais fou.

— Vante-toi pas trop, Armand, ce n'est pas bon pour ton cœur, s'amusa Napoléon.

Puis il s'adressa à sa femme :

— Écoute donc, Émerise, on va sortir pour faire un peu de boucane, et puis on a des affaires d'hommes à parler. Mon ami Armand accepte de nous donner un coup de main. Généreux de sa part, n'est-ce pas ?

— Faites donc ça. Nous autres, on a presque terminé, ensuite, on vous rejoint.

En poussant la porte, Armand dit :

— Dis-moi, Napoléon, tu n'aurais pas vu un rôdeur dans les alentours ? Depuis une semaine, un grand blond se baraude dans le coin et sonde la profondeur des marais avec une grande gaule. Je l'ai croisé à quelques reprises sur le bord du chenail du Nord et à une autre occasion au magasin général.

— D'après moi, ce doit être le même échalas que j'ai aperçu en revenant de la chasse. J'ai trouvé qu'il avait l'air bizarre. En tout cas, je ne pense pas que ce soit un gars de par chez nous !

Une fois la vaisselle terminée, ce fut au tour des femmes de sortir. À vrai dire, Anna commençait à avoir hâte que sa journée finisse. Il restait un cochon à abattre, après quoi elle pourrait rentrer chez elle. Lorsqu'elle arriva sur les lieux en compagnie d'Hortense et de sa mère, elle ne se doutait pas qu'un tel spectacle serait présenté.

Depuis un bon moment, Bertrand et Henri avaient pénétré dans la pénombre de la porcherie et tentaient de

cerner l'animal que leur père voulait tuer. Un gros mâle bien gras, le dos large et les flancs rebondis, venait d'être isolé dans un coin de la soue. Voici donc que le porc, sentant la soupe chaude, refusait carrément de collaborer. Le cochon flairait quelque chose d'anormal. Pourtant, il avait l'habitude que les garçons courent après lui, mais cette fois, il grognait en retroussant le groin, menaçant les deux garçons de ses deux rangées de dents brunâtres. Dès que ses tortionnaires voulurent le saisir de force, le porc leur glissa des mains.

— Venez nous aider, crièrent les adolescents à leur père. À quatre, on va l'avoir.

Napoléon plaça volontairement son voisin à l'endroit même où l'animal piégé tenterait une sortie.

— Mets-toi ici, Armand, et ne le laisse pas passer. Vous deux, ordonna Napoléon à ses fils, fermez l'angle.

Depuis le temps qu'il gardait des cochons, Valois avait eu le temps d'étudier leur comportement et il avait observé que ces derniers devenaient très nerveux, surtout quand ils se sentaient acculés dans une impasse.

D'une main ferme, Napoléon saisit la grande gaule qui habituellement servait à rentrer les vaches dans l'étable et asséna quelques coups secs sur la croupe du récalcitrant. Peu coopératif, le quadrupède se terrait encore plus dans son coin et évaluait ses chances d'en sortir sans se faire attraper. Les deux jeunes Valois resserrèrent leur position et le père, toujours muni de sa perche, avança encore plus près de l'animal. Coordonnant leurs efforts, les trois hommes se précipitèrent sur la pauvre bête affolée. Se sentant à l'étroit dans son dernier retranchement, le gros mâle décida de s'engouffrer dans le seul espace ouvert, jusqu'à maintenant gardé par Guertin.

— Poigne-le, Armand, cria le propriétaire du porc.

Pour Armand Guertin, il était impensable de laisser passer le cochon, c'était là une question d'honneur. Réagissant au quart de tour et tentant d'aligner ses deux yeux défaillants, l'homme se jeta sur la bête, au risque de planer au-dessus du tas de fumier. Armand se retrouva à cheval sur le dos du supplicié, couvert de matière organique en décomposition. Le reste défila à la vitesse de l'éclair. Afin d'assurer sa position précaire, l'infortuné cavalier entoura de ses bras la gorge du porc qui cavalait de gauche à droite, explorant tous les recoins de l'étable à cochons. Heureusement, il fut arrêté par les Valois, père et fils.

— Lâche-le pas, hurlait Napoléon, on le tient.

Agrippé par six mains énergiques, le réfractaire stoppa sa foulée et on put faire descendre Armand de sa monture. Avant de perdre à nouveau le contrôle de la bête, Napoléon décida de l'occire sur le champ. Rapidement, il sortit de sa poche son couteau à cran d'arrêt et piqua les deux jugulaires tendues sous la peau épaisse. Dès que le sang se mit à gicler, les femmes arrivèrent avec leurs bassines, prêtes à recueillir le précieux liquide qu'on utiliserait pour faire du boudin. Il fallut compter d'interminables minutes avant que celui qui offrait son corps et son sang ne faiblisse. Encaissant les ultimes contrecoups donnés par le cochon qui commençait à battre en retraite, Armand tenait toujours fermement la pauvre bête. Ce fut le moment choisi par Napoléon Valois pour mettre son voisin à l'épreuve. Celui-ci écrasa légèrement une des jugulaires et dirigea le jet dans la figure du père Guertin qui avait pourtant tout tenté pour aider son voisin.

— Poléon, saint sacrifice, qu'est-ce que tu fais là ? Tu m'arroses !

— Excuse-moi, Armand, répondit l'autre naïvement.

— Mon sacrifice, je t'ai vu ! Tu as fait exprès pour me

beurrer de sang. Bien tiens ! dit-il enragé. Arrange-toi donc tout seul avec ton batinsse de cochon !

Faisant écho à sa frustration, Armand lâcha l'animal sur-le-champ, sortit de sa poche de vareuse un mouchoir chiffonné et, sans précautions, il s'essuya le visage ainsi que les mains, puis d'une longue enjambée, franchit la distance qui le séparait de la porte de l'étable.

— Mon Dieu, monsieur est susceptible, cria le mauvais blagueur. Je te savais à pic, mais à ce que je vois, tu n'es même pas capable de prendre une petite farce !

— Tu appelles ça une petite farce ? rugit Armand. Non ! Je ne trouve pas ça très drôle, s'étrangla le voisin et encore moins quand je pense que l'auteur de la plaisanterie était mal intentionné et a agi délibérément pour me ridiculiser. Là, je ne ris plus. Arrange-toi donc avec tes gars, Napoléon Valois.

— Maudit bâtard ! tempêta son vis-à-vis. Je te remercie pour ton coup de main, cria-t-il en invectivant Armand. La prochaine fois, j'y penserai avant de te demander un service.

Aussi enragé qu'un fédéraliste, Armand Guertin traversa la clôture et se retrouva chez lui sans avoir rapporté l'égoïne dont il avait besoin. Du même coup, il se rappela que sa visite chez Napoléon avait également pour but d'inviter son voisin à la réunion faisant le point sur la construction de trois ponts. Le premier enjamberait le chenail du Nord, le second relierait l'île aux Castors à l'île Dupas et le troisième s'élèverait au-dessus du petit chenail de l'île Dupas. Ainsi Berthierville serait rattaché à Saint-Ignace-de-Loyola. Cette fois, le gouvernement semblait bien disposé à écouter la population et avait délégué le député Joseph-Arthur Barrette pour agir en son nom. Depuis le temps que les habitants de la région réclamaient

un passage d'une terre à l'autre, il fallait profiter de l'occasion et frapper sur le clou, signer des pétitions, faire des représentations, des plans, des schémas, enfin n'importe quoi, mais les îliens devaient se grouiller le cul et démontrer leur ferme volonté de ne pas céder, sinon l'élu risquerait une défaite au prochain suffrage. C'était donc à ce moment qu'Armand aperçut sa fille, la petite Rosie, juchée sur une pile de boîtes et qui tentait d'étendre du linge sur la corde.

— Des vraies amanchures pour te tuer, fifille. Tu as le don de grimper sur toutes sortes de patentes à gosses.

— Mais qu'est-ce qui vous est arrivé ? demanda la naine en voyant les vêtements de son père.

— Devine ! J'ai aidé mon charmant voisin à tenir un cochon qu'il voulait saigner et regarde le résultat.

— Quoi ? C'est vous qui l'avez abattu ?

— Non, je l'ai chevauché, ma fille, et lorsque Poléon l'a piqué, le scélérat a mis son doigt sur le trou et a dirigé le jet sur ma figure.

— Et vous vous êtes laissé faire ?

— J'étais toujours bien pas pour me battre comme un enfant d'école. Chose certaine, je ne me suis pas privé pour lui dire ma façon de penser.

— Bon, au moins vous avez répliqué. Je trouve qu'il se moque pas mal de vous.

— Oublie ça, ma Rosie, ce sont des affaires d'hommes.

Dans l'étable des Valois, tout allait rondement. Le cochon était bel et bien saigné, éventré, vidé de ses

intestins et la peau ébouillantée et proprement grattée. Déjà on emballait les premiers morceaux de lard. Avant de se diriger vers la cuisine pour cuire le sang et laver les boyaux, Émerise avait donné ses ordres. Les hommes devaient lui tailler quelques belles pièces dans les fesses pour les suspendre dans le fumoir. Un de ces jambons serait offert à la jeune Poudrette qui, toute la journée, avait travaillé sans relâche.

— Je te trouve pas mal vaillante, la complimenta Émerise. Tu mérites bien une petite récompense, n'est-ce pas ?

— Si vous le dites, renchérit Anna. En tous les cas, madame Valois, lorsque vous aurez besoin d'aide, n'hésitez pas à me demander. Je sais que votre fille Hortense vous seconde et vous donne un gros coup de main, mais des fois… un surplus d'ouvrage imprévu… J'ai bien aimé travailler avec vous, madame Émerise et avec vous aussi, mademoiselle Hortense. Et encore merci d'avoir pensé à moi.

Anna rejoignit donc Bertrand qui patientait dans la voiture. Elle attrapa la main tendue et grimpa sur le siège avant, à côté du jeune homme. Contrairement à l'aller, ce dernier laissa son cheval marcher au pas pour le retour. Anna ressentait la fatigue de la journée et ses paupières s'alourdissaient. N'eût été les déclarations de Bertrand, elle se serait endormie sur le banc.

— … tu sais, Anna, je te trouve très courageuse et travaillante. Dans le temps de le dire, tu t'es adaptée à la manière de faire de ma mère. Si je ne me retenais pas, je te donnerais un gros bec sur la joue, d'abord pour te remercier et ensuite pour te demander si tu voulais sortir avec moi.

— Seigneur Dieu ! Je ne suis pas insensible à tes compliments, mais je sais d'avance que ce ne serait pas possible.

— Pourquoi ? s'emporta Bertrand. Je ne suis pas assez bien pour courtiser la fille d'Antoine Poudrette ?

— Premièrement, je crains qu'il ne me trouve trop jeune encore et deuxièmement, tu n'es pas sans savoir que nos pères sont à couteaux tirés. J'entends souvent mon paternel dénigrer le tien, le traiter de menteur et de fanfaron, répétant à qui veut l'entendre que Napoléon Valois serait prêt à faire n'importe quoi pour triompher.

— Ah, cré maudit ! Si je ne me retenais pas, je lui dirais deux mots dans le blanc des yeux, au père Poudrette. Tu aimerais savoir quel genre d'homme est celui que tu appelles papa, vérifie par toi-même ? Tiens, pose-lui cette question : qui conseille les contrebandiers et les aide à passer leur camelote à travers les chenaux et les îles du lac Saint-Pierre ?

— Je refuse de piéger mon père, répondit sèchement Anna. Si on veut vraiment se voir, il faudra faire abstraction de nos paternels.

Sur ces mots, Anna descendit de la voiture et regarda partir le premier garçon qui lui avouait son amour et désirait la courtiser.

— Oh, en passant ! lança Bertrand, je reviendrai te porter le jambon dès qu'il sera fumé.

Puis en fouettant son cheval, il reprit le chemin qui longeait le chenail en criant : « Yah, Yah, Yah ! »

Malgré sa fatigue, la jeune fille s'attarda quelques instants au bord de la route et en profita pour vérifier le contenu de la boîte à malle. Avec surprise, elle y découvrit deux enveloppes.

Lentement, Anna se dirigea vers la maison. Elle était épuisée et ne pensait qu'à une seule chose : se reposer sur la galerie dans la vieille chaise que son père avait récupérée près d'une coulée. Même si la saison propice à ce genre

d'activité était largement passée, Anna avait demandé qu'on laisse la berçante sur le perron. Elle s'emmitouflait dans des châles et des foulards et chantonnait des airs à la mode.

— Maman, j'ai deux enveloppes. Enfin, une pour papa et la deuxième pour vous.

— Pour moi ! s'exclama Désirée avec un air taquin. Dis-moi pas qu'un bel inconnu m'envoie une lettre d'amour ?

— Maman ! Franchement, une lettre d'amour ! s'amusa Anna. Ça doit faire un siècle qu'on vous en a adressé une. Qui sait si ce n'est pas un irrésistible charmeur qui vous demande la main de la perle rare qui demeure ici ?

— Non, non, ma fille, arrête tout de suite de rêver en couleur, déclara Désirée en reprenant son sérieux. C'est ta visite chez les Valois qui te fait pelleter des nuages comme ça ? Si je me fie à l'écriture, poursuivit Désirée, il s'agit de ma sœur Angèle. J'espère que rien de grave n'est arrivé à maman, parce que depuis que mémère Mousseau vit avec elle, la pauvre vieille s'est cassé un bras, a attrapé une méchante grippe, et puis quoi encore ?

L'index boudiné à l'ongle ébréché de Désirée se fraya un chemin sous le rabat jusqu'à la première jointure, puis celle-ci se mit à tirer sur la pliure de l'enveloppe qui n'eut d'autre choix que de céder. Inquiète que le billet ne contienne une mauvaise nouvelle, la femme glissa rapidement ses doigts gourds dans le pli passablement amoché et sortit le papier où apparaissait un message rédigé à l'encre noire. Sans plus tarder, Désirée chaussa ses lunettes et dirigea son regard au bas de la feuille afin de découvrit l'auteur de la lettre. Comme elle s'en doutait bien, la missive venait de Saint-Gabriel-de-Brandon et portait la signature soignée d'Angèle. Même si Désirée avait réussi à reconnaître la belle calligraphie de sa sœur, elle ne savait pas lire pour

autant. Elle tendit donc le texte à Anna, car elle seule pouvait libérer les mots tant redoutés. De sa voix estudiantine, Anna commença à déchiffrer l'écriture léchée de sa tante maternelle.

Saint-Gabriel-de-Brandon, 9 novembre 1934

Chère Désirée,

Suite au décès de mon pauvre mari, je croyais mettre un terme à mon ennui en prenant maman chez moi. En fait, je pensais combler le vide, mais je me suis vite aperçue qu'une mère malade ne peut remplacer un époux impotent. Dès le départ, je savais que Marie-Rose était une femme difficile à vivre, mais voici qu'elle me tombe royalement sur les nerfs. Elle critique tout ce que je fais et rien ni personne ne trouve grâce à ses yeux, sans compter qu'elle refuse de manger ma cuisine, disant que ça goûte (je t'épargne le qualificatif) et que je veux l'empoisonner. Ses délires apportent toutes sortes de problèmes. Depuis quelques mois, elle sème vent et tempête, tant et si bien que j'ai décidé de m'en débarrasser. Comme maman n'a eu que deux filles, j'espère que lorsque ça ne va pas chez l'une, elle peut connaître le bonheur et la joie de bien vieillir chez l'autre.

Désirée, je t'en supplie, reprends-la vite chez toi, parce qu'un jour, le journal régional titrera :

« UNE FEMME POUSSÉE À BOUT AVOUE AVOIR TUÉ SA MÈRE. »

J'irai donc la reconduire à l'île Dupas, le samedi 12 novembre, avec armes et bagages.

Ta sœur bien-aimée,
Angèle Levasseur

— Mon Dieu Seigneur ! s'exclama Désirée. De tous les scénarios que la vie nous impose, celui-ci reste le plus désastreux. Que Angèle coupe notre mère en petits morceaux, qu'elle en fasse des carreaux pour une courtepointe, de la purée ou de la pâtée pour les cochons, mais qu'elle ne la ramène pas ici ! Antoine fera une crise quand il saura que maman revient. Voyons donc, avec la besogne de tous les jours et les garçons qui m'en font arracher de ce temps-ci, je vais tomber comme une mouche...

— Pourquoi n'es-tu pas contente du retour de mémère Mousseau ? demanda Anna. Je l'aime bien moi, Marie-Rose, et puis je t'aiderai.

— Même avec toute la bonne volonté du monde, ma pauvre Anna, tu ne peux pas tout faire.

La jeune fille voyait en Marie-Rose Mousseau le chaperon idéal qui accèderait à tous ses désirs, même si pour cela, il fallait la secouer un peu et la soumettre au chantage. Déjà, Anna s'imaginait la promener dans son fauteuil roulant le long du chenail, sauf durant l'hiver, bien entendu. Qui verrait du mal à ce qu'elle rencontre, tout à fait par hasard il va sans dire, le beau Bertrand Valois ?

La famille de Désirée devait se préparer à l'arrivée de l'ancêtre. Antoine Poudrette avala la nouvelle du retour de sa belle-mère comme un goéland qui pêche un poisson trop gros. Longtemps, Marie-Rose lui était restée de travers dans le gorgoton. L'homme n'estimait certainement être un ange, mais il avait le cœur à la bonne place et jamais il n'aurait laissé quelqu'un dans le besoin, encore moins, la mère de sa Désirée. Il devait également prendre en considération que le fait de garder Marie-Rose Mousseau avantagerait probablement sa femme le jour venu. Qui sait ? Selon la lettre que Désirée lui avait montrée, la pimbêche d'Angèle n'en pouvait plus. C'est

ça, pensa-t-il, quand on pète plus haut que le trou… Sa patience devait être réellement à bout, car la belle-sœur, qu'il connaissait pour avoir le bec fin, s'apprêtait à dévorer la vieille toute crue.

On commença donc par vider la chambre du bas pour la donner à mémère Marie-Rose, ce qui forçait Antoine et Désirée à s'installer au premier étage, délogeant du même coup Anna. Étant donné que cette dernière n'avait plus d'endroit pour dormir et l'autre pièce étant réservée aux garçons, on la redescendit et l'invita fortement à cohabiter avec l'aïeule.

La seule personne qui se déclarait gagnante à ce jeu de chambres musicales fut Anna. Le caractère de l'ancêtre s'accordait à merveille avec le sien et Anna s'estimait heureuse de ressembler, presque trait pour trait, à Marie-Rose Mousseau. Ainsi la jeune fille s'amusait à changer de siècle, essayant à la cachette, les hardes de sa grand-mère. Dès qu'elle enfilait les vêtements de la septuagénaire, l'adolescente se sentait étouffée par l'odeur de la boule à mites et les effluves acides de la transpiration.

On dirait que plus les gens avancent en âge, plus ils craignent l'eau et encore plus le bain, réfléchissait Anna.

— Mais mémère, même les oiseaux se baignent, à plus forte raison les humains, formulait la jeune fille pour inciter la vieille à se laver.

Tous les matins, Marie-Rose acceptait de se débarbouiller la figure. Elle plongeait ses doigts arthritiques dans le plat d'eau glacée qui trônait sur une petite table d'appoint et, du bout des doigts, elle s'aspergeait le visage. Puis, comme un chat, elle faisait le tour de ses rides, insistant sur les commissures des lèvres où la bave nocturne avait séché, secouait le peu de liquide qui dégoutait encore et s'épongeait la face en tapotant avec l'extrémité d'une

serviette à main. Rien de plus. Le reste du corps était ignoré parce qu'il était recouvert d'une épaisse couche de vêtements. Et comme elle n'avait plus souvent affaire dans le coin d'en bas et que l'objet des jouissances passées était maintenu sous scellé, mieux valait laisser dormir son trésor.

Dans le fond, avec le retour de Marie-Rose, la famille Poudrette reprenait la routine qui prévalait avant que la belle Angèle ne vienne déranger l'ordre établi depuis la mort de pépère Mousseau. Au décès de ce dernier, Désirée avait tout de suite assuré le contrôle des choses en invitant la veuve à demeurer chez elle. Bien sûr, aucun compromis n'était parfait, mais il valait mieux un arrangement douteux que de vivre seule à l'île Madame dans une maison sur pilotis où l'eau s'infiltrait tous les printemps et qui sentait le moisi jusqu'à la fin des chaleurs. Les caractères de mémère Marie-Rose et d'Antoine ne s'accordaient pas facilement. Même si la vue de l'aïeule baissait rapidement, elle se rendait compte que son gendre passait sous le nez de tout le monde quelques entourloupettes assez bien réussies. Le pire était que par son manque de rigueur et par la quantité de ses frasques légendaires, il entraînait nécessairement ses quatre fils dans le mauvais chemin. Heureusement, Anna se distinguait de ses frères. À plus d'une reprise, l'ancêtre avait tenté de soulager sa conscience en dénonçant au curé de l'Île-Dupas certains faits concernant Antoine Poudrette, mais la vieille Mousseau avait alors été grandement déçue par la réponse de l'homme de Dieu. Ce dernier l'avait incitée à parler à son beau-fils, à moins qu'il ne l'entende en confession et, à ce moment, dans le secret de l'isoloir, tirer l'affaire au clair et le tancer vertement. Malheureusement, le secret sacramentel tenait le prêtre éloigné de la police, lui interdisant toute divulgation. Suivant le conseil du curé

Blais, Marie-Rose Mousseau avait mis des gants blancs et était revenue à la charge, plaçant son gendre dans l'embarras. Antoine Poudrette avait écouté la condamnation de la vieille dame et lui avait répliqué sur un ton acide.

— Madame Mousseau, je ne m'occupe pas de vos affaires, alors je vous prierais de faire de même, du moins en ce qui me concerne. Je consens à vous garder chez moi à une condition : que vous vous mêliez de ce qui vous regarde. De plus, j'élève mes fils comme bon me semble. Le pain qu'il y a sur la table, ne cherchez pas à savoir d'où il vient et comment il a été payé. Mangez-en, c'est tout et j'espère qu'il vous portera fruit.

Depuis ce temps, les relations entre le gendre et la belle-mère étaient restées glaciales. Marie-Rose Mousseau continuait à observer ce qui se passait et gardait le silence. Mais que personne ne lui laisse jamais la chance de s'ouvrir la trappe…

Anna avait repris sa place de chouchou auprès de Marie-Rose. La jeune fille donnait la becquée à celle qui mangeait comme un oiseau. Quand la vieille boudait son assiette, Anna lui promettait que si elle se forçait un peu, elle l'emmènerait faire une promenade sur le chemin bordant l'île et lui montrerait les canards. Parfois, elles se rendaient au bac qui traversait le chenail, fouillant du regard ceux qui en montaient ou descendaient. Puis, forcément, les deux complices rencontraient des gens qu'elles connaissaient. Tout en parlant de tout et de rien, elles se permettaient de commenter la météo, critiquant à l'occasion Celui qui maintenait trop souvent le soleil en punition. Un jour, Anna aperçut l'élu de son cœur qui sautait hors du chaland. Après de brèves salutations, le jeune homme aida Anna qui peinait à pousser le fauteuil roulant de sa grand-mère dans le gravier. L'aubaine était

trop belle pour qu'elle n'en tire pas profit et comme le chaperon dormait dans son carrosse à deux roues, ils en tirèrent plaisir et jasèrent librement. Ainsi, ils en vinrent à s'échanger la promesse de se voir plus souvent.

— Demain matin, je reviendrai chez vous, affirma Bertrand, car je te dois un jambon.

Antoine Poudrette se voyait obligé d'accueillir pour la seconde fois sa belle-mère sous son toit. De là à se trouver une défaite pour ne pas rester à la maison, il n'y avait qu'un pas. Heureusement, l'homme adorait pratiquer la pêche, sport solitaire s'il en était un. Sans trop se presser, il laissait la lumière du jour s'installer dans le chenail et réchauffer l'eau de surface. Pendant ce temps, l'exilé en sa propre demeure prenait une seconde tasse de thé et tranquillement, commençait à se gréer. Il sortait dehors, marchait jusqu'au bout de la galerie, relevait la tête pour mieux renifler l'air du temps, puis comme mu par le plaisir anticipé, il allongeait le pas jusqu'au vieux hangar, pas très loin de la maison. Là, il attrapait une poche de jute, sa canne à pêche, son couteau, quelques hameçons et de son index tendu, il réveillait les vers qui dormaient dans la *can* de tabac Player's à demi rouillée. Puis, le père Poudrette enfilait ses bottes d'eau et à pas mesurés se rendait à sa chaloupe toujours attachée au petit quai bancal envahi par les foins de grève et l'herbe à liens. Il déposait ses articles au fond de l'embarcation, puis d'une enjambée de géant, il mettait le pied dans le fond plat, ce qui créait un léger balancement, mais l'homme avait l'habitude de cette

instabilité. Antoine Poudrette avait un cœur de marin, car depuis plus de quarante ans, il naviguait. Peut-être le mot n'était-il pas tout à fait juste. Oh, il n'affrontait pas les courants, les vagues et les remous du large, non ! Le grand Antoine se contentait de bourlinguer de l'île aux Vaches au chenail du Nid de l'Aigle, frôlait l'île de la Girodeau, et de là, se rendait jusqu'aux battures du lac Saint-Pierre. Parfois, il naviguait plus loin, passait entre la grande île et l'île aux Sables et abordait à l'île aux Castors. Là, il traquait l'anguille, la perchaude, le brochet, le doré, la barbotte ou le maskinongé. Souvent, il s'aventurait au sud de l'île Saint-Ignace. À ce moment, il longeait le fleuve qui s'élargissait à peine, où le Richelieu mêlait ses eaux brunâtres à celles du Saint-Laurent. À cet endroit, il n'avait plus de rivages pour s'abriter, plus de joncs et de foins pour freiner la course ou se dissimuler. Comme il aurait aimé aller à Sainte-Anne-de-Sorel, mais sa chaloupe n'était pas assez grosse et la grande rivière, trop agitée ! Il aurait fallu qu'il achète une barque plus robuste. Là-bas, sur le fleuve Saint-Laurent, de valeureux capitaines pilotaient des bateaux immenses. C'étaient eux les véritables navigateurs. Ils descendaient le fleuve, se rendant jusque dans le vaste golfe où on les perdait de vue. Qu'ils aient traversé l'océan n'étonnait personne. Ces gars-là savaient bourlinguer.

3

Antoine Poudrette exerçait un travail pas trop catholique. En fait, il traitait avec les contrebandiers, assurant le transit de l'alcool provenant de Saint-Pierre-et-Miquelon. En vertu de la loi sur la prohibition, les États américains interdisaient toute vente ou consommation de boissons fortes sur leur terrain, allant même jusqu'à ordonner aux agents de détruire le matériel appartenant aux distilleries et aux brasseries. Mais il fallait bien mal connaître la nature des hommes pour penser qu'ils s'astreindraient à la sobriété. Profitant du fait que la frontière entre les deux pays était difficile à surveiller, donc poreuse, plusieurs millions de litres de spiritueux traversaient les limites territoriales pour le bonheur d'une clientèle qui raffolait de whisky canadien, de vin Saint-Georges et autres alcools frelatés québécois. Faisant fi des interdictions légales et religieuses, les contrebandiers introduisirent donc le divin breuvage dans le circuit de bars illicites. Pour cette raison, les caïds de la mafia sicilienne avaient contacté Antoine Poudrette, dont la réputation en matière de contrebande n'était plus à faire. Cette fois, le traficoteur avait pour mission de tracer une route sécuritaire, à travers l'archipel du lac Saint-Pierre, afin de conduire le produit frauduleux jusque chez les Américains. Le père Poudrette, comme chacun l'appelait dans les îles, devint l'un des maillons de

la chaîne d'approvisionnement des débits de boisson occultes.

Les Américains pouvaient également trouver sur le marché noir de la bagosse ou du *moonshine* élaboré dans des alambics clandestins. Dans la composition de ce tord-boyaux, souvent impropre à la consommation, on décelait la présence de métaux, des substances nocives et d'autres impuretés. Rapidement, on attribua plusieurs morts à cette robine illégale. L'oncle Sam empoisonnerait-il volontairement ceux qui le défiaient ? En réponse aux nombreux décès causés par cette eau-de-vie de piètre qualité, le gouvernement de Louis-Alexandre Taschereau mit sur pied la Police des liqueurs dont la mission serait l'application des lois relatives à la production et à la vente de spiritueux sur tout le territoire québécois. Ces agents possédaient beaucoup de pouvoir, soit celui d'enquêter, de perquisitionner, de procéder à des arrestations et d'imposer des amendes salées.

Redoutant la présence de la nouvelle escouade, reconnaissable à son uniforme gris fer, Antoine Poudrette devait se tenir prêt à prendre la fuite en tout temps et, du même coup, ne pas décevoir les attentes de ses clients mafieux. Ces derniers ne se privaient pas de parler avec les armes. Le père de famille avait donc la tâche de tracer un chemin sécuritaire par lequel les barils d'alcool distillé transiteraient jusqu'au Richelieu, et de là, remonterait la rivière navigable vers le lac Champlain qui traversait les frontières canado-américaines. Une fois passé le port de Sorel, le travail restant à accomplir ne regardait plus les amateurs. Des contrebandiers recrutés par les mafiosi effectuaient le trajet sur le Richelieu et contournaient les barrages régularisant l'affluent.

Afin d'éviter toute mauvaise rencontre avec les

policiers, Antoine Poudrette variait continuellement de chenaux à emprunter. Même si les agents affichaient la meilleure volonté du monde et une étroite observation des lieux, il était utopique de penser arrêter tous les trafiquants et impossible de placer un surveillant à chaque extrémité des îles.

En fait, l'archipel ressemblait à une véritable passoire. Et c'était pour cette raison, parce que le bonhomme Poudrette connaissait les îles de Berthierville comme le fond de sa poche, qu'on le payait grassement. L'homme ne représentait qu'un des maillons de cette filière illégale, mais un maillon essentiel. À chaque livraison, il remettait le schéma du dédale de canaux à suivre et en échange de la carte, il recevait une liasse de billets. Parfois, les barboteurs manquaient de main-d'œuvre. À ce moment, les jeunes Poudrette offraient leurs services, car ces natifs maîtrisaient, comme pas un, tous les recoins des îles.

— Ils sont comme Moïse, se plaisait à dire Désirée, je les ai trouvés dans un panier sur la pointe du chenail du Nid de l'Aigle.

Comme on ne pouvait surcharger les chaloupes utilisées de nuit, il arrivait que les mercenaires tentent d'emprunter le chemin terrestre. À ce moment-là, ils conduisaient une charrette bourrée à bloc de caisses remplies de bouteilles cachées dans le foin. Lorsqu'ils croisaient chenaux et rivières, les barboteurs faisaient monter leur équipage à bord du bac qui assurait la liaison d'une île à l'autre. L'échappée fonctionnait assez bien jusqu'au moment où les passeurs devaient franchir le fleuve. Là, risquant le tout pour le tout, ils prenaient le traversier que Sa Majesté tenait à la disposition de ses humbles sujets, afin que ces derniers puissent se rendre jusqu'à Sorel, mais cette entreprise pouvait s'avérer une

fort mauvaise décision. À quelques occasions, un des membres de l'équipage, ayant eu vent qu'une cargaison louche devrait être livrée à Sorel, avertissait la police. Il ne restait plus qu'à saisir la marchandise frelatée et installer les trafiquants au frais pour quelques semaines.

L'automne achevait sa course, laissant place à l'avent et à ses démonstrations religieuses. Devant un paysage grisâtre et un thermomètre frileux, chacun commença à espérer que l'hiver arrive vraiment. Tant qu'à endurer un froid humide qui vous transperce la peau et les os, aussi bien se mettre définitivement à l'abri, poser les châssis doubles, chauffer le poêle, catiner les femmes et passer à autre chose. Les mères de famille étaient toujours très occupées et la cuisine bourdonnait comme une ruche. Depuis quelques semaines, elles avaient entreposé les légumes dans les caveaux et transformé fruits en compotes et conserves de toutes sortes. Maintenant, il leur fallait trouver des hardes chaudes pour la maisonnée. Alors, les couturières inspectaient minutieusement les vêtements de l'an dernier et une lame de rasoir coincée entre le pouce et l'index, patiemment, à la lueur de la lampe à huile, elles décousaient et tournaient le tissu de bord, puis taillaient des habits neufs pour les petits. C'était aussi le temps choisi par le rebouteux pour passer de porte-à-porte afin de recueillir l'ultime aumône. Certaines familles se montraient plus généreuses que d'autres, se disant que durant l'avent un peu de charité chrétienne n'avait jamais tué personne. Par contre, dans d'autres logis, les propriétaires gardaient leur portefeuille serré contre eux et refilaient au quêteux du linge légèrement usé ou démodé, mais encore mettable.

Hector, le rebouteux de l'île aux Foins, choisit donc la première semaine de décembre pour entreprendre sa tournée générale. Il y avait quelques jours de cela, le

bonhomme avait rencontré les habitants de certaines îles, dont Saint-Ignace-de-Loyola. Il ne lui restait qu'à parcourir l'île Dupas, l'île aux Castors et l'île du Milieu. Tout au cours de l'année, l'homme avait fait une bonne récolte et s'attendait à la même générosité des gens de l'île Dupas. Hector patienta jusqu'à ce que la lune soit complètement ronde et brillante pour se rendre au rang de l'Île-Dupas. Puis un soir, le guérisseur écouta sa clairvoyance et frappa à la petite maison blanche dont les cadres de châssis étaient peints en rouge.

— Entrez, claironna Rosie.

En une enjambée, le ramancheux franchit la distance entre le seuil de la porte et le tapis natté. L'homme portait un grand manteau de laine grise et la couronne de cheveux qui lui restaient était si longue qu'il l'attachait en une queue dans le chignon à la manière d'une fille. Dès qu'il aperçut Rosie, ses yeux démontrèrent un étonnement :

— Je ne savais pas que tu étais si petite ! lança ce dernier.

— Que voulez-vous ? demanda sèchement Rosie.

— La charité, ma fille. Un bout de pain ou bien un coin pour dormir.

— Pour la mangeaille ou une place dans l'étable, il faut voir mon père. Vous allez le trouver dans les bâtiments.

À première vue, le bonhomme ne paraissait pas sympathique et Rosie regrettait de l'avoir fait entrer dans la maison. Heureusement, son paternel n'était jamais loin. Lui saurait comment traiter ce mystérieux personnage. Lorsque le quêteux pénétra dans l'étroit couloir qui fermait le box des vaches, Armand Guertin entendit du bruit. Rapidement, s'appuyant sur la pelle avec laquelle il ramassait le fumier, le fermier allongea le cou afin de savoir qui arrivait dans son repaire.

— Que me veux-tu, le rebouteux ?

— C'est ta trousse-pète qui m'a dit que je trouverais ici. Pas commode, la naine !

— Comment oses-tu l'appeler ? La naine ?

La figure plus congestionnée qu'une crête de coq, Armand Guertin attrapa une fourche et menaça son visiteur.

— Dehors, maudit crotté ! Dehors ! Tu as porté malheur à ma femme et ma fille dans le passé. Continue ton chemin et demande la charité à qui tu voudras, mais pas à moi.

Réalisant que les pics de l'instrument se dirigeaient vers son menton, Hector recula et finit par atteindre la porte.

— Tu sauras regretter ce que tu dis, Guertin. Et ne viens pas me voir lorsque tu auras un bras de cassé ou une épaule luxée.

— Pour l'instant, j'ai tous mes morceaux et ils se trouvent encore à la bonne place. S'il faut que je me rende au rang du Pot-au-Beurre à Yamaska, j'irai, gériboire.

— Quelle excellente idée ! Demande donc conseil au charlatan du Pot-au-Beurre au sujet de ta fille. De toute façon, moi non plus, je ne veux plus te voir, même en peinture, pas plus que tes maudits yeux *cross side*, termina le *bone setter*.

— Arrête ! cria Armand. Cette fois, tu tiens les poignées de ta tombe dans tes mains. Déguerpis et que je n'aperçoive plus jamais ton regard de sorcier. On se recroisera au cimetière. Mais avant de te descendre dans le trou, je surveillerai ton cercueil rien que pour m'assurer que tu ne te relèveras pas.

Les pics de la fourche d'Armand taquinant un tantinet trop le cou d'Hector à son goût, le quêteux prit donc le bord du chemin.

Dès qu'elle vit repasser le mendiant en sens inverse, Rosie se mit à courir de ses petites jambes arquées et rejoignit celui qui représentait la sécurité.

— Je n'aime pas cet homme, dit Rosie en marchant à côté d'Armand.

Le père rageait encore et le coup de cochon que lui avait fait le rebouteux la nuit de la naissance de sa fille remontait à la surface. Il se souvenait trop bien qu'il y a seize ans, la visite d'Hector avait coïncidé avec la mort de sa femme.

— Moi non plus fifille. Ne t'inquiète pas, il est reparti et s'il ose se représenter la face, j'en fais de la chair à saucisse. Oublie tout ça, rentrons.

La fameuse réunion tant annoncée par Armand Guertin, libéral affiché, eut finalement lieu. Dans la petite salle surchauffée de la paroisse La Visitation de l'Île-Dupas, le député de Berthier fit une entrée triomphante. On aurait dit un soir d'élection générale tellement la foule était électrisée. Les hommes et les femmes présents scandaient des slogans partisans et applaudissaient à tout rompre le politicien aguerri, car depuis 1927, ce dernier représentait fidèlement la région. Assis côte à côte, Armand Guertin et Napoléon Valois s'impatientaient.

Au bout de quelques minutes, le parlementaire, mis comme un premier ministre, cheveux passés au *Brylcreem*, complet trois-pièces gris souris et cravate de soie écarlate, il va sans dire, Cléophas Bastien marchait d'un pas assuré vers la minuscule tribune qui lui permettait d'exploiter une

position physiquement avantageuse. Le député prit le temps de regarder la foule et, durant quelques instants, jouir de la ferveur populaire. Les applaudissements chaleureux nourrissaient son égo, car depuis qu'il avait hérité d'un siège dans l'opposition, les occasions de plaisir se faisaient plutôt rarissimes. Il y a quelques mois, le Parti libéral avait mordu la poussière. Les Québécois avaient sanctionné ses élus, leur reprochant une histoire de corruption impliquant le frère du premier ministre, et avaient donné une majorité à l'Union Nationale de Maurice Duplessis. Heureusement pour Cléophas Bastien, la population de Berthier avait gardé la tête froide en le reconduisant dans ses fonctions. Le député avait tiré son épingle du jeu en tablant sur les réalisations dans son comté au lieu de s'empêtrer à défendre les bourdes du gouvernement. Mais le temps était venu d'écouter les votants.

Après quelques minutes de gloire, l'homme grimpa sur l'estrade et se tint debout, les jambes légèrement écartées, les mains dans le dos, attendant que le silence soit fait. Dès lors, les applaudissements diminuèrent et le parlementaire ajouta quelques instants de plus afin que la foule se calme complètement. D'une voix claire et ferme, l'élu du peuple commença par une série de remerciements, puis en vint finalement à l'essentiel de son propos.

— Mes chers amis ! Je voudrais vous démontrer ma gratitude pour ces marques d'appréciation. Si ce soir je peux me tenir ici, devant vous, c'est grâce à votre bon jugement qui a su reconnaître la qualité de mes interventions dans notre beau comté. Il y a quelques mois, je vous avais présenté le bilan des réalisations de notre gouvernement ainsi que la liste de nos projets. Malheureusement, la majorité des électeurs de la province a préféré les ignorer et faire un choix différent.

Marchant lentement jusqu'à la table qui lui servait de barrière de défense, le député continua :

— Récemment, le parlement a été ébranlé, victime d'un scandale qui a abondamment nourri les journaux ainsi que la radio. La dernière session ne fut pas des plus faciles pour vos représentants. La population du Québec a sanctionné leurs actions en votant pour l'Union Nationale. Maintenant, il ne faut pas occulter ou balayer sous le tapis les raisons qui nous ont conduits dans l'opposition. Consolons-nous, car nous pourrons utiliser les quatre années à venir pour panser nos plaies et ressurgir en force. La démocratie a parlé et le peuple a élu Maurice Duplessis pour diriger la destinée du Québec, mais cela ne signifie pas pour autant la mort du Parti libéral, au contraire. Depuis le soir de notre défaite, nous travaillons à sa reconstruction.

Quelqu'un dans la salle cria :

— C'est bien beau tous ces discours, Cléophas, mais nous autres, le monde ordinaire, on veut savoir ce qui se passe avec nos ponts. Ça fait cinq ans que tu nous les promets. Si encore nos revendications semblaient superflues, mais non, on ne vous demande que l'essentiel, bout de ciarge ! Je commence à comprendre qu'à Québec vous nous prenez pour des vaches à lait ou des *yes men*. On n'est pas plus niaiseux que les autres...

— Vous avez parfaitement raison, coupa le député Bastien qui voulait récupérer la parole. Des ponts reliant Berthierville à Saint-Ignace-de-Loyola demeurent une priorité, donc un incontournable, sauf que....

— Sauf que vous avez perdu vos élections et que vous vous retrouvez du mauvais côté de la chambre, cria Armand Guertin.

— Bien entendu, continua Valois, ce n'est pas vous qui vous promenez en chaland. Croyez-moi, ça n'a rien de

touristique. Durant tout l'été, on s'épuise à faire avancer ce maudit radeau en tirant sur une broche ou en poussant avec une gaule. L'hiver, on risque nos vies et celles de nos familles en empruntant les ponts de glace.

— Je comprends vos doléances, reprit l'élu, mais vous devrez accepter le fait suivant. Nous ne tenons plus les cordons de la bourse et Maurice Duplessis ne fera pas de cadeaux à la partie adverse. Je suis tout disposé à plaider votre cause auprès du ministre de la Voirie et, s'il le faut, à y mettre tout mon poids, et ce, pour le bien de tous. Mais en attendant, vous devrez vous contenter du traversier le Saint-François. Il vous mène un peu partout et contourne plusieurs îles.

— C'est tout un aria, le Saint-François. Une vraie *run* de lait ! On en finit plus d'arriver. Que diriez-vous de prendre le bateau pour Québec et de faire un petit détour par Montréal ?

— Je reçois vos doléances, mais je ne peux pas faire des miracles.

Une partie de la soirée tourna autour des récriminations des insulaires. Lorsque le député Bastien quitta la salle, il se sentait complètement épuisé, vidé. Sa montre de poche indiquait 10 heures et avant de rejoindre son domicile, il lui fallait traverser le chenail de l'île Dupas, l'île aux Castors et le chenail du Nord. Cette fois, l'homme fut à même de saisir les tracas que le bon peuple, les gens ordinaires, s'était évertué à lui faire comprendre.

Après le départ de Bastien, le local se vida peu à peu, mais bon nombre d'électeurs se rassemblèrent autour des forces vives du comté. À vrai dire, ça jasait ferme dans la salle paroissiale. Enflés par les discussions de la soirée pendant lesquelles la construction de trois ponts avait pris toute la place, les plaignants ne se gênaient plus pour parler de l'emplacement des assises.

— Notre isolement n'est pas dû à l'éloignement, commenta Napoléon Valois, mais plutôt du fait que nous sommes tributaires de moyens de transport archaïques.

La majorité des gens présents acquiescèrent. Avant de se disperser, un groupe d'îliens s'engagea à relancer leur député et de lui rappeler ses promesses électorales. Et pour une rare fois, les habitants unirent leurs efforts au lieu de se diviser. Ainsi, les voisins Valois et Guertin revinrent ensemble et continuèrent à discuter des vertus d'un pont.

Lorsque la petite Rosie vit arriver son père en gesticulant, elle pensa immédiatement que la pagaille avait dû s'installer entre les deux antagonistes. Au moment où Armand poussa la porte, elle trouva que son paternel affichait son air habituel.

— Tu aurais dû te coucher, fifille, reprocha Armand.

— Je voulais savoir comment la rencontre s'était passée.

— Demain, je te raconterai. En attendant, je vais m'étendre dans mon lit et tu devrais faire de même.

En bâillant, Armand lui souhaita bonne nuit.

Rosie resta longtemps à contempler la voûte étoilée. Assise devant la fenêtre de sa chambre, elle réfléchissait à son avenir. Pour elle, il se présentait sous le signe de la solitude. Malgré ce qu'affirmait son paternel, qui voudrait d'une fille comme elle ? Depuis sa naissance, son père l'avait protégée, lui disant que sa taille était normale. À cinq ou six ans, on peut encore accepter ce pieux mensonge, mais à seize ans, on n'y croit plus. Quand on mesure 4 pieds 2 pouces, qu'on ressemble à une boule de gomme à mâcher, qu'il faut continuellement courir pour rattraper le pas de la personne qui vous accompagne, on se sent mal dans sa peau. Ceux qui vous ont vu grandir se sont habitués et ne font plus de cas de votre taille, mais

que pensent ceux qui vous rencontrent pour la première fois ? Quelle épreuve pour les parents ! Et parfois, ils en rajoutaient en vous qualifiant de « petite naine ».

Rosie quitta son refuge. Cette nuit, la lune ne lui tiendra pas compagnie. Frileuse, elle se faufila dans sa couchette, rabattit ses couvertures sous son menton et joignit les mains sur son ventre. Une courte prière, invariablement la même, avant que son esprit ne hante les ténèbres.

Le lendemain matin, Rosie se leva avant son père. Cela lui arrivait rarement. D'habitude, elle aimait flâner au lit. Qui lui reprocherait de se permettre un peu de douceur ? Certainement pas Armand. Au moment où ce dernier entreprit l'escalier, il se fit surprendre par l'odeur propre à la première attisée journalière. Debout sur son banc, la jeune fille tisonnait le feu.

— Bonjour, papa.

— Déjà levée ?

— Et puis ? Cette réunion d'hier soir ?

— Ah ! Comme d'habitude ! Le même monde qui se rassemble, discute des même sujets et finit par nous servir le même baratin. Tiens, voilà du nouveau ! J'ai vu un étranger dans le fond de la salle, un grand blond qui n'avait rien à faire chez nous et qui n'a pas ouvert la bouche. Peut-être accompagnait-il le représentant du parti ? Chose certaine, il était trop maigrichon pour qu'on le prenne pour un garde du corps. J'imagine qu'il était un observateur des libéraux ou un journaliste. En tout cas, personne ne savait qui il était, si bien que le gars avait l'air d'un vrai codinde tout fin seul.

— Mais à part cet étranger qui vous a manifestement dérangé, qu'a suggéré le député par rapport au pont ?

— Tu connais les politiciens, fifille ! Toujours la même chanson. Pour obtenir notre vote, ils promettent mer et

monde et quand les citoyens les rappellent à leurs devoirs, ils trouvent des excuses, toutes aussi bonnes les unes que les autres. Et si par malheur ils se retrouvent dans l'opposition, ils ne font que se plaindre. On jurerait qu'ils ont perdu leur sens pratique, auquel il faut rajouter le manque de budgets. Alors, ils tirent leur révérence et utilisent la porte de sortie arrière. Celui qui réussit à leur arracher un engagement formel peut se compter bien chanceux.

— Ça veut dire qu'il n'y aura pas de ponts, conclut Rosie.

— Oui et non. On lui a extrait un semblant de promesse du fond de la gorge. Reste à voir si notre homme possède une parole.

— Prendrez-vous de la soupane ou des toasts sur le poêle ? demanda Rosie qui avait déjà fait plusieurs aller-retour entre le fourneau et la table.

— Fais-moi une paire de toasts, ça ira plus vite.

Pauvre Rosie. Elle se démenait deux fois plus qu'une autre pour parvenir au même résultat. Partout elle traînait avec elle le petit banc bricolé par son père. Rosie n'était pas très jolie. Son visage légèrement bouffi lui donnait l'apparence d'une poupée de caoutchouc. Ses yeux, noirs comme des mûres et légèrement cachés par ses pommettes boursoufflées, faisaient croire à une vision diminuée, mais il ne fallait pas s'y fier. Rosie avait la vue aussi perçante qu'un aigle. Souvent son père s'amusait à ses dépens et la surnommait ironiquement sa petite détective privée. Rien ne lui échappait. Ainsi, s'apercevait-elle qu'on se moquait

d'Armand et qu'à l'occasion, il devenait la risée de l'île. Les pires attaques venaient du côté de leur voisin, Napoléon Valois.

Ah, mon Dieu ! Si seulement j'étais plus grande, soupirait-elle, j'en ferais des choses. Son âme se sentait prisonnière de ce corps minuscule et franchement ridicule. Le nanisme lui avait été transmis par sa mère. La tare physique n'affligeait que les os longs. Ainsi, le torse gardait des proportions normales tandis que les membres portaient l'empreinte de la dysfonction génétique. Et dans la poitrine de cette petite personne battait un cœur excédant largement les limites de sa cage thoracique. En s'amusant, son père lui disait :

— Surveille-toi, fifille, ton âme laisse dépasser de grands pans de beauté et tu risques de souffrir.

Ce à quoi elle répondait :

— Ce que je possède, je le tiens de vous, papa.

Les compliments qu'Armand Guertin lui adressait répandaient un baume sur la pauvreté de ses relations extérieures. L'adolescente sortait peu. En fait, sa seule échappée consistait à assister à la messe du dimanche en compagnie de son père. Cela ne lui vaudrait certainement pas la rencontre du prince charmant. Rosie souffrait en silence, sachant fort bien qu'elle ne se marierait jamais. Qui voudrait épouser une femme difforme et qui risquait de transmettre sa tare et sa malfaçon à sa progéniture ? Malgré ce raisonnement rationnel, le corps de la naine exigeait son dû. Il avait faim d'amour et soif de caresses. Et là, au milieu de son ventre, il y avait cette couleuvre qui se tordait dans tous les sens, lui réclamant certains plaisirs. Quand Rosie ressentait ce trouble embarrassant à l'intérieur même de sa chair, elle plaçait sa main sur son pubis et se couchait en position fœtale, emprisonnant ainsi la tentation dans sa

menotte potelée. Parfois, la chaleur apaisante se faisait attendre, mais elle en tirait presque toujours un certain réconfort. Rosie s'était débrouillée toute seule lorsque s'était pointée la puberté, gardant jalousement le secret de sa féminité. Jamais elle n'aurait questionné son père au sujet de ce phénomène naturel. Devait-elle se confier à son confesseur ? Le curé de l'île voyait du mal partout et promettait les flammes de l'enfer à celui ou celle qui oserait un simple toucher.

Lorsque survenaient ces instants de découragement sur son avenir, Rosie compensait en rêvant. On aurait pu juger sévèrement cette façon de se réfugier dans les fantasmes. Était-ce dangereux de fuir la réalité et de se terrer dans un monde parallèle ? La naine refusait de se soumettre à une vie où le destin l'accablait. Dans ses fabulations, elle devenait une jeune fille normale, aspirant au mariage. Elle avait déjà atteint l'âge auquel les demoiselles se laissent courtiser et inlassablement, son cœur redessinait toujours la même figure. L'image de Bertrand Valois se faisait tenace, accaparant son âme et son corps du même coup. Pas de demi-mesure. Et Rosie s'offrait sans retenue, ne craignant ni la religion, ni la peur de la maternité, ni les qu'en-dira-t-on. Elle se soumettait à tous les ordres de la nature, se libérant volontairement de son enveloppe charnelle disgracieuse et de la petitesse pour recevoir son homme. Dès qu'elle sentait la violence de l'amour tant espérée dans son ventre, Rosie revenait à la réalité. Elle réintégrait son corps. Maudissant la vie dans ces moments de détresse, elle venait même à en vouloir à sa pauvre mère de lui avoir donné le jour.

Armand voyait bien que dans le cœur de sa fille couvait quelque orage, mais que peut faire un père ? Il ne pouvait la materner, c'était là affaire de femme. Il décida donc de

se tenir prêt et le jour où la coupe déborderait, tenter de minimiser les effets de cette trop longue retenue.

Et puis, un jour, malade d'amour, Rosie prit une décision. Si elle devait attendre qu'un volontaire se présente, aussi bien aller se pendre à la branche du plus grand liard. Déterminée à changer l'ordre des choses, la naine s'enhardit. Ne lui demandez pas le comment, elle l'ignorait, mais quelque chose de plus fort qu'elle la poussait à passer aux actes. Telle une araignée, elle tissa sa toile et patienta, espérant que sa victime s'amène. Le jour de la Sainte-Catherine lui parut le moment opportun pour exécuter son plan ambitieux.

La tradition voulait qu'un bal costumé se tienne à la salle paroissiale de l'Île-Dupas. Presque tous les habitants des îles de Berthierville y participeraient. Certains profiteraient de cette occasion pour renverser les conventions sociales. Bref, la compagnie serait joyeuse.

Rosie attendit donc que son père parte pour travailler dans les bâtiments, puis enligna la trappe menant au grenier. Certes, monter là-haut ne s'avérerait pas une entreprise facile, mais avec de la détermination, elle y arriverait. Elle s'était mise dans la tête d'y chercher un déguisement pour la soirée de danse. Le premier obstacle rencontré fut de grimper les barreaux étroits et inégaux de l'échelle bancale lui permettant d'accéder aux combles, sans compter qu'une de ses mains se trouvait embarrassée par une lampe à huile. Rosie commença par accrocher la lumière aussi haut qu'elle le put et entreprit son ascension

vers l'inconnu. Elle se hissa sur le premier degré et, empoignant fermement les montants, elle gravit les suivants. Plus entêtée qu'une mule et malgré les embûches à surmonter pour une personne de petite taille, Rosie finit par se rendre au sommet et dut faire face au second problème, soit la trappe qui fermait hermétiquement l'entrée de l'étage supérieur. Encore là, son nanisme la désavantageait.

Assurant sa stabilité en appuyant ses jambes sur les barreaux, elle se plaça sur le bout des pieds et s'étira le plus qu'elle le put. Levant les bras au-dessus de sa tête, elle poussa fort et réussit à soulever la lourde porte lui interdisant le grenier. L'exercice fut exigeant, mais couronné de succès. Maintenant, un monde inconnu, jusqu'alors inaccessible, s'ouvrit devant la jeune fille. Elle fut envahie par une immense joie et se félicita d'avoir accompli cet exploit. Enfin, elle avait atteint cet univers rempli de poussière et de fils d'araignée. Pourquoi son père lui avait-il toujours interdit cette partie de la maison ? Après le décès de sa femme, Armand y avait entreposé presque tous les objets appartenant à sa douce Marie, puis avait refermé la porte sur les vestiges de son bonheur. Afin d'éloigner la curieuse, l'homme lui avait servi la réplique suivante :

— Il y a du danger pour toi, fifille, tu n'as pas d'affaires là.

Plus déterminée que jamais à découvrir ce qui se cachait dans le grenier et pour éviter que son père ne la surprenne en flagrant délit, Rosie agrippa une des parois du trou pratiqué dans le plafond et se tortilla si bien qu'elle finit par pénétrer dans le lieu défendu. Heureusement qu'elle avait apporté de la lumière avec elle, car il faisait aussi noir que dans le cul d'un ours. Excitée, Rosie regardait partout rien que pour le plaisir de la chose. Que ce soit devant ou derrière, sur les côtés ou suspendu aux

chevrons formant le toit, tout parlait du passé. Elle aurait pu y rester des heures entières rien qu'à faire l'inventaire du lieu. Malheureusement, en voulant sauter par dessus l'une des solives du plafond, la jeune fille accrocha par accident la bordure de la porte qui se referma dans un bruit sourd. Cette fois, le noir se fit plus insistant. Haussant la mèche de la lampe, Rosie ouvrit grand ses yeux sur le monde de Marie, cette inconnue que son père avait toujours refusé de lui livrer. Là, sur le côté, une longue broche attachée aux poutres de la toiture et sur laquelle des dizaines de cintres supportaient des robes de mousseline, de taffetas, de fine soie ou de léger coton imprimé. Il suffisait de soulever le drap recouvrant les épaules des squelettes de métal pour apercevoir les résidus d'une existence plus faste que celle d'aujourd'hui. Ainsi, devant une jeune fille ébahie, se succédaient des tenues de soirée. Rosie n'en croyait pas ses yeux. Pourquoi son père ne lui avait-il jamais parlé de sa mère, de leur vie et de leurs amours ? Il y avait si longtemps de tout ça ! Il aurait dû avoir surmonté la douleur de la perte qui appartenait au passé depuis des lunes. Ici, dans ce sanctuaire dédié à la beauté de Marie, l'adolescente ressentit un grand vide. La privation de la présence et de l'attachement maternels créait une telle frustration qu'elle éprouvait de la difficulté à la supporter. Effectuant un demi-tour, la jeune fille fut attirée par une grosse valise noire. Ces parois de cuir devaient également cacher leur lot de secrets. Lentement, afin de ne pas trop disperser la couche de poussière qui recouvrait l'hypothétique trésor, Rosie souleva le couvercle et dénicha des chapeaux de différentes formes et de toutes les dimensions. Les unes après les autres, elle posait sur sa tête ces parcelles de l'histoire maternelle. Lorsqu'elle fut rendue au fond du coffre, bien enveloppé dans un fragile

papier de soie bleu, elle tomba sur un corsage blanc qui dépassait en beauté tout ce qu'elle avait vu. La jeune fille leva délicatement le vêtement qui laissa échapper un fin voile d'organdi. La robe de mariée de Marie ! Sur-le-champ, Rosie décida de sa toilette pour le bal costumé. Elle porterait la somptueuse parure de sa mère et si jamais son cher voisin Bertrand ne comprenait pas l'allusion, plutôt directe, elle passerait au plan B. Fière de sa trouvaille, Rosie ne chercha pas d'escarpins assortis en cuir souple qui complèteraient sa tenue, car elle aurait risqué une chute. Déjà la robe était trop longue, il ne fallait pas exagérer et produire l'effet contraire de celui escompté en tombant. Juste avant de quitter son repaire, la jeune fille découvrit une photo prise au moment des noces de ses parents. Oui, comme le disait son paternel, sans conteste, Marie était la plus jolie. En se dépêchant, Rosie attrapa le daguerréotype et le rajouta au tas de fine dentelle qu'elle emportait avec elle.

Son père ne devant plus tarder, le temps était donc venu de redescendre. Maintenant qu'elle connaissait la cachette, elle pourrait revenir et explorer à son goût l'univers de sa mère. Encombrée par une brassée de chiffon, Rosie tenta de soulever le lourd panneau. Peine perdue ! Pourtant, elle l'avait ouvert il y a quelques minutes ! Il devait y avoir un truc, un taquet ou un crochet qu'elle ne voyait pas. Chose certaine, elle ne pouvait pas rester prisonnière de ce réduit au milieu des vieilleries et de la poussière. Son père la chercherait et se demanderait où était passée sa raisonnable Rosie. La naine recommença et tira de toutes ses forces sur la poignée, utilisant même un bâton comme levier. Rien ! Aucun résultat.

— Allez, cette fois, je vais réussir, se convainc-t-elle en y mettant tout le poids de son corps.

Malheureusement, ce mouvement s'avéra de trop. Par inadvertance, la jeune fille accrocha la lampe qui versa sur le côté. La verrine se brisa et l'huile renversée fut immédiatement absorbée par le bran de scie qui isolait le grenier. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, une traînée de feu suivit le tracé du combustible. Désirant limiter les dégâts, Rosie s'empara d'un chiffon abandonné près d'un pot de térébenthine et tenta d'étouffer le foyer d'incendie. Mais ces gestes furent stériles. En surface, les flammes s'alimentaient à partir des petites particules de bois tandis qu'une épaisse fumée s'échappait de la couche plus profonde. En moins de quatre minutes, le brasier avait doublé d'intensité et commençait à lécher les chevrons. Apeurée, Rosie frappait les langues vermillon à grands coups de guenille, mais même à ce moment-là, la tâche était trop importante pour celle qui se voyait déjà circonscrite par le feu.

Devant l'incendie allumé par sa faute, Rosie se mit à craindre pour sa vie. Voici que les flammes s'attaquaient maintenant à la trappe, sa seule porte de sortie. Impossible de fuir. La jeune fille se réfugia dans le coin le plus éloigné et cria de toutes ses forces :

— Papa ! Papa au secours…

Rosie ne brailla pas longtemps. La fumée étouffa le dernier cri resté bloqué dans sa gorge. Mollement, elle tomba sur les solives recouvertes de bran de scie prêt à brûler. La belle robe de mariée sur le bras, elle ressemblait à une fleur qu'on aurait coupée par caprice, puis rejetée sans précaution.

Armand Guertin jasait le long de la clôture avec son jeune voisin Valois. Depuis quelques minutes, la conversation portait sur les vaches et les taures à accoupler. Les premiers flocons de neige valsaient dans l'air froid de novembre, quand soudain Bertrand interpella son vis-à-vis :

— Avez-vous vu, Armand, il y a du feu qui sort de votre toit !

Au même instant, l'homme tourna la tête et vit que les flammes léchaient l'arrière de la couverture.

— Bon Dieu ! La maison !

Bertrand ne perdit pas une seconde, sauta la clôture qui séparait les deux propriétés et se précipita dans l'étable à la recherche du plus grand nombre de chaudières possible. Il s'installa immédiatement sur le bord du puits et se mit à remonter un récipient après l'autre. Sidéré par ce qu'il voyait, Armand ne pensa pas davantage et attrapa les premiers contenants, les lançant sur les murs. Soudainement, il se souvint de Rosie. Où était sa fille ? S'il ne l'avait pas aperçue dehors et s'il se fiait à ses habitudes de vie, elle devait se trouver à l'intérieur. Poussant un cri déchirant, un cri d'animal blessé, Armand échappa le seau d'eau suivant et se précipita vers son logis, malgré les avertissements de Bertrand. Le visage cireux et déformé par la douleur, Armand se sentit propulsé par une force invisible. Oubliant toute considération pour le danger encouru, le père coupa au plus court et pénétra dans la maison par la porte de la cuisine. Selon lui, sa fille devrait s'y trouver. Ne voyant personne, il commença à lancer des appels qui demeuraient sans réponses. Seuls le rugissement sourd de la chaleur qui enflait et le crépitement du bois lui répliquaient.

Bertrand aurait dû avertir son voisin qu'il devait sortir immédiatement et que l'incendie gagnait rapidement du terrain, exhalant un courant d'air brûlant, mais il n'en fit rien. La voix coupée par la fumée qu'il aspirait, Armand n'en continuait pas moins à hurler le nom de sa fille.

— Rosie, Rosie, réponds-moi, je t'en prie !

Sans succès, le père visita toutes les pièces du rez-de-chaussée. Vides ! Aucun être humain ne pouvait résister à

pareille chaleur. S'en remettant à la puissance de l'amour paternel, Armand se laissa porter par son instinct. Contre toute logique, il atteignit l'échelle menant au grenier et la trouva à demi rongée par l'élément destructeur. Oui, Rosie était tout près, il le sentait dans toutes les fibres de sa chair. Il devait monter là-haut malgré qu'il suffoquait. Plus que deux ou trois barreaux et il toucherait la trappe fermant la soupente. Mais le poids de son corps eut raison du bois de piètre qualité déjà abîmé par les flammes. L'échelle céda d'un coup et au même instant le plafond s'effondra dans une pluie de poutres et d'étincelles, laissant apparaître le brasier dans toute sa furie. Mais l'horreur n'était pas encore arrivée à son paroxysme.

Seul à lutter contre le feu, Bertrand charroyait l'eau et la lançait sur la maison sans succès. Il ne pouvait qu'atteindre les murs. Jamais il ne s'était senti aussi impuissant. Le jeune homme hésita durant quelques secondes sur l'action à entreprendre. Laissant Armand et Rosie aux prises avec l'incendie, Bertrand courut chez lui.

— Sacrifice, mon gars, qu'est-ce qui t'arrive ? demanda Napoléon.

— Vite, le père, la maison des Guertin flambe.

Napoléon n'eut pas besoin de chercher midi à quatorze heures pour comprendre l'ampleur de la catastrophe, car de chez lui, on pouvait voir les flammes montant vers le ciel.

— Armand et sa fille sont-ils en sécurité ?

— Non, à l'intérieur, répondit Bertrand dans une économie de mots.

— Tu n'aurais pas pu le dire plus tôt ! reprocha Napoléon.

Le fermier arriva sur les lieux de l'incendie au même moment que d'autres habitants du rang. Curieux, ils venaient

aux nouvelles, car ils avaient aperçu une lueur rougeâtre, ainsi qu'une fumée noire dépassant de la tête des arbres et provenant du côté de chez Armand. Rapidement, tous s'impliquèrent et formèrent une chaîne humaine afin d'arroser les murs qui tenaient encore debout. On pouvait, d'ores et déjà, considérer la maison comme une perte totale. Malgré cela, tous avaient les yeux fixés sur le brasier et, comme dans un film, chacun s'attendait à voir surgir le bonhomme Guertin des décombres en tenant la naine évanouie dans ses bras. Ici, pas de cinéma. La logique implacable avait dicté les règles du jeu. Personne ne pouvait sortir vivant de cet enfer, pas plus Armand Guertin que sa fille Rosie. Après un temps indéfini, des minutes ou des heures peut-être, personne n'aurait pu le dire, d'un commun accord, les sauveteurs cessèrent d'arroser les débris et laissèrent brûler ce qui restait de la propriété d'Armand Guertin. Le bon Dieu avait décidé. Seuls les bâtiments de ferme avaient été épargnés.

On fit venir le curé de l'Île-Dupas qui, bien que pesant auprès du Très Haut, ne put que constater la fin tragique de la petite famille Guertin. Désarmé devant une telle catastrophe, le prêtre lança quelques gouttes d'eau bénite en direction de la maison, espérant que celles-ci rejoignent les corps de ses deux paroissiens défunts.

Les voisins tardèrent à rentrer chez eux, discutant de la suite des choses. Qui prendrait soin des animaux ? Il fut rapidement décidé que chacun des fermiers présents prendrait avec eux deux ou trois des vaches que possédait le pauvre homme. On verrait pour l'après…

L'avent s'était bien mal terminé. La perte d'un brave homme qui avait son franc-parler, peut-être un peu trop au goût de certains, mais un bon gars tout de même, ainsi que de sa fille Rosie, laissait un vide dans la paroisse de La Visitation de l'Île-Dupas. Maintenant, toute la famille était réunie au ciel et Rosie connaîtrait enfin sa mère. Il ne manquait plus qu'une fine couche de neige vienne recouvrir la laideur des lieux. On retira des décombres deux formes calcinées figées, l'un en position fœtale et l'autre sous une poutre carbonisée. Faute de parenté rapprochée et n'ayant aucun endroit pour exposer les deux dépouilles, sauf quelques voisins pour veiller aux corps, on se dépêcha de les mettre en terre. Un service religieux des plus sobres précéda la cérémonie d'inhumation. Le curé Blais aspergea généreusement d'eau bénite les deux cercueils, comme pour faciliter leur accession au monde irréel et tant convoité du paradis et de l'éternité.

De la résidence des Guertin, il ne restait que quelques chicots brûlés, de la ferraille ayant résisté à la violence du feu et la carcasse noircie d'une bicyclette appuyée sur la cheminée, seule partie de la maison encore debout.

Le départ d'Armand Guertin laissait vacant un des lots les plus fertiles de l'île Dupas, limitée au nord par le chenail du Nord, au sud par l'île Ducharme et le Petit Chenail de l'île Dupas, à l'est par la ferme d'Édouard Fafard et à l'ouest par la propriété de Napoléon Valois. Durant la belle saison, l'homme tirait de ses champs au moins deux bonnes récoltes de foin. Évidemment, le fait qu'Armand Guertin soit décédé avec sa seule descendante donna lieu à des spéculations et provoqua la convoitise de certains. Qui bénéficierait de cette terre ? Il fallait oublier un quelconque testament qui aurait pu avantager un lointain parent. La logique commandait que Rosie reçoive en héri-

tage les biens de son père. La question demeurait entière et sans réponse. Personne dans l'île Dupas ne connaissait de frères, de sœurs ou même de famille rapprochée des Guertin. La localité de l'Île-Dupas mandata donc un notaire supposément apte à éclaircir la situation. Après des recherches dans les différentes études de ses confrères et quelques embrouilles politiques, le conseiller juridique ne trouva aucun acte officiel au nom du disparu. L'homme de loi proposa de laisser dormir le dossier jusqu'à ce qu'arrive la date prévue pour le paiement des taxes. À ce moment, si personne ne s'était présenté, la municipalité pourrait toujours procéder à la vente du lot pour non-règlement des dus annuels.

Chez les Valois, Bertrand s'impatientait. Il fallait croire que le malheur de l'un pouvait faire le bonheur de l'autre. Le jeune homme découvrait dans la présente situation la chance d'acquérir, pour une poignée de dollars, une belle et bonne terre. Aucune occasion n'équivaudrait à celle-là. La conjoncture lui semblait favorable et les astres bien alignés. Il suffisait d'être patient et de porter le grand coup le moment venu. Comme Bertrand voyait régulièrement la ravissante Anna Poudrette, il osa s'ouvrir à propos de son projet. Recevant cette marque de confiance, l'adolescente l'encourageait et renforçait ses intentions.

— Avec ton père comme voisin, tu n'aurais rien à craindre, argumentait-elle.

— Oui et non ! J'aurais peur que le paternel se mette le nez dans mes affaires. Pas tout le temps commode, le

bonhomme ! Pour commencer, je pourrais prendre à mon compte les animaux d'Armand que nous hébergeons déjà et, tranquillement, en suivant les vêlages, j'augmenterais mon cheptel. Je peux d'ores et déjà tabler sur la grange et l'étable, toujours intactes.

— Et la maison ?

— Il faudrait nettoyer la place et en construire une nouvelle, mais là-dessus, rien ne presse encore.

Cette fois, Anna ne rajouta pas un mot, trouvant la chose prématurée. Bertrand savait très bien qu'il devrait patienter jusqu'au jour où les administrateurs de la municipalité réclameraient le paiement des taxes annuelles. Personne ne reviendrait de l'au-delà pour régler le compte resté en suspens.

Et finalement, le jour béni arriva. Sur le babillard de l'hôtel de ville, on afficha enfin le jour et la date à laquelle aurait lieu la vente du lotissement d'Armand Guertin, sis le long du rang de l'Île-Dupas. Cette publication, ayant pour but d'intéresser les résidents de la municipalité, mettait un terme à toute recherche d'héritiers légaux. Le numéro du cadastre correspondait à la totalité des parcelles de terrain dont la profondeur se rendait jusqu'au petit chenail de l'île Dupas.

Comme pour faire pester les îliens, l'hiver arriva sans avertissement. Il est vrai que durant la période de l'avent, la plupart des habitants s'attendaient à ce que quelques flocons s'échappent de la grisaille quasi quotidienne, mais pas à une température digne de février. La froidure plongeait profondément ses racines dans la terre labourée et appliquait sa cruelle morsure à toute forme de verdure ayant résisté aux nuits glaciales de la fin de l'automne. Le sol demeuré à nu imposait aux résidents un décor lugubre.

— Il n'y a rien de pire qu'un temps semblable, chialait

Napoléon Valois. Les champs sont encore à découvert et il gèle à pierre fendre. Cela n'augure rien de bon. Si au moins le bon Dieu nous envoyait un peu de blanc pour cacher la laideur de la maison du voisin.

Émerise supportait la mauvaise humeur de son mari qui détestait l'hiver.

— Patience, on arrive aux fêtes. Après ce sera plus facile.

— N'essaye pas de m'embobiner, reprit Napoléon. Ce n'est pas parce qu'on dansera le cotillon à Noël qu'on se réchauffera pour autant.

Accroché à la fenêtre de côté, Bertrand Valois écoutait ses parents s'asticoter. Se taquiner faisait partie de leur quotidien et, bizarrement, assurait l'équilibre du couple. Impatiemment, le jeune homme lorgnait le bien de son voisin décédé. En fait, Bertrand Valois surveillait sa future propriété. Il s'imaginait déjà comme le maître et l'exploitant de la ferme d'Armand Guertin, mais pour l'obtenir, il lui fallait jouer serré et être le premier à miser sur le lot, étonnant du même coup tous ceux qui démontreraient le désir d'acquérir la terre d'Armand. Le sol était riche des alluvions déposées par la mer de Champlain au cours des siècles antérieurs. Il n'était pas surprenant que des îliens zieutent du côté du patrimoine de feu Guertin, puis repartent presque aussitôt. Allez donc deviner ce qu'ils avaient derrière la tête. Était-ce des acheteurs ou de simples fouineurs qui espéraient en savoir un peu plus ? Parmi ce va-et-vient, il se trouva qu'un pur inconnu, un homme petit de taille, exécuta un circuit différent des autres visiteurs. Le gars commença par faire le tour des bâtiments et des divers articles à vendre, de la calèche aux bidons de lait, il voulait tout voir. Il entrait et ressortait de la grange comme si Guertin marchait à ses côtés et lui servait de guide. Armé

de son ruban à mesurer, il s'attaqua aux fondations restantes de la maison, ce qui mit Bertrand au martyre.

— Gériboire ! Ne me dites pas que je vais me faire voler mon futur bien, comme ça, en dessous du nez.

La journée de la vente pour non-paiement de taxes, Bertrand ne se possédait plus. Nerveux, il tournait en rond comme un loup en cage. Napoléon n'en pouvait plus de le voir s'agiter ainsi.

— Calme-toi pour l'amour du ciel, tu me donnes mal au cœur. Tu ressembles à un gars dont la femme accouche.

— Pour en arriver là, le père, il faudrait d'abord que je mette la main sur le lot de Guertin. J'en rêve quasiment la nuit !

— Sacrifice ! Tu es excité rare. Va atteler, ça t'occupera un peu.

— Vous savez bien que c'est fait depuis longtemps.

Dès l'ouverture de la séance du conseil, quelques intéressés se retrouvèrent dans la petite salle surchauffée. L'ordre du jour lu et adopté à l'unanimité, Bertrand n'avait qu'une hâte et retint son souffle jusqu'à l'approche du huitième point, soit la vente de la ferme d'Armand Guertin. À ce moment, le maire Rosaire Désy annonça, d'une voix masquée par le favoritisme, que le terrain d'Armand Guertin avait trouvé preneur en la personne de Rogatien Sauvageau, éleveur de chevaux de courses. Bertrand bondit de sa chaise, si bien qu'il la jeta par terre, et à demi étranglé par la colère, il coupa la parole au premier magistrat.

— Quoi ? Sans aucune autre offre d'achat…

— Vous ne pouvez lancer de suroffre, monsieur Valois. Légalement, vous êtes mineur et aucune personne en bas de vingt et un ans, sauf si elle est émancipée par le mariage, ne peut acquérir un lotissement, à moins qu'il soit légué par son père. Il aurait fallu que Napoléon soumissionne à

votre place. Je regrette, Bertrand. J'appelle le prochain sujet, continua Désy.

— Gériboire !

Bertrand sortit de la salle de réunion en bousculant les chaises sur son chemin et en proférant des menaces à l'endroit des membres du conseil et plus particulièrement envers le maire Désy.

— C'est avec des lois et des règlements arbitraires comme celui-ci qu'on fait fuir les jeunes agriculteurs ! On les élève pour qu'ils puissent prendre la relève de leur père et lorsqu'arrive le temps de faire l'acquisition de biens, les fonctionnaires sèment sur leur parcours autant d'embûches qu'ils le peuvent.

C'est à ce moment qu'apparut devant lui le dénommé Sauvageau, nouveau propriétaire du lot de feu Armand Guertin. Ce dernier s'avança vers l'enragé dans le but de lui expliquer calmement la situation, mais Bertrand ne l'entendit pas ainsi.

— Ôte-toi devant ma face, sinon je te casse comme un cure-dent.

En effet, le jockey n'était pas bien en chair et Bertrand n'en aurait fait qu'une bouchée.

— Tu ne sembles pas avoir compris, reprit Bertrand. Mon simonac, si je te pince, tu vas courir plus vite que tes chevaux !

Rogatien finit par saisir le message haineux. Valait mieux se tenir loin de ce bouledogue.

— Tu me parles d'un maudit fou, lança le nouvel acquéreur en regardant le maire. Quand je pense que je l'aurai pour voisin…

Affirmer que Bertrand était choqué, c'était peu dire. La face rouge, le souffle court et les veines du cou sorties, il retourna chez Napoléon.

— Saviez-vous, le père, que je ne peux pas acheter un lot avant ma majorité ?

— Qu'est-ce que tu me chantes là ?

— Eh oui ! Aussi vrai que je me trouve devant vous. Votre beau nono de fils s'est fait passer un beau gros sapin. Sans aucune offre, la terre d'Armand a été vendue à un éleveur de chevaux de course.

— Pas Sauvageau ?

— Rogatien, de son prénom, ironisa Bertrand. D'où sort-il, celui-là ? Vous avez l'air de le connaître pas mal plus que moi.

— J'en sais bien peu : il vient de Berthierville et depuis longtemps, il se cherchait un terrain assez grand pour que ses médaillés puissent trotter aisément. J'ai même entendu parler qu'il sélectionnait des ambleurs pour en faire des champions reproducteurs et ainsi améliorer leur performance. Selon les ouï-dire, il travaillerait en coopération avec la faculté de médecine vétérinaire de l'Université de Montréal.

— Bien entendu, réfléchit Bertrand, un ti-cul comme moi n'est pas de taille à l'emporter sur un éleveur de bêtes de race.

La colère de Bertrand ne s'apaisait pas et le jeune homme était resté songeur à propos de la vente éclair de la ferme d'Armand. Il avait gardé le secret sur son intention d'acheter la terre, misant sur sa rapidité à payer les taxes dues ainsi que les frais. Il regrettait de ne s'être ouvert qu'à son paternel, à qui il avait demandé de le soutenir monétairement, car s'il avait un tant soit peu parlé de son intérêt à un des membres du conseil de ville, il va sans dire qu'on l'aurait renseigné sur les lois régissant une telle liquidation. Rien n'aurait été plus facile pour son paternel de faire l'acquisition des lots pour ensuite les lui

céder pour une bouchée de pain. Il voulait s'établir et venait de rater la seule occasion d'obtenir une ferme en bonne condition. Imaginez, il aurait pu devenir cultivateur et voisin de son père pour l'équivalent des taxes municipales.

Depuis que les Valois avaient fait boucherie, Bertrand s'était rapproché de la fille aînée des Poudrette. Prétextant faire prendre l'air frais à Marie-Rose, Anna en profitait pour rencontrer Bertrand. Seule la grand-mère Mousseau était au fait de leur idylle et Anna s'était assurée que la mémé ne parle pas. Loin d'être bête, la vieille négociait son silence.

La température glaciale de décembre commençait à ralentir les ardeurs de l'ancêtre. Elle aimait bien s'aérer en compagnie de sa petite-fille, mais il y avait une limite à geler. Elle préférait nettement se chauffer près du poêle plutôt que de grelotter pour couvrir l'aventure galante des deux jeunes gens. Ces sorties restaient nettement plus agréables durant l'été. Malgré la défection de l'aïeule, Anna et Bertrand continuaient à se rencontrer. Leur amitié se transformait en un sentiment différent, plus intense. Une tendresse portant les prémices de l'amour les tirait de l'enfance pour les unir l'un à l'autre. C'est en rendant visite à sa douce compagne que Bertrand parla de sa déconfiture et lui révéla le mauvais tour qu'il s'était fait jouer par le maire.

— Je devrai faire une croix sur la terre d'Armand, déclara-t-il en râlant.

— Pourquoi ? demanda la jeune fille.

— La principale raison est que je suis encore mineur. Il aurait fallu que le père signe pour moi.

— Il n'est donc pas trop tard.

— Oui. Rogatien Sauvageau, un éleveur de chevaux de Berthierville a déjà acheté son lotissement et les bâtiments pour une chanson.

— Ne peux-tu lui offrir davantage ?

— Impossible, car aussitôt qu'elle est vendue, la terre reprend le cours du marché.

— Tu avais l'argent pour miser ?

— Mon père était prêt à m'aider.

— Ne t'en fais pas, répliqua Anna, dans la vie il n'y a rien d'irréparable.

Comme si elle attendait que la conversation des jeunes s'épuise, Désirée cria à sa fille qu'il était temps de rentrer. Abandonnant la main chaude du garçon, l'adolescente s'exécuta et disparut derrière le bosquet cachant une partie de la maison.

Lorsque Anna arriva dans la cuisine, elle enleva son manteau et le suspendit au crochet situé à côté de la porte et faisant office de garde-robe d'entrée. Ainsi s'empilaient les uns par-dessus les autres les hardes de la famille. Assise près du poêle, la vieille Marie-Rose tremblait comme une feuille et, chose rare, elle qui avait pourtant bon appétit, refusa net de souper. Elle demanda même de l'aide de Désirée pour se mettre au lit.

— Comme si j'avais le temps de m'occuper d'une malade en plus, chicanait Désirée. Ce n'est plus de votre âge d'aller courir la galipote avec les jeunesses. Des vrais plans pour attraper une pneumonie.

— Prendre l'air n'a jamais tué personne et puis, je te ferai remarquer que depuis quelques jours, je reste ici à me chauffer près du poêle.

— Tenez, arrêtez de bagueuler et buvez votre ponce de gin. Il vaut mieux que vous demeuriez au chaud, dit-elle en lui mettant une bouillotte sur les pieds. Et toi, Anna, je ne veux plus que tu sortes ta grand-mère. Sainte misère, on n'est pas en été, Noël arrive dans quelques jours !

La vieille Marie-Rose avait obéi à sa fille et avalé le liquide préparé. Un carré de coton bourré de camphre dans le cou, une rasade de genièvre dans l'estomac, les pieds à la chaleur, l'ancêtre égrenait son chapelet sous la catalogne de lit que Désirée avait rajoutée à l'épaisseur de couvertures habituelle.

— Ne manquerait plus qu'elle rende l'âme, soupira cette dernière.

Et selon les prédictions de Désirée, la douairière fut très malade. Elle avait l'air d'un petit poulet perdu au milieu des draps et édredons de toutes sortes. On fit venir le docteur Fallu qui déploya toute sa science dans le but que Marie-Rose recouvre la santé. Tout le monde dans la famille avait peur que la doyenne passe l'arme à gauche. Même les quatre fils Poudrette furent fortement invités à réciter le chapelet et, tous les soirs, imitant leurs parents, les fiers-à-bras priaient afin que mémère Mousseau retrouve sa vitalité. Dans le fond, ils l'aimaient bien cette vieille. Rien ne pressait pour qu'elle monte au ciel.

4

Il fallut beaucoup de renoncement à Bertrand Valois pour accepter qu'un étranger s'installe sur la ferme d'Armand Guertin. Les dents serrées par la colère, il avait toujours sur le cœur l'entourloupette du conseil de ville. On avait pipé les dés et il en faisait les frais. Et lui, jeune corniaud, aveuglé par son enthousiasme juvénile, avait fait confiance et se retrouvait la victime toute désignée par les règlements municipaux.

— Patience, mon garçon, lui rappelait constamment Napoléon, comme s'il cachait un atout dans sa manche. Tu ne perds rien pour attendre. Parfois la vie nous donne une leçon et nous force à la retenue.

Mais malgré ces sages conseils, Bertrand criait vengeance.

— Si vous savez quelque chose, le père, parlez, ouvrez votre jeu, parce que je pense que je vais devenir fou !

Difficile d'expliquer quand une vague intuition est perçue comme une certitude.

— Calme-toi, ton tour viendra, reprit-il en bourrant sa pipe. Il faut croire que cette terre ne t'était pas destinée, d'autant plus que tu as tout le temps voulu pour t'installer.

— En voilà une belle ! Vous parlez comme si vous n'étiez pas content que je devienne votre voisin. J'avais plutôt l'impression du contraire. Allez, dites-le…

— Assez, coupa le père. Ne retourne pas ta colère contre moi, assume-la comme le ferait un homme. C'est aussi ça, vieillir…

Lorsque l'unique fille des Poudrette fêta ses dix-sept ans, Bertrand dompta sa rogne, s'endimancha et écrasa la crête de coq qui lui servait de toupet. Le jeune Valois y voyait là un signe positif, car aplatir la touffe de cheveux qui lui garnissait la tête relevait du miracle. Afin de faire sa demande au père Poudrette, l'amoureux s'était mis comme un prince. Laissant derrière lui l'empreinte d'une saison précoce, Bertrand entreprit la petite route de terre qui menait à la maison de sa bien-aimée. L'eau du chenail ressemblait à un étang boueux troublé par plusieurs jours de pluie. Habitués de vivre avec les crues printanières, les gens des îles, comme on les appelait, avaient adopté un style de vie particulier. Ainsi, il y avait quelques semaines à peine, sur l'île Ducharme, Rosaire Lacroix exploitait son érablière en chaloupe, tandis que d'autres résidents guettaient le retour des amours des rats musqués, coïncidant avec le dégel. En bordure de la route, Bertrand remarqua une dizaine de bêtes qui rejoignaient leur ouache cachée dans la vase bordant l'étroit chenail. Dommage que la saison de la trappe de l'ondatra soit courte, pensa Bertrand, j'aurais pu offrir quelques belles peaux à Anna, juste assez pour ajuster un collet à son manteau d'hiver. Cette dernière observation lui fit allonger le pas. Ici et là, en plein soleil près d'une grange abandonnée, les foins de grève arboraient une nouvelle livrée verte. En passant, le prétendant dépouilla un lilas et composa un immense bouquet odorant à souhait. Dieu que ça sentait bon ! On aurait dit que les délicats effluves descendaient directement du ciel pour combler ses narines grandes ouvertes. Au moment d'entrer dans la cour des Poudrette, le jeune

Valois sépara les grappes florales de manière à obtenir deux assemblages distincts. Le premier servirait à amadouer sa future belle-mère et le deuxième serait pour le plaisir de sa bien-aimée.

Afin de ne pas se sentir bousculé par l'horaire imposé par la ferme, Bertrand avait choisi le dimanche après-midi pour effectuer sa visite officielle. Ainsi montrait-il qu'il savait faire les choses correctement et selon l'étiquette. Le tourtereau arriva donc à 13 h 30 pile, juste après la sieste des parents. De cette façon, Antoine Poudrette serait frais et dispos et, par conséquent, plus enclin à accepter sa demande. Parce que le père Poudrette avait la réputation d'être quelque peu malcommode, Bertrand préférait se retrouver seul avec lui. Peut-être cela le favoriserait-il ou, du moins, préserverait-il son orgueil en cas de refus ?

Écrasé dans sa berceuse, Antoine Poudrette profitait de son dimanche quand il entendit le chien japper. À la manière d'une tortue, il s'étira le cou, juste assez pour voir ce qui se passait à l'extérieur. Rien. Pourtant Jack n'avait pas l'habitude d'aboyer inutilement. Qui osait le déranger pendant cette heure de félicité ? Jack recommença à s'égosiller et cette fois, apparut le jeune Valois, l'ami de ses fils. Timidement, Bertrand grimpa l'escalier et frappa à la porte des Poudrette. Se tenant de part et d'autre de la porte vitrée, les deux hommes se dévisagèrent. Après de trop longues secondes, l'aîné agrippa la poignée et la fit tourner. Bertrand avait envisagé un malaise, mais jamais une gêne aussi importante que celle-là. Il perdit complètement de sa superbe.

— Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? demanda sèchement le père d'Anna.

— Euh ! bredouilla le visiteur en pinçant la corolle des délicates fleurs.

— Ça ne m'en dit pas gros, insista Poudrette.

— Je voudrais voir votre fille, débita Bertrand d'un seul souffle.

— Ma fille ? Anna ?

— Oui, Anna.

— Anna ! cria le paternel en laissant volontairement le futur prétendant poireauter entre les deux portes. Viens ici, il y a quelqu'un pour toi.

Dès qu'elle avait entendu la voix de Bertrand, Anna s'était réfugiée dans sa chambre auprès de sa grand-mère Marie-Rose. La vieille lui murmura :

— Vas-y, aide-le un peu. Il ne sait pas comment s'y prendre. C'est de ton bonheur qu'il s'agit, fillette.

Mais au lieu de voir arriver sa dulcinée, Bertrand reçut un coup vicieux dans le dos.

— Pousse-toi un peu, tu bloques le passage ! Tiens, tiens, si ce n'est pas mon bon ami Bertrand ! *Longtime no see* !

Ainsi, Paul-André venait de faire basculer les nobles intentions du prétendant. La scène de la fausse pendaison lui revenait en mémoire. Bertrand devait-il répondre à son ancien camarade ou l'ignorer complètement ? Et ces maudites fleurs dans les mains qui lui donnaient un air efféminé et cucul. Antoine, planté à côté, lui rappela soudainement le but de sa présence.

— Effectivement, tout un bail que je t'ai vu, réussit à articuler Bertrand. Pour tout dire, la dernière fois que je me suis présenté la face, j'ai eu la surprise de ma vie !

— Dans ce cas, que viens-tu faire ?

— J'ai affaire à ton père, reprit Bertrand.

Sentant que la conversation pouvait biaiser vers une issue non désirée, Anna sortit de sa cachette. La jeune fille intervint, entrant rapidement dans le vif du sujet :

— P.A., peux-tu nous laisser seuls avec papa ?

— Oh ! Pardon ! Je ne pensais pas que monsieur Valois était capable de déclarer quelque chose d'intelligent. Allez, donne-moi ton lilas, railla le frère d'Anna et qu'on en parle plus…

— P.A., cria le paternel, rentre ou sors, mais cesse d'achaler la visite.

L'aîné des Poudrette s'exécuta et se dirigea vers la grange.

— Maintenant, jeune homme, peux-tu me dire ce que tu veux ? demanda Antoine devenu impatient.

— J'aimerais bien fréquenter officiellement Anna et je sollicite la permission de venir la voir…

— … le mercredi soir et le dimanche après-midi, termina Antoine. Et toi, Anna, qu'en penses-tu ?

— Je serais contente de veiller au salon avec Bertrand.

— Dans ce cas, conclut sèchement le père, chose entendue !

Antoine Poudrette était heureux que quelqu'un apprécie son unique fille. S'il pouvait la caser au plus sacrant, ce serait une bonne affaire de fait. Une gonzesse nécessitait de la surveillance, tandis que les gars s'élevaient mieux et faisaient leur chemin tout seul. Et puis, Désirée se débrouillerait comme elle le pourrait. Elle était forte et vaillante.

Sans en parler à sa femme, le père tourna le dos aux principaux intéressés et ouvrit grandes les portes du salon.

Les amoureux s'y engouffrèrent timidement sans demander leur reste. Anna s'installa au milieu du divan de velours rouge vin, laissant à Bertrand assez de place pour s'asseoir à ses côtés sans pour autant déranger les coussins. Dès qu'il eut touché le siège, le jeune homme se rappela son lilas et se dépêcha à les offrir à l'élue de son cœur.

— Tiens, il y a un bouquet pour toi et un second pour ta mère, dit-il en tendant le bras.

Anna reçut ces fleurs comme un gage d'amour.

Dans le salon régnait un ordre monacal. Un peu partout, des petits napperons crochetés paraient les meubles de bois verni et contrastaient avec la couleur du canapé et des fauteuils d'appoint. Dans une encoignure vitrée, des bibelots, bricoles et autres babioles encombraient les tablettes de verre. Juste en face du divan, une série de portraits de famille maquillaient la nudité d'un mur beige. Voyant l'intérêt que Bertrand portait aux daguerréotypes, Anna lui expliqua.

— Ici, commença-t-elle en montrant l'homme assis sur une chaise de velours et accompagné d'une ravissante jeune fille qui se tenait à sa gauche, il s'agit d'Alphonse Mousseau, mon grand-père, et de ma grand-mère Marie-Rose. Là, indiquant un autre portrait, appuyés sur une barque, peut-être reconnais-tu mon père et ma mère durant leur voyage de noces ?

— Sais-tu, ma belle, si tu le veux, nous pourrions être la troisième génération.

Et Bertrand osa un baiser légèrement plus significatif que les bisous volés au cours des balades avec Marie-Rose, balades jugées pour le moins audacieuses. Anna quitta de force les lèvres soudées aux siennes en cherchant sa respiration. Seigneur, quelle ardeur ! Ainsi se mit-elle à espérer que cette fougue se manifeste dans tout le corps de son amoureux.

— Ouf ! s'exclama la dulcinée en lissant la jupe de sa robe.

L'aïeule choisit donc ce moment pour s'installer dans une chaise berçante que lui avait approchée son gendre. Tenant dans ses mains fripées une pelote de laine ainsi que

deux aiguilles, Marie-Rose adressa un sourire à chacun et, sans dire le moindre mot, se consacra entièrement à son tricot, ne jetant qu'un coup d'œil furtif de temps en temps.

Si le père Poudrette avait confié la surveillance de sa fille à sa belle-mère, c'était parce que lui ou sa femme se refusaient d'épier chaque mouvement des tourtereaux. Ils avaient élevé Anna pour qu'elle soit responsable de ses gestes. Alors, c'était le moment de la soumettre à un test pratique sur le chapitre des relations amoureuses. Et puis, Désirée n'était certainement pas pour faire le guet devant le jeune homme qui lui avait si galamment offert quelques branches de lilas. La mère savait pertinemment que la vieille Marie-Rose manquerait d'objectivité envers les tourtereaux. Quand on a profondément aimé, on ne s'attarde plus aux détails qui encombrent les confessionnaux. En fait, on comptait sur elle pour sauver les apparences et réagir au cas où... Une bonne réputation se perdait si vite… Et si ces fréquentations venaient aux oreilles du curé, eh bien, les parents auraient la conscience tranquille.

Sur le divan un peu trop confortable, en riant, Bertrand s'amusait à tester la myopie de leur chaperon. Assise entre le salon et la cuisine, la vieille femme ne calculait pas les pouces qui séparaient les tourtereaux de même que les corps qui avaient tendance à s'appuyer l'un sur l'autre. Bravant les interdits, Anna enleva ses souliers, puis étendit ses jambes sur le canapé pour ensuite s'abandonner dans les bras de l'être aimé. Sacrilège !

— Anna ! rugit soudainement l'ancêtre. Arrange-toi pas pour que je sois obligée d'en parler à ton père. Même si je suis volontairement aveugle, il y a des limites à ne pas dépasser.

Dès qu'il entendit le cri de Marie-Rose, un long frisson parcourut le dos du Don Juan, pensant aux reproches que

le paternel ne manquerait pas de lui adresser. En vérité, Bertrand craignait avant tout le bonhomme Poudrette. Le rappel de la grand-mère avait donc suffi à remettre les choses en place. Les jeunes se considéraient dans les bonnes grâces de l'aînée, mais il ne fallait pas exagérer, à plus forte raison à la première rencontre officielle. Mais au-delà de la peur, l'envie de ce chignon bouclé le rendait presque fou. À présent, mieux valait jouer franc jeu et agir selon les règles. Toutefois, au bout d'une heure à lutiner dans le salon, Bertrand n'en pouvait tout simplement plus.

— Écoute, ma belle Anna, je ne pourrai résister bien longtemps si on continue comme ça. Je ne suis pas fait de bois, admit-il en tripotant la fourche de son pantalon.

Anna reçut cette déclaration comme une preuve d'amour, ce qui lui permettait de mesurer son pouvoir de séduction.

— Moi non plus, je ne pourrai pas tenir le coup, dit-elle en se rassoyant.

— Imagine si ton père me voyait arrangé de même.

Cette fois, Anna se représenta le déroulement de la scène. Bien qu'embarrassante, cette situation ne lui déplaisait pas outre mesure, car elle était à même d'évaluer l'ampleur de la chose. Une vague d'une volupté jusqu'alors insoupçonnée lui parcourut l'échine.

— Et si on demandait à ta grand-mère de jouer aux cartes ?

— Bonne idée, consentit la jeune fille.

Pour se sauver de la honte du plaisir défendu et d'un pantalon déformé, les deux amoureux abandonnèrent le salon et réveillèrent Marie-Rose.

En 1939, certaines îles du lac Saint-Pierre gagnèrent le gros lot. Après plusieurs neuvaines à Notre-Dame-du-Cap, des lampions à une piastre, des dizaines de lettres adressées au gouvernement du Québec et en plus d'avoir usé l'arrière de leur pantalon en se traînant d'un fauteuil à l'autre dans les cabinets et offices des bonzes du ministère de la Voirie, les habitants de Berthierville, de l'Île-aux-Castors, de l'Île-Dupas et de Saint-Ignace-de-Loyola furent enfin réunis par trois ponts. Les ingénieurs n'eurent qu'à relier les nouvelles constructions à la route carrossable déjà existante et suffisamment large pour laisser passer deux attelages de front. Après des années de tergiversations, la province de Québec avait finalement répondu aux doléances de la population, même si celle-ci lui avait fait un pied de nez lors des dernières élections en votant du mauvais bord.

Impossible de recevoir un plus beau cadeau ! Fini les chalands, les ponts de glace, le caboteur et « Le François » qui naviguait comme une tortue sur le chenail du Nord. Bien entendu, le gouvernement n'avait pas fait les choses tout à fait gratuitement ou pour le simple plaisir de ses administrés. Comme les libéraux désiraient retrouver leur cote de popularité, et ce, au moment où les écus désertaient leurs goussets, les élus s'étaient donné comme mission de faire entrer de l'argent frais dans les coffres publics. Et pour que la ponction se réalise sans trop de douleur, l'appareil politique avait établi un certain nombre de stratégies financières. Ainsi, les trois petits ponts du comté de Berthier faisaient-ils partie des plans gouvernementaux. En ouvrant à la circulatiopn un axe nord-sud

avec le traversier, le ministre du Revenu espérait stimuler le commerce qui stagnait depuis quelque temps. En favorisant la création de dizaines d'emplois dans la région de Sorel, de Saint-Ignace et même de Berthierville, personne ne trouverait à redire. Ainsi, les élus municipaux se plaisaient à côtoyer les amis des amis du pouvoir. De plus, les rumeurs confirmées d'une seconde guerre en Europe revalorisaient du même coup les fonderies de Sorel et remettaient au goût du jour l'industrie maritime, une des plus florissantes à l'est du Canada.

La vocation de ces immenses chantiers, à l'exemple de Sorel Industries qui coulait l'acier liquide, changea du tout au tout. Debout devant les hauts-fourneaux qui crachaient le feu, les mercenaires du fer, alourdis par leur épaisse combinaison de laine, commencèrent à fabriquer des canons, dont le fameux « *25 pounders* ». Juste de l'autre côté de la rivière Richelieu, Marine Industries prit de l'expansion et construisit des cargos, des frégates et destroyers pour la Marine royale canadienne. Le gouvernement du Canada avait un besoin urgent d'hommes expérimentés prêts à travailler dans ces usines qui fonctionnaient jour et nuit.

Même si la population se félicitait d'avoir obtenu un transport plus facile, il restait qu'une fois rendu à la limite sud de Saint-Ignace-de-Loyola, on se retrouvait encore devant un infranchissable obstacle, soit le fleuve Saint-Laurent. Cette fois, l'État demeura ferme et dit non à un pont entre Sorel et Saint-Ignace. Depuis longtemps, les gens risquaient leur vie pour traverser le puissant cours d'eau, s'entassant dans des chaloupes de fortune souvent surchargées, ramant à contre-courant, cernant les vraquiers qui se dirigeaient vers le port de Montréal ou les Grands Lacs. Pour mettre fin à cette dangereuse pratique, le gouvernement avait instauré un système de navette qui assurait le transport des biens et des personnes d'une berge à l'autre.

Grâce à cette nouvelle facilité de déplacement, la population de Saint-Ignace-de-Loyola augmenta rapidement. Plusieurs résidents de l'Île-Dupas désertèrent leur lot, préférant s'installer dans de petites maisons en bordure du grand fleuve, si bien que Saint-Ignace devint l'île la plus densément peuplée de tout l'archipel du lac Saint-Pierre. Les rangs Saint-Michel et Saint-Joseph accueillirent de nombreux arrivants, dont la plupart gagnaient leur croûte dans les fonderies et les chantiers maritimes de Sorel. Chaque jour de la semaine, les travailleurs de l'acier quittaient leur logis, boîte à lunch sous le bras, et bravaient les eaux du Saint-Laurent.

La fierté des habitants de ces îles mouvantes faisait plaisir à voir. Maintenant, l'avenir s'écrivait au quotidien et le plein emploi devenait réalité. Ceux qui reniaient leur terre à la faveur des fonderies furent vivement critiqués.

— Quand tu n'as rien à mettre dans ton assiette… commença un des transfuges.

— Bah ! Bah ! Bah ! coupa un autre. Ne viens pas brailler devant ma face ! Le chenail nous a toujours nourris.

— Ah pour ça, oui ! Quelques perchaudes, un doré par-ci par-là…

— Et ton lotissement, il ne vaut plus rien ?

— Vois-tu, je n'ai pas hérité d'une belle terre riche et grasse comme toi. Je dois m'échiner dans ces maudits marais. Même à la mi-juin, il n'y a pas moyen de semer et il faut porter des bottes jusqu'aux genoux. Ce n'est pas mêlant, dans mon coin, on est les premiers à être inondés et les derniers à sécher. Ça paraît que ton père ne t'a jamais parlé du grand débordement printanier qui a noyé tout l'archipel. Tu diras ce que tu voudras, mais l'argent se trouve de l'autre côté du fleuve et je n'ai pas honte d'aller gagner ma vie dans une fonderie.

Cette façon de penser donna matière à réflexion à beaucoup de gens. Quelques fils d'habitants, comme Bertrand, qui désiraient s'établir prochainement, y virent une proposition d'affaires. Le jeune homme pourrait compenser la terre d'Armand Guertin qu'il avait perdue au profit de Rogatien Sauvageau. Cette fois, son avenir de propriétaire et de cultivateur lui serait restitué différemment. Il pourrait toujours acheter un de ces petits lots délaissés par les transfuges qui partaient pour la fonderie du gouvernement.

Mais en attendant, s'il voulait se marier avec Anna Poudrette, il lui fallait trouver de l'argent, mais où ? Le bonhomme Poudrette exigerait des garanties démontrant qu'il pouvait entretenir une femme. Bertrand avait beau tourner la question dans tous les sens, aucune réponse ne lui venait. Et puis un jour, Paul-André lui apporta la solution. À l'île Dupas, c'était chose connue que le fils aîné des Poudrette vivait du commerce illicite du whisky, ce que Bertrand lui avait d'ailleurs reproché à maintes reprises.

— Écoute, Valois, lorsque tu auras fini de catiner ma sœur, passe me voir dans la grange.

Un de ces bons soirs, dès qu'il entendit la vieille Marie-Rose exprimer sa volonté de regagner son lit un peu plus tôt, Bertrand sut que la veillée auprès de sa belle était terminée. Un dernier baiser volé à sa dulcinée et le prétendant sortit sur la galerie. D'un pas incertain, il se dirigea vers les bâtiments en se souvenant que P.A. lui avait déjà fait une mauvaise farce. Se retrouverait-il encore avec un nœud coulant autour du cou ?

Comme convenu, son ami l'attendait sur un petit banc près de l'entrée de la grange. Le jeune Poudrette poussa même la politesse jusqu'à offrir une bière artisanale à son futur beau-frère.

— Tire-toi une bûche et goûte-moi ça, dit-il en décapsulant une bouteille. C'est fait pour un homme, s'exclama P.A. en tendant le bras. Ce n'est pas le *ginger ale* de mémère !

— Je te trouve pas mal avenant. Qu'est-ce que tu me caches encore ?

— Rien, le rassura Poudrette. Au contraire, je t'offre une association.

— Parle, je t'écoute, ajouta Bertrand en prenant une gorgée de la boisson râpeuse.

— Tu n'es pas sans savoir qu'ici, sur l'île, c'est moi qui contrôle le transit du whisky.

— Le trafic, tu veux dire ?

— Appelle ça comme tu l'entends, mais il y a de l'ouvrage presque à temps plein. Le paternel m'encourage à maintenir ma *business* à trois conditions : que je ne néglige pas mon travail à la ferme, que je n'entraîne pas mes jeunes frères dans le *bootlegging* et que les policiers ne me pincent pas. Jusqu'à tout récemment, tout marchait sur des roulettes, mais voilà, la cadence des livraisons augmente et j'ai besoin de bras.

— Et moi là-dedans ?

— Toi tu m'aides, ce n'est pas compliqué. Il s'agit de vider les barques remplies de barils de whisky qui arrivent du lac Saint-Pierre. Les gars accostent à l'entrée de la baie de la Commune. Leurs bateaux ne peuvent aller plus loin dans le chenail, puis avec un cheval et une voiture on se rend à la pointe de l'île Saint-Ignace où un remorqueur nous attend. Ce dernier remonte le Richelieu jusqu'au lac Champlain et s'occupe d'acheminer nos barriques vers les lignes américaines. Le reste appartient aux Américains.

Bertrand accepta un peu à reculons l'offre de Paul-André. Pour libérer sa conscience, il se persuada qu'il

n'était qu'un maillon de plus dans la longue chaîne du commerce illégal. De plus, côté policier, Poudrette lui avait fait voir qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter. La force publique dormait au gaz.

— Qui viendrait, en pleine nuit, fouiner sur la pointe de l'île Dupas ? N'oublie pas mon homme, le salaire est bon, avait terminé P.A.

Bertrand reprit sa route. Dans sa tête résonnaient encore les paroles de son futur beau-frère. Même si celui-ci avait failli le pendre, il restait un ami et il ne le mettrait pas volontairement dans le trouble. Tentant de calmer la folle du logis qui s'était emparée de son esprit, il regagna la maison de son père. Ce dernier se berçait toujours dans la cuisine, attendant le retour de son fils. Jamais l'homme ne se serait couché avant que chaque enfant n'ait réintégré son lit. Dès qu'il ouvrit la porte, Bertrand entendit le craquement particulier de la chaise en babiche.

— En voilà une heure pour rentrer, critiqua Napoléon.

— Mémère a veillé tard ce soir, mentit Bertrand.

— Allez, grimpe, que j'aille m'étendre à mon tour.

Ce n'est qu'une fois allongé sur son grabat, à côté de son jeune frère Henri, que Bertrand commença à s'inquiéter. Comment pourrait-il aider P. A. si son paternel le surveillait jusqu'à ce qu'il soit revenu au bercail ? Il devrait trouver un moyen de distraire le guetteur. La vieille Marie-Rose ne pouvait pas lui servir continuellement de défaite.

Bertrand finit par s'endormir aux aurores, le doute et le regret lui ayant tenu compagnie une grande partie de la nuit. Pour exécuter son projet d'acquérir une ferme, il ne pouvait pas compter sur l'argent que lui donnait son père. Étant donné les circonstances, il devait se débrouiller autrement et P.A. lui fournissait l'occasion de faire un gros coup. Il se promit donc de ramasser juste assez de liquide

pour se marier et trouver à se loger. Puis il fit taire sa conscience.

Ce n'est que lorsque son futur beau-frère lui rappela son engagement que l'incertitude revint le visiter.

— Demain, habille-toi en noir, je t'attends à dix heures du soir dans la grange. Arrive à l'heure, ordonna Paul-André, parce que les gars n'aiment pas niaiser et perdre leur temps.

Heureusement, Bertrand ne rencontrait pas Anna ce jour-là. Cela le soulagea quelque peu, d'autant plus qu'il y avait peu de chance qu'il la croise dehors à cette heure tardive.

Vêtus de couleur sombre, les deux complices se rejoignirent dans la grange où P.A. avait déjà attelé le cheval. Sans perdre une minute, ils grimpèrent dans la voiture. Direction, la pointe sud-est de l'île Dupas. Dans la pénombre de la nuit, Paul-André repéra le cri rauque et croassant d'un héron cendré prenant son envol. C'était là le signal convenu entre les trafiquants pour manifester leur présence.

Dans une brèche naturelle appelée la baie de la Commune, les attendaient deux malabars, mercenaires du whisky. Paul-André venait à peine de descendre de son perchoir que déjà les barils s'entassaient sur le bas-côté du chenail. Il fallait faire vite et éviter de prendre des risques inutiles. Après un bref salut aux deux gars qui avaient transporté le bouillon depuis Trois-Rivières, P.A. et Bertrand s'emparèrent des tonneaux et commencèrent à les aligner sur la voiture plate avec laquelle ils avaient voyagé. En peu de temps, le travail fut achevé et une poignée de billets changea rapidement de main. Dans une économie de mots, chacun reprit sa route. Lentement, le cheval regagna le chemin de terre qui les avait menés à la

crique. La charge était lourde et les deux compères jetaient constamment un œil sur la cargaison. Il ne fallait pas qu'un tonneau roule et tombe, répandant ainsi la précieuse eau-de-vie. La marchandise devait arriver intacte, c'était là une des conditions des contrebandiers. Le couvert nuageux s'éclaircit timidement, laissant apparaître une lune frileuse. P.A. s'impatientait. Il voulait se débarrasser des barriques au plus sacrant et échapper à quelque fâcheuse rencontre pouvant rapidement mettre fin à son commerce lucratif. Heureusement, les deux compères se rendirent sans encombre à la pointe de l'île Saint-Ignace et n'eurent à attendre que quelques minutes avant qu'ils entendent, pour une seconde fois, le cri du héron cendré. Déjà, il pouvait distinguer le bruit d'un moteur diesel. Puis de nulle part, apparut un remorqueur qui s'approcha prudemment des quelques planches composant le quai. Le bateau accosta et d'un mouvement vif, le marinier lança une corde à Paul-André. Aussi habile que s'il avait attrapé une balle dans un gant de baseball, le jeune contrebandier reçut le lien et fit un large nœud coulant autour d'un arbre. À ce moment, le transbordement de la marchandise illicite pouvait commencer. Ne sachant jamais s'il ne serait pas la cible de la police, le navigateur ne quittait pas son poste et gardait le moteur en marche. Si les agents se pointaient, il couperait la corde qui le retenait en place et déguerpirait, laissant aux deux passeurs terrestres le soin de se dépêtrer avec la justice. Ainsi le nautonier prendrait le large, le Saint-Laurent lui servant de cache. Mais ce soir, tout allait pour le mieux, car deux mercenaires effectuaient le transbordement. Une fois le travail terminé, Bertrand et son compagnon empruntèrent la route les menant à l'île Dupas et retrouvèrent l'anonymat de la maison paternelle. Ni vu ni connu !

Lorsque Bertrand se pointa le bout du nez, son père l'attendait. Visiblement, l'homme démontrait son mécontentement et la berçante craquait plus fortement que d'habitude.

— D'où arrives-tu comme ça ? demanda sévèrement Napoléon.

— J'ai été prendre une bouffée d'air, il fait trop chaud ici. Vous chauffez trop pour ce temps-ci.

— Ne me dis pas ce que je dois faire ou pas. Je te repose la même question : d'où viens-tu ?

— Je vous l'ai expliqué.

— Je ne te crois pas.

— Vous avez le choix : me faire confiance ou vous mettre martel en tête, riposta le jeune homme. En tous cas, moi, je monte me coucher, conclut-il rapidement afin d'éviter un interrogatoire en règle.

Bertrand entreprit l'escalier. Du bout des doigts, il explorait le fond de sa poche, tout heureux d'y découvrir les quelques dollars gagnés aisément. Il n'y avait pas de quoi fouetter un chat, pas plus que de rougir de la manière dont il les avait obtenus.

Le lendemain matin, le père et le fils avaient les oreilles dans le crin. Chacun restait sur son quant-à-soi, l'un se targuant d'être l'autorité suprême, l'autre cherchant à s'affirmer et à s'affranchir. Toute la journée, les deux hommes s'évitèrent et s'il leur arrivait de se croiser, ils se jaugeaient pour savoir lequel des deux plierait l'échine le premier.

Trois soirs par semaine, Bertrand disparaissait dans la brume pour ne revenir que deux heures plus tard sans fournir la moindre explication. Tanné de veiller dans sa berçante, le père décida de prendre le déserteur en filature. Il ne fallut qu'une seule sortie à l'apprenti détective pour

connaître le secret bien mal gardé de son fils. Discrètement, Napoléon enfourcha la vieille bicyclette de Bertrand et suivit de loin les deux compères, refaisant le trajet derrière eux. Avant d'accuser son garçon, Napoléon désirait avoir un tableau complet de la situation. Une fois rendu sur la rive du grand fleuve, il se cacha à l'angle d'une remise et observa la scène. Là, il surprit les deux jeunes qui transportaient les barriques dans un hors-bord. Soudainement, il entendit un cri effroyable déchirer la nuit noire. Ignorant ce qui se passait, le père décida de protéger sa position stratégique et poursuivit sa surveillance. Maintenant, il apercevait clairement Bertrand et le conducteur du remorqueur s'affairer au ras de l'eau, mais il était trop loin pour distinguer le moindre détail de l'intervention. Puis, le son quasi inhumain lancé il y a quelques secondes se transforma en une longue plainte. C'est à ce moment que Napoléon vit son fils soutenir Paul-André et l'aider à se coucher sur la voiture plate. Visiblement, un grave accident était arrivé. Le limier d'occasion piétinait d'impatience et se questionnait. Devait-il se découvrir et prêter main-forte aux deux jeunes ? Son instinct lui dictait qu'on avait besoin de lui, d'autant plus que le marin d'eau douce, immobilisé dans le remorqueur, ne bougeait pas de sa position. Lorsque Bertrand vit arriver Napoléon, il ne s'interrogea pas de midi à quatorze heures sur les véritables raisons de sa présence sur les lieux et réclama immédiatement son aide.

— Vite, papa, il faut l'arrêter de saigner !

— Donne-moi ton chandail, je vais faire un garrot.

Sans rouspéter, Bertrand s'exécuta. L'aîné prit son canif, coupa une manche, puis la glissa autour de la cuisse du blessé et serra de toutes ses forces. L'écoulement sanguin diminua.

— Maintenant, tu me dis ce qui s'est passé, ordonna Napoléon.

— P.A. est tombé entre le bateau et le petit quai. Le moteur du remorqueur tournait et l'hélice semble lui avoir arraché une partie du mollet. Il faut le faire soigner, mais avant, je dois terminer le transbordement, acheva Bertrand.

— Reste avec ton ami, commanda le père, je m'en occupe.

Fort comme un ours, Napoléon banda ses muscles, empoignant les barils un à un, et les roula jusqu'au transporteur. S'il avait écouté la colère qui grondait en lui, il aurait laissé tomber les tonneaux sans précaution dans le fond du bateau, question de montrer le combat qui faisait rage en lui. De quel droit les contrebandiers employaient-ils des jeunots comme son fils ou Paul-André Poudrette pour faire le trafic de l'alcool frelaté ? De toute évidence, ces hommes possédaient une conscience fort élastique et ne se gênaient pas pour corrompre les flos qui ne demandaient qu'à gagner quelques piastres, indifférents à la légalité de leurs actions.

Laissant son père jouer aux quilles avec les barils de whisky, Bertrand se rendit près de son compagnon et attendit que le travail soit terminé. Pendant que l'un geignait, le second se questionnait. Par quel hasard le paternel se trouvait-il là ? Napoléon Valois acheva la transaction, puis attacha sa bicyclette à l'arrière de la voiture.

— Que tu le veuilles ou non, P.A., dit-il en se retournant légèrement vers le blessé, je te conduis chez le docteur Fallu.

L'accidenté répondit par un signe de tête. Le teint rendu livide sous l'effet de la douleur, il évitait de parler, ce qui lui demandait trop d'efforts. En fait, il était bigrement content de s'en remettre à Napoléon Valois pour la suite des choses.

Tout en surveillant le degré de conscience de son ami, Bertrand en vint à expliquer à son père le rôle qu'il jouait dans cette affaire de transport de whisky.

— Je sais que ce n'est pas très brillant de ma part, mais je ne me forgerai pas un avenir avec des prières. J'ai besoin d'argent.

— Et ce n'est certainement pas en te retrouvant au poste de police que tu en gagneras. Prends le temps de respirer par le nez. Nous en rediscuterons plus tard, termina le père en arrivant dans la cour du médecin.

Napoléon Valois se sentait un peu mal à l'aise de réveiller le brave docteur Fallu, mais comme nécessité fait loi, il agita vigoureusement la clochette d'entrée. Tiré de son sommeil en sursaut, sa précieuse mèche de cheveux gris qui cachait sa calvitie pendant lamentablement sur son oreille, la robe de chambre attachée à la va-vite et des bas de laine dans les pieds, le praticien se présenta à la porte croyant qu'il s'agissait d'un mari dont la femme se trouvait en mal d'enfant. Lorsqu'il aperçut le colosse supporté par deux hommes, il ouvrit largement le battant et les laissa pénétrer.

— Couchez-le à plat ventre sur la table d'examen, ordonna le clinicien.

Doucement, avec une paire de ciseaux, il se mit à découper le pantalon avant que la chair déchiquetée n'y adhère. Cette délicate opération soumit P.A. à un véritable supplice. Petit à petit, le médecin jetait des lambeaux de tissu poisseux dans la poubelle qu'il avait approchée du bout du pied. Après de longues minutes, le docteur Fallu eut enfin accès à la blessure. Visiblement, le mollet avait subi de graves dommages. Les muscles jumeaux semblaient avoir été grugés de même que le triceps sural, laissant apparaître la blancheur des tendons. Heureusement, les

vaisseaux sanguins profonds paraissaient ne pas avoir été lésés, de même que le péroné. Sans poser de questions, le médecin commença par désinfecter la plaie. Attrapant une compresse avec une pince hémostatique, il l'imbiba de Bétadine et se mit à tamponner délicatement les chairs abîmées. Le pauvre P.A. tremblait comme une feuille tant la souffrance lui était insupportable. Les dents serrées, le taupin emprisonnait les cris de douleurs dans sa gorge et ravalait sa dignité.

Aucune suture ne pouvait convenir à ce déchiquetage musculaire. Avec un doigté que seule l'expérience confère, le praticien appliqua un onguent antiseptique ainsi qu'un pansement sec sur la jambe amochée. Malgré la fraîcheur de la pièce, P.A. était en nage et, happé par une spirale invivable, il s'accrocha à la main de Bertrand.

— Il n'y a qu'une hélice de moteur pour faire pareil dégât, affirma le vieil homme en soupirant. Pour l'instant, je ne peux faire rien de plus. Il faudrait vous rendre à l'Hôtel-Dieu de Sorel. Mon devoir de médecin m'oblige à déclarer toute intervention ayant affaire avec le trafic d'alcool. Est-il nécessaire que j'en sache plus ?

— Non, répondit P.A. en s'assoyant péniblement. Je regrette de vous avoir dérangé à cette heure et, vous deux, ramenez-moi à la maison.

— Demain, je passerai chez vous pour changer le pansement et vérifier l'état de la plaie. Tu es bien le fils d'Antoine Poudrette ?

— De qui d'autre voulez-vous que je sois le fils, s'impatienta Paul-André.

En guise de réponse et de remerciement, les trois hommes prirent la porte. Napoléon et Bertrand couchèrent le blessé à plat ventre sur la plateforme de la voiture et, le cul au vent, cinglèrent l'étalon. Les soubresauts de la

route amenaient le pauvre estropié dans un état de quasi-inconscience, mais au moins ça avançait. Les poteaux balisant le chemin défilaient à vive allure et en peu de temps, ils débarquèrent chez le père Poudrette.

Antoine Poudrette était encore debout. Depuis le départ de son fils, il pressentait une catastrophe. Tant bien que mal, il avait tenté de repousser l'angoisse qui le taraudait, mais son instinct paternel reprenait le dessus et, tel un cauchemar, la même pensée revenait le hanter. Ce n'est que lorsqu'il vit la figure terreuse de Napoléon Valois dans la vitre de la porte arrière qu'il sut avec certitude que quelque chose était arrivé à son aîné. Encadré et soutenu par les Valois père et fils, il aperçut Paul-André qui se tenait difficilement sur une jambe. D'un geste brusque et empressé, Antoine ouvrit le battant et laissa passer le blessé, qui en grimaçant, sautilla jusqu'à une chaise de cuisine sur laquelle il tomba mollement. Le bruit causé par l'arrivée des trois hommes, entremêlé des plaintes de P.A., vint à bout du sommeil de Désirée qui dormait dans la chambre à l'étage et de celui d'Anna.

— Mon doux Sauveur ! cria la mère en apercevant Paul-André.

Il n'y eut aucun écho à la douleur maternelle. Voyant blanchir le visage de Désirée, Anna l'attrapa juste avant qu'elle ne s'écrase par terre et lui présenta un siège, puis s'inquiétant de son frère, elle examina le pansement et se permit de poser des questions. Sans dévoiler tous les détails de l'accident, Bertrand ne se gêna pas pour juger la situation embarrassante.

— Ces petits quais de fortune sont dangereux, reprit en écho Antoine Poudrette. Souvent la montée des eaux printanières laisse un dépôt limoneux sur les planches. Il faut toujours prendre garde et encore plus lorsqu'on a les

bras chargés. Maintenant, Valois, te voilà obligé de garder le secret de nos fils.

Napoléon éprouva un malaise, sentiment peu commun chez cet homme. Bertrand était devenu un contrebandier. C'était un jeu dangereux, la preuve en était la mauvaise chute de Paul-André. Qui lui certifierait que Bertrand ne serait pas la prochaine victime ? Et qui lui disait qu'il ne le retrouverait pas derrière les barreaux, car la prison guettait également les *bootleggers* ? Il y avait là matière à réflexion. Depuis des années la police menait la guerre aux trafiquants, qui la plupart du temps, leur filaient entre les pattes. Quand enfin il en agrippait un par le collet, les agents perdaient patience et avaient malheureusement une propension à frapper. Selon lui, le prix à payer pour cette virée dans le monde de la contrebande était très élevé. Napoléon devait arrêter son fils avant que le coût ne soit trop important, voire excessif. Sur le chemin de retour, le père en profita pour mettre les affaires au clair.

— Je passe l'éponge sur cette histoire, déclara-t-il d'une voix sourde, mais bon Dieu de Sorel, dis-moi ce qui t'a poussé à te fourrer dans le pétrin comme ça ?

— J'ai besoin d'argent, signifia le jeune homme. Je veux me marier avec Anna et m'établir sur une terre.

Ravalant sa colère, le père conclut :

— Laisse-moi réfléchir une couple de jours.

Bertrand se sentait comme un enfant d'école pris en défaut. Cette fois, il avait joué gros et ça avait tourné au vinaigre. Se faisant de la bile pour l'intégrité physique de son partenaire, il monta à sa chambre. Il enleva ses vêtements mouillés qui tombèrent mollement à ses pieds et s'étendit sur le dos. Était-ce le froid ou la fébrilité qui le faisait grelotter de la sorte ? Dès qu'il fermait les yeux, l'horrible scène revenait l'obséder. Pour calmer la folle du

logis qui s'emparait de son cerveau, il se rapprocha de son cadet, rabattit la lourde catalogne jusque sous son nez et s'imprégna de la douce chaleur que confère la proximité de l'autre. De toute évidence, il devait revoir sa façon de faire fortune. Il n'avait jamais risqué sa vie et ce n'était pas au moment où il pensait se marier qu'il devait commencer. Ce serait faire affront à l'amour qu'Anna lui portait. Ce n'est qu'au petit matin qu'il sombra dans un sommeil profond. Mais à peine avait-il reçu la visite de Morphée qu'il entendit l'appel de son père. Les vaches n'attendaient pas. Courbaturé, le pas lent et l'œil hagard, il se dirigea paresseusement vers l'étable. Attrapant son petit banc, il s'appuya la tête sur le flanc de l'animal et se mit à triturer les trayons gorgés de lait.

— Écoute Bertrand, commença Napoléon en s'approchant de son fils, je ne connais pas ton horaire, mais ce soir, je tiens à ce que tu viennes avec moi à une réunion de l'Union catholique des cultivateurs qui aura lieu à la salle paroissiale.

— Que voulez-vous que j'aille faire là ? demanda Bertrand en bougonnant.

— Accompagne-moi et ensuite, tu verras.

La journée passa sans que le dialogue entre le père et son garçon ne se rétablisse. Bertrand prit des nouvelles de son associé. En fait, la récente visite du médecin avait répondu à plusieurs questions que personne n'avait osé soulever la nuit précédente. Non, il n'y avait pas lieu d'opérer pour réparer le mollet abîmé. Oui, la guérison serait longue, car il fallait que la chair déchiquetée se régénère et qu'un semblant de tissu cutané se reforme de manière à refermer la plaie, ce qui se ferait par granulation. Il y avait aussi de fortes chances pour que les muscles extenseurs s'atrophient, entraînant une rigidité d'où

découlerait probablement une claudication permanente. En d'autres mots, P.A. garderait fort possiblement un handicap et boiterait.

Pour chasser la vision de cette nuit cauchemardesque et également celle de son ami condamné à traîner de la patte pour le restant de ses jours, Bertrand se rendit aux désirs de son père. Dans la pièce surchauffée où les îliens s'étaient entassés, un vendeur chevronné débitait son laïus. À voir son aisance devant une foule avide de savoir, ce n'était pas la première fois que l'homme vantait les vertus d'une écrémeuse et la façon d'organiser un coin de l'étable dans le but d'en faire une chambre à lait.

— Qu'en penses-tu ? demanda Napoléon Valois après avoir quitté la salle.

— Que du bien, répondit son fils avec froideur.

— Je crois que je vais me décider à entrer dans l'ère moderne, reprit le père. Ça fait un bon bout de temps que j'y réfléchis, mais pour ça, il faut que j'achète d'autres laitières. Ça se paye ces maudites bébelles-là ! Si je continue d'héberger les vaches d'Armand, cela donnera assez pour entretenir deux hommes du matin jusqu'au soir. Voilà ce à quoi j'ai songé : je t'offre un salaire décent pour le travail que tu effectueras sur notre terre et au lieu de chercher de l'ouvrage à droite et à gauche, tu deviendras mon associé. Le moment venu, je transférerai tous les titres de propriété à ton nom et à ce moment-là, Henri sera en âge de t'aider. En ce qui concerne ton futur mariage avec Anna, elle a déjà prouvé qu'elle était une bonne fille et je crois que ta mère ne verrait que des avantages à l'avoir dans sa cuisine.

Bertrand rêvait-il ? Il tombait des nues. Son père lui avait bel et bien offert la terre en plus d'un salaire ! Jamais il n'aurait pensé que son paternel eut assez confiance en lui, surtout après la gaffe qu'il venait de faire.

— Et puis, on parle de guerre, continua Napoléon. Si tu ne veux pas te faire *drafter* ou vivre caché dans les îles, il te faut des biens et une femme… Si tu désires un petit revenu supplémentaire, la pêche à la perchaude et la chasse aux canards ne peuvent qu'améliorer ton sort. D'ailleurs, ce n'est pas le temps de t'endetter, mais de faire des provisions, surtout si un conflit éclate.

L'été offrait ses dernières belles journées. La chaleur avait donné rendez-vous aux îliens, asséchant les marais et rétrécissant les chenaux si bien que les maisonnettes bâties sur pilotis se retrouvaient les pieds dans la vase. On aurait juré de grandes dames qui, ayant déjà sacrifié leurs souliers, retroussaient leur jupe pour ne pas salir l'ourlet de leur toilette. L'eau croupissante des canaux dégageait une odeur putride et revêtait une couleur brune en s'éloignant de plus en plus des quais de fortune où paressaient une ou deux verchères. Sur les terres de l'île Dupas, le soleil avait doré la tête des blés. À les voir se soumettre à l'action d'Éole, on aurait dit une chevelure de femme qui tombait lourdement après avoir été asservie à la rigidité d'une coiffure imposée.

Les mercredis soir et les dimanches, Bertrand enfilait son repas en vitesse, puis montait à sa chambre pour faire une toilette rapide. De ses deux mains, il aspergeait son visage d'eau chaude, attrapait son blaireau et faisait mousser le savon sur ses joues, son menton et sa gorge. Avec précaution, il rasait cette barbe qui poussait inégalement, laissant sous le nez une moustache qui finirait bien par

épaissir avec le temps. Depuis qu'il avait accepté l'arrangement de son père, il tenait mordicus aux quelques poils qui le différenciaient du paternel. Puis Bertrand termina sa toilette en plaquant sur sa peau une lotion astringente qui servait à refermer les pores mis à mal, mais brûlait comme le feu. Il ne lui restait qu'à enfiler un pantalon propre et une chemise assortie. Jamais Bertrand ne s'était senti aussi heureux. Son vieux lui faisait confiance et lui, parlait de mariage. Le jeune homme avait déjà attelé le cheval et impatiemment, il grimpa dans la voiture. Le chemin qui le menait chez Anna était relativement court, mais suffisamment long pour se perdre dans ses rêves. Si son père achetait un camion, sa vie changerait du tout au tout. Depuis quelques mois, certains propriétaires de ferme se pavanaient en machine à moteur, pourquoi cela ne serait-il pas accessible aux Valois ?

À peine avait-il pris le temps d'élaborer quelques pensées concernant son futur que Bertrand atteignait déjà la maison des Poudrette. Le bric-à-brac de la cour le surprenait toujours. Dire que parmi ce fouillis vivait la plus belle des filles ! Depuis un moment, Anna espérait patiemment son arrivée assise sur les marches du perron d'en arrière. Voyant approcher l'équipage, la demoiselle quitta son observatoire et franchit allègrement la distance la séparant de son bien-aimé. Un modeste baiser suffisait à réunir les deux cœurs. À chacune de ses visites, Bertrand se faisait un devoir de saluer et d'encourager son ami P.A. dont la convalescence s'avérait difficile. Le jeune téméraire était couché à plat ventre sur un grabat de fortune installé sur le balcon pour qu'il puisse prendre l'air. Voyant les choses du mauvais côté, ce dernier se plaisait à s'inscrire en faux et dépréciait les mots de soutien exprimés par les optimistes. La plaie guérissait, mais était d'une laideur

repoussante. De grosses croûtes épaisses recouvraient les muscles rétractés et chaque fois que P.A. bougeait son pied, la douleur répliquait et revenait le torturer.

Durant un certain moment, Bertrand démontra de l'empathie, mais il avait d'autres chats à fouetter. En fait, Paul-André en voulait à son ami d'avoir laissé tomber la livraison du whisky :

— Je ne peux même pas compter sur mon propre beau-frère pour me remplacer temporairement et mener les choses à bien.

— Ne reviens pas sur ce que je dois faire ou pas ! Étant donné les circonstances, j'ai été bon prince avec toi. Je t'ai sorti de l'eau et avec l'aide de mon père, je t'ai amené chez le docteur. C'est toujours bien ça de pris. Avoir su que tu démontrerais tant de gratitude, je t'aurais laissé te noyer.

Paul-André ne rajouta rien. Bertrand s'en retourna vers la voiture et attrapa deux cannes à pêche et une boîte de vers qui traînaient dans le fond du tape-cul. D'un geste amoureux, il tendit la main à sa dulcinée et l'entraîna sur le bord du quai. D'un même élan, les deux tourtereaux s'assirent sur les planches disjointes blanchies par Galarneau et laissèrent pendre leurs jambes dans le vide, frôlant l'eau brunâtre. Anna était heureuse. En fait, elle demandait peu de choses. À chacune de ses visites, le prétendant avait la délicatesse de lui proposer une activité divertissante. N'importe quoi, pour autant que mémé Mousseau ne se joigne pas à eux avec l'intention de les chaperonner. Se pensant à l'abri des regards indiscrets, Casanova inclina doucement la tête et introduisit sa figure sous le grand chapeau de paille protégeant sa dulcinée des chauds rayons du soleil. Il posa d'abord ses lèvres sur les joues, puis sur la bouche, évacuant du même coup une partie de la fougue qui le consumait. Anna répondit à ses avances, en redemandant même. Sous ses airs de fillette

trop sage, une nature peu farouche couvait silencieusement. Chaque fois qu'il l'embrassait, l'amoureux prenait conscience de la passion ardente qu'Anna tentait de brider sans vraiment y parvenir. Dès que leurs lèvres s'unissaient, un feu de joie lui enflammait le cœur, puis descendait et explosait au plus profond de son ventre. Soudainement, elle sentit une main chaude et rugueuse s'introduire dans son corsage. Rapidement, Anna tourna la tête vers la maison afin de voir si personne ne les observait. Constatant que seuls les poissons et les grenouilles seraient offusqués de l'audace du galant, la belle ne réprimanda pas son amoureux. Au contraire, elle arrondit légèrement le dos dans le but de donner un peu plus d'espace à la poigne virile qui cherchait un petit sein nacré. Le souffle coupé par leurs égales privautés, les tourtereaux en oublièrent de surveiller leurs arrières.

— Anna ! criait Benoît, on a de la visite et maman te demande de l'aider.

L'intervention du frère d'Anna eut l'effet d'une douche froide. Surpris en flagrant délit, les coupables de paillardise sursautèrent et lorsque la main qui avait finalement trouvé place sur le nichon voulut sortir du corsage, elle demeura prisonnière du décolleté.

— Dis-lui que j'arrive, pesta Anna. Retourne vite à la maison, sinon maman va s'inquiéter.

L'agitation de la jeune femme traduisait son malaise intérieur.

— Tout ce que je souhaite, c'est que Benoît n'ait rien vu, déclara-t-elle en aidant son compagnon.

— Il faudrait qu'il soit aveugle, continua Bertrand, enfin libéré de l'armature de coton. N'en parle à personne, fais comme si rien ne s'était passé. Si jamais on te faisait la morale, je répliquerai. Ne te fais pas de mouron avec ça.

Après avoir remis l'ordre dans son corsage, Anna traversa l'étroite route et se retrouva nez à nez avec un homme qu'elle ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam. Dieu seul sait d'où il sortait. À voir l'allure austère et répréhensible de cet étrange type, il les avait certainement surpris en flagrant délit. Réprimant sa gêne, la jeune femme continua son chemin en baissant la tête, puis se soustrayant aux yeux fixés sur elle, disparut dans la cuisine où Désirée l'espérait.

À première vue, Benoît semblait avoir tenu sa langue, mais pour combien de temps ? Comme annoncée par l'enfant, Angèle Levasseur était venue prendre des nouvelles de sa vieille mère Marie-Rose. Débarrassée de sa présence depuis quelques mois, Angèle profitait de la belle température pour s'offrir un peu de détente et visiter les Poudrette avant que les froids ne prennent, puis question de savoir comment ils se tiraient d'affaire avec la charge qu'elle leur avait transférée. Cette dernière fut surprise de constater que l'ancêtre se portait très bien, elle qui paraissait agoniser quand elle demeurait chez elle.

— Tu as une bonne main avec les vieux, s'exclama-t-elle en se rapprochant de Désirée. En tout cas, tu réussis mieux que moi.

Dès qu'Anna fit irruption dans la cuisine, sa mère la pria de faire du thé, puis sans cérémonie, elle déplaça légèrement une chaise de la table familiale et invita Angèle à faire de même. Celle qui aimait se tirer du grand dut se contenter de la sobriété du coin-repas. Après tout, Marie-Rose n'avait-elle pas élevé ses filles modestement, sans fla-fla ?

— Tu n'aurais pas un petit biscuit ? demanda la visiteuse en portant la tasse à ses lèvres.

— Tu tombes bien mal, répliqua Désirée. Les enfants ont mangé les derniers ce midi.

— Un peu de sucre, ma tante ? suggéra Anna.

— Non, merci, répondit Angèle sèchement.

La veuve se contenta de déposer son breuvage trop chaud dans la soucoupe.

Sans plus de préambule, Angèle y alla d'une série de questions concernant la santé de mémère Mousseau, et du même coup, annonça qu'elle effectuerait prochainement un voyage en Europe.

— Mais on parle de guerre là-bas ! s'exclama Désirée. Tu n'as pas peur ?

— Cela fait des mois que l'Angleterre, l'Allemagne et la Russie se regardent comme des chiens de faïence. J'ai une vie à vivre, moi ! En tout cas, si maman décédait durant mon séjour à l'étranger, enterre-la avec tous les hommages qui lui sont dus.

— Tu ne reviendrais pas ? s'indigna Désirée.

— Elle sera morte ! Que voudrais-tu que je fasse ? Je ne rentrerai certainement pas pour la voir dans son cercueil et la porter au cimetière.

— Je ne sais pas, mais il me semble que ce serait de mise.

Une pause prolongée s'installa entre les deux femmes. On n'entendait que le bruit des tasses qui frappaient les soucoupes. Se sentant mal à l'aise et légèrement fautive, Angèle rompit le silence :

— Mais, dis-moi donc, qu'est-il arrivé à ton beau grand garçon ?

Paul-André, qui avait repris son grabat aménagé dans la cuisine, préféra répondre lui-même.

— C'est l'œuvre d'un chien qui n'aimait pas ma binette.

— Seigneur que c'est laid ! s'écria-t-elle en jetant un regard dédaigneux sur le mollet mal cicatrisé. J'espère que

tu ne resteras pas infirme. Et tu n'as pas jugé bon intenter un recours contre le propriétaire ?

— J'y pense, ma tante, reprit P.A pour se débarrasser.

Pour faire diversion et aussi parce que ces retrouvailles l'importunaient au plus haut point, Désirée se leva et ouvrit la porte-moustiquaire.

— Antoine, Antoine ! modula-t-elle. Viens, Angèle est ici.

Aucune réponse ne fit écho à son appel.

— Écoute, mon beau garçon, demanda-t-elle à Bertrand qui ne savait que faire de ses dix doigts, va donc chercher Antoine. Dis-lui qu'on a de la visite.

Pas trop fou, Antoine Poudrette avait vu arriver l'attelage de la veuve Levasseur et s'était littéralement caché dans la tasserie de foin, apportant une de ces bonnes bouteilles de whisky transportées par P.A. L'alcool était tellement fort qu'il ne fallait que quelques rasades pour déclarer forfait.

Depuis le temps que Bertrand visitait les bâtiments, il en connaissait tous les recoins. Rapidement, il jeta un coup d'œil un peu partout, mais son beau-père ne semblait pas y être. Dans l'étable peut-être ? Non plus. Pas la moindre trace. Il allait démissionner, lorsqu'il vit arriver Anna. Celle-ci savait où trouver son paternel. Elle entraîna son amoureux dans la grange, puis stoppa net son élan. Un ronflement sonore lui indiquait que celui-ci dormait à poings fermés. Quelques poignées de foin recouvraient partiellement le père Poudrette. Sa bouteille à la main, ce dernier avait jugé bon de fuir sa gribiche de belle-sœur et de se laisser transporter ailleurs par l'alcool frelaté. Roulé dans le fourrage, l'homme ronronnait aussi fort que les nouveaux tracteurs qu'on trouvait sur le marché.

— Papa, dit Anna tout en brassant son paternel, maman vous demande.

Elle dut secouer son père assez fortement avant que celui-ci ouvre les yeux et retrouve ses esprits.

— Ta mère ? Oui, oui ! La visite ?

— Grouillez-vous ! Il ne faudrait pas que ma tante s'en aille sans que vous l'ayez au moins saluée.

Antoine Poudrette finit par se tenir debout et passer la porte. Il valait mieux dire bonjour à Angèle, sinon Désirée trouverait bien le moyen de lui remettre sur le nez son manque de civisme.

À peine son beau-père fut-il parti, qu'à son tour, Bertrand se laissa tomber dans le foin et invita Anna à le suivre. La belle ne se le fit pas répéter. Évaluant encore une fois la chance d'être dérangée, elle s'étendit à côté de son amoureux. À peine le temps de pousser un soupir et leurs lèvres s'unirent dans un doux embrassement. Tous les deux n'exprimaient qu'une seule pensée, celle de connaître, malgré les interdits, les gestes approuvés par le mariage. D'une main hardie, Bertrand commença par retrousser une jupe déjà à moitié relevée et découvrit une cuisse aussi blanche que du lait. Sans demander quelque permission que ce soit, sa bouche s'attaqua au ventre plat qui palpitait sous la force du désir et l'effleura de baisers. Son excitation physique était telle qu'il s'empêtra dans son pantalon et déboutonna sa braguette avec difficulté, laissant apparaître un sexe érigé comme un mat de bateau. D'un puissant coup de reins, il se rapprocha d'Anna. Malgré qu'elle connaissait peu les attributs masculins et la manière de se comporter, la jeune pucelle suivit son instinct et baissa sa culotte d'épais coton blanc. Bertrand prit ce geste pour un consentement et, relayant les interdits au fond de sa pensée et sachant d'instinct ce qu'il devait faire, il introduisit son membre viril gonflé à bloc dans l'intimité que lui dévoilait sa compagne. Après une faible résistance qui fit tout de même grimacer Anna, l'amant se perdit dans une série de

va-et-vient impossible à contrôler. Anna le fixait des yeux et n'osait exprimer la juste appréciation de cette première relation sexuelle. Sans réfléchir, défiant la loi de l'Église et celle des hommes, l'un et l'autre acceptaient le plaisir qui s'offrait à eux. Après un dernier soubresaut sonore, Bertrand se retira, laissant sa compagne se débrouiller avec la suite des choses. Constatant le fouillis que l'amour avait semé dans sa tenue, Anna remit rapidement de l'ordre dans sa lingerie intime. Puis à l'instar de Bertrand, elle se détendit, jouissant de fait d'avoir bravé l'interdit. La tête appuyée dans le creux de l'épaule de son homme, innocemment, celle qui en quelques minutes était devenue une femme posa la même question épineuse que toutes les filles d'Ève, bien avant elles, avaient abordée :

— Est-ce que tu m'aimes ?

La réponse de Bertrand fut sensiblement la même que celle de la majorité des amants obligés de prendre parti :

— Si je t'aime ? Je t'adore…

Et ce furent les derniers mots du mâle venant tout juste de féconder sa femelle. Comme si une fée lui avait administré un coup de baguette magique, Bertrand tomba endormi. Trop excitée pour se perdre dans un rêve, la jeune fille ne savait plus que faire. Légèrement embarrassée par sa méconnaissance de l'anatomie masculine, Anna profita du fait que son Roméo n'avait pas encore remonté son pantalon pour examiner la chose de plus près. Bientôt, en tant que femme mariée, elle devrait satisfaire son époux. Loin de la répugner, cet acte ne l'avait pas complètement assouvie, mais lui avait plutôt donné l'envie de recommencer et prendre plaisir à l'expérience charnelle. Déjà, elle se réjouissait de se soumettre à cette douce torture aussi souvent qu'elle ou son bourreau le désirerait. Vraiment, il fallait passer devant le curé au plus vite.

Les deux amoureux se présentèrent enfin devant la famille, juste à temps pour assister au départ de la tante Angèle. Un dernier câlin à la vieille Marie-Rose et voilà la visiteuse en route vers Repentigny.

— Ouf ! Un vrai pot de colle ! s'exclama Désirée. J'ai pensé qu'elle ne s'en irait jamais. Je n'étais pas organisée pour la garder à souper. Madame ne se serait sûrement pas contentée d'une simple omelette.

Bertrand profita des soupirs de soulagement de la mère de famille pour tirer sa révérence. Il assortit son départ d'une promesse de revenir et, cette fois, le baiser de sa belle avait un goût de complicité et de garantie de bonheur.

Il fallut un certain temps avant que les jeunes amants ne soient mis devant une nouvelle réalité. Sans ménagement, les conséquences de leur union physique les sortaient de l'insouciance et les projetaient dans un monde d'adultes. Maintenant, sans être aguerris ou avoir le moindrement planifié leur avenir, ils devaient quitter l'enfance et devenir responsables de leurs actes. Anna commença par se plaindre à sa mère de maux de cœur et de fatigue si bien que Désirée allégea la corvée de sa fille, mais mademoiselle se montrait impatiente avec sa fratrie, y compris son doux complice. La peur au ventre et le calendrier en main, Anna calculait les jours de son cycle menstruel. De toute évidence, il dépassait largement la normalité. Puis un soir, elle finit par s'ouvrir.

— Bertrand, je crois que je suis enceinte.

— Quoi ? Ça ne se peut pas, nous n'avons fait l'amour qu'à une seule reprise !

— Je ne comprends pas et j'ignore si…

— Tu dois absolument voir le médecin, coupa Bertrand.

Le jeune Valois prétexta devoir aller au magasin général pour conduire Anna chez le docteur Fallu. Sous le sceau de la confidentialité, le spécialiste constata que la fille d'Antoine Poudrette était bel et bien en famille d'environ deux mois. Pauvre fille, elle n'était pas sortie de l'auberge, pensa ce dernier en la raccompagnant dans la petite salle d'attente. C'est alors qu'il aperçut Bertrand qui faisait les cent pas dans le vestibule. Pour la deuxième fois en quelques semaines, le vieux praticien rencontrait le jeune homme dans des contextes différents, certes, mais quelque peu troublants. Doucement, d'une main dans le dos, il poussa sa patiente dehors.

— Qu'allons-nous faire ? pleurait Anna en prenant place dans la voiture.

— Ne t'inquiète pas, j'assumerai mes responsabilités et on se mariera au plus sacrant, répliqua Bertrand. Nous devons faire vite, car les grenouilles de bénitier sont capables de compter jusqu'à neuf.

Un peu innocemment, Anna s'en remit complètement à son ami. Lui saurait ce qu'il fallait faire. Chose certaine, après avoir convolé en justes noces, le couple s'établirait chez les Valois, comme son père l'avait déjà promis à son fils. Mais comme ces derniers n'étaient pas des idiots, ils découvriraient rapidement la tromperie. Elle ne pourrait pas les leurrer ad vitam æternam. Il en allait de même pour ses propres parents. Ils en feraient une tête lorsqu'ils sauraient qu'ils passeront devant le curé dans une semaine tout au plus.

Pour commencer, il fallait se confesser et avouer le péché mortel commis dans la grange. Un coup la faute admise, le prêtre serait probablement plus enclin à réduire le temps nécessaire à la publication des bans. Cependant, tous les bien-pensants seraient en mesure de comprendre

qu'un seul appel au prône dominical signifiait qu'il y avait urgence.

Lorsque Bertrand entama la discussion sur un mariage hâtif, laissant entendre qu'Anna viendrait vivre dans la famille, le père Valois se trouva pris au dépourvu. Certes, il y a quelques mois, il avait fait une offre à son fils, mais ce n'était pas pour tout de suite, car la maisonnée comptait encore plusieurs enfants. Henri, Marie et Joseph ne pouvaient pas voler de leurs propres ailes, tandis qu'Hortense hésitait à se caser, faisant fuir les principaux intéressés. Actuellement, il n'y avait pas de place pour un jeune couple plein de fougue et de bonne volonté.

— Veux-tu bien m'expliquer ce qui vous démangeait tant ? hurla un Napoléon écumant de colère. Vous ne vous êtes certainement pas servi de votre tête avant de coucher ensemble. Et maintenant que le mal est fait, tu viens me demander de te dépêtrer. Je ne sais pas si j'en ai le goût ! Et je ne vis pas seul dans cette maison, ta mère a également son mot à dire. Elle possède un grand cœur, mais il ne faudrait tout de même pas exagérer. J'ignore si Émerise est prête à vous faire de la place ici. Laissez-moi quelques jours et je vous rendrai une réponse. En attendant, jonglez un peu et essayez de trouver une solution qui ait du bon sens.

De son côté, Anna était découragée. À ses nausées matinales, sa fatigue et son impatience s'ajoutait le sermon que lui avaient servi ses parents, allant même jusqu'à la traiter de prostituée, ce qui fit terriblement mal au cœur d'Anna.

— Si tu crois habiter ici, tu te mets un doigt dans l'œil et l'autre où je pense. Sauve au moins notre honneur et marie-toi au plus sacrant, puis débarrasse la place !

Vertement tancés par leur père et mère, les deux amoureux ne savaient plus à quels saints se vouer. Ils

devaient s'affranchir et devenir indépendants en un temps record.

Ainsi, le 30 septembre 1939, à sept heures, par un lundi matin pluvieux, le curé Paul-Henri Blais de l'Île-Dupas consacra l'union d'Anna Poudrette et de Bertrand Valois. Accompagnés de leurs seuls témoins, exilés et interdits de séjour dans leur propre famille, les deux jeunes adultes se rendirent à l'église de la Visitation. Dans l'enceinte sacrée, la blancheur des murs et la riche décoration livraient un combat à la grisaille extérieure dont l'enjeu semblait être l'apparition d'une timide clarté. Ce matin-là, rien ne pouvait altérer l'amour qu'éprouvait notre Roméo et sa Juliette. Dans sa condition, la mariée ne pouvait prétendre à porter le blanc immaculé, symbole de la pureté, mais elle avait passé une jolie robe de chiffon vert d'eau qui cachait tout de même la rondeur encore obscure de son ventre. Un seul bijou venait distraire le regard. Anna s'était permis d'accrocher à son cou la petite croix en or reçue le jour de sa confirmation. Pour sceller leur promesse, Bertrand avait glissé à l'annulaire gauche de sa jeune épouse, un jonc doré de piètre qualité, dont l'éclat était susceptible de ne durer que quelque temps. En haut de l'escalier en ruban, menant au jubé, l'orgue était demeuré muet, comme s'il ne reconnaissait pas le bonheur de cette union célébrée à la sauvette. Le dernier signe de croix terminé, les nouveaux mariés se réfugièrent à l'île aux Corbeaux dans une petite maison sur pilotis que Bertrand avait louée pour une poignée de dollars. Séparée de l'île à la Pierre par le chenail aux Corbeaux, la fragile construction, portant de rares traces d'une peinture appliquée il y a fort longtemps, constituait le nid d'amour du couple Valois. La demeure était peut-être en piètre état et isolée des autres chalets réservés aux vacanciers, mais elle était leur seul et unique

chez eux. Ici, dans cette masure qui hébergeait leur exil involontaire, aucun parent ne leur dicterait les règles de leur nouvelle vie.

Dès le moment où il sut que la maison paternelle lui serait refusée, Bertrand avait réagi rapidement et avait postulé pour un emploi à Marine Industries, propriété de Joseph Simard de Sorel. En 1937, le futur roi de Sorel avait acquis à bon prix les chantiers navals et une partie de la flotte de dragage du gouvernement fédéral. Des usines de Marine Industries sortaient le fameux *Liberty Ship*, des corvettes, des barges d'invasion et des balayeurs de mines. Ignorant même l'abc du rude métier de soudeur, le jeune homme réussit néanmoins à démontrer à Jos Simard qu'il était indispensable pour sa société. D'abord employé comme découpeur de lourdes pièces d'acier, il était bien décidé à gravir les échelons un à un et à obtenir un poste lui garantissant de l'avancement. Il n'était pas trop manchot et comme tous les autres, il apprendrait sur le tas. Ainsi, dès le lendemain de son mariage, il faisait partie de la cohorte des travailleurs de l'acier.

5

Le 1er septembre 1939, le lendemain de l'union d'Anna Poudrette et de Bertrand Valois, l'Allemagne envahissait la Pologne. Cette occupation militaire forçait un nombre impressionnant de pays à participer à un vaste jeu de dominos d'où résulterait une seconde guerre mondiale. Le parti nazi d'Hitler créait ainsi un tel chaos que personne ne pouvait soupçonner la grandeur ni l'aboutissement de cette folie destructrice. À l'issue du conflit de 1914-1918, de lourdes peines furent imposées à l'Allemagne par le traité de Versailles signé le 28 juin 1919 dans la galerie des Glaces du château du même nom. Entre autres, cet accord stipulait la perte du septième du territoire allemand, l'obligation de renoncer à ses colonies africaines, l'interdiction d'entretenir des forces armées et le remboursement de sommes colossales aux pays touchés par la guerre. Bafouant cette entente, Adolph Hitler, le dirigeant allemand d'origine austro-hongroise et figure dominante du parti nazi, passa outre les engagements internationaux et instaura une dictature totalitaire désignée sous le nom du IIIe Reich. L'homme, qui se faisait appeler *führer,* guide, profita de la crise économique de 1929-1930 qui perdurait, ainsi que d'une Europe désorganisée, pour remilitariser l'Allemagne et redonner à son peuple l'espoir de retrouver leur grandeur d'autrefois en

repoussant les frontières. Déjà en 1938, à la barbe du monde entier, il avait annexé l'Autriche ainsi qu'une partie de la Tchécoslovaquie. La nouvelle de l'envahissement de la Pologne eut l'effet d'une véritable bombe. Les Canadiens, qui se pensaient à l'abri d'actes belliqueux, furent grandement surpris lorsque le chef du Parti conservateur et premier ministre du Royaume-Uni, Neville Chamberlain, déclara la guerre à l'Allemagne. « Ce sont des choses mauvaises que nous devons combattre : la force brutale, la mauvaise foi, l'injustice, l'oppression et la persécution », soutenait l'Anglais.

À cette époque, sous la gouverne de William Lyon Mackenzie King, le Canada vivait en étroite relation avec la Grande-Bretagne. Le premier ministre se vit dans l'obligation de s'aligner et d'épauler le Royaume-Uni dans sa lutte contre l'Axe, composé de l'Allemagne, le Japon et l'Italie. Le 10 septembre 1939, solidairement avec l'Angleterre, le Canada déclara la guerre à l'Allemagne et vota à cet effet un crédit de 100 millions de dollars. Ce montant devait suffire à couvrir les dépenses concernant la conduite des opérations navales, terrestres et aériennes dans les limites des frontières et ailleurs. Afin d'acquitter la contribution du pays à l'effort de guerre, les élus canadiens émirent des titres financiers, communément nommés les Bons de la Victoire. Ceci permettait à monsieur tout le monde d'appuyer ses dirigeants tout en restant chez lui. De plus, le gouvernement rappela à son service les anciens combattants et les chargea d'assurer la surveillance des ponts, des édifices publics et des usines. Il faut dire que les Canadiens-français n'avaient pas besoin du déclenchement d'un conflit international pour envenimer les relations entre les fédéraux et leurs administrés provinciaux. En fait, la plupart d'entre eux vivaient loin des pensées et

des préoccupations royalistes et ne se sentaient nullement concernés par les problèmes européens. Pourquoi iraient-ils défendre, encore une fois, cette Grande-Bretagne qui les avait conquis et cette France qui les avait abandonnés ? D'ailleurs, Mackenzie King n'avait-il pas affirmé : « Le régime actuel ne croit pas que la conscription de Canadiens pour le service outre-mer soit nécessaire ni qu'elle soit une mesure efficace. » Mais les Québécois ne voyaient pas en leurs dirigeants un rempart contre l'enrôlement obligatoire. Ces derniers avaient encore la mobilisation de la Première Grande Guerre de travers dans la gorge.

Isolés et occupés à leur installation dans le petit logis à l'île aux Corbeaux, Bertrand et Anna n'eurent pas immédiatement vent de la déclaration d'hostilité contre l'Allemagne. Ne possédant ni électricité ni journaux, ce n'est que le surlendemain que Bertrand rapporta la nouvelle de Marine Industries. En fait, sur les chantiers, ça jasait fort, car chaque ouvrier de l'aciérie craignait l'appel sous les drapeaux et refusait de revivre les affres que leurs pères avaient dû traverser en 1914-1918.

— Tu es verni en bâtard, Valois, de t'être marié, lança un des compagnons de travail à Bertrand. Au moins, tu cours une chance de ne pas être *drafté*.

— C'est bien la première fois de ma vie que je suis mardeux. Mais toi, mon Léo, si jamais…

— Je raconterai aux recruteurs que la Marine de Sa Majesté a besoin de gars comme moi pour construire ses bateaux, coupa Léo, qui avait réponse à tout. Ils seront bien obligés de me garder au pays.

Ce fut en effet toute une histoire lorsque Bertrand ramena la grande nouvelle à la maison. Encore une fois, le Canada se portait à la défense de la mère patrie. Pourtant, il aurait été si simple de laisser les Européens se débattre avec leur chicane. Devant leur impuissance, les nouveaux mariés s'en remettaient un peu au Ciel pour faire taire l'angoisse liée à cette barbarie. Le soir, la peur collée au ventre, Anna se réfugiait dans les bras de son Bertrand et, blottis l'un contre l'autre, ils regardaient brûler le bois à travers la minuscule fenêtre de la truie dénichée au magasin d'occasion. Combien de temps durerait leur bonheur ? Souvent, Bertrand profitait de ce moment de détente pour raconter à Anna les dernières nouvelles qui circulaient en ville.

— Sorel grouille d'hommes et, crois-moi, ils n'appartiennent pas tous à la Croix de Saint-Louis !

Sacrant comme des charretiers, les poches de leurs pantalons vides et d'habitude à moitié saouls, les marins, dont les navires étaient amarrés aux docks, écumaient les bars à la recherche de plaisirs faciles. L'alcool, réputé pour délier les langues, ne faisait que les épaissir, raréfiant la salive des infortunés. Dans ces établissements, il n'était pas nécessaire de connaître le français pour commander un verre de rhum. Certains débits de boissons refilaient un petit bouillon pas trop honnête provenant de la camelote vendue par le successeur de Paul-André Poudrette. Après s'être humecté le gosier jusqu'à plus soif, les picoleurs ressortaient des tavernes en titubant. Les plus sages d'entre eux retournaient dans le ventre de leur bateau et retrouvaient leur hamac. D'autres restaient dehors et cherchaient noise aux autres marins ou aux fier-à-bras de la ville.

Parfois, dans les rues menant au port, on entendait crier et hurler dans toutes les langues. Ces excès de voix

lancés à toute vitesse dans un code linguistique n'ayant pas cours chez nous demeuraient incompréhensibles, mais le coup de poing qui s'abattait sur la mâchoire des bambocheurs en quête de bataille, lui, était universel. Heureux étaient ceux qui réussissaient à mettre la patte sur une fille pas trop à cheval sur la morale.

Pendant que Bertrand rapportait le dire et le faire de tout un chacun, Anna flattait paisiblement sa bedaine qui grossissait lentement. La jeune femme espérait un garçon, calme et ayant bon cœur, sur qui elle pourrait compter plus tard, quant à Bertrand, il se vantait à qui voulait l'entendre qu'il possédait tout ce qu'il fallait pour engendrer des mâles.

Une des conséquences du plein emploi occasionné par la guerre fut que le nombre de marins, d'ouvriers des fonderies et des chantiers navals, augmentait et encombrait tout le port et le centre-ville de Sorel. En plus d'accueillir les travailleurs de l'acier, la population locale se vit imposer la présence d'un camp militaire érigé dans la partie sud de Sorel. Ce cantonnement servait successivement à l'entraînement des soldats canadiens et des recrues amérindiennes ainsi que des baraques d'internement pour les rares prisonniers allemands. Le confluent du Richelieu devint rapidement un carrefour animé et un incontournable pour ceux qui désiraient trouver un gagne-pain. L'essor industriel était bien réel, si bien qu'un bon nombre d'étrangers se joignirent aux Sorelois. En fait, les hauts-fourneaux des aciéries ne refroidissaient jamais. Natif de Baie-Saint-Paul et visionnaire, Joseph Simard, qui à ce moment se consacrait au dragage du Saint-Laurent de même qu'à la fabrication d'alternateurs, acheta du gouvernement canadien les chantiers déjà existants de Saint-Joseph-de-Sorel et fonda Sorel Industries Ltd. Dorénavant, la nouvelle entreprise serait à même d'obtenir

des contrats très lucratifs, soit la construction de 100 canons, dont le « *25 pounders* ».

Dès le début de la guerre, la Marine royale canadienne remportait le titre de troisième flotte en importance au monde, même si elle ne possédait que douze navires. Cette fois, ce fut au tour de Marine Industries Ltd, sous la gouverne de Ludger Simard, frère de Jos, de recevoir une commande ferme, soit de bâtir plus de 35 bateaux à l'intention du gouvernement d'Alexander Mackenzie King. Le cadet et troisième des frères Simard, Édouard, avait hérité des dons de la parole et de celui de la persuasion. C'était un commerçant né, si bien qu'on le disait capable de vendre des frigidaires aux Esquimaux. Comme le chantait la Bolduc : « De l'ouvrage y va en avoir pour tout le monde cet hiver, il faut juste donner le temps au nouveau gouvernement. » En peu de temps, la population de Sorel doubla. Plus de 8 100 hommes venant d'un peu partout travaillaient pour les richissimes Simard.

Pendant que des centaines de travailleurs de l'acier préparaient l'avenir de la guerre, de jeunes hommes dans la fleur de l'âge s'enrôlaient comme volontaires dans l'armée canadienne. Cette importante recrudescence de l'engagement des soldats fut observée du côté des anglophones. Les Québécois francophones tiraient de la patte, traînant derrière eux une réputation antimilitariste et anti-mobilisation. On les désignait comme de perpétuels insatisfaits et des *peasoup*, surnom donné par les Canadiens-anglais. La tradition les opposant aux conflits

interethniques et meurtriers prenait racine dans un traumatisme remontant à la conquête du Canada, si bien que les problèmes de recrutement et de désertion se nourrissaient à même une ferveur nationale ou patriotique hors du commun. D'ailleurs, les forces militaires canadiennes ne montraient pas patte blanche dans cette iniquité. D'emblée, elle écartait les francophones de ses rangs et démontrait peu d'ouverture à ceux qui désiraient entreprendre une carrière dans l'aviation ou la marine. À cause de leur langue, on les cantonnait dans l'armée de terre, la plus funeste, tandis qu'on accordait les postes d'officier qu'avec parcimonie.

Un soir, en revenant de son travail, Bertrand trouva sa femme en train de jaser avec son frère. Toute à sa joie, Anna ne ressentit pas la légère vibration du plancher annonciatrice de l'arrivée de son mari. L'homme que Bertrand découvrit ne ressemblait en rien à celui qu'il connaissait. Paul-André n'arborait plus sa crinière léonine, mais des cheveux en brosse. De plus, le poids du colosse avait certainement diminué du tiers de celui qu'il affichait auparavant. Celui qui se servait volontiers de sa prestance pour en imposer à ses semblables avait perdu de sa superbe. Dès qu'il aperçut Bertrand, P.A. se précipita vers lui en boitant. Avec un rictus exprimant son inconfort, il avança la main dans le but de saluer son ami, mais aussi dans celui d'amorcer une réconciliation. Bien malgré lui, le fils d'Antoine Poudrette avait abandonné le trafic d'alcool, relayant cette responsabilité à quelqu'un d'autre. Toutefois, son héritier devait verser à son bon génie une ristourne sur chaque bouteille vendue. Tout de même, il fallait survivre et payer son tabac !

— Comment va mon pire ennemi ? commença Poudrette. À ce que je vois, tu te tiens gras comme un

voleur et que tu ne maltraites pas trop ma petite sœur. Elle a les joues bien rondes et la bedaine qui lui grossit.

— Ça va comme c'est mené, répliqua Bertrand acceptant son retour en grâce auprès du traficoteur. Et toi, tu sembles te tirer d'affaire.

— Comme tu peux le constater, la bête a perdu un peu de lard, mais ça reviendra. Quelques livres en moins ménagent les muscles de ma jambe. Changement de sujet, à ce qu'il paraît, tu travailles pour Ludger Simard ?

— Je n'avais pas le choix ! Mon paternel m'a presque mis à la porte et comme tu le vois, je serai bientôt père de famille. J'ai suivi ma conscience et j'ai pris mes responsabilités.

Anna profita d'une pause prolongée dans la conversation pour meubler le malaise qui s'installait. Elle déposa sur la table de cuisine recouverte d'un tapis ciré une théière remplie à ras bord de liquide bouillant. Après que la jeune femme eut versé le darjeeling dans des tasses aux couleurs disparates, elle retourna à sa place et attendit que les deux beaux-frères poursuivent leur discussion interrompue.

— Écoute, Valois, je ne me suis pas rendu jusqu'ici pour causer de la pluie et du beau temps, mais pour te demander un service. Tu me dois bien ça, non ? Il y a une semaine, le notaire Lemaire est venu chez nous. Il désirait rencontrer le père, mais comme ce dernier était parti du côté de Saint-Hyacinthe, il a accepté de me parler. En quelques mots, il souhaitait que je déniche une planque pour son fils. Le bonhomme craignait que son seul héritier soit appelé à servir sous les drapeaux.

— Mais à ce que je sais, le gouvernement n'a pas encore sonné l'heure du grand rassemblement. Oui, il encourage le volontariat. Certains gars apprécient la solde à peu près convenable qu'ils reçoivent et qui aide souvent

à sortir leur famille de la misère. Mais tout comme moi, tu es au courant que les Canadiens-français détestent le kaki.

— Sur ton île aux Corbeaux, n'y aurait-il pas un trou pour cacher le fils Lemaire ? Jamais je ne croirai que les M.P. se rendront jusqu'ici !

— Je l'ignore, reprit Bertrand en se grattant la nuque. Ne serait-il pas mieux dans une des sucreries sur l'île Dupas ? Il me semble qu'il aurait plus d'espace pour vivre. Ton Lemaire n'aura pas seulement besoin d'un lieu sûr, mais de tout l'*archibang* qui vient avec le fait de déserter, comme un poêle pour se chauffer et pour se faire à manger. À première vue, je ne vois rien qui pourrait accommoder ton gars. Laisse-moi quelques jours et je te reviendrai là-dessus.

Paul-André Poudrette ne s'attarda pas longtemps. D'un seul trait, il termina sa tasse de thé, puis les lèvres encore mouillées, il embrassa sa sœur sur le front et lui souhaita bonne chance. En claudiquant, le frère d'Anna reprit sa route. Il était étrange de le voir avec sa paire de culottes dont la longueur des jambes différait l'une de l'autre. Afin d'éviter tout contact du tissu avec sa blessure, il avait coupé son pantalon, laissant ainsi le mollet amoché à l'air libre. Seul Poudrette pouvait se promener attifé comme ça…

Après le départ de P.A., Bertrand demeura perplexe. Pour sûr, l'île aux Corbeaux était presque inhabitée, car les insulaires préféraient une agréable compagnie à l'isolement. Le développement des nouvelles rues de Saint-Ignace-de-Loyola le prouvait. Il y avait bien assez que dans quelques semaines l'hiver les frapperait de plein fouet, les forçant à la réclusion, alors aussi bien compter sur la proximité d'un bon voisinage pour obtenir de l'aide en cas de besoin et pour le simple plaisir de passer les longues

soirées ensemble. Bertrand Valois avait entendu parler à son travail que des jeunes se préparaient à partir pour les États-Unis, mais encore là, ils ne feraient que changer le mal de place, jugeait-il. D'autres, comme le fils du notaire Lemaire, scrutaient les alentours dans le but de se trouver une ouache au cas où… Valait mieux prévenir que guérir.

Anna n'avait pas revu son frère depuis son mariage et, à vrai dire, elle s'était ennuyée du gros bourru qui l'avait tellement taquinée. Pour elle, le simple fait que P.A. se soit déplacé jusque chez eux et demande un service à Bertrand signifiait une légère détente dans la tension qui régnait au sein du clan Poudrette. P.A. devait reconnaître que Bertrand n'était nullement responsable de l'accident qui l'avait handicapé. Mais encore une fois, son frérot donnait dans l'illicite et tablait sur cette défense : sa blessure à la jambe l'empêchait de trouver un travail correct, sauf sur la terre familiale, bien entendu. Il risquait vite de devenir un fardeau pour ses parents, qui ne vivaient déjà pas dans l'abondance.

— Que penses-tu de la demande de P.A. ? s'enquit Anna.

— Je ne sais pas trop. Si jamais je dénichais un lieu sûr pour Lemaire, je me rendrais responsable du fugitif et, à vrai dire, ça ne me tente pas du tout. Qui le nourrira, lui apportera des vêtements propres et secs, rapportera les déchets qu'il générera ? Ce sera moi. Qui mentira aux questions insistantes de la police militaire ? Ce ne sera certainement pas ton frère ou le distingué notaire qui assumera cette corvée ou effectuera la navette entre la maison et le refuge. L'hiver ne facilitera pas les choses, car immanquablement, les nombreuses allées et venues laisseront des traces dans la neige. Et si jamais les M.P. découvraient notre petit jeu et que le fils Lemaire me

dénonce pour alléger la charge portée contre lui ? Je ne compterais pas trop sur ton paternel ou le notaire pour plaider en ma faveur et me sortir du trou. Pour l'instant, on ne parle pas encore de conscription et la défense nationale y va en douce. Certes, actuellement, l'armée a recours à des campagnes publicitaires, des brochures, des affiches, des annonces à la radio et dans les journaux, mais ce n'est pas demain qu'elle forcera les portes de nos maisons afin de débusquer les jeunes en âge de servir. Par contre, le jour où le gouvernement enrôlera, je deviendrai complice d'un déserteur. Tous les jours, je vois les locataires du camp militaire arpenter les rues de Sorel et, chaque fois, je me dis que ce n'est pas le temps de magouiller. Sorel grouille de partout, des ouvriers, des immigrants fuyant le conflit européen et d'honnêtes pères de famille. Malheureusement, il est reconnu que le port sert de repaire à des rapaces et des marins d'un jour dont on ne connaît ni la race ni la langue.

Anna avait écouté le long plaidoyer de son mari. D'habitude, Bertrand parlait peu et si jamais il s'ouvrait sur ce qui se passait au travail, là encore, il économisait ses mots. Pour l'instant, la jeune femme se contentait de prêter une oreille attentive, car elle ignorait à peu près tout de la guerre ainsi que des activités des aciéries, véritables antres du diable dont les hauts-fourneaux ne s'éteignaient jamais et crachaient une fumée malsaine à cœur de jour. Tout ce qu'elle connaissait de la vie, elle l'avait appris de Désirée, servante soumise auprès de son mari et de ses frères. Son enseignement se résumait en trois mots : prie, tais-toi et ravale. Pire, Anna allait être maman à son tour et ne savait à peu près rien sur la maternité. Elle était au courant qu'une grossesse durait neuf mois parce qu'elle avait aidé sa mère au moment de l'accouchement du petit François.

Oui, elle avait maintenant appris comment on faisait un bébé, mais à part cette découverte, elle vivait dans une ignorante crasse. Manquant cruellement de l'affection de Désirée et durement traitée par son père, Anna n'avait pas eu la chance de se révolter. Mais pour l'instant, l'heure n'était pas aux récriminations oiseuses concernant son enfance ou son éducation, elle avait d'autres problèmes en tête. Elle devait assurer la venue au monde de son petiot et cela commençait par une grossesse qui se déroulerait bien. Tous les mois, elle s'évadait de l'île aux Corbeaux pour effectuer une visite chez le docteur Fallu. Bertrand avait réussi à la convaincre de retenir ses services plutôt que ceux de madame Théroux, la sage-femme de l'île. Chose certaine, elle ne pourrait compter sur l'assistance de sa mère. Désirée Poudrette avait très mal pris la nouvelle de la grossesse de sa fille et ses prières n'incluaient plus la belle Anna.

Depuis des jours, le ciel déversait des trombes d'eau froide sur les îles. Les coudes appuyés sur le rebord dépeinturé de la petite fenêtre à carreaux, Anna regardait tomber la pluie de novembre. Cela ne l'aurait pas étonné de voir ce crachin se transformer en lourds flocons de neige. Heureusement, leur maisonnette était bâtie sur des pilotis profondément enfoncés dans la terre. Ainsi, elle n'avait rien à craindre. Depuis la veille, le chenail était sorti de son lit, avalant l'herbe jaunie par l'automne. Les environs ressemblaient à un immense lac piqueté par les gouttes s'échappant d'un ciel chagriné. Partout où Anna

portait son regard, elle était à même de constater que le décor avait changé et elle avait peine à distinguer la tête du chiendent qui avait envahi le jardin. Seule la chaloupe amarrée au quai de fortune faisait office de gardienne et constituait l'unique moyen de transport de ceux qui étaient cloîtrés à la maison. Au bout de l'étroite allée menant à la résidence, l'escalier abrupt comptait deux marches en moins, ces dernières ayant disparu sous l'accumulation d'eau. Seigneur ! Que les journées étaient longues ! Elles n'en finissaient plus de s'étirer du lever au coucher du soleil. Anna s'ennuyait. Comme elle aurait aimé prendre le traversier et se rendre à Sorel. Là, elle dévaliserait les magasins, achetant du tissu afin de confectionner une layette pour ce petit qui s'agitait en elle, dénichant des vêtements de maternité convenables, car elle ne rentrait plus dans sa garde-robe devenue inintéressante et obsolète. Vraiment, lorsqu'elle se regardait dans le miroir au tain terni par les ans, elle se trouvait moche et ressemblait plus à une pauvresse qu'à une femme dont le mari gagnait un salaire décent à Marine Industries. Et puis, les bras chargés de paquets, elle se rendrait dans un restaurant et commanderait un Kik Cola glacé, qu'elle siroterait avec une paille, ainsi qu'un gros casseau débordant de patates frites. Ça faisait tellement longtemps qu'elle en rêvait. Mais elle n'avait rien d'autre à faire que de manger les cadres de châssis en attendant que Bertrand vienne avaler en vitesse la gibelotte qu'elle avait réchauffée sur le poêle à bois.

En Europe la guerre sévissait et plongeait toutes les couches de la société dans le chaos. Avec ses aciéries, le Québec faisait objet d'envie. Rapidement, les premiers canons « *25 pounders* » à sortir des usines de Sorel Industries furent transportés par bateaux, destination l'Angleterre. Servant d'obusiers de campagne, les Britanniques appréciaient

sa cadence de tir élevée, sa mobilité exceptionnelle et ses projectiles efficaces. Cette arme cachait dans son ventre jusqu'à trente-deux charges explosives qu'elle recrachait en un temps record, ne laissant pas à l'ennemi le temps de réagir. Les artilleurs du III^e^ Reich utilisaient encore le *pariser kanonen*, communément appelé la « grosse Bertha », résidu de la première Grande Guerre. En comparaison à cette antiquité, le « *25 pounders* », très maniable, se tractait facilement et admettait des munitions variées. Disposé sur une structure circulaire en acier lui permettant de pivoter rapidement dans toutes les directions, ce canon apparut comme l'une des meilleures pièces de matériel de campagne, donnant d'excellents résultats lors des offensives militaires. Il y avait de quoi faire l'envie de l'ennemi ! Ainsi, le directeur Jos Simard surveillait-il attentivement l'infiltration d'espions allemands.

Situées sur la rive ouest de l'embouchure du Richelieu, les usines de Marine Industries jouaient un rôle de premier plan dans l'économie de Sorel. Ses chantiers se classaient parmi les plus importants centres de construction navale du Canada. Ouverts 24 heures sur 24, ils exigeaient l'embauche d'un grand nombre de soudeurs, de mécaniciens, d'électriciens, de machinistes et de peintres. En fait, presque tous les corps de métier, à un moment ou un autre, s'y retrouvaient durant l'élévation des bâtiments de guerre. Lors des pointes de production, Marine Industries mettait à l'eau jusqu'à un *Liberty ship* par semaine. La construction navale suivait un rythme effréné et du ventre

des cales sèches sortait plusieurs balayeurs de mines, des corvettes, des barges d'invasion pour le transport des troupes avec leur équipement et des pétroliers ravitailleurs.

Un matin glacial de décembre, le directeur du personnel, Ludger Simard, emmitouflé dans ses fourrures, se rendit au cœur même d'un destroyer et présenta à la ronde un nouveau compagnon. Ayant immigré au pays depuis quelques années, ce dernier disait avoir travaillé dans les usines Angus de Montréal. Dès son arrivée, l'étranger avait déniché un poste où on lui avait enseigné l'art de la soudure. Étant donné l'apparition du diesel et la concurrence du camion, le Canadian Pacific Railway reconvertissait sa mission première. En ce temps de guerre, la fabrication des locomotives ralentissait, tandis que celle de l'armement requérait toujours plus d'employés. Des ateliers Angus, qui embauchaient près de 12 000 hommes, sortaient des moteurs de paquebot, des chars d'assaut et des pièces d'artillerie lourde.

Afin d'orienter le nouveau venu, un dénommé Ed Smith, à travers les dédales de Marine Industries, Ludger Simard pensa à lui accoler un parrain. Comme son travail serait de souder des plaques d'acier, l'apprenti fut donc associé à Bertrand Valois. Dès qu'il aperçut Smith, Bertrand mit immédiatement un nom sur la figure du type qui rôdait depuis quelque temps d'une île à l'autre. À plusieurs occasions, des dizaines de personnes avaient croisé cet homme, sans jamais parvenir à le replacer, ignorant comment il s'appelait et où il créchait. Et il faut dire qu'aux îles de Berthier tout le monde connaissait tout un chacun et en un rien de temps pouvait lui débiter sa parenté. Bertrand se souvenait de ce que lui avait raconté Anna après avoir croisé le grand bonhomme qui flânait en bordure du chenail au moment où il avait conté fleurette

à Anna. Impossible d'oublier les détails de cette journée où pour la première fois, il avait fait l'amour à sa douce.

Smith devait avoir environ une trentaine d'années et venait des vieux pays. Cela se voyait à son accent laborieux, mais il était difficile, pour qui ne voyageait pas, d'associer ces variations phonétiques à une région plus qu'à une autre. À l'ordinaire peu bavard avec ses compagnons de travail, Bertrand se contenta de reprendre sa torche, limitant la conversation à l'essentiel. Ludger Simard ne lui avait pas demandé de faire la causette avec l'étranger, mais de lui montrer le métier.

— Tu connais la soudure à ce qu'il paraît ?

Devant un signe affirmatif, Bertrand indiqua tout de même à Smith l'abc de la tâche qu'il aurait à exécuter.

— Pour l'instant, regarde-moi, ordonna le professeur.

Smith acquiesça. Lorsque vint l'heure du dîner, Bertrand entraîna son acolyte dans la petite salle réservée aux repas. En fait, l'endroit ne payait pas de mine. Une pièce peu accueillante et sans fenêtre retenait encore les dernières volutes de fumée laissées par le passage de l'équipe qui avait mangé à onze heures. Juste au-dessus d'une table artisanale, faite d'une épaisse feuille d'acier déposée sur deux bancs de scie, un long cordon électrique terminé par une ampoule nue jetait un éclairage cru. Quelques chaises de bois disposées ici et là complétaient les meubles de l'aire de repos. Malgré l'étroitesse des lieux, plusieurs hommes pouvaient tenir dans ce local. Les plus chanceux se trouvaient une place à table, tandis que les autres se contentaient de s'asseoir le long d'une cloison. En rigolant, les gars disaient qu'ils poussaient le mur… Une fois sa boîte à lunch ouverte, Bertrand constata que son apprenti n'avait rien apporté pour dîner.

— Tu ne manges pas ?

— Non, je n'ai pas faim, déclara Smith dans un fort accent guttural.

— Tu ne résisteras pas longtemps avec un pareil régime. Tiens, prends au moins la moitié de mon sandwich.

Comme Smith demeurait les bras croisés, Bertrand insista :

— Tu as tort. C'est ma femme Anna qui l'a fait avec des cretons. Tu connais ça des cretons ?

Sans égard à ses mains sales, Bertrand fourra une partie du pain garni entre les doigts de son partenaire.

— Mange, sinon tu vas tomber comme une mouche. Tu n'es déjà pas bien gros, il ne faudrait pas que tu t'effaces.

Cette fois, l'étranger ne refusa pas et porta à sa bouche le sandwich légèrement séché et dont les coins commençaient à retrousser. Ses longues dents brunies par le tabac disparurent dans la blancheur du pain d'Anna. Du coin de l'œil, Bertrand observait le type. Il était évident que ce grand chicot, venu d'on ne sait où, ne connaissait rien au métier. D'ailleurs ses belles mains d'albâtre parlaient pour lui. Manifestement, ses doigts délicats et manucurés n'avaient jamais touché à une torche à souder de sa vie.

Lorsque Bertrand rentra à la maison, il fut surpris de voir Anna assise dans l'unique fauteuil qu'ils possédaient, un livre ouvert reposant sur ses genoux. Comme prise en défaut, la future maman lui expliqua :

— L'infirmière de l'unité sanitaire m'a visité cet avant-midi et m'a offert cette brochure.

— Et que t'a raconté la *nurse* ? Que ma petite femme est en parfaite santé et qu'elle accouchera d'un beau gros garçon ?

Anna se contenta de sourire. Et si c'était une fille qui s'agitait dans son ventre, Bertrand serait-il déçu ?

— Regarde, dit-elle en tendant la publication à son mari.

Bertrand prit l'imprimé, le feuilleta en lisant les titres en caractères gras.

— Ouais ! Je crois que ça va t'aider. En tout cas, un peu plus d'information ne nuira pas. Ça ne remplacera pas ta mère, mais grâce à l'expérience du docteur Fallu, tu devrais bien t'en tirer.

— Et toi, s'enquit la future maman, grosse journée ?

— Imagine-toi que le directeur du personnel est venu me voir. Il m'a flanqué un immigrant dans les pattes. C'est étrange, je suis certain d'avoir aperçu ce type à l'île Dupas, déclara-t-il, pensif. Je ne voudrais pas casser du sucre sur son dos, mais il ne m'a pas l'air de connaître grand-chose à la soudure. J'ai bien peur que Ludger Simard ait fait un mauvais choix. Ce grand *slack* dit avoir travaillé aux usines Angus, mais il a les mains aussi blanches que les tiennes, ma belle Anna, termina Bertrand en lui imposant un baiser sur la joue. J'ai même dû partager mon lunch avec lui, sinon il aurait jeûné. Il semble avoir apprécié tes cretons.

Tout en dévorant son souper, Bertrand se mit à réfléchir aux réparations urgentes à entreprendre afin de rendre la maisonnette plus chaude durant l'hiver. La neige s'annonçait déjà. Comme les petits cristaux glacés demeureraient avec eux plus de six mois, valait mieux se préparer convenablement. Malgré les interdictions de l'Église, le jeune homme profita du dimanche, son unique journée de congé, pour s'adonner à ces travaux saisonniers.

Muni d'un tournevis à tête plate, il enfouissait dans les interstices autour des cadres des fenêtres et de la porte de fines lisières de guenille qu'Anna tirait de draps usés, faisant

ainsi un pied de nez aux ajours. Près de l'opulente demeure de Jos Simard, il avait déniché un tapis roulé et abandonné en bordure de la route. Après l'avoir examiné, puis rafraîchi en le battant au grand vent, il le déposa au centre du coin aménagé en salon. Voilà qui garderait les pieds au chaud. Dans l'unique chambre, Anna avait installé de lourdes tentures devant le châssis pour laisser patienter le froid à l'extérieur. Dehors, Bertrand empila quelques cordes de bois sec qu'il plaça sous la maison à pilotis, puis recouvrit le tout d'une vieille chaloupe qui avait connu des jours meilleurs. Maintenant, le vent du nord pouvait s'acharner et faire des siennes, le couple se disait prêt à hiverner et à accueillir le bébé lorsqu'il se présenterait.

Tenace, Paul-André Poudrette était revenu à la charge, taraudant son beau-frère afin que ce dernier trouve une cache pour le fils du notaire Lemaire.

— Sincèrement, avoua Bertrand, je n'ai pas eu le temps de regarder ça, mais à ce que je sache, rien ne presse.

— Oui et non, reprit le colosse, le père Lemaire me tourmente sans cesse. À tort ou à raison, il pense que je connais bien du monde et qu'il serait facile pour moi de sauver la peau de son garçon.

— Donne-moi encore une semaine ou deux, termina Bertrand. J'ai l'intention de marcher le tour de l'île, et ce, avant que la neige ne commence à tomber. Mais je t'avertis, je ne fais pas des miracles.

Après avoir discuté du cas de Lemaire, P.A. retourna sur la galerie afin d'aller chercher une petite boîte qu'il laissa choir sur la table.

— Tiens, termina-t-il à l'intention de sa sœur, la mère t'envoie ça.

La première réaction d'Anna en fut une d'étonnement. Quoi, chez les Poudrette, quelqu'un se rappelait

qu'elle existait ? La jeune femme n'en démontra pas moins sa curiosité et s'attaqua aux rabats du carton pour en découvrir le contenu. Quelle ne fut pas sa surprise d'y trouver de minuscules vêtements ! Anna se mit à sortir des jaquettes de flanellette garnies de *smoking,* des camisoles tricotées à la main, des bandes abdominales, des chaussons de laine miniatures, des bonnets, des couvertures et une douzaine de couches grises. En fermant les yeux, Anna porta le trésor à son nez et retrouva les effluves de son enfance. L'odeur du bon savon qui accompagnait ses petites choses avait quelque chose de réconfortant. Le parfum de l'innocence. Une fois l'inventaire terminé, la future maman déposa la délicate lingerie dans le bers placé près de son lit. Le mois prochain, elle traverserait à Sorel et se rendrait au magasin des demoiselles Parent. Elle choisirait un beau tissu de coton jaune pâle ainsi que de la dentelle pour garnir le berceau de son bébé.

Quelques jours plus tard, affalé sur l'unique fauteuil du salon, Paul-André écoutait son beau-frère lui faire état de ses démarches afin de cacher le jeune Lemaire, surnommé le fils à papa. Bertrand prit un bout de papier et, sur ce qui servait de table d'appoint, dessina grossièrement l'île aux Corbeaux, le chenail et, juste en arrière, il calqua l'île à la Pierre. Puis son doigt se déplaça vers la pointe effilée de l'île.

— Bon, j'ai fait le tour de ce qui s'offre au fils Lemaire sur l'île aux Corbeaux et il n'y a pas grand-chose. Voilà, tu vois ce renflement tout près de la baie de l'île de Grâce ? Je crois qu'il y aurait une possibilité de construire une petite cabane qui pourrait accueillir ton gars. À ma connaissance, personne ne s'aventure dans ce coin, sauf les pêcheurs de perchaude durant l'hiver. En plantant une baraque sur le bord de l'eau, elle pourrait se confondre à

celles des amateurs de pêche blanche. Autrement, j'ignore à quel endroit planquer ton fugitif, car l'île est aussi plate qu'une assiette et entourée de marais, de foins de grève et de grenouilles.

— Je suis ton raisonnement en ce qui a trait à l'hiver, mais durant l'été ? Et que fais-tu de lui pendant la chasse aux canards ? Il ne peut tout de même pas se cacher et vivre dans une chaloupe.

— Faudrait voir, mais il serait vraisemblable de laisser la construction en permanence sur le bord de rive et de l'adapter chaque saison. Resterait la crue des eaux printanières… Si tu te penses plus fin que moi, dis-le tout de suite, je ne me creuserai pas les méninges pour ton Lemaire. D'ailleurs, il doit bien avoir un prénom ce gars-là ?

— Abel Lemaire, répondit P.A. qui n'aimait pas se faire rabrouer. Je dois te faire confiance, car je ne suis pas en mesure de marcher l'île, mais fourre-moi pas, mon maudit…

Riche de ces informations, Poudrette reprit le chemin de l'île Dupas. Il ne lui restait qu'à rendre visite au notaire Lemaire et lui expliquer la solution qu'il envisageait. Sans trop le crier sur les toits, l'homme de loi avait offert une importante compensation financière à celui qui sauverait Abel de la guerre. Le fils Poudrette avait sauté sur l'occasion de faire quelques piastres, car depuis son accident et le début du conflit armé, le commerce illicite de la boisson avait considérablement décliné. Pour ajouter à sa déroute, la ligue des Lacordaires pesait de tout son poids dans la balance, levant des campagnes de sobriété, et incitait les amateurs de la dive bouteille à abandonner leur mauvaise habitude. Désavantagé par son handicap, le roi de l'entourloupette cherchait les moyens de faire de

l'argent facile, contrecarrant les adeptes de l'austérité de mise en temps de guerre. Ce n'était certainement pas son père qui lui donnerait de quoi dépenser. D'ailleurs, Antoine Poudrette se limitait à lui offrir le gîte et la nourriture en compensation des petits travaux exécutés sur la ferme.

Tous les soirs, après le souper, une fois la vaisselle terminée et la nappe secouée, les amoureux endossaient leur manteau et, main dans la main, marchaient en défiant le temps et la froidure. Dès leur retour, Bertrand ranimait le feu, puis Anna déposait sur le rond du poêle un petit chaudron rempli de lait. Lorsqu'elle jugeait le liquide suffisamment chaud, lentement elle le versait sur le cacao qu'elle avait mis au fond des tasses en émail. Tassés l'un contre l'autre, ils revenaient sur le passé ou inventaient l'avenir. Bertrand rêvait toujours de posséder une ferme et remâchait sans cesse le coup de cochon que lui avait infligé Rogatien Sauvageau.

— Le fait que l'on soit en guerre, raisonnait tout haut Bertrand, occasionne un semblant de chaise musicale. Les gars qui se sont portés volontaires et qui, sans aucun doute, auraient hérité de la terre de leur père ne rappliqueront peut-être pas tous. Plusieurs lotissements deviendront vacants.

— Je n'aime pas compter sur les malheurs d'autrui pour bâtir notre avenir, rétorquait Anna.

— Je ne volerais personne pas plus que je pourrais changer le destin de ceux qui, en toute connaissance de

cause, se sont enrôlés. Mais si on veut manger du poisson, on doit d'abord tendre notre ligne, la mettre à l'eau et attendre. C'est ce que je fais et, crois-moi, ma belle Anna, un jour je t'installerai dans la maison que tu mérites.

La fête de Noël approchait et du haut de sa chaire, le curé haranguait ses paroissiens, les incitant à la dévotion, à la pénitence et à une bonne confession afin d'accueillir l'Enfant Jésus et commencer une nouvelle année avec un cœur aussi pur que possible. Bien qu'ils habitaient l'île aux Corbeaux, Bertrand et Anna continuaient de fréquenter l'église qui les avait reçus pour leur baptême.

Un dimanche matin glacial, où l'envie de demeurer sous les couvertures les tenaillait, le jeune couple décida de ne pas assister à la messe. Ç'aurait été un véritable martyre que de forcer Anna à grimper dans le traîneau. D'ailleurs, sa grossesse commençait à la rendre pataude. Il existait d'autres façons de rendre grâce au Créateur. Quant à Bertrand, il se sentait tout à fait à l'aise de rester au lit ou de se chauffer les deux pieds sur la bavette du poêle. Lisant distraitement le dernier numéro du *Bulletin des agriculteurs*, quelle ne fut pas sa surprise d'apercevoir une revenante, sa sœur Hortense ! Il ne l'avait pas revue depuis que ses parents avaient refusé de prendre le jeune couple chez eux. La tête sortant à peine de son étole de renard posée sur les épaules de son manteau de lainage marine, les joues aussi rouges que des pommes d'automne, une toque de la même fourrure savamment placée à la russe et les mains bien cachées dans un manchon de poils roux, la demoiselle grimpait déjà les marches du court escalier. Sans attendre qu'elle se manifeste plus avant, Bertrand ouvrit grand le double battant et se précipita au cou de celle qu'on appelait maintenant la vieille fille. Anna, qui terminait de lisser la courtepointe servant de couvre-lit cria :

— Pour l'amour du saint ciel, Bertrand, ferme la porte. Je sens l'air qui me court sur les pieds, tu vas refroidir toute la maison.

À ce moment précis, elle découvrit Hortense dans les bras de son mari. Anna ressentait une affection naturelle pour celle qui l'avait si bien accueillie le jour où les Valois avaient fait boucherie et tué le cochon gras. Puis ce fut au tour d'Anna de serrer sa belle-sœur contre elle. Visiblement, les deux femmes s'étaient ennuyées l'une de l'autre. Hortense regrettait que ses parents aient porté un jugement si sévère envers son frérot, ce qui avait eu pour conséquence d'éloigner Bertrand de la terre paternelle. Une fois les effusions fraternelles terminées, Anna s'investit sérieusement de son rôle d'hôtesse et s'enquit de l'appétit de sa visiteuse.

— Tu ne dois pas avoir déjeuné pour pouvoir communier, lâcha Anna.

— Non, reprit la célibataire, et je meurs de faim.

— Dans ce cas, tu manges avec nous et tu nous donneras des nouvelles de tout le monde devant une tasse de thé chaud. Je n'ai pas grand-chose à t'offrir, mais je fais du bon pain.

— Parfait, mais à la condition que tu acceptes ceci, déclara Hortense en sortant un pot de confiture de son manchon comme un magicien tire un lapin de son chapeau.

Bertrand souleva le rond du poêle, y enfourna une poignée d'écorces de bouleau et rajouta un quartier de bois franc. Il ne fallait pas laisser à penser qu'ils crevaient de froid dans cette bicoque. La visite d'Hortense avait quelque chose d'étonnant. Peut-être venait-elle en éclaireur ? Si c'était là son but, elle ne manquerait pas de rendre compte aux parents de leur condition de vie et ils ne devaient pas montrer leur pauvreté. Il suffit de quelques

minutes pour que les deux femmes retrouvent leur complicité perdue. En un rien de temps, la nappe fut étendue, les couverts dressés, le pain coupé, le pot de confiture ouvert, même que la motte de beurre, trônant dans une assiette dépareillée, trouva place au centre de la table de cuisine. Il ne restait qu'à infuser le thé. Réunis par cet humble repas, le frère et la sœur échangèrent des nouvelles des uns et des autres, incluant nécessairement les Poudrette.

— Bizarre, on ne les voit presque plus depuis l'accident de Paul-André, déclara Hortense. Il est vrai qu'il prenait passablement d'espace, celui-là.

Bertrand eut l'instinct de taire la visite de ce dernier et l'objet de sa requête. Si jamais il dénichait un refuge à Abel Lemaire, il valait mieux que cela reste secret. Le fils évincé tenta une diversion :

— Tout semble bien aller du côté de Sauvageau ? demanda-t-il.

— Tu ne devineras jamais, s'empressa de répondre Hortense. Depuis l'automne, l'éleveur me fait de l'œil. À plusieurs reprises, il a engagé la conversation et contrairement à ce que tu peux penser, je le trouve très amusant.

— Ne me dis pas que tu t'intéresses à ce voleur de terre ? lança méchamment Bertrand.

— Si jamais il te demandait en mariage, raisonnait Anna, tu n'aurais qu'à traverser la clôture.

L'observation banale et naïve d'Anna mit Bertrand en colère et celui-ci ne se cacha pas pour le montrer. Se levant d'un bond, comme si un courant électrique lui piquait le derrière, le jeune homme agrippa la traverse supérieure de sa chaise, la souleva de terre et la déposa sur ses pieds sans aucun ménagement. Anna comprit qu'elle avait trop parlé et tenta par tous les moyens de changer de sujet de

conversation. Rapidement, elle quitta son siège et entraîna Hortense dans sa chambre afin de lui montrer la lingerie de son futur neveu.

— J'aimerais que tu sois la marraine de mon enfant, demanda candidement Anna.

— Bertrand est-il d'accord ?

— Si tu acceptes, je me charge de le convaincre. Nous ne sommes toujours bien pas pour offrir ce privilège à des étrangers. Cette exclusivité revient aux membres de la famille.

Anna avait eu le temps de réfléchir à cet épineux sujet. Qui aurait droit aux honneurs de parrainage ? Dans sa tête, la réponse était claire. Elle laisserait à Bertrand la liberté de choisir le parrain et imposerait son point de vue en ce qui avait trait à la marraine.

En voyant Hortense reprendre le chemin de l'île Dupas, Anna prit davantage conscience de son isolement. Elle adorait Bertrand et ne remettrait jamais son mariage en question, mais elle constatait que si elle avait fait preuve d'un peu plus de retenue, ce qui l'aurait gardé loin de la grossesse, sa vie aurait été bien différente. Elle aurait pu vivre parmi le monde au lieu de s'en couper et ne demeurerait pas dans une cabane à l'île aux Corbeaux. Puis, relevant la tête avec dignité, Anna conclut que son existence aurait pu être pire et que d'autres, plus mal prises qu'elle, souffraient en silence.

La Marine Industries bouillonnait d'activités et dans les cales étouffantes des navires, des hommes travaillaient

jour et nuit pour construire des frégates. Depuis deux mois, Ed Smith taquait des traverses dans le fond du bateau. Réchauffé par le feu incessant de sa torche et de sa machine à souder, l'étranger n'arrivait pas à suivre la cadence de ses compagnons. De commerce peu facile, il ne jasait pas beaucoup. Penché sur son ouvrage, il écoutait les gars parler. Contrairement aux autres, Smith ne faisait pas de farces et si on lui racontait une histoire un peu salace, il ne s'empressait pas de la reprendre à l'intention de son voisin ou de relancer le bourreur de blagues. Au bout de quelques semaines, les soudeurs ne s'occupèrent plus de lui. À l'heure des repas, inlassablement, il ressortait son bout de salami sec, déniché chez un Italien qui tenait restaurant à Sorel, et son canif à la main, il se coupait d'épaisses tranches dans lesquelles il plantait ses longues dents brunes. Un morceau de pain déchiré suivait immanquablement le saucisson et, pour qui prêtait attention, on pouvait voir une grosse bosse se promener d'une joue à l'autre. Pour avaler ce mélange alimentaire, l'étranger buvait quelques gorgées d'un thé aussi noir que de l'encre.

— Il peut bien être maigre comme un clou, plaisantaient ses compagnons de travail. À force de manger son maudit salami, il va finir par lui ressembler.

— D'autant plus que ça lui donne une haleine de chien, affirma son voisin de table. Dès qu'il ouvre la bouche, je recule.

Le nouveau venu prenait tranquillement racine à Sorel. Il habitait une petite pièce qu'il payait quelques dollars dans une maison de chambre de la rue Augusta. Sa logeuse n'était pas très regardante et le fait d'accueillir un immigrant sous son toit ne la dérangeait aucunement. Tout ce qu'elle voulait était l'argent de la location et que ces billets de

banque soient gagnés honnêtement ou proviennent d'un acte répréhensible ne la défrisait pas du tout.

Assis sur son lit de fortune, Ed Smith faisait le bilan de ses deux derniers mois passés à Marine Industries. Il avait appris pas mal de choses sur la fabrication des navires canadiens et même s'il rôdait dans les divers départements, il n'éveillait visiblement pas les soupçons. Il y avait tellement d'hommes sur ces chantiers et le rythme de travail était tellement effréné que personne n'aurait pu dire qu'un allemand œuvrant pour le compte des services secrets nazis se cachait dans leur rang. Il ne lui restait qu'un mois ou deux à supporter ces tarés lui tenant lieu de compagnons et il partirait pour la ville de Gaspé. Malgré le froid qui ce soir-là prenait aux tripes, Ed Smith, de son vrai nom Ed Schmidt, décida d'aller boire une bière à la taverne du coin. Souvent, il y rencontrait des gars de la Marine qui se payaient une broue avant de rentrer à la maison. Normalement, il ne recherchait pas leur compagnie, mais aujourd'hui, il était nostalgique et désirait un peu de chaleur humaine. Écouter leurs farces plates valait mieux que le silence de la solitude. Mais mal lui en prit, car ses camarades avaient la langue particulièrement bien déliée et commencèrent à lui poser des questions. Dans cette ville où tout le monde était au courant du quotidien de ses voisins, on trouvait étrange qu'aucun d'entre eux ne sache rien sur le mangeur de salami. On connaissait de lui bien peu de choses, à l'exception de son nom et qu'il ne travaillait pas bien vite. Il ne mériterait certainement pas son bonus à la fin de l'année. Smith se bornait à répondre aux questions anodines, juste assez pour satisfaire la curiosité de ses amis de fortune. Puis un type flairant une anormalité dans le comportement de Smith lui tendit un piège :

— Si on te refilait une pale d'hélice de navire cotée pour la glace, pourrais-tu nous dire sa composition ?

— Elles sont habituellement faites en acier inoxydable et en cuivre d'aluminium au nickel.

Dans la taverne, on entendit un sifflement d'admiration. Comment se faisait-il que cet alliage de métaux, particularité singulière des constructions canadiennes, soit porté à la connaissance de ce bougre d'immigré ? Pour toute réponse, Smith déposa quelques dollars sur la table, soit le prix de ses consommations, et passa la porte, laissant son entourage pantois. De retour dans sa chambre, l'Allemand sortit un cahier d'étudiant et se mit à dessiner. À juste titre, ces fameuses pales d'hélice pouvant propulser les bateaux dans la glace l'intéressaient plus que toute autre chose. Des hivers aussi rigoureux que ceux vécus ici survenaient souvent dans le port d'Anvers. Depuis la prise de la Belgique par les Allemands, c'était dans ce bassin que des ouvriers spécialisés construisaient les unités sous-marines. Le liquide qui figeait dans la tuyauterie d'assèchement de la cale et dans le circuit de ballastage causait des dommages structuraux aux réservoirs. Même si les ingénieurs veillaient à ce que la ligne de conduite au mazout ne surchauffe pas lorsque le submersible s'engageait dans des mers plus tempérées, le gel des systèmes du pont et de la salle des machines demeurait le problème le plus fréquent chez les navires étrangers qui naviguaient dans des climats froids et dans des eaux couvertes de glace. Jusqu'à présent, ces complications liées aux joints d'arbre d'hélice auraient immobilisé un grand nombre de bâtiments de guerre.

6

Bertrand et Anna Valois prévoyaient des fêtes de Noël et du jour de l'An des plus calmes et, pour ne pas les faire mentir, le jour de la Nativité une tempête de neige, comme on en voyait rarement, cloîtra les habitants dans leur chaumière. Impossible de se rendre à l'église pour entendre la messe de minuit pas plus que de visiter la parenté. Se sentant prisonnière de Dame Nature, Anna harcelait son mari pour qu'il déblaie au moins le sentier menant jusqu'au chemin. Était-ce le fait d'être enceinte qui rendait Anna si nerveuse et craintive ? Après avoir d'abord catégoriquement refusé de sortir dans la tempête, à bout de patience, Bertrand finit par céder et accéda à la demande de sa femme. Habillé comme un ours, le cou immobilisé par un long foulard de laine, le jeune homme déboula les marches de l'escalier pentu plus qu'il ne les descendit. Maladroitement, il réussit à se remettre sur pieds et commença à dégager autour de lui. Les mains rivées au manche de sa pelle de bois, Bertrand agissait rapidement. D'un geste leste, il soulevait la neige pour la rejeter pardessus son épaule. Aussi déterminé que le pelleteur, le vent reprenait les flocons et d'un seul coup saupoudrait la partie précédemment nettoyée. Au chaud dans la maisonnette, Anna avait gratté avec l'ongle de son pouce un coin de la vitre givrée afin de libérer un petit espace à la hauteur de

ses yeux. Le nez collé contre le carreau glacé, la jeune femme regardait son mari se battre contre les éléments et n'éprouvait qu'une envie : rire. Bertrand augmentait la cadence, tentant désespérément de faire reculer la frontière neigeuse. Que ne ferait-il pas pour satisfaire sa belle Anna ? Puis au bout d'un certain temps, il déclara forfait. Devant la férocité du vent qui ne faiblissait pas et bouleversait tout sur son passage, il abdiqua et rentra dans la maison.

— Saint simonac ! J'en peux plus, j'étouffe !

Consciente de l'aberration de sa demande, la jeune épouse essaya d'abrier son erreur de jugement.

— Viens te réchauffer, dit Anna en se faisant câline, mais avant tout, je t'en prie, va te secouer sur la galerie et désape-toi sur le tapis.

Obéissant comme un enfant à sa mère, Bertrand retourna dehors et tenta de se libérer de la neige qui adhérait à son parka, puis estimant sa femme satisfaite, il suspendit son manteau au crochet près de la porte. Retrouvant la chaleur bienfaisante, Bertrand avança de quelques pas et tendit ses mains raidies au-dessus du poêle. Immédiatement la tiédeur enroba ses doigts, pour ensuite envelopper la paume, faisant lentement disparaître la couleur rougeâtre qui les teintait. Il ressentait des picotements jusqu'au bout des ongles si bien qu'il aurait juré que des dizaines d'aiguilles s'amusaient à le torturer.

— Je regrette, ma belle Anna, mais aujourd'hui, on n'ira pas plus loin qu'ici. Je n'arrive même pas à dégager l'entrée de la maison, alors imagine le fouillis qui doit régner sur la route. Le décor doit être cul par-dessus tête.

— Pour se rendre où, de toute façon ? soupira la jeune femme qui se reprochait d'avoir exigé que son mari déblaye le chemin. Tout comme nos familles, les conditions

météorologiques nous ont tourné le dos. D'ailleurs, ni les Poudrette ni les Valois n'ont eu le cœur de nous inviter à célébrer Noël avec eux.

En disant ces mots, Anna retourna à la fenêtre et y accrocha sa tristesse. De nouveau, elle gratta du bout de l'ongle le coin de vitre qu'elle avait déjà éclairci. Mais avait-elle la berlue ? Voici qu'elle venait de voir passer une ombre dans le blizzard. Curieuse, elle se rapprocha davantage et découvrit une personne pliée en deux pour résister à la force du vent et qui avançait péniblement dans la neige. Vraisemblablement, ses efforts semblaient vains.

— Regarde là-bas, ordonna Anna à Bertrand, on dirait qu'il y a quelqu'un ! Il doit être perdu. Par charité chrétienne, fais-le rentrer. Personne n'oserait mettre un chien dehors par une pareille tempête, encore moins un homme. C'est Noël après tout !

En prononçant ces mots, Anna se sentit mesquine. N'avait-elle pas exigé que son mari pellette malgré la poudrerie ? Bertrand attrapa son manteau, le jeta sur ses épaules et entrouvrit à peine le battant en criant à l'inconnu :

— Hé l'ami ! Viens par ici !

Sous la bourrasque, l'homme ne bougeait plus et s'efforçait de contrer le vent. Même s'il mettait sa main à la hauteur des yeux, afin de retrouver la route, il avançait vraisemblablement à l'aveuglette. Toute sa concentration était mobilisée à s'orienter si bien que l'égaré ne comprit rien à l'invitation lancée pas plus qu'il ne vit pas le bon samaritain, qui sur le pas de sa porte, le hélait.

— Hé l'ami ! Viens te réchauffer, hurla Bertrand une seconde fois.

Au deuxième appel, l'inconnu tourna la tête du côté où il crut percevoir une faible voix. Debout dans la

tourmente, un homme lui faisait de grands signes. Lentement, il changea sa direction, se fraya un chemin jusqu'à la maisonnette, monta l'escalier et se retrouva nez à nez avec son compagnon de travail.

— Smith ! s'exclama Bertrand en apercevant l'étranger.

L'Allemand fut tout aussi surpris que son hôte. Le pauvre hère était frigorifié. La figure cireuse, les cils couverts de fins cristaux et la goutte au nez, il se glissa dans l'ouverture de la porte entrebâillée.

— Sainte bénite ! Veux-tu bien me dire d'où tu arrives ?

Pour toute réponse, Smith leva sa face pâle où plusieurs plaques blanchâtres apparaissaient.

— Mais tu as des engelures ! Vite, déshabille-toi et viens te chauffer.

Lorsque Smith enleva ses mitaines épaissies par les mottes de neige, Bertrand aperçut deux mains raidies par le froid.

— Ma femme, ordonna immédiatement le jeune homme, prépare du thé bouillant.

Le teint livide, Smith se laissa mener vers le poêle.

— J'imagine que tes pieds ne sont pas en meilleure condition, lança Bertrand. Ôte tes chaussons.

L'étranger s'exécuta difficilement. Durant ce temps, le maître des lieux poussa une chaise de cuisine devant le feu et obligea Smith à s'asseoir.

— Maintenant, tu vas m'expliquer. Par quel effet du bon Dieu t'es-tu rendu jusqu'ici ?

Tournant son visage vers son interlocuteur, Bertrand fut à même de constater que la peau de la figure commençait à prendre une coloration plus normale. Face à l'interrogation de son compagnon de travail, Smith comprit qu'il s'était perdu. Il expliqua avoir voulu faire une promenade sur le bord du fleuve du côté de Saint-Anne-

de-Sorel. Il aimait marcher sur les berges paralysées de la rivière, figées dans le décor hivernal. Puis le ciel avait pris la couleur du plomb, ce qui prédisait la tempête. Le temps de le dire et la neige commençait à tomber lentement, puis le vent se mettant de la partie, il souffla sans retenue les fins flocons pour finalement fouetter tout le paysage. Lorsqu'il voulut rebrousser chemin, il était déjà rendu trop loin ; il ne discernait plus la grève ni les clochers de Sainte-Anne et encore moins ceux de Saint-Pierre-de-Sorel. Comme il devenait de plus en plus difficile et dangereux de marcher en sautant sur les packs, il jugea que continuer serait suicidaire. Et c'est à ce moment qu'une immense crevasse s'ouvrit sous ses pieds. Derrière lui, l'eau noire le narguait et avalait la neige à pleine gueulée. Impossible de revenir sur ses pas. La seule solution était d'avancer. Faisant confiance à sa boussole intérieure, il se persuada qu'elle le mènerait nécessairement quelque part.

— Tu as traversé le fleuve ?

— Si tu le dis, reprit laconiquement le rescapé.

— Apprécie la chance qui t'a amenée jusqu'ici, car tu aurais pu périr dans la tempête ou carrément te noyer, cela s'est déjà vu. Aujourd'hui, tu dois ta bonne fortune à Anna.

En entendant le prénom de la femme, l'étranger se souvint du repas frugal que Bertrand avait partagé avec lui à Marine Industries.

— Vous faites de bons cretons, madame Valois.

Anna lui adressa un sourire comme elle en faisait rarement. Enfin, en voilà un qui aimait sa cuisine.

— Eh bien, je pense que vous devriez y goûter encore, reprit le cordon-bleu, car vous ne pourrez pas repartir de si tôt. Avec cette tempête, il serait inhumain de vous mettre dehors. Vous allez donc partager notre repas de

Noël. Qui m'aurait dit que je recevrais de la visite aujourd'hui ?

Anna laissa les hommes jaser entre eux et commença à s'activer dans la cuisine. Elle ouvrit la porte du fourneau, d'où s'exhala une agréable chaleur, et y enfourna une tourtière et un pâté au poulet. Elle pela quelques pommes de terre qu'elle fit bouillir. Sur la table, elle étala sa plus belle nappe, sortit deux chandeliers du buffet, installa les couverts, puis déposa le pot de betteraves et le plat de cretons en plein centre.Une grosse motte de beurre et quelques tranches de pain de ménage complétèrent la mise en place.

— À table ! cria Anna une trentaine de minutes plus tard.

Courbaturé d'avoir pelleté, Bertrand se leva lentement, comme s'il avait soudainement vieilli de dix ans et invita Smith à le suivre. Il se tint debout derrière sa chaise et indiqua à l'étranger le banc adossé au mur, gardant libre le siège qu'Anna occupait d'habitude et qui lui permettait d'aller et de venir à sa guise. La jeune femme fit le service et déposa de généreuses portions dans les assiettes des deux hommes, ne remplissant la sienne qu'à moitié. Même en ce jour festif, elle suivait à la lettre les recommandations du docteur Fallu. « Mangez suffisamment, mais pensez toujours qu'un gros bébé sera plus difficile à accoucher, surtout pour une primipare. » Bien éduqué, l'étranger attendit que la maîtresse de maison se soit installée à la table et que Bertrand eût récité le bénédicité avant d'attaquer son repas. En moins de deux, il avala le contenu de son assiette, puis entama les cretons qu'il étendit généreusement sur son bout de pain. Anna le regardait se repaître et fut surprise de voir que son appétit ressemblait à celui d'un fauve qui n'avait pas mangé depuis quelques jours.

— Vous remettez ça, monsieur Smith ? demanda Anna en tendant la main vers le plat vide.

Joignant le geste à la parole, Anna poussa sa chaise pour se lever.

— Reste assise, lui dit son mari, je m'en occupe.

Cette fois, Bertrand servit à son invité une portion plus modeste. Celui qu'on appelait l'étranger s'empressa d'engouffrer aussi rapidement la deuxième assiettée.

— Ça te change du salami, hein ? s'amusa Bertrand.

Pour toute réponse, il ne reçut qu'un signe de tête. La panse bien pleine, Smith commença à bâiller, mais se garda bien de le laisser paraître. D'un large sourire qui découvrait ses dents brunes, il remercia la cuisinière en se flattant la bedaine.

— Attendez de goûter à ma tarte au sucre, lança Anna en lui servant une portion qui faisait à elle seule près du quart de la pâtisserie.

Voici qu'un ballet débuta, allant de l'assiette à la bouche. En quelques goulées, Smith avait englouti son dessert et raclait déjà le fond de son plat.

— On termine ça par une bonne tasse de thé ? demanda Bertrand.

Encore un signe de tête pour toute réponse. Une fois le liquide chaud avalé, Smith offrit de laver la vaisselle. C'était le minimum qu'il pouvait faire pour remercier son hôtesse, mais Bertrand lui arracha le torchon des mains et lui ordonna de regagner sa chaise près du poêle. Les tasses n'étaient pas tout à fait asséchées que la taupe nazie piquait du nez, ronflant aussi fort que l'orgue de mademoiselle Latour. Un seul regard suffit à Bertrand et Anna pour qu'ils éclatent de rire.

— On dirait qu'il n'avait pas mangé depuis un mois, confia Anna à son mari.

— On sait bien, il ne bouffe que du maudit salami.

Au bout d'une heure, l'invité commença à se réveiller.

— Tiens, tiens, voilà que notre ours revient à la vie ! s'exclama Bertrand.

— Je dois m'en aller maintenant, déclara un Smith mal éveillé. Il se fait tard et la nuit compliquera mon retour.

— Oh là, l'ami ! Ça paraît que tu ne connais pas le coin. Il est impensable que tu repartes pour Sorel. Tu as vu ce temps ? La tempête ne s'essouffle pas et il faudrait être à moitié fou pour reprendre le chemin.

— Mais…

— Il n'y a pas de mais, tu couches ici et demain, on en reparlera, répliqua Bertrand. À moins que tu ne veuilles te suicider…

L'Allemand ne trouva aucun argument pour contredire son hôte. Acceptant sans grand enthousiasme de dormir chez les Valois, Smith retourna à sa chaise devant le feu. Bertrand traîna la catalogne de plancher près du poêle, puis se mit en frais de la plier en quatre de manière à créer une épaisseur suffisante pour préserver les os de l'étranger. Au même moment, Anna arriva avec deux couvertures de laine.

— Tenez, avec ça vous ne devriez pas trop geler, dit-elle en préparant un lit improvisé.

Durant une bonne partie de la nuit, le maître des lieux entendit son obscur invité qui arpentait la minuscule résidence. Visiblement, il marchait de long en large, ce qui faisait craquer les lattes de bois qui n'étaient soutenues par aucune fondation. Smith se sentait comme un loup dans une cage. Que Bertrand et sa femme démontrent tant d'égards envers lui contrecarrait sa nature introvertie, sans compter que l'excès de cretons lui labourait férocement l'estomac.

À force de virailler dans tous les sens, Ed Smith prit une décision. Malgré la générosité et la gentillesse de ses hôtes, il n'attendrait certainement pas ici que la perturbation atmosphérique se calme. Sans demander son reste, l'homme replia les couvertures, replaça la catalogne et s'habilla. Lentement, il ouvrit la porte et, sans bruit, sortit dans la tourmente. Si sa boussole intérieure l'avait menée jusqu'ici, elle saurait lui indiquer son port d'attache. Sans lune et sans étoile pour éclairer la blancheur de la neige, la taupe allemande obliqua vers ce qu'elle pensait être le bon chemin. Puis, plus rien. L'homme avait disparu dans la nuit.

Quelle ne fut pas la surprise de Bertrand et Anna lorsqu'ils se levèrent. Personne, Smith s'était volatilisé. Seules les couvertures témoignaient du passage de l'étranger dans leur maison. Bertrand se précipita vers la fenêtre, mit sa main sur la vitre givrée afin de faire fondre la fine couche de glace et ne décela aucune trace dans la neige, ce qui signifiait que son invité avait déserté depuis quelques heures.

— D'après moi, il y a un bon bout de temps que notre homme est parti, déclara-t-il à Anna. Tu me parles d'un maudit fou !

— En tout cas, reprit sa femme, nous aurons fait notre devoir de chrétien.

— Notre devoir, notre devoir ! Je n'ai pas envie qu'il finisse comme le moine.

— Qu'est-ce que tu racontes là ? demanda Anna en rallumant le poêle.

— Tu ne connais pas la légende de l'île du Moine ? Il paraît qu'un religieux, parti de Trois-Rivières en direction de Sorel, fut surpris dans une terrible tempête. Ne pouvant plus avancer tellement la neige tombait dru et en

abondance, il se laissa tomber à genoux, implorant Dieu de le réconforter et de lui indiquer le chemin, mais voilà que le saint homme se pétrifia net sur place. Les Indiens le trouvèrent le lendemain matin. Il avait gardé sa position de prière. L'île du Moine venait d'être nommée.

— Seigneur Dieu, arrête, tu me donnes des frissons.

— J'espère que rien de semblable n'arrivera à notre étranger.

Pendant que Bertrand et Anna constataient la disparition de leur invité et épiloguaient sur les dangers qui le guettaient, Smith apercevait les clochers de Saint-Pierre-de-Sorel. Il poussa un grand soupir de soulagement et s'arrêta le temps de s'allumer une cigarette. Figé sur place comme un bonhomme de neige, il ne regrettait pas les risques qu'il avait pris. Il avait reçu une formation paramilitaire dans les camps de survie nazis, puis dans l'intention manifeste de résister à toute condition périlleuse, voir extrême, les meilleurs instructeurs l'avaient durement soumis à de rudes épreuves. Après quelques instants, il jeta son mégot par-dessus son épaule et recommença à marcher. Son pas pesait lourdement et parfois, il s'enfonçait jusqu'à mi-cuisse dans les lames de neige sculptées par la poudrerie. Ressemblant davantage à un revenant qu'à un être humain, Smith finit par atteindre la grève et de là, accéder à la rue Augusta. Il semblait être le seul vivant à se déplacer dans la ville. Par ce temps, même les chiens refusaient de mettre le museau dehors. Heureusement, la petite pension où il demeurait se

profilait à l'horizon. Comme s'il s'attaquait à l'Everest, lentement, à bout de souffle, il gravit l'escalier en s'agrippant fortement à la rampe et finalement posa le pied sur la dernière marche, tout comme s'il s'agissait d'un podium olympique. D'une main raidie par le froid, il tourna la poignée de la porte qui lui donnait accès à sa misérable mansarde. D'un bloc, sans geste superflu, il se laissa tomber sur le lit et sombra dans l'inconscience, quittant la planète bleue.

Ed Smith dormit vingt-deux heures d'affilée. Lorsqu'il émergea de son état comateux, il se rappela qu'il avait rendez-vous avec Hanz Van, un agent secret travaillant pour le compte de l'ambassade allemande à Ottawa. Sa mission à Sorel tirait à sa fin et les hautes instances nazies commençaient à s'impatienter. Il leur fallait absolument la composition de l'acier formant les pales des hélices des navires canadiens, dont l'alliage résistait aux glaces polaires. Souvent, les ailettes propulsives gelaient et tordaient, gardant les sous-marins qui voulaient faire surface prisonniers des immenses blocs d'eau congelée.

Après une toilette sommaire, Ed Smith changea de vêtements et se rendit à la taverne Lambert. À 10 h, l'établissement était quasiment vide. La taupe choisit quand même une table retirée et commanda une bière. Vivant un de ses bons jours, le patron du débit entama la conversation :

— Ça fait un bail que je vous ai vu, commença le tenancier.

— Apportez-moi une Molson, ronchonna Smith. J'ai un terrible mal de tête et j'ai besoin de silence.

— Mille excuses ! Mieux vaut ne pas brusquer le monsieur, ce matin ! marmonna le propriétaire en retournant derrière son comptoir.

Tel que l'immigrant l'avait demandé, le tavernier déposa la bière sur la table, mais si violemment que la bouteille valsa sur son assise. Inutile de faire de belles façons à ceux qui ne les apprécient pas. S'attaquant à sa Molson, Smith en cala la moitié d'une seule gorgée. Il n'avait ni bu ni mangé depuis qu'il avait quitté l'île aux Corbeaux. L'esprit encore embrumé, l'homme s'accouda et, penchant la tête vers l'avant, passa une main tremblante dans ses cheveux rêches. Durant quelques minutes, il ferma les yeux et tenta de réfléchir, mais son cerveau fonctionnait au ralenti. Peut-être sa pensée était-elle coincée entre deux blocs de glace ? Au bout d'un moment, Smith perçut un mouvement près de lui et écarquilla les yeux pour savoir qui osait le déranger. Sur la chaise en avant de lui, un homme aussi pâle que maigre était déjà assis. Déboutonnant son lourd paletot, le nouvel arrivant sortit lentement un paquet de Player's de la poche de son veston et offrit une cigarette à son vis-à-vis. Smith devina immédiatement que ce type au regard fuyant était celui qu'il attendait. Hanz Van ne se présenta pas et n'avait nul besoin d'identifier celui qui se trouvait devant lui. Peu de mots furent échangés, car les espions évoluaient dans un monde parallèle où les gestes et les paroles valaient leur pesant d'or.

— Patron, la même chose pour monsieur, cria Ed Smith en levant son bras.

Le rendez-vous fixé par l'ambassade allemande avait pour but de transmettre des secrets industriels, d'une part, et de l'autre, attribuer au transfuge sa nouvelle mission. À la dérobée, Hanz Van se pencha pour supposément rattacher un lacet dénoué de sa botte et, en catimini, glissa sur les genoux de Smith un stylo dans lequel un papier codé, étroitement enroulé, révélait au récipiendaire sa

prochaine assignation. Smith récupéra le crayon et discrètement le fit disparaître dans la poche de sa chemise. Puis les deux hommes s'intéressèrent à leur bière, jetant du même coup un regard inquisiteur aux nouveaux habitués qui, à cette heure, commençaient à envahir le commerce. Rien de suspect. Smith s'accorda quelques minutes et cala le reste de sa Molson. À son tour, l'espion transmit les résultats obtenus sur les activités de Marine Industries et plus spécifiquement sur la composition exacte de l'acier austénitique. Dès que Hanz Van reçut le rapport de la taupe, il vida sa chope d'un trait, puis se déplia sur toute sa longueur, signifiant à son vis-à-vis que leur entretien était terminé. Sans d'autres saluts, le contact de l'ambassade se dirigea vers la porte et sortit dans la lumière du soleil hivernal. Il fallut tout de même un peu de temps avant que Smith paye les consommations et s'oriente vers la rue Augusta. Aujourd'hui, l'espion allemand prenait congé. De toute façon, son travail n'aurait pas été bien fait tellement il se sentait fatigué et abattu. Il ne rentrerait que demain, prétextant avoir attrapé un coup de froid après sa virée à l'île aux Corbeaux. D'ailleurs, si jamais on revendiquait une preuve, Bertrand Valois pourrait témoigner en sa faveur.

Mais on a beau être un transfuge pour le compte d'une super puissance, il arrive que les choses ne se passent pas exactement comme prévu. Face à un afflux constant de main d'œuvre, Marine Industries pouvait se permettre d'être indépendante et ne tolérait aucune absence chez ses employés, à l'exception d'une grave maladie rendant le travailleur grabataire et encore là, l'aciérie exigeait un rapport médical bien étoffé. Il y avait suffisamment d'hommes qui cherchaient de l'ouvrage pour garder un salarié qui, pour une raison ou une autre, ne se présentait

pas à son poste. À peine Ed Smith avait-il retrouvé sa torche et son masque à souder qu'il fut demandé au bureau du personnel. L'employé anticipait le motif de cette requête et reprit pour lui-même l'alibi invoqué, le jugeant acceptable. Mais c'était mal connaître les règles imposées par Ludger Simard. Sans pouvoir se disculper ni prononcer le moindre mot pour sa décharge, l'espion fut licencié *manu militari* et sans autre forme de procès.

— Allez ramasser vos objets personnels, monsieur Smith. Vendredi vous pourrez passer à nos bureaux où nous vous remettrons votre paye.

Smith s'autorisa un dernier sourire avant de quitter Ludger Simard. Il avait triché et s'était approprié des informations utiles à son pays. Tout compte fait, qu'il soit congédié était dans l'ordre des choses. Si jamais Ludger Simard venait à savoir que des chantiers navals de Kiel sortiraient des sous-marins avec des hélices portant la signature de Marine Industries, Ludger serait mûr pour une attaque cardiaque.

Le 26 décembre au matin, Bertrand fut étonné d'apercevoir que son compagnon de travail manquait à l'appel. L'étranger avait-il éprouvé quelques difficultés à se rendre à Sorel ? Rien de surprenant. Il y avait un prix à payer pour se moquer du danger et il fallait le verser comptant. Bertrand se reprochait d'avoir mésestimé la volonté du grand Smith de vider les lieux. Avait-il quelque affaire si importante à régler ?

Le lendemain, au moment où tous les employés

étaient à l'œuvre, douillettement emmitouflé dans son manteau de chat sauvage jaune, Ludger Simard se présenta au chantier numéro 2. Flanqué de Rosaire Lemoine, le cadre se faufila entre les baux et pénétra plus avant dans la cale de la corvette en construction. En une économie de mots, l'homme fit connaître le nouveau soudeur à l'équipe, scellant du même coup le sort d'Ed Smith et mettant un terme à la rumeur de son congédiement. Laissant la recrue vedette aux bons soins de ses collègues, le chef d'entreprise fit volte-face et retourna dans son bureau surchauffé. La différence entre Ed Smith et le dénommé Lemoine était d'autant plus frappante que l'un était long, lent et taciturne, tandis que le second était court, rapide et d'humeur joviale. Rosaire Lemoine était passé maître dans le maniement de la torche, car depuis déjà cinq ans, l'homme mettait toute sa détermination à la confection de chaudières au mazout qui alimentaient les navires. Ainsi, l'audacieux n'avait nullement besoin qu'on l'initie à l'abc de la soudure même qu'il pourrait en montrer à ses compagnons. Tout attentionné à sa nouvelle tâche, le spécialiste attrapa le masque protecteur et casa l'anneau intérieur sur son occiput. Saisissant la torche d'une main ferme, il ouvrit la bonbonne d'acétylène de l'autre et, d'un geste que donne l'habitude, il empoigna le briquet et provoqua l'étincelle. Il ne lui restait qu'à ajuster la flamme et à découper les pièces d'acier. D'un coup de tête, il fit basculer le masque, qui tomba en place devant sa figure, et se mit immédiatement au travail. Lorsque le sifflet, annonçant l'heure du midi, déchira l'air alourdi par la fumée des dizaines de chalumeaux brûlant le métal, Rosaire se rendit à sa case, attrapa sa boîte à lunch et suivit la procession d'affamés qui s'entassaient dans le petit local assigné pour la pause. Nullement mal à l'aise de se

retrouver avec des gars habitués de partager le repas ensemble, Lemoine se tut durant quelques minutes, question d'apprécier ce moment où chacun se permettait de relâcher la tension. Voyant que certains s'amusaient à tirer la pipe de leurs voisins faisant d'eux des victimes volontaires, Lemoine se mit à raconter des histoires. D'innocentes au début, ses blagues devenaient de plus en plus salaces, ce qui nourrissait la gaillardise de ses compagnons. Rapidement, l'heure du lunch commença à être des plus enjouées, si bien que les rires ne se limitaient plus à la petite salle, mais retentissaient à travers le long corridor.

Visiblement, le taciturne mangeur de salami ne manquait à personne. Le vendredi en fin de journée, au moment de leur départ, les employés se rendaient au département de la comptabilité et faisaient la file afin d'obtenir leur chèque de paye, juste compensation pour le travail effectué. Bertrand n'avait pas à se plaindre. Il avait un bon gagne-pain, peut-être monotone, mais au moins il pouvait mettre du beurre sur la table, ce que d'autres ne pouvaient se permettre. Après s'être octroyé une bière ou deux à la taverne en compagnie de ses amis, Bertrand gardait pour lui quelques dollars comme argent de poche et donnait le reste à sa femme. Anna comptait chaque cent et économisait tout ce qu'elle pouvait. Depuis sa tendre enfance, elle possédait un vieux cochon de plâtre rose amputé d'une oreille. À travers l'étroite fente placée sur le dos de l'animal disgracié, Anna poussait les quelques dollars pliés en quatre et, semaine après semaine, le ventre du goret se remplissait. Côté budget, Bertrand avait une confiance aveugle en sa femme. Celle-ci tenait les cordons de la bourse bien serrés, notant scrupuleusement les entrées et les dépenses dans un petit cahier d'étudiant

qu'elle gardait à portée de main dans le tiroir fourre-tout de la cuisine. La future maman acceptait de rester dans cette masure pour un certain temps, mais lorsque la famille s'agrandirait, Anna et Bertrand s'étaient juré de trouver une maison plus confortable. Et il y avait toujours ce rêve de posséder une terre et ça, on ne la paierait pas avec des prières.

Après des mois vifs et piquants où les tempêtes se succédèrent les unes après les autres, le printemps était aussi attendu qu'une bénédiction divine. Jamais aucune saison n'avait été tant espérée. Peu économe de ses rayons, le soleil prenait de la force et s'acharnait à faire disparaître ce que l'hiver avait laissé à la traîne.

— Les bancs de neige baissent à vue d'œil, disaient les vieux, on risque d'avoir les pieds dans la flotte.

Le Saint-Laurent, ayant déjà reçu sa large part des précipitations hivernales, s'apprêtait à boire une tasse supplémentaire. Voici qu'en amont, les Grands Lacs, l'Outaouais et ses nombreuses rivières tributaires, de même que tout le bassin hydrographique de Chambly et du Richelieu travaillèrent de concert pour déverser leur surplus d'eau et de packs dans le puissant fleuve. Toujours figé sous son couvert glacé, il n'en fallait pas plus pour que le Saint-Laurent vienne à manquer d'espace et qu'il arrondisse le dos, comme un chat qui s'éveille, et se débarrasse de ce qui l'encombrait. Dans une anarchie totale, il se mit à soulever de gigantesques blocs de glace qui, ne sachant où aller, se chevauchaient et se hissaient les

uns sur les autres, cherchant un endroit pour expirer. La puissance dégagée par cette bourrade faisait culbuter les immenses morceaux de glace jusque dans les chenaux exigus. À la manière d'un tamis, ces fins passages laissaient couler l'eau qui, sans prendre garde, noyait le décor, repoussant les packs sur les berges. Mais le sol encore gelé n'était pas prêt à recevoir ce don de la nature, si bien que chaque printemps, l'archipel était submergé et risquait de rétrécir comme autant de peaux de chagrin.

À l'île aux Corbeaux, protégée par l'île de Grâce, la débâcle se fait moins violente qu'ailleurs, mais le terrain sur lequel était bâtie la maison des Valois fut inondé en l'espace d'une seule journée. Les morceaux de glace qui s'accrochaient à la côte friable grugeaient les berges et modelaient sans retenues les bordages, puis les blocs broyés par le chenail se soulevaient complètement et déposaient les riches alluvions arrachées au passage.

Les îliens travaillant dans les fonderies et aciéries de Sorel furent les victimes indirectes de la débâcle. Impossible de rentrer à la maison. Ceux qui durant tout l'hiver avaient marché sur les packs furent les premiers à rebrousser chemin lorsqu'ils aperçurent d'immenses trous s'ouvrir sous leurs pieds. La mouvance de la couverture glacée exigeait un équilibre à toute épreuve et un courage exceptionnel. Des téméraires, se pensant plus braves que leurs camarades, se félicitaient d'avoir trouvé un passage plus facile. Il fallait les voir monter à bord des chaloupes et se lancer dans l'eau libre de blocs de glace, quitte à sortir

de leur frêle esquif quand ils ne pouvaient plus avancer, et franchir les obstacles en poussant leur coquille de noix à travers l'embâcle. Indubitablement, ces marins d'occasion carburaient à l'adrénaline pure, démontrant un réel mépris du danger ainsi qu'un imperturbable sang-froid. Leurs gestes témoignaient de la véritable folie qui s'emparait des hommes. Lorsqu'une impasse devenait évidente, ces aventureux changeaient la direction de leur embarcation et regagnaient la rive en toute sécurité, se privant du même coup de coucher avec leur bourgeoise. La prudence était la mère de la sûreté et il valait mieux laisser au bon Dieu le temps de démêler l'écheveau fluvial.

Seule dans sa maisonnette de l'île aux Corbeaux, Anna commençait à s'inquiéter. Accrochée aux rideaux du salon, elle interrogeait le ciel, espérant que rien de fâcheux ne soit arrivé à son mari. La petite horloge lui indiquait que son amoureux aurait dû être de retour depuis longtemps. Il me manquerait plus qu'il soit pris sur un de ces blocs de glace mouvante, pensa-t-elle ! Que la Mère du Christ le préserve ! À cette heure, la nuit se faisait de plus en plus noire et aucune lune ou étoile n'allumait la voute céleste. Ce lourd manteau de ténèbres, ressemblant davantage à un linceul, ne prédisait rien de bon, sinon de la pluie. Comme si le niveau de l'eau avait encore besoin de monter ! À écouter le temps, on entendait des grondements et des craquements provenant du chenail aux Corbeaux. L'étroit passage broyait les morceaux de glace coincés entre les mors de l'étau qu'étaient devenues l'île de Grâce et l'île à la Pierre. Rien de bon ne sortirait de ce qu'on percevait au loin. Anna savait que le fleuve était gonflé à bloc par la crue et qu'à tout moment, la glace menaçait de se rompre. La future maman tentait de reprendre son calme et de maîtriser la folle du logis qui s'emparait de sa raison. Au

plus profond d'elle-même, des réminiscences resurgissaient du passé. Elle se mit à maudire les parents Valois qui avaient fait luire à Bertrand la possibilité de se donner à lui de leur vivant et qui, devant la grossesse d'Anna, s'étaient rétractés et les avaient durement rejetés. Si ces derniers avaient tenu promesse, Bertrand n'aurait pas risqué sa vie sur ce damné fleuve.

Et cette pluie qui ne cessait de tomber ! Anna contenait difficilement ses émotions quand elle sentit soudainement un liquide chaud couler entre ses jambes. Grand Dieu, qu'est-ce qui lui arrivait ? Elle ne savait plus retenir sa vessie ? Il ne manquait plus que ça ! La jeune femme attrapa la vadrouille et ramassa son dégât, puis changea de vêtements. Et si ce n'était pas de l'urine ? Le docteur Fallu l'avait avisé, qu'une fois rendue à terme, la poche des eaux pouvait crever spontanément. La peur d'accoucher toute fin seule la maintenait sur ses gardes. Seigneur ! Que devait-elle faire ? Et Bertrand qui n'arrivait toujours pas… Prenant de grandes respirations afin de chasser l'inquiétude et redevenir maîtresse de ses pensées, Anna tentait de réfléchir. Plus facile à dire qu'à faire. Avec cette pluie qui noyait tout, il était impossible de rejoindre le médecin, pas plus qu'elle ne pouvait avertir la sage-femme, ce qui lui aurait apporté un minimum de réconfort. Il lui fallait se décider, soit sortir dans la tourmente et chercher de l'aide ou rester à l'abri avec, pour seule compagnie, la peur qui lui labourait l'estomac. Prenant son courage à deux mains, Anna endossa son manteau qui ne boutonnait plus depuis longtemps, plaqua un foulard de laine sur sa tête et, au moment où elle se plia pour enfiler ses bottes de caoutchouc, une crampe lui barra le bas-ventre. Troublée, elle subissait les premières contractions en se disant qu'elle devait agir vite, mais avec

circonspection. Une fois la douleur disparue, Anna termina de se chausser. Direction, chez Estelle Desrosiers, sa voisine la plus proche. Avant de quitter son logis, la jeune femme jeta un coup d'œil derrière elle, puis passa la porte sans la fermer à clé. S'il fallait qu'elle se trouve coincée à l'extérieur ! Par ce geste, elle voulait montrer à son mari qu'elle n'était pas loin, si jamais il arrivait. Attrapant la rampe, elle descendit lentement. Il ne manquerait plus qu'elle se retrouve les quatre fers en l'air. Pataugeant dans l'eau jusqu'à la limite de ses bottes de pluie, Anna entreprit de marcher le demi-mille qui la mènerait chez Estelle. Très vite, elle constata que les ténèbres ne livraient pas facilement la petite route submergée. Comme elle regrettait de ne pas avoir apporté une lampe tempête, ce qui aurait sécurisé sa folle équipée ! Une seconde contraction la fit plier en deux, confirmant que le temps de l'accouchement était bel et bien arrivé. Devant la force de la douleur, Anna fut tentée de rebrousser chemin, mais il était aussi irrationnel que dangereux de revenir chez elle. Elle n'y trouverait personne. Il valait mieux continuer et demander de l'aide. La future maman craignait plus que tout de perdre la route et d'errer dans le chenail. Au loin, sur sa droite, la jeune femme distinguait des lumières qui clignotaient, mais elle conclut que ce devait être celles des maisons de l'île Lapierre. Tentant de s'orienter, Anna s'arrêtait souvent, laissant passer les contractions qui devenaient de plus en plus rapprochées. Maudissant Bertrand pour son absence, Anna se mordait les lèvres et dès que les pinces d'acier desserraient leur étreinte, libérant son ventre, elle reprenait son souffle, puis se forçait à avancer. La jeune femme perdit la notion du temps. Depuis combien de minutes ou d'heures errait-elle ainsi dans la nuit ? Finalement, au bout de ce qui lui parut une éternité,

Anna aperçut une faible lueur à travers les carreaux de la maison des Desrosiers. Un dernier effort, puis elle pourrait enfin toucher l'escalier et demander toute l'aide nécessaire.

— Bon Saint-Antoine ! Mais que faites-vous ici, madame Valois ? s'inquiéta Alfred Desrosiers en recevant la jeune femme dans ses bras. Estelle ! Viens vite, madame…

Le premier réflexe d'Alfred Desrosiers fut de soutenir sa voisine jusqu'à la première chaise qu'il trouva sur son chemin. Délaissant son cerceau à broderie avec humeur, Estelle se rendit dans la cuisine et aperçut son mari qui essayait d'asseoir Anna Valois.

— Sapristi, madame Valois, dit-il, aidez-vous, vous êtes aussi molle que de la guenille ! Estelle, donne-moi un coup de main ! Elle tourne de l'œil. Va vite chercher les sels.

Estelle Desrosiers n'eut qu'à faire quelques pas que déjà Anna se réveillait et recommençait à se plaindre.

— Mon doux Jésus, Alfred, elle est en train d'accoucher ! Transportons-la dans la petite chambre. On ne peut toujours bien pas la retourner chez elle.

Entre deux contractions, les bons Samaritains entreprirent de retirer bottes et manteau à celle qui ressemblait à un chat mouillé. Peine perdue, une crampe vint contrecarrer les intentions louables des secouristes qui durent patienter quelques secondes.

— Je crois que ton temps est arrivé, n'est-ce pas, dit Estelle à Anna ? Et pour que tu te sois rendue jusqu'ici, j'imagine que ton homme n'est pas là, hum ? On sait bien, par un temps pareil, il y a du retard partout.

Complètement exténuée par les efforts fournis pour se mettre en sécurité, Anna ne put contenir ses larmes et s'effondra dans les bras de sa voisine.

— En d'autres moments, je te laisserais pleurer et t'apitoyer sur ton sort, mais si tu ne veux pas accoucher

dans la cuisine, il faut te lever et regagner la chambre. Alfred, soutiens là et, de mon côté, je vais préparer les couvertures.

Ce qui fut dit fut fait. En femme d'action, Estelle commença par asseoir sa voisine sur le lit et sans attendre s'attaqua au manteau mouillé et aux bottes qu'Anna avait toujours dans les pieds.

— Voilà ! Maintenant tu peux te coucher et contracter tout ton saoul. Ton petit verra le jour au sec et à la chaleur. Et toi, mon Alfred, va placer une autre bûche dans le poêle et remplis les deux canards d'eau.

Estelle, ayant accouché de quatre enfants en pleine santé, retrouva les réflexes propres à la naissance. Jamais elle n'avait eu recours au médecin et encore moins aux sages-femmes qu'elle appelait à tort des faiseuses d'anges. Puis la voisine commença à transporter des draps, des serviettes nettes, puis déposa un broc d'eau fraîche sur la table de chevet, l'unique meuble de la chambre mis à part le lit.

— T'inquiète pas, ma fille, je m'occupe de toi et lorsque tu repartiras d'ici, tu auras ton petit dans les bras. N'est-ce pas magnifique ?

En vérité, la future maman ne partageait pas l'enthousiasme d'Estelle et ne trouvait rien de drôle. Elle souffrait le martyre. Elle avait l'impression qu'une égoïne la coupait en deux, un peu comme ces femmes qu'on voyait au cirque et qui, une fois entrées dans une boîte, se faisaient découper. Durant une partie de la nuit, Anna subit les contractions qui, les unes après les autres, la menaient un peu plus loin dans la douleur et la peur de mourir en couches. Aucun être humain ne pouvait résister à semblable torture. Puis vers quatre heures du matin, les pleurs d'un nouveau-né envahirent la maison.

— Voilà, tu as fait ça comme une grande, la félicitait la matrone en lui présentant un minuscule garçon qui criait sa volonté de vivre de toute la force de ses poumons neufs.

D'un geste instinctif, Anna cala son fils au creux de son bras et tira un bout du drap afin de le recouvrir et lui transmettre un peu de sa chaleur. Maternellement, elle souleva un petit coin du cocon qu'elle venait de tisser et commença à inspecter le petit homme qui avait pris racine dans son ventre. Le farfadet avait la figure aussi rouge qu'une framboise et sa bouche en cœur tétait déjà un minuscule poing fermé. Voici qu'Anna se mit à compter les doigts, les orteils, puis examina d'un œil satisfait l'ourlet de l'oreille miniature. Et dire que ce bébé, elle l'avait fait dans la grange avec Bertrand, démontrant toute la naïveté de leur premier amour. Depuis ce temps, l'enfant avait habité son ventre et pourtant, il restait un parfait inconnu pour elle. Puis sa pensée se détourna du petit et alla vers son mari. Maintenant, la peur de le perdre ne la taraudait plus, elle le savait en sécurité. Impensable de songer à la mort lorsque l'on vient de donner la vie. Cela devait être ainsi.

Dès qu'Estelle eût terminé de remettre un peu d'ordre dans la chambre, les premiers mots d'Anna furent pour exprimer sa gratitude et s'excuser de lui avoir fait passer une nuit blanche. Sa reconnaissance allait aussi à Albert qui lui avait ouvert la porte. N'eût été des Desrosiers, les choses auraient pu mal tourner. Anna ignorait comment les remercier pour tant de sollicitude. Hier soir, son intuition ne l'avait pas trompée au moment de se lancer dans sa folle équipée, sachant d'instinct ce qui était bien pour elle et son précieux fardeau.

— Maintenant, suggéra Estelle, il faut te reposer et refaire tes forces au plus vite.

Estelle ouvrit le tiroir de la table de nuit, plia une serviette jusqu'à ce qu'elle soit de la bonne dimension et y coucha l'enfant.

— Voilà, mon tout-petit, tu devras te contenter de ce lit de fortune en attendant que ta maman puisse retourner chez toi.

C'est en pensant à son bonheur que l'endormissement vint surprendre la nouvelle accouchée. Il était six heures et le soleil pointait à l'horizon. La pluie avait renoncé à faire davantage de dommage et s'était retranchée dans ses quartiers printaniers. Habitant encore leurs rêves, les enfants Desrosiers furent tirés de leur couchette. Leur nuit avait été courte, car ils avaient entendu le bruit causé par l'arrivée de leur voisine, mais étant donné les circonstances tout à fait particulières, ils avaient eu l'ordre de rester cantonnés dans leur chambre. Malheureusement, leur sommeil perturbé n'était pas une raison suffisante pour manquer l'école. Avant de partir, chacun voulait voir le drôle de lutin qui reposait dans un tiroir. Aujourd'hui leur père les conduirait en chaloupe tellement l'eau avait monté. En amenant sa progéniture en classe, Alfred avait reçu la charge d'arrêter au presbytère afin d'avertir le curé qu'il aurait à baptiser bientôt. Du même souffle, il devait communiquer avec la direction de Marine Industries pour qu'on prévienne Bertrand Valois de la naissance du bébé. Celui-ci avait probablement trouvé refuge à l'hôtel comme le faisaient la plupart des gars lorsque le fleuve n'est pas praticable. Pour le peu qu'il connaissait de l'individu, Albert jugea qu'il n'avait pas traversé, évitant de mettre sa vie en péril.

Estelle laissa dormir Anna jusqu'à ce que son fils réclame à boire. Ça donne soif, venir au monde… et il faut refaire ses forces ! Toujours aussi attentionnée, cette

dernière se présenta dans le but d'assister la maman au moment de la première tétée. Par la suite, Anna se débrouillerait seule. Discrètement, faisant preuve de patience et de doigté, Estelle seconda la nouvelle maman, tout en s'assurant du coup que le bébé tète bien. Au début, Anna se sentit inquiète et ne trouva pas l'allaitement agréable, mais selon les dires de sa bonne fée, tout rentrerait dans l'ordre et, dans peu de temps, elle apprécierait le contact intime avec son enfant.

Lorsque Bertrand reçut la directive de se rendre au bureau du personnel, il se montra surpris, puis tracassé. Qu'est-ce qu'on lui voulait ? Avait-il fait une coche mal taillée ? Dès qu'il entra dans la pièce où trônait Ludger Simard, il fut accueilli avec un grand sourire et une main tendue.

— Félicitations, tu es le papa d'un gros garçon. Ta femme a accouché cette nuit, déclara d'un trait le supérieur.

Bertrand ne savait pas s'il devait rire ou pleurer. S'il était père, cela signifiait qu'Anna avait donné naissance sans aucune aide.

— Et Anna ? s'enquit immédiatement le soudeur.

— De ce côté, tout semblait correct, mentit celui qui n'avait eu aucune nouvelle de la mère. Quoi qu'il en soit prend le restant de ta journée, termina le directeur.

Bertrand courut vers le vestiaire et attrapa son manteau. Il se posait une question qui à elle seule valait son pesant d'or. Hier, l'embâcle empêchait tout homme sensé de traverser le Saint-Laurent. Ce matin, la situation devait être semblable ou pire. Le nouveau père gagna le bord du fleuve et évalua ses chances de rentrer à l'île aux Corbeaux. Ses probabilités de réussite s'avéraient à peu près nulles. De toute évidence, les blocs de glace encombraient encore la route vers Saint-Ignace rendant le

passage impossible. Il fallait être complètement fou pour tenter d'aller sur la rive nord. Et si… Et s'il essayait du côté de Sainte-Anne-de-Sorel ? Peut-être que les packs seraient moins tassés et qu'il pourrait sauter d'un à l'autre ? Bertrand entreprit donc l'interminable marche vers Sainte-Anne. Dans sa tête, il devait demeurer positif et n'envisager qu'une seule avenue, celle de la réussite. Sans réfléchir plus longtemps qu'il ne le faut, il commença par avancer prudemment. Au bout de quelques minutes, constatant que tout allait pour le mieux, il s'enhardit et allongea le pas. Il s'élançait sur les glaçons libérés de la masse compacte, atterrissant sur autant d'îlots flottants. Autour de lui, l'eau vive et bouillonnante se dépêchait de retrouver le lac Saint-Pierre. Parfois le morceau de glace était tellement petit qu'il calait légèrement lorsqu'il y mettait les deux pieds. Son équilibre devenait de plus en plus précaire. Bertrand avait besoin de plus d'espace pour bondir à nouveau. Il ne pouvait tout de même pas sauter les deux pieds joints. Puis, la peur s'invita. La peur que les packs soient de plus en plus distancés et qu'il ne lui reste en partage que l'eau trouble, froide et noire. La peur de ne plus pouvoir reculer, advenant le cas où il ne pourrait plus avancer. La peur de crever noyé, de ne plus revoir Anna et ce fils qu'il ne connaîtrait même pas. Ne sachant à qui adresser sa prière, il prit le Ciel à témoin et formula sa demande. En contrepartie, il promit de visiter et d'entendre la messe à la Basilique de Sainte-Anne-de-Beaupré durant dix ans.

De peine et de misère, pensant mourir à plus d'une reprise, Bertrand finit par arriver à l'île de Grâce. Dès qu'il toucha terre, il s'effondra sur un banc de neige, le reste étant noyé sous l'eau de fonte et la pluie tombée durant la nuit. Exténué, l'homme ferma les yeux et remercia la mère

de la Vierge de lui avoir gardé la vie. Jamais au grand jamais, il ne se lancerait plus dans une semblable aventure. Il prit tout de même quelques instants pour souffler avant de repartir, constatant l'ampleur de la catastrophe. Le mot était bien juste : une catastrophe. Le chenail aux Corbeaux débordait et l'île était presque disparue. Ayant de l'eau à mi-jambe, Bertrand avançait péniblement. Il lui fallut un temps fou pour se rendre jusque chez lui. En montant l'escalier, le cœur lui battait si fort dans la poitrine qu'il eut peur qu'il ne s'arrête. Au moment où il pénétra dans la maisonnette sur échasses, il trouva la porte fermée et les pièces vides. Anna n'y était pas. Encore une fois, une crainte sournoise revint le visiter. Il fallait qu'il retrouve sa femme et son fils. Ignorant quel bon Samaritain l'avait averti de la naissance du bébé, il ne pouvait donc pas s'y référer. Anna était intelligente et débrouillarde, il s'agissait de se mettre dans sa peau et de suivre sa logique. Elle n'avait certainement pu aller jusqu'à la maison du médecin, pas plus qu'elle n'avait pu se rendre chez la matrone demeurant à l'île Dupas. De plus, son orgueil ne l'autorisait pas à chercher du secours dans la famille, que ce soit du côté des Valois ou des Poudrette. Peu de personnes habitaient l'île aux Corbeaux. Peut-être avait-elle trouvé refuge auprès de leurs plus proches voisins, les Desrosiers ? C'était probablement l'option la plus simple et la plus logique. Ramassant ce qui lui restait de forces et mouillé comme une soupe, Bertrand détacha la chaloupe qu'il avait placée sous la galerie et entreprit de ramer. Le demi-mille le séparant des Desrosiers lui parut affreusement long. Rendu aux limites de la terre d'Alfred Desrosiers, il obliqua vers la maison peinte en vert et attacha sa barque au poteau du balcon, puis d'une seule volée, il grimpa les quelques marches émergées. Sans

attendre, il frappa à la porte et salua le grand gaillard qui lui ouvrit.

— Excusez-moi, commença-t-il.

— Anna ! cria Alfred. Ton homme est enfin arrivé.

Desrosiers évita toute question ou parole inutile et mena Bertrand jusque dans la petite chambre.

— Dieu soit béni, tu es en vie ! s'exclama Anna. Je ne sais combien de fois je t'ai enterré et déterré, soupira-t-elle en portant les mains de son mari à sa bouche. Regarde dans le tiroir, ton fils.

Aussi heureux que si on venait de lui offrir un royaume, Bertrand déposa un doux baiser sur les lèvres pâles de celle qui avait tant peiné, puis il s'étira le cou et aperçut son fils couché dans la tirette de la table de chevet. Le père quitta momentanément les mains de la mère, fit le tour du lit et s'approcha du meuble.

— Bonjour, Tom Pouce, je suis ton papa. On ne se connaît pas encore, mais nous avons ce qui reste de ma vie pour nous apprivoiser.

Et pour riposter, le bébé plissa le nez et y alla d'un long bâillement.

— Tu peux le prendre, offrit la maman.

— J'aurais bien trop peur de le casser.

— Je crois qu'il est très endurant, lâcha Anna. Demande à Estelle, il n'est pas si fragile que tu le penses.

En entendant son nom, celle qui avait joué le rôle d'accoucheuse se présenta dans le cadrage de la porte. Dans son dos s'appuyait l'homme qui avait accueilli la maman.

— Je ne sais comment vous remercier, articula Bertrand. Toute parole m'apparaît vaine et oiseuse.

— Jamais je n'aurais laissé une chatte mettre bas dehors par un temps pareil, à plus forte raison une jeune

femme en mal d'enfant, affirma Albert en riant. Anna a eu le courage de se rendre jusqu'ici, alors, il ne me restait plus qu'à lui ouvrir ma porte. Crois-moi, c'est elle qui a fait tout le travail. Moi, je n'ai eu qu'à chauffer l'eau durant qu'Estelle l'aidait à se déshabiller et charriait des guenilles propres. Je dois te dire que j'ai trouvé la petite mère pas mal vaillante. Elle me semble bâtie pour mettre au monde au moins une douzaine de gnomes.

— Si vous voulez bien, monsieur Desrosiers, je les ferai un à la fois, répliqua Anna en souriant.

— Je vous laisse durant quelques minutes, décréta Estelle, ensuite nous passerons à table. Bertrand, vous êtes le bienvenu. J'espère que vous n'avez rien contre le pâté chinois ? Je vous l'offre de bon cœur.

Bertrand accepta et prit plaisir à regarder son fils. C'était son enfant, celui qu'il avait fait avec Anna. Sortant une menotte de la petite couverture de coton, il força le minuscule poing fermé à s'ouvrir. Immédiatement, la main lilliputienne épousa l'index de son père. Déjà, Bertrand aimait cet ange descendu sur terre. Et comment remercier sa douce Anna pour ce qu'elle lui avait donné ? De quelle manière lui montrer qu'il ne pourrait vivre sans elle ? Anna était une femme merveilleuse, elle avait le cœur à la bonne place, sans compter qu'elle possédait du courage à revendre. Elle venait de le prouver.

Bertrand décida de garder pour lui les difficultés qu'il avait rencontrées pour se rendre jusqu'ici. Cent fois, il avait pensé périr, cent fois il avait cru ne pas voir son fils. Sous aucune considération il ne remettrait sa vie en danger comme il l'avait fait aujourd'hui. Sainte-Anne l'avait préservé de la noyade et maintenant, il avait une dette envers la mère de la Vierge et une promesse à tenir.

Après avoir fait honneur au pâté chinois d'Estelle,

Alfred Desrosiers proposa au nouveau père de passer la nuit auprès d'Anna.

— On peut étendre un matelas à côté du lit, statua le bon Samaritain.

Inutile de faire plus de barda. Je m'en vais à la maison afin de préparer la venue d'Anna et de Tom Pouce. Demain matin, je reviendrai chercher ma petite famille. Vous avez suffisamment fait pour nous et je ne sais comment vous remercier. Je vous serai toujours redevable.

— Arrête ta poésie et cours embrasser ta femme. La seule chose que j'accepterais est une franche poignée de main qui scellerait notre amitié.

Sans tarder, Bertrand s'exécuta. À partir d'aujourd'hui, les Desrosiers pouvaient compter sur lui. Après un baiser à sa douce Anna et à son fils, Bertrand reprit sa chaloupe et disparut.

7

Après être passé par la comptabilité, Ed Smith fourra sa salopette de travail bleu-marine, ses bottines et sa boîte à lunch dans un sac de coton brut, qu'il balança par-dessus son épaule, et sortit de l'usine. Vraisemblablement, même en temps de guerre, il était aussi facile de quitter l'aciérie que d'y entrer. En fait, personne ne semblait s'inquiéter de l'espionnage industriel dans cette ruche ! Il pouvait en témoigner. Un individu, un peu rusé fut-il, pouvait obtenir tous les renseignements désirés. Il ne suffisait que de poser quelques questions.

Smith se rendit chez sa logeuse, rue Augusta, et lui versa la totalité de son loyer mensuel. Surprise que l'étranger paie aussi rapidement, la vieille femme plia précautionneusement les billets et les enfourna dans la poche de son tablier sans trop s'interroger. Dans les couloirs de sa maison, chacun allait et venait à sa guise et ce n'était pas aujourd'hui qu'elle commencerait à changer de politique ou se mettrait à surveiller ses pensionnaires. Ainsi, son locataire plierait bagage quand bon lui semblerait, même s'il disait ne pas vouloir s'attarder. Faisant le moins de bruit possible, Smith ouvrit la porte de sa chambre et la referma aussitôt, puis il tourna la clé dans la serrure, ce qui l'assurait de ne pas être dérangé.

Attrapant la chemise portée la veille, négligemment

jetée sur le pied de son lit, Smith fouilla dans la poche et y trouva la plume que lui avait donnée Hanz Van. Il se reprochait de ne pas avoir mis en lieu sûr le précieux document qu'il contenait, mais à bien y penser, quoi de plus anodin qu'un crayon dans une poche de chemise. D'ailleurs, qui s'intéressait à lui et à la petite existence rangée qu'il menait ? Un espion ne devait-il pas vivre dans le secret et la discrétion ? D'un geste familier, il dévissa les deux parties du stylo et trouva dans la section inférieure un minuscule bout de papier enroulé autour du tube de recharge. Déroulant le billet avec précaution, Smith découvrit une série de lettres et de chiffres codés, incompréhensible pour un simple mortel, mais accessible à un agent de renseignements. Immédiatement, l'espion se mit à la tâche et décrypta le message lui livrant sa prochaine affectation. Les ordres étaient stricts. Comme prévu, Smith devait rencontrer un indicateur nazi à Gaspé, mais la date du rendez-vous était largement devancée. Tout tombait donc pile ! Ludger Simard l'avait libéré de son travail, sans se douter qu'il l'accommodait.

Le lendemain, Ed Smith quitta Sorel sans aucun regret. Sa mission dans cette ville industrielle était maintenant terminée. L'homme fourra dans une vieille valise le peu de choses qu'il possédait et, d'un pas rapide, gagna la rue du Roi. En ce petit matin frileux de la fin d'avril, l'Allemand frissonna. En pénétrant dans la gare, il découvrit quelques voyageurs qui patientaient. Visiblement, ces gens se connaissaient depuis un certain temps. Lorsqu'il entra, toutes les têtes se tournèrent vers l'étranger et leur conversation à voix basse devint un chuchotement mystérieux. Se moquant bien de ce qu'on pouvait dire de lui, ce dernier mit son gréement sur le banc à proximité du guichet et sur lequel somnolait une vieille dame. Peu amène, le vendeur

glissa un ticket sous la demi-vitre et s'empara de l'argent déposé par Smith. Son billet fiché entre les dents, l'Allemand récupéra sa valise et s'installa sur l'inconfortable banquette de bois, tout en jetant un regard furtif à l'ancienne qui ronflait dans son foulard aux couleurs criardes. Smith avait hâte de quitter Sorel et son cortège d'industries. Il n'avait maintenu aucune relation avec les gens de la place, hormis Bertrand Valois avec qui il s'était assez bien entendu, mais pouvait-il qualifier ce rapprochement d'amical ? Bref, lorsqu'une affaire était terminée, valait mieux ne pas s'attarder dans les parages.

Le train siffla trois coups, ralentit sa course, longea le quai de gare pour finalement s'immobiliser complètement et, comme s'il était à bout de souffle, le r évacua un dernier jet de vapeur. Cet avertissement sonore invitait les passagers à se préparer pour l'embarquement. Smith attrapa donc son bagage et sortit sur la plateforme de bois. Une fois l'engin stoppé, d'un pas qui se voulait désinvolte, il suivit le mouvement général et se dirigea vers la voiture de tête. Comme si l'attente avait épuisé leur patience ou que le temps leur pressait, le reste des voyageurs se répartirent rapidement dans les autres wagons. Resserrant sur lui les pans de son imperméable, l'étranger s'installa en première classe, du côté allée, signe évident qu'il ne désirait pas de compagnon de route.

Confortablement calé dans son siège, l'agent double se permit un moment de relâchement et laissa sa pensée se perdre dans des dédales philosophiques. Le mouvement du train le transporta ailleurs. Tout Allemand qu'il soit, et de par son travail, il n'ignorait pas le sort réservé aux milliers de juifs qu'on parquait dans des fourgons à bestiaux les amenant vers une destination inconnue. Contrairement à lui, ces derniers se tenaient debout, entassés comme des

sardines dans une quasi-noirceur. La cadence imposée par le balancement du convoi ne les berçait pas, au contraire, elle les gardait éveillés, et du coup, faisait grandir l'inquiétude. Smith avait beau être membre du parti nazi, n'empêche que sa conscience n'était pas toujours en parfaite harmonie avec certaines dispositions du mouvement hitlérien. Mais il chassa vite de son esprit cette vision dérangeante et pessimiste. En temps de guerre, il n'y avait pas de place pour l'apitoiement…

Fermant les yeux, l'homme se laissa entièrement pénétrer par le son régulier des roues d'acier tournant sur les rails, il fut lentement transporté aux pays de ceux qui n'ont rien à se reprocher. Il avait fait son travail correctement en recueillant les renseignements demandés et se considérait privilégié de faire partie de la race supérieure. Pendant quelques instants, Smith perdit tout contact avec la réalité. Sa mâchoire inférieure se détendit et sa tête suivait sans retenue les courbes imposées par le trajet. Ce n'est que lorsque la locomotive siffla un long coup que l'étranger émergea dans le monde des vivants. En fin de course, l'engin décéléra rapidement ce qui occasionna une forte poussée vers l'avant. Dans l'allée centrale, un contrôleur s'égosillait : « Gare Windsor ! Tout le monde descend. » Il suffit de quelques secondes pour que tous les voyageurs se lèvent en bloc et, dans un désordre organisé, ramassent leur sac et valise, vidant du même coup le porte-bagages. Maintenant, plus rien n'empêchait l'espion allemand de se fondre dans la foule et d'apprécier les joies de l'anonymat sans aucune crainte.

Avant de reprendre le train en direction de Gaspé, Smith avait prévu se payer quelques jours de vacances dans la ville de Camillien Houde. Il avait suffisamment d'argent en poche pour vivre convenablement à l'hôtel et manger

dans les restaurants offrant une cuisine européenne. En ce temps de guerre, Montréal recevait de nombreux immigrants fuyant le conflit et adaptait sa gastronomie à celle des réfugiés. Ainsi, quelques établissements étrangers affichaient des enseignes publicitaires, invitant les mieux nantis à goûter leurs mets. Mais avant tout, Smith devait crécher quelque part. Traversant les larges arcades de la gare ferroviaire, rue Peel, le nouveau vacancier héla un taxi.

— Amenez-moi au Ritz-Carlton, ordonna-t-il à la manière des riches de ce monde.

D'un signe de tête, le conducteur de la Ford noire embraya et enfonça l'accélérateur. Peu de mots furent prononcés durant le trajet. L'espion n'avait aucun intérêt à entamer la conversation avec qui que ce soit, encore moins avec un *taximan*. Quelques rues plus loin, le chauffeur déposa son distingué client devant l'entrée centrale du majestueux hôtel. Un échange de billets de part et d'autre acheva la relation entre les deux inconnus. Un jeune homme en livrée s'empressa d'ouvrir la portière du véhicule, libérant ainsi le nouvel arrivant. Au passage, il se chargea du maigre bagage, non sans éprouver un certain agacement. En voici encore un autre qui se prend pour un grand, pensa le garçon en voyant la valise abîmée de Smith. Patient, le groom accompagna le client jusqu'à la chambre assignée par le réceptionniste et demeura quelques secondes la main tendue. Smith n'aimait pas cette attitude et il démontra clairement son intention de ne pas récompenser le jeune homme en lui tournant le dos et en se dirigeant vers la fenêtre. Lorsqu'il entendit la porte se refermer derrière lui, il eut tout le loisir d'écarter les rideaux afin de se repérer.

En ce 28 avril 1940, la ville de Montréal baignait dans la grisaille et les quelques édifices du centre-ville avalaient

les nuages sombres à grandes goulées. Logé au sixième étage, Smith regardait la ville d'en haut, fixant les rues d'un quadrilatère qui laissaient couler des passants pressés sans être capables de les retenir dans les commerces environnants. Où allaient tous ces gens et quelles intentions les animaient ? Somme toute, ce va-et-vient paraissait bien inutile au simple observateur et Smith s'amusa à comparer les trottoirs à autant de routes empruntées par les fourmis. Revenant à des pensées plus structurées, l'Allemand s'empara du téléphone trônant sur la table de chevet et demanda un numéro à la standardiste. Quelques secondes plus tard, une voix claire, appartenant sans doute à une jolie blonde, lui annonça que la communication était établie et qu'il pouvait parler.

— Jeff ? s'informa Smith à l'homme qui lui répondit.

Devant l'affirmative, Smith s'identifia :

— Mais à quel saint du ciel dois-je ton appel ? s'étonna son interlocuteur.

— Je suis de passage à Montréal.

Jeff Larouche savait que le grand taciturne n'avait que lui pour ami. Même cet ancien compagnon de travail aux usines Angus ignorait la véritable nationalité de Smith, si bien que Jeff finit par penser qu'il avait affaire à un réfugié polonais. Il n'en fallait pas plus pour qu'une sorte d'aura auréole ce dernier. Chose certaine, avec son drôle d'accent, Smith n'était sûrement pas un anglophone, on ne leurrait pas un Canadien-français sur ce point. Et puis, se disait le Montréalais, si les gens ne se livraient pas d'eux-mêmes, il valait mieux les accepter et composer avec leurs secrets et le Polack faisait partie de ceux-là.

Jeff invita donc son ancien compagnon de travail à partager une bière dans son modeste logis de la rue Notre-Dame. Ce quadrilatère de l'est de la ville, qui regroupait

des ouvriers des Usines Angus, était immense et Smith n'eut pas de mal à reconnaître l'endroit où il avait lui-même résidé avant de plier bagage pour Marine Industries. Après avoir échangé une solide poignée de main et s'être conjointement administré une tape amicale dans le dos, les deux camarades se retrouvèrent assis face à face et, après quelques observations sur la température et le difficile hiver que les Québécois avaient vécu, ils en vinrent naturellement à leurs vieilles discussions, comme si le temps n'avait pas passé. Les deux hommes commentèrent et épluchèrent les résultats sportifs de leur équipe de hockey respective sans oublier le bilan des autres rois de la rondelle. Puis Jeff prit à témoin son compagnon d'une nouvelle routine du travail qui prévalait aux Usines Angus.

— Depuis qu'on a cessé la fabrication des locomotives pour fondre des canons, l'atmosphère a grandement changé. Et cette guerre qui n'en finit plus ! Il y a belle lurette que ceux qui ne s'aimaient pas la bouille ne se tapaient plus sur le caillou avec un gourdin. Au moins, ils avaient le temps de regarder la face de leur ennemi avant de les abreuver copieusement de coups de bâton. Les hommes de troupe s'épuisaient à se battre. Aujourd'hui, avec les canons, à peine trois gars suffisent à en tuer des dizaines, faisant voler des têtes en éclats, déchiquetant un corps en un éclair et faisant, comme on dit, des dommages collatéraux. En tout cas, mon *chum*, je ne voudrais pas vivre dans les vieux pays même si, de ce temps-ci, on se plaint continuellement que la vie est dure. Vois-tu, j'ai un garçon qui vient de s'enrôler et malgré mes exhortations, il est parti combattre les nazis.

Smith ne prononçait pas un mot et écoutait son ami. Que dirait Jeff s'il savait que celui qu'il appelait son *chum* faisait partie de ceux qu'on qualifiait d'ennemis ou

d'hommes à abattre et que les canons coulés aux usines Angus pointaient de jeunes soldats comme son fils ? Et pour la première fois, l'Allemand se sentit mal à l'aise. Sa présence auprès de ce brave père de famille était une véritable provocation. Il avait un travail à faire et, par respect pour sa patrie, il s'en acquittait de la meilleure manière possible. D'un autre côté, la naïveté de Jeff le laissait songeur. Bizarrement, après avoir donné lieu à cette rencontre, Smith voulait maintenant repartir et se fondre dans la masse anonyme. L'amitié de Jeff lui faisait mal. Il avait déjà ressenti cette étrange contradiction qui le troublait profondément. À ce moment, il s'était égaré dans la tempête et s'était vu obligé d'accepter l'hébergement offert par Bertrand Valois. Valait mieux s'en aller. Ce sentiment d'affection était mauvais conseiller, surtout lorsqu'on est un espion travaillant pour le compte de celui que tout le monde considère comme étant l'adversaire. Prétextant une fatigue soudaine, Smith se retira avec la promesse de redonner signe de vie aussitôt que possible.

Dehors, la grisaille de la journée s'était transformée en pluie fine. Celui que les gens des îles avaient à juste titre appelé, l'étranger, releva le col de son manteau, enfonça les mains dans ses poches et regagna le luxueux hôtel, ce qui le ramena à sa condition de taupe allemande. Cette nuit-là, Smith dormit mal. Il aurait pu mettre la faute sur les oreillers trop durs ou encore sur le chauffage qui le faisait transpirer, mais la vérité était toute autre. Les mots de Jeff tournaient dans sa tête, renvoyant sans cesse l'image du père de famille qui craignait pour la vie de son fils dans un conflit qui ne les regardait pas et, du même souffle, fabriquait des armes dans le but de tuer. Pourtant, durant les quelques mois qu'il avait travaillé à Marine Industries, Smith n'avait jamais éprouvé ce rebours de conscience.

L'Allemand se surprit donc à avoir hâte de filer vers la Gaspésie et de quitter cet endroit où il n'avait plus rien à faire. Il devait établir un contact avec un dénommé Simon Granger. Ainsi, le matin de son départ, Smith s'efforça de laisser derrière lui les sentiments qui le tiraillaient. D'un pas qui se voulait décidé, il sortit de l'hôtel, puis héla un taxi.

— À la gare Windsor, s'il vous plaît !

Sans se hâter, l'individu s'orienta vers le quai affichant la direction de Gaspé et, d'un geste leste, grimpa dans la voiture de première classe sans jeter un regard derrière lui. Il était grand temps de reprendre un style de vie convenant plus à son statut d'ingénieur civil et naval. L'homme choisit un banc libre et s'assit au bord de la rangée, invitant tout nouvel arrivant à aller prendre place ailleurs. Lentement, il retira son imperméable, le plia de manière à ce qu'il ne se froisse pas et le déposa dans le filet au-dessus de sa tête. Portant la main à la hauteur de la pochette de son veston, il s'assura que le stylo remis par le diplomate allemand était toujours là. Sécurisé par la forme étirée qu'il tâtait du bout des doigts, Smith fit glisser sa valise sur le siège à côté de lui, puis se cala confortablement dans son fauteuil. La route serait longue et il valait mieux économiser ses forces. À peine eut-il le temps de fermer les yeux qu'une voix vint le distraire de son intention de se détendre.

— Monsieur ! Monsieur ! l'interpella une jolie blonde. Puis-je m'asseoir ?

Soudainement tiré de la quiétude qu'il tentait d'atteindre, Smith ouvrit un œil qui se voulait méchant, torve, et soupira fortement. Malgré qu'il vit clairement la jeune femme, sac de voyage à la main, qui patientait, l'Allemand ne broncha pas d'un poil et abaissa les paupières.

— Monsieur, reprit cette dernière en haussant le ton, puis-je m'asseoir ? Il n'y a aucun autre siège vide.

Fortement agacé par cette midinette habillée de fourrures et à la tête couverte d'un chapeau de soie cramoisie, Smith jeta un regard circulaire et, bien malgré lui, constata que la belle avait raison. De mauvais gré, il libéra la place qu'occupait sa mallette et la fit glisser sur ses genoux. L'Allemand refusa de bouger, réservant un accueil glacial à cette femelle qui envahissait sa précieuse bulle de confort. Son attitude fermée força la demoiselle à se contorsionner pour atteindre le fauteuil ainsi dégagé. En dépit de tous les efforts déployés par l'ingénue pour éviter tout contact avec ce malveillant, ses jambes se frottèrent à celles de l'inconnu.

N'ayant pas trouvé aucune place dans le filet supérieur pour loger son sac, la jeune beauté avait renoncé et l'avait planté là, dans l'allée, juste à côté de son compagnon de voyage. Dès que le train entama son départ, la force d'accélération fit glisser le fourre-tout jusqu'au fond du wagon, encombrant la porte donnant accès à la voiture suivante. Fermement décidé à ne pas parler à cette autruche aux cheveux blonds, Smith n'en maudissait pas moins cette inconsciente qui avait volontairement abandonné son bagage, laissant aux autres l'obligation de le caser quelque part, si toutefois ils le pouvaient. Comme pour donner raison à Smith, le contrôleur choisit ce moment pour vérifier et poinçonner les titres de transport de chaque passager. Soucieux d'accomplir son travail correctement, l'employé du train, « Le Chaleur », devait inévitablement emprunter la porte communicante et se rendre dans le wagon de classe supérieure. Surpris de ne pouvoir y pénétrer, l'homme commença par pousser légèrement le battant, puis devant son insuccès, y alla d'un

coup d'épaule bien appliqué. Rien ne bougeait. Le sac de voyage de la demoiselle bloquait tout accès à la voiture de tête. La figure rougie par l'effort et la colère, le contrôleur cria pour que quelqu'un lui ouvre. À l'intérieur, personne ne réagissait. Au bout d'un moment, Smith retrouva une parcelle de conscience et délivra le pauvre inspecteur de sa mauvaise situation. Personne n'aimait les vérificateurs, mais il y avait tout de même une certaine limite à se foutre de ceux qui devaient appliquer les règlements. Remerciant son sauveur du bout des lèvres, l'employé du rail chercha des yeux la personne qui n'avait pas sécurisé son bagage. L'occasion était trop belle et l'Allemand ne fit pas dans la dentelle. Sans ambages, il dénonça le comportement de la blondinette qui se repoudrait innocemment le nez.

Admonestée, la demoiselle fut immédiatement invitée à caser son fourre-tout, sous peine d'être expulsée *manu militari* au prochain arrêt. Pour la seconde fois, elle fut astreinte à s'enrouler autour des genoux de son compagnon de voyage qui, pour tout l'or du monde, ne se serait pas levé pour lui faciliter la tâche. Devant cette scène pour le moins laborieuse, un admirateur de la sylphide réaménagea l'espace, déjà fort encombré, aidant la jeune fille à grimper son sac dans le filet du porte-bagages. Revenant à son siège, la jolie recommença sa gymnastique, mais un léger soubresaut la força à poser ses mains gantées sur l'appui-tête de Smith. Évitant de justesse le ridicule, elle rétablit son équilibre et se laissa couler dans son fauteuil, espérant sincèrement que plus rien ne l'oblige à ressortir de ce trou.

Smith retrouva enfin le calme auquel il s'attendait. Pour la énième fois, il tapota la pochette de son veston et ferma les yeux. Le bruit des roues d'acier roulant sur les joints de dilatation des rails finirent par l'endormir et ce

n'est que rendu à Québec qu'il émergea d'un sommeil sans rêves. Quelqu'un le poussait et le forçait à se réveiller. À son côté, la blondinette piétinait.

— Monsieur, monsieur ! insistait-elle d'une voix impatiente. Je dois descendre immédiatement.

S'extirpant avec difficultés des brumes opaques, Smith ouvrit un œil, et pas nécessairement le plus clair, afin de savoir qui se permettait de le secouer ainsi.

— Encore vous ! finit-il par articuler. Que voulez-vous cette fois ?

— Nous sommes rendus à Québec et je dois absolument débarquer.

— Pour qui vous prenez-vous à la fin ?

— Je suis Alys Robi, claironna-t-elle, et je vous déconseille de me retenir. Au lieu de faire cet air de bœuf, ramassez vos jambes afin que je puisse sortir et aidez-moi à descendre mon sac.

— Qui que vous soyez, mademoiselle, je n'ai pas à répondre à vos ordres. Moi, je suis le roi d'Angleterre et je ne vous emmerde pas pour autant. Allez-y, passez, dit-il en se recroquevillant et trouvez-vous un autre nègre que moi.

Tortillant encore une fois de la croupe, la chanteuse populaire finit par s'extirper de sa prison et demanda au contrôleur d'attraper son fourre-tout, ce qu'il fit avec diligence.

Enfin, Smith retrouva un semblant de quiétude, mais le sommeil du juste qui l'avait accompagné depuis quelques heures lui faussa compagnie. Bien involontairement, il dut se résoudre à écouter les bribes de conversations inintéressantes des passagers. Le train filait tranquillement vers sa destination finale, tandis que le flot de voyageurs diminuait au fur et à mesure que le convoi

traversait des petits villages. Ne se sentant plus menacé par d'autres arrivants, Smith s'approcha de la fenêtre et regarda défiler le paysage. De son siège, il pouvait voir le fleuve s'élargir, laissant découvrir quelques îles qui, à première vue, semblaient inhabitées. Des vagues paresseuses abandonnaient une frange blanchâtre le long de la grève et confiaient aux rochers qui la bordaient de minuscules lacs qu'elles reprendraient à la prochaine marée. L'écume salée contrastait avec la couleur sombre de l'eau. À l'horizon, le soleil embrasait le ciel avant de faire naufrage derrière une interminable ligne droite qui scindait le paysage en deux parties, l'une plus pâle, où logeaient quelques nuages effilochés, l'autre plus foncée, où s'attardaient les derniers cormorans. Puis au travers des brumes du sommeil, Smith entendit les noms de Kamouraska, de Bic, de Rimouski et de Mont-Joli.

Il faisait nuit noire lorsque le train s'arrêta à Gaspé. Faisant subir à ses passagers un ultime soubresaut tout en couronnant sa locomotive d'un panache de fumée, « Le Chaleur » rendit la liberté aux voyageurs. Déboussolé et sans aucune référence, Ed Smith se retrouva sur un quai de gare en bois usé par des milliers de pas que deux lampadaires éclairaient de peine et de misère. Le temps de bien saisir l'endroit où il se trouvait, il entendit quelqu'un prononcer son nom dans un allemand parfait. En se retournant, Smith aperçut derrière lui un homme de taille moyenne, portant un imperméable beige ainsi qu'un feutre noir. Rien de plus anonyme.

— Il faut encore se coiffer d'un couvre-chef à cette époque de l'année, monsieur Smith, articula l'inconnu en français. Visiblement vous ne m'attendiez pas. Alors je me présente : Aurel Chalmers, prononça-t-il en donnant du chapeau.

— Votre nom me dit bien peu de choses, monsieur Chalmers.

— Vous avez parfaitement raison. Pour tout le monde ici, je suis le chauffeur de monsieur Simon Granger. Maintenant, ne perdons plus de précieuses minutes, car monsieur vous espère depuis plus d'une heure. La faute n'engage nullement votre responsabilité, parce que selon son habitude, ce bon vieux « Le Chaleur » prend toujours un peu de retard. Enfin, on s'y accoutume. En Gaspésie, le temps n'a pas la même valeur que dans les grandes villes. Mais vous vous y ferez, vous verrez.

Il fallut peu de temps à Bertrand pour préparer la venue de sa femme et de son fils dans leur petite maison sur pilotis. Le lendemain matin, après avoir déjeuné sur le bout du comptoir d'un quignon de pain sec et d'une tasse de thé, le jeune père sauta dans la chaloupe, arrangera un vieux coussin et une épaisse couverture de laine sur la banquette avant, puis se dirigea vers la résidence des Desrosiers. Tout échevelé, le manteau complètement détaché malgré le temps frisquet et démontrant autant de fougue que celui qui entreprend de déplacer une montagne, Bertrand ramait de toutes ses forces. Albert fumait sa pipe devant le carreau vitré, quand il aperçut son voisin. Il ouvrit la porte de la maisonnette, sans que ce dernier ait à frapper.

— Tiens, tiens ! Si ce n'est pas le nouveau papa ! l'apostropha Albert. Je gagerais ma chemise que tu viens chercher ton monde.

— Comme tu l'as dit, répliqua Bertrand.

— Dans ce cas, je préviens les femmes. J'ignore ce qu'elles brettent, mais depuis au moins une heure, ça papote là-dedans, déclara-t-il en montrant la petite chambre où Anna avait accouché. Tu sais les créatures...

En entendant converser les hommes dans la cuisine, Estelle se présenta le bout du nez.

— J'espère que tu ne parles pas en mal de nous, mon mari, sinon le bon Dieu te punira en te rendant muet.

— Ne crains rien ! Je faisais justement part à...

— Je viens chercher Anna, l'interrompit Bertrand et bien sûr, mon Tom Pouce.

— J'ai bien pensé que tu ne tarderais pas. Je crois qu'Anna est fin prête, mais elle a besoin d'aide.

Aussitôt dit, aussitôt fait, Bertrand se retrouva dans la petite pièce. Devant lui, sa femme était assise au milieu du lit, son manteau sur le dos et son fils emmailloté dans une épaisse couverture de laine.

Après un rapide baiser, Anna se leva et accepta le bras de son mari pour marcher. Même si elle avait hâte de partir avec son précieux fardeau, elle remercia encore une fois ses voisins d'avoir ouvert leur porte et de lui avoir apporté toute l'aide dont elle avait besoin.

— Ne parle plus de ça, bourrassa gentiment Estelle. J'ai fait mon devoir de bonne chrétienne, un point c'est tout. On ne connait pas l'avenir, peut-être auras-tu à me rendre la pareille.

— Rien ne me ferait plus plaisir, reprit Anna.

Avec des gestes prudents, la maman prit place dans la chaloupe en face de son mari. Même si la distance à parcourir lui parut courte, Anna ne dit pas un mot, appréciant ce retour dans la maison qu'elle avait quittée en catastrophe. Déjà Bertrand attachait son embarcation au poteau de la galerie. Il escorta sa femme jusqu'à la porte

et souhaita la bienvenue à Tom Pouce dans son humble demeure. Sans prendre le temps d'enlever son manteau, Anna se dirigea immédiatement dans sa chambre et déposa le nouveau-né dans son berceau. Elle ne fut satisfaite que lorsque la fraise toute rouge du bébé apparut sous la petite couverture jaune qu'elle avait tricotée tout au cours de sa grossesse. À ce moment, elle se déshabilla et s'allongea sous les draps. Estelle lui avait bien recommandé de garder le lit durant une semaine.

Après avoir ranimé la braise et déposé un quartier de bois franc dans le poêle, Bertrand s'étendit au côté de sa femme. Il cherchait une formule amoureuse qui remercierait Anna de lui avoir donné son fils, mais en vain, les mots se bousculaient derrière ses lèvres. Il se contenta d'un baiser et d'une courte expression qui à eux seuls voulaient tout dire : « Je t'aime ». Puis le père s'abîma dans la contemplation de cet être unique qu'Anna et lui avaient fabriqué un jour d'été dans la grange des Poudrette.

— Sais-tu ma belle Anna, pour des novices, on n'a pas si mal réussi ?

— Je trouve que notre fils te ressemble. À vrai dire, tu y as mis beaucoup d'ardeur.

— Arrête, sinon je ne pourrai pas me retenir durant les quarante jours à venir. Tout un carême que tu m'imposes là, ma femme !

— Un jour à la fois. Mais parlons d'autre chose, reprit Anna en démontrant un peu d'autorité. Nous devons préparer le baptême de notre fils. Puisque tu l'as spontanément nommé Tom Pouce, que penserais-tu de l'appeler Thomas ? Je trouve que ça sonne bien. Et puis, comme il lui faut un parrain et une marraine, j'ai l'idée que mon frère Paul-André et ta sœur Hortense feraient l'affaire. D'ailleurs, ce sont les deux seules personnes qui se sont

souvenues que nous existions, avec intérêt me diras-tu, mais ils sont tout de même venus nous voir.

— Parfait ! Notre petit Thomas aura un compère et une commère dépareillés.

Deux jours plus tard, comparaissaient devant le curé de la paroisse de Saint-Ignace-de-Loyola, Bertrand et Hortense Valois, Paul-André Poudrette et Estelle Desrosiers, réunis afin de demander à Dieu d'accepter dans leurs rangs un nouveau disciple, en la personne de Joseph, Paul-André, Thomas Valois. Le principal intéressé dormit tout le temps qu'il plut au religieux de marmonner des prières, mais il protesta violemment à propos su procédé employé pour laver son âme. Penché au-dessus du vide, la tête légèrement plus basse que le reste du corps, l'héritier des Valois commença à brailler lorsque le prêtre lui versa de l'eau glacée sur le dessus de la caboche. Quelle méthode barbare ! Ce curaillon semblait prendre un malin plaisir à le torturer, et lui, il ne devrait pas dire un mot ? Nenni ! Il avait également droit au chapitre. Heureusement, la porteuse veillait au grain et recouvrit immédiatement le crâne chauve du baptisé, ce qui eut l'heur de calmer les cris du nouveau soldat du Christ.

Un peu en retrait du groupe hétéroclite ayant la chance d'être dans les honneurs, deux hommes attendaient patiemment que la cérémonie se termine pour offrir leurs félicitations au jeune père. Albert Desrosiers accompagnait Estelle, tandis que Rogatien Sauvageau, en sa qualité de prétendant officiel, escortait la marraine. Les traits de Bertrand se durcirent à la vue de l'éleveur de chevaux de course. Cet étranger de Berthierville l'avait floué en achetant la terre jadis occupée par son voisin, feu Armand Guertin, sans compter qu'il l'avait couvert de ridicule devant ses semblables. Si aujourd'hui le couple Valois

habitait à l'île aux Corbeaux, c'était bien de la faute de Sauvageau. Rongé par des sentiments contradictoires, Bertrand allongea le bras et serra la main de son rival. En fait, il n'avait guère le choix de faire la paix puisque ce petit homme avait pris le cœur de sa sœur aînée et prétendait au titre de beau-frère. Le nouveau père poursuivit la tradition et remercia le prêtre en glissant un dollar dans l'escarcelle du curé pour qu'il sonne la cloche. Ce fut au timbre de la Marie que Thomas fut ramené à la maison sur pilotis.

Suite à son accouchement, la mère devait garder le lit et n'avait pu assister au baptême de son fils. Lorsqu'elle entendit parler et rire, contrant les recommandations relatives à son état, Anna délaissa momentanément la chambre et se porta à la rencontre de ses parents et amis. Calé dans les bras d'Estelle, Thomas réclamait à boire et Anna savait d'instinct qu'elle ne pouvait se permettre de retarder l'allaitement du jeune affamé. La maman retourna donc se coucher et présenta à Thomas un sein gorgé de lait. Juste avant de partir pour l'église, Estelle avait envahi la cuisine de sa voisine et avait mitonné un repas de circonstance. Il avait suffi de quelques minutes pour qu'Estelle et Hortense unissent leurs efforts et, de concert, elles mirent la main aux derniers préparatifs du dîner. Après avoir rapidement raconté à sa femme le déroulement de la cérémonie, Bertrand s'occupa de ses invités et offrit aux hommes un petit verre de fort :

— Du bon, à part ça ! ajouta-t-il en jetant un clin d'œil à Paul-André.

Quant aux dames, elles purent se mouiller les lèvres dans une coupe de vin de cerises.

Bertrand acceptait mal de voir le dénommé Sauvageau tenir la main de sa sœur et pire, s'asseoir à sa table. Pourquoi

diable Hortense avait-elle choisi ce type ? Pourtant, pour une belle fille comme elle, les soupirants ne devaient pas faire défaut. Agissant comme hôtesse, Estelle mena de main de maître la petite réception et désigna un siège à chaque invité. Il ne manquait plus qu'Anna qui s'ajouterait à eux dès que la tétée serait terminée.

Une bonne soupe chaude commença par réchauffer l'estomac des convives. Il était difficile de renoncer au potage au navet, dont le fumet embaumait toute la cuisine. Et comment décrire l'arôme se dégageant du ragoût de boulettes ? Tout le monde fit honneur au repas et on porta un toast à la santé de la nouvelle maman qui s'était jointe à eux. Thomas dormait comme un ange et les discussions allaient rondement. Les hommes en profitèrent pour épiloguer sur le retour des cols verts et du fameux canard huppé qui nichait dans les îles du lac Saint-Pierre, signe évident de l'arrivée du printemps. La marraine tira parti de cet échange masculin pour achever la garniture du dessert cuisiné la veille. Voici la belle occasion, se dit-elle, pour annoncer une primeur, soit son mariage avec Rogatien Sauvageau. Lorsque chacun eut sa portion de gâteau, Hortense demanda la parole. Peu habitué à ce genre de démonstration de la part de celle qu'on appelait la vieille fille, chacun mit sa conversation en suspens.

— Je suis heureuse de vous faire part d'une excellente nouvelle, commença-t-elle un peu gênée. En juillet prochain, je changerai de résidence et déménagerai chez mon voisin.

— Qu'est-ce que tu nous racontes là ? s'inquiéta Bertrand, qui avait trop bien compris où Hortense voulait en venir.

— Bien, reprit-elle lentement, le 8 juillet, Rogatien et moi, nous passerons devant monsieur le curé.

Une salve d'applaudissements suivit l'annonce de l'union souhaitée, puis on adressa au futur couple des félicitations ainsi que des vœux de bonheur. Bertrand resta de glace. Ce dernier se souvenait que sa sœur avait clamé haut et fort que jamais elle ne convolerait en justes noces, refusant de soumettre sa volonté à celle d'un mâle et son corps aux multiples maternités que le sacrement de mariage sous-entendait.

Une fois le repas terminé, les hommes laissèrent les femmes papoter entre elles dans la cuisine, ce qui leur permit de se déplacer dans la pièce pompeusement appelée « le salon ». Mais avant de s'installer, Rogatien amena discrètement Bertrand en retrait dans un coin.

— Ne t'inquiète pas, je ne te retiendrai pas trop longtemps, commença l'éleveur de chevaux. J'ai su, de source sûre, que mon deuxième voisin, Jacques Ladouceur, veut vendre sa terre. Je me rappelle également la terrible déception que je t'ai occasionnée au moment de l'achat du lotissement d'Armand Guertin. Récemment, Ladouceur m'a fait part de son intention de liquider son bien en me disant que j'étais le premier à qui il en parlait et que personne d'autre n'était encore au courant, même pas ton père. J'ai donc tout de suite pensé à toi comme preneur. Ladouceur m'a fait une fleur et promis de garder son projet secret, du moins pas avant que je t'en aie touché un mot. En fait, il t'attend.

Les yeux de Bertrand se firent petits, comme pour se protéger, mais également assimiler l'information. Sauvageau lui montait-il un bateau ? Si oui, il regretterait sa farce et ravalerait chacune de ses paroles. Sinon, ce serait trop beau. Cette terre, un peu moins grande que celle de son père ou celle de Sauvageau, serait un bon début pour lui. Il connaissait le sol riche et fertile de cette propriété.

— Qu'est-ce qui me garantit que tu dis vrai ?

— Je ne jouerais pas de mauvais tour à mon futur beau-frère. Je sais que tu es un brave gars et je préférerais t'avoir comme voisin et ami que comme ennemi.

— Dans ce cas-là, laisse-moi un jour ou deux pour en discuter avec Anna et exige de Ladouceur un délai avant d'annoncer publiquement son intention de vendre. Dans les circonstances, je te demanderais également de ne pas en souffler un mot au père. Je suis sûr que tu comprends la raison, sinon, questionne Hortense, elle t'expliquera le pourquoi… Je ne veux plus parler du passé, seul l'avenir de ma famille m'intéresse. Merci ! lança Bertrand à celui qui, il y a quelques mois, avait réduit sa confiance à zéro.

Jamais Bertrand ne se serait douté que le baptême de Tom Pouce lui aurait apporté tant d'espérance. Au moment où ses invités quittèrent la maisonnette, il serra fortement la main de Rogatien et embrassa sa sœur sur les deux joues. De là à ce que cette dernière se demande quelle mouche avait piqué son cadet, il n'y avait qu'un pas. Constatant avec plaisir que les femmes avaient lavé la vaisselle et que la cuisine était en ordre, Bertrand se rendit auprès d'Anna et de son fils. Le poupon démontrait éloquemment son mécontentement. Démontée et fatiguée, la maman ne savait plus que faire pour que le nourrisson se taise. L'enfant avait bu, elle venait tout juste de le changer de couche et selon elle, il n'avait ni trop chaud ni trop froid, alors...

— Donne-le-moi, proposa Bertrand. Repose-toi, tu en as grand besoin. La journée a été riche en émotions.

Bertrand prit le braillard dans ses bras et se dirigea vers le salon. Il s'installa dans la chaise berceuse achetée d'occasion et commença à parler tout bas à ce fils qu'il aimait déjà.

— Écoute-moi bien, bonhomme, attaqua-t-il doucement. Il était une fois, un petit garçon qui était venu au monde d'une bien drôle de façon…

Et Bertrand se mit à raconter l'histoire de la naissance de Tom Pouce. Le bébé s'était arrêté de pleurer et regardait son papa. Il ne distinguait que de vagues ombres d'où émanait une voix rassurante. Le récit fut rapidement terminé, car peu de temps s'était écoulé depuis son arrivée sur cette bonne vieille terre. Le père poursuivit en lui parlant de ce qui le préoccupait au plus haut point. Depuis le départ de Sauvageau, il se sentait tiraillé. Il faudrait agir vite s'il voulait acheter le lotissement de Ladouceur et, par le fait même, être son propre maître. Il pensait déjà à l'héritage qu'il laisserait à son garçon en devenant propriétaire. Anna ignorait tout des tractations qui avaient eu lieu entre les futurs beaux-frères. Bertrand préférait se faire une tête avant de lui en parler, ainsi il apporterait de solides arguments plaidant en sa faveur. Actuellement, il avait un travail bien payé, mais deux fois par jour, il devait traverser le satané fleuve à la hauteur de Saint-Ignace-de-Loyola et, comme il y avait de ça quelques jours à peine, risquer sa vie. Mis à part le salaire, gagner sa croûte à Sorel comportait son lot d'inconvénients. Il devait partir dès l'aube pour ne revenir que sur le déclin du jour, soit vers sept heures. Durant l'hiver, il ne voyait quasiment pas la lumière du soleil. Pendant douze heures, il respirait la boucane bleutée, résultant des gaz de combustion de l'acétylène, qui lui salissait les poumons. Dans quelques années peut-être pourrait-il s'acheter une maison, un chez-soi plus convenable que cette cabane louée à vil prix à l'île aux Corbeaux. Mais en attendant que son rêve se concrétise, il devait se contenter de ce qu'il possédait et mettre une croix sur sa présence auprès de son petit

Thomas. De toute évidence, le bébé était arrivé un peu trop tôt, mais maintenant qu'il le tenait dans ses bras, il n'avait qu'un seul but, en faire un homme bon, et pour cela, il devait participer à son éducation. Cette dernière condition dépassait toutes les autres. D'un autre côté, s'il achetait la terre à proximité de l'embranchement du chenail du Nord, il vivrait dans une maison confortable, entrerait chez lui à l'heure des repas, embrasserait sa femme et son fils selon son désir et accomplirait un travail pour lequel il était né. Si son paternel ne l'avait pas pour ainsi dire mis dehors, refusant qu'il vienne demeurer à la ferme avec Anna parce qu'elle était enceinte, cela ne l'aurait pas condamné à moisir à l'île aux Corbeaux. Mais voici qu'il entrevoyait la fin de son purgatoire et pouvait se permettre de penser au futur.

Thomas dormait profondément, non pas que son père fut ennuyant, mais parce que la journée avait été une rude épreuve pour lui. Bertrand le déposa dans son berceau et rabattit sa petite couverture de laine jaune sur lui. Puis l'homme fit glisser ses pantalons jusqu'à ses pieds, leva les jambes pour s'en dégager, déboutonna sa chemise et l'envoya valser au bout de ses bras et rejoignit sa femme sous les draps. Le corps chaud d'Anna l'invitait à s'en rendre maître, mais elle dormait déjà et elle n'aimerait pas qu'il la prenne sans son consentement, sans compter qu'elle était en quarantaine. Il devait se raisonner.

Le lendemain matin, Bertrand partit pour l'usine un peu à contrecœur. Ses pensées étaient restées accrochées à l'île aux Corbeaux. Les gars de Marine Industrie le félicitèrent, mais trouvèrent matière à s'amuser à ses dépens.

— Tu sais, Valois, on est capable de compter nous aussi et il nous semble que tu as fêté Pâques avant la fin du carême.

— Ouais, et puis, ça vous dérange ?

— Non, mais...

— Dans ce cas, recommencez vos calculs et organisez-vous pour que ça fasse neuf mois.

Passant outre les boutades des autres soudeurs, Bertrand reprit son travail. « Mes enfants de nanane, pensait-il intérieurement, si le bon Dieu le veut, je ne reverrai plus vos visages à deux faces. Laissez-moi juste le temps d'arranger mes flûtes et je vais détaler d'ici. »

À la plus grande joie de tous, l'embâcle finit par céder. Prudent, le capitaine du traversier provincial retardait de jour en jour le début des opérations, mais voilà que des intrépides sautaient à bord des canots et se lançaient sur le cours d'eau gonflé à bloc et dont le débit rapide inspirait peu confiance. Parfois la frêle embarcation tanguait dangereusement ou partait dans le mauvais sens, mais au bout du compte, les téméraires arrivaient presque toujours à bon port avec une sacrée frousse ou une histoire abracadabrante à raconter. Ainsi se forgeaient les plus sombres légendes. Les excellents passeurs étaient connus de tous. Matin et soir, ces derniers remplissaient leur chaloupe de travailleurs pressés de se retrouver sur l'autre rive. Défiant la mort et négociant chaque coup de rame avec le linceul glacé, le propriétaire de la barque jurait comme un charretier et assurait chacun qu'il serait à l'heure pour la soupe et jusqu'à ce jour, il avait tenu parole.

Au bout de quelques jours, Anna avait repris sa vivacité et s'occupait de la routine quotidienne en plus de celle

qu'imposait la présence d'un bébé. Souvent, elle se surprenait à chantonner des berceuses. En fait, elle avait de quoi se réjouir, car son mari lui avait fait part de l'offre de Jacques Ladouceur. Selon les dires de Bertrand, c'était une occasion en or qu'il ne fallait pas manquer. Anna ne pouvait qu'encourager son homme, mais comment arriveraient-ils à se payer le luxe d'une maison ?

— Une habitation convenable et une terre, lui avait répondu Bertrand, je n'appellerais pas ça du luxe, ma belle Anna, je dirais plutôt que c'est le nécessaire. Nous ne pouvons rester indéfiniment à l'île aux Corbeaux. Ne veux-tu pas retourner à l'île Dupas ? Un jour, il y aura inévitablement des rapprochements entre nos familles et honnêtement, j'aimerais que notre Tom Pouce connaisse ses grands-parents, ses oncles et ses tantes. La meilleure manière de savoir si on peut acheter cette propriété, c'est de rencontrer Ladouceur.

Ayant une confiance quasi aveugle en son mari, Anna n'argumenta pas longtemps et attendit patiemment que Bertrand revienne de l'entretien avec le vendeur. Lorsqu'elle vit son homme pousser la porte de la petite maison sur pilotis, elle eut immédiatement la certitude qu'il avait conclu l'affaire. Affichant un sourire à s'en décrocher les mâchoires, Bertrand se mit à giguer dans le milieu de la place comme un idiot, entraînant sa femme avec lui. Anna ne pouvait que le suivre dans sa danse et sa folie. Puis s'arrêtant brusquement, il lui dit le plus sérieusement du monde :

— Ma douce, nous sommes devenus les nouveaux propriétaires de la ferme de Jacques Ladouceur, ce qui signifie : trois lots cultivables, je t'épargne ici les numéros au cadastre, la maison, les bâtiments, les animaux ainsi que le roulant au grand complet. Il ne reste qu'à passer devant

le notaire pour terminer la transaction et le transfert des titres. Ladouceur m'a demandé un mois de délai pour se reloger.

— Pour quelle raison ont-ils vendu ?

— En fait, sa femme s'ennuie de sa famille qui habite le Bas-du-Fleuve. Il va sans dire qu'il a réclamé un peu de temps pour trouver quelque chose qui leur convienne.

— Et puis...

— Et puis quoi ?

— Combien as-tu payé ?

— Ah oui ! reprit Bertrand un peu trop naïvement pour qu'Anna n'y voie pas là quelque chose de suspect. Eh ! Vingt-cinq mille !

— Comment ? Jamais nous ne pourrons nous acquitter d'une telle somme !

— Ne t'inquiète pas, ma belle, pour le moment, j'ai encore un bon travail qui répond à nos besoins. Et puis, le Seigneur nourrit bien ses oiseaux, Il s'occupera certainement de nous et de notre Tom Pouce.

Le prix de l'achat refroidit un peu les ardeurs de la jeune femme. Le soir, Bertrand prit un papier et un crayon, s'approcha de la table où Anna reprisait des bas et se mit à aligner des colonnes de chiffres.

— Voici les conditions que nous font les Ladouceur. Durant les premières années, nous leur paierons l'équivalent d'un loyer, ce que je peux aisément rencontrer avec mon salaire de Marine. Puis lorsque je commencerai à gagner un peu d'argent avec la ferme, nous pourrons rembourser des tranches sur le capital. De cette manière, je m'acquitterai de la dette à la vitesse qui me convient. En résumé, Ladouceur supporte toute la créance. Ainsi je n'aurai pas à emprunter à la banque et à verser des intérêts coûteux.

— Ils sont si riches que ça, les Ladouceur ? Et s'il leur arrivait quelque chose ? Un décès par exemple.

— Nous paierons les redevances aux héritiers. J'ignore s'ils possèdent beaucoup d'argent, mais une chose dont je suis sûr, c'est nous qui en profiterons. Pour une fois, ma femme, le balancier se trouve de notre côté. Je vois d'ici la face de mon père. La baboune va lui allonger d'au moins un pied.

Bertrand Valois passa donc comme prévu chez le notaire Guertin de Sorel, devenant le propriétaire d'un lotissement situé à l'Île-Dupas, bordé au nord par le chenail du Nord, au sud par le chenail de l'île Madame et l'île à la Cavale, à l'ouest par Henri Lavallée, éleveur de poules, et à l'est par Rogatien Sauvageau. Comme promis, les nouveaux acquéreurs laissèrent aux Ladouceur quatre semaines pour se reloger. Anna doutait un peu de l'arrangement financier, mais faisait confiance à son mari. En fait, elle était tellement heureuse qu'elle ne put retenir sa langue et divulgua le secret à sa bonne amie Estelle Desrosiers.

— Même si je perds ma voisine, que je considère un peu comme ma fille, je suis contente pour toi. Par bonheur, je reste la porteuse de ton petit Thomas et à ce titre, je réclame des droits de visite.

— Saint-Ciel ! reprit immédiatement Anna, ne te tracasse pas pour ça. Ça me donnera l'occasion de revenir à l'île aux Corbeaux.

Les bonnes intentions sont parfois très loin de la vérité et Anna s'en rendit compte très rapidement. Trop heureuse de laisser derrière elle son logis sur pilotis, Anna commença par faire le grand ménage de la maison des Ladouceur. Même si celle-ci était d'une propreté irréprochable, elle voulait y mettre son odeur, y apposer son empreinte. Les

journées étaient longues et personne de la famille ne se pointait pour donner un coup de main aux nouveaux propriétaires. Napoléon Valois était tellement enragé de savoir que Bertrand avait acheté le lotissement des Ladouceur, qu'il prit cela comme une insulte personnelle. Mais quel culot ! Dire qu'il avait offert à son fils aîné la jouissance de sa terre, puis la lui avait retirée pour une raison qu'il regrettait aujourd'hui, et que maintenant, ce renégat s'installait et devenait son deuxième voisin, soit à un jet de pierre de chez lui, et ce, dans son dos, à la cachette. Ça dépassait tout entendement.

— Le petit maudit ! Un jour viendra où il aura besoin d'aide. Eh bien, ma réponse est déjà toute prête !

Bertrand avait largement sous-estimé la charge de travail imposée par son achat. Il lui fallait continuer à faire rouler la ferme en plus de gagner sa croûte à Marine Industries. Anna soignait les animaux, mais avec un nourrisson qu'elle ne pouvait laisser seul à la maison, sa tâche se compliquait. Le matin, tôt levée, elle allait traire les vaches, puis les envoyait paître dans le clos derrière les bâtiments. Impossible de les traverser sur la commune juste à côté, car seuls les taureaux étaient admis dans les champs du seigneur Dupas ! À la corvée de l'étable, il fallait rajouter celle du jardinage. La date de semailles était largement dépassée, mais si elle voulait manger cet hiver, elle devait s'activer. Et comme toute nouvelle mariée et jeune propriétaire qui emménage, elle désirait que tout soit propre et en ordre. Il ne serait pas dit que la fille de Désirée Poudrette passerait pour une souillon. Lorsqu'arriva le temps de faire les foins, il manquait à Bertrand quelques heures dans sa journée. Son travail à Marine Industries lui grugeant déjà douze heures, le fermier comprit rapidement qu'il ne pouvait pas couper l'herbe des champs à la

noirceur. À cela, il fallait rajouter les jours de pluie et ceux où il devait laisser la terre s'assécher. Ce fut Rogatien Sauvageau qui lui vint en aide. L'éleveur d'ambleurs avait besoin de nourriture pour ses chevaux et préférait s'en procurer chez son futur beau-frère plutôt que n'importe où ailleurs. Lorsqu'il vit les traits tirés de Bertrand, il lui proposa de couper les champs et, en contrepartie, il n'aurait pas à débourser pour l'achat du fourrage.

— Marché conclu, déclara aussitôt Bertrand en tendant la main. Tu me dépannes plus que tu ne le crois.

— Penses-tu travailler longtemps à Marine ? À ce rythme-là, tu risques d'y laisser ta peau. Toi qui estimais jouir de ton bien, te voici rendu au point où ce sont les autres qui font ton ouvrage. Moi, à ta place, j'y songerais deux fois plutôt qu'une. Tâche de te reposer, car samedi prochain, j'ai besoin de toi.

— Que veux-tu dire par là ? demanda naïvement Bertrand.

— Tu n'es pas bien vite, mon homme. Je vois qu'il faut y mettre la forme. Bertrand, accepterais-tu d'être mon témoin pour...

— Bien certain, bout de ciarge ! Si je m'attendais à ça ? s'excita le fermier honoré de servir de père à son voisin.

Pour sceller ce marché et démontrer son enthousiasme, il tendit la main et administra une grande claque dans le dos de son futur beau-frère. Et dire qu'il y a quelques mois, il considérait Rogatien comme son ennemi juré…

Ce soir-là, Bertrand reprit ses calculs et demanda conseil à sa femme.

— Je te vois t'étioler, ma belle Anna, et moi, je n'ai pas le temps de faire l'ouvrage pour lequel je me suis engagé. Je pense que je n'ai pas le choix et que je dois abandonner

mon emploi à Marine. Il faut que je m'occupe de ma terre pour la faire prospérer.

— Je ne me plains pas du travail, affirma Anna, mais des conditions dans lesquelles je dois le faire. Je ne peux pas laisser Thomas tout seul dans son berceau durant que je trais les vaches ou que je vais les chercher au champ. C'est exactement la même chose lorsque je dois sortir pour entretenir le jardin. Mais comment ferons-nous pour arriver dans nos versements ? Nous venons à peine d'acheter la terre, on ne peut pas en renégocier les termes.

— Et si nous ajoutions quelques laitières et un bon reproducteur, nous pourrions augmenter notre cheptel et, par le fait, accroitre notre bénéfice en écoulant notre production à la Caillette ? Je sais que la fromagerie paye bien ses fournisseurs, car mon père faisait affaire avec eux.

Bertrand s'octroya quelques jours de congé et fit l'acquisition de cinq holsteins et un bœuf capable de leur faire honneur. Puis, il se rendit à Maskinongé et négocia un prix raisonnable pour le lait qu'il vendrait à la Caillette. Ensuite, il gagna Marine Industries et, sans détour, se dirigea vers le bureau d'administration. Surpris, Ludger Simard le reçut cavalièrement.

— Tiens, tiens, tu as décidé de justifier ton absence. Ta femme n'a pas encore accouché au moins ?

— Non, reprit sèchement Bertrand, qui détectait une pointe d'agressivité dans la question de son patron. Je viens vous donner ma démission. À compter d'aujourd'hui, je ne travaillerai plus pour vous.

— Quelle bonne idée ! En fait, tu me précèdes, car j'allais justement te renvoyer.

— Je connais vos méthodes de mise à pied.

Avec sarcasme, Bertrand continua :

— Dans ce cas, je suis content de tirer ma révérence devant le Prince de Sorel.

Et empreint d'une ironie méprisante, Bertrand fit une courbette en reculant et passa la porte. Depuis qu'il avait accepté ce travail à la fonderie, il savait que ce n'était qu'une question de temps avant d'en ressortir. Il avait un rêve, maintenant, il lui fallait l'habiter.

Le 8 juillet 1941, avant de partir de la maison, Hortense reçut la bénédiction paternelle. Dans une heure, elle sortirait de l'église au bras de l'homme avec qui elle partagerait le restant de sa vie. Lorsqu'on a vingt-quatre ans, cela peut sembler très long, mais la jeune mariée ne s'inquiétait pas. Les bancs du saint lieu étaient presque remplis. En plus de la famille ayant répondu à l'invitation des époux, les curieux ne manquaient pas, car il faut dire qu'à peu près tout le monde connaissait Hortense. Napoléon Valois s'engagea dans le porche de la maison de Dieu et, d'un pas lent et pompeux, conduisit sa fille au pied de l'autel. En arrivant à la hauteur du prie-Dieu, l'homme changea complètement d'air lorsqu'il aperçut Bertrand planté au côté du futur marié. Visiblement, celui-ci l'assisterait comme témoin. La joie qui animait précédemment Napoléon se transforma en colère. On avait comploté contre lui. Le simple fait de revoir celui qu'il avait chassé de son toit, que ce dernier se soit installé à quelques enjambées de chez lui, que personne ne l'avait mis au courant de la naissance de son premier descendant et, maintenant, ajoutant l'offense à l'insulte, qu'il serve de père à Rogatien Sauvageau le piqua au plus haut point. Toutes ces récriminations commencèrent à tourner dans son esprit tel un kaléidoscope.

Debout à côté de Rogatien, Bertrand savourait sa victoire. Il n'était plus le petit garçon qui obéissait aveuglément à son paternel, il était devenu presque son égal. En tout cas, on le considérait assez bien pour qu'il soit le témoin d'un homme plus âgé que lui.

La cérémonie religieuse fut brève et romantique à souhait. La mariée était tout en beauté dans sa robe de dentelle beige et celui qui se tenait à ses côtés n'était pas habillé avec des pelures d'oignon, comme le disaient les vieilles. Après s'être mutuellement juré amour, assistance et fidélité, le couple sortit en plein soleil sous un ciel prometteur ainsi que l'œil averti des curieux du village. Un superbe attelage d'ambleurs piaffait d'impatience devant la porte principale de l'église et attendait ceux qui devaient prendre la tête du cortège. Le carrosse, abondamment décoré de grelots et de roses sauvages, partit en direction de la résidence des Sauvageau. Hortense avait insisté pour recevoir les invités chez elle. Ses parents l'avaient entretenue durant plusieurs années, maintenant, le temps était venu où elle devait prendre les choses en main et montrer ce qu'elle savait faire, d'autant plus qu'elle était fière de faire visiter la belle maison que Rogation avait construite sur les ruines de la demeure d'Armand Guertin. Dans le jardin, des tables recouvertes de nappes de la même couleur que la robe de la mariée avaient été disposées en forme de U. En plein milieu, un immense bouquet d'églantines trônait, laissant ainsi admirer la perfection et la délicatesse des roses sauvages. L'air ambiant exhalait un subtil parfum sucré. Dès que le jeune couple descendit du landau, une longue haie humaine les accueillit et, tout à la joie de leur tendre complicité, Hortense et Rogatien se plièrent de bonne grâce aux embrassades, aux poignées de main, aux félicitations et vœux de toutes sortes. Puis se dirigeant vers un meuble d'appoint rempli de coupes, la

nouvelle mariée ainsi que son époux offrirent eux-mêmes un vin d'honneur.

— Cela nous permettra de remercier personnellement chacun de sa présence, avait préalablement décidé Hortense.

En hôtesse accomplie, Hortense profitait de cette proximité pour inviter chacun à prendre place autour des tables.

Sans démontrer la moindre faiblesse ou laisser échapper quelques nuages, le soleil se révéla le maître de cérémonie, conviant du même coup la bonne humeur à ne pas manquer le rendez-vous fixé par Hortense et Rogatien.

Puis ce fut le tour des toasts et du tintement des cuillères sur les verres, forçant les embrassades, non seulement des nouveaux mariés, mais aussi des couples constitués depuis plusieurs années. D'un côté à l'autre des tables, des rires, des voix aiguës et tonitruantes s'entrecroisaient, si bien qu'il en résultait une joyeuse cacophonie. Assis à la gauche de sa fille, Napoléon Valois rongeait son frein. Le chignon raide comme un manche à balai et le toupet à l'équerre, il avait perdu sa de superbe et attendait que toute cette mise en scène s'achève.

À la droite du marié, Bertrand se frottait les mains. Il avait réussi son coup d'éclat. Rogatien lui avait fourni l'occasion de se faire valoir et il l'avait saisie. Le grand Napoléon Valois avait eu la surprise de sa vie en le voyant et maintenant, il ne lui restait qu'à considérer ce dernier comme un homme accompli. Difficile à avaler, celle-là ! Assise à côté de son mari et tenant son fils dans ses bras, Anna régnait en souveraine. Personne n'était dupe et plusieurs comptaient les mois qui séparaient la naissance de l'enfant des épousailles à la va-vite.

Le repas presque achevé, Napoléon Valois se leva et fit taire l'assistance. Aussi joyeuse fût-elle, elle allait écouter

ce qu'il avait à dire. Avec emphase, il sortit de sa poche de veston un bout de papier sur lequel il avait griffonné quelques mots avec l'intention de les bonifier au gré de son humeur. Chose certaine, il gardait en réserve une flèche pour Bertrand :

— Ma bien chère fille, commença le quinquagénaire, je prends la parole pour t'exprimer tous mes vœux de bonheur. Je ne doute pas que tu seras une agréable compagne pour cet homme que tu viens de faire entrer dans notre famille. Je suis fier de toi, car tu as laissé grandir ton amour en suivant les règles établies par notre sainte mère l'Église et admises dans toute bonne société. Je ne saurais dire la même chose de ton frère qui s'est marié en catimini un matin de septembre et m'a fait grand-père avant que j'aie le temps de le désirer.

En entendant ces mots durs, Émerise commença à tirailler la jambe de pantalon de Napoléon afin de le tempérer.

— Aujourd'hui, continua l'homme, l'heure n'est guère au rabibochage des actes appartenant au passé. Cette mise au point étant faite, je vous souhaite tout le bonheur que vous méritez, ainsi que beaucoup d'amour, car, croyez-moi, il en faut bougrement pour traverser les rebours de la vie.

Les derniers mots provoquèrent l'hilarité générale, allégeant du même coup l'atmosphère que Napoléon avait chargée d'électricité. Satisfait de son discours, l'homme se rassit et se drapa dans sa rancune.

Puis vint enfin le temps de la première danse. Les époux, goûtant la félicité, exécutèrent une valse élégante, même si Rogatien aurait eu avantage à gagner en souplesse. Après quelques pas, les témoins et leur escorte furent invités à se joindre aux nouveaux mariés. Suivant le rythme

enchanteur des accords interprétés au violon par une des connaissances de Rogatien, Napoléon Valois accompagné d'Émerise, de même qu'Anna lovée dans les bras de Bertrand, foulèrent le gazon où des enfants avaient répandu des pétales de fleurs. Bientôt, les couples se retrouvèrent côte à côte. Malgré que Bertrand ait reçu la pointe décochée par son père en plein plexus, il n'en continuait pas moins à afficher une attitude décontractée, s'amusant avec Rogatien, allant même jusqu'à lui proposer de changer de partenaire. Voici donc que Bertrand termina la valse lente avec Hortense. Avant de laisser son cavalier, cette dernière tint à s'excuser pour les paroles offensantes du paternel.

— Oublie ça, dit-il en l'embrassant sur la joue. Cet affrontement ne te regarde pas et je refuse que tu en subisses les conséquences. Aujourd'hui, c'est ta journée, celle que tu as attendue et préparée depuis des mois. Profites-en, car elle ne reviendra pas.

— Merci, tu as bon cœur et je t'aime, petit frère.

En guise de réponse, Bertrand lui claqua un clin d'œil.

Pendant que ses deux ainés dansaient au son du violon, Émerise servait un sérieux avertissement à son homme.

— Ce n'est pas le temps de laver notre linge sale devant tout le monde, souffla Émerise à l'oreille de Napoléon, et encore moins le jour du mariage de notre fille. Si tu lui gâches sa journée, elle t'en voudra pour le restant de ses jours et je la comprendrais très bien. Si la querelle qui t'oppose à Bertrand te frustre à ce point, de grâce, agis comme il se doit. Règle ton différent face à face et à l'abri des regards.

— Jamais je ne ferai les premiers pas, tu m'entends, jamais. C'est lui qui a fauté, c'est à lui de réparer.

— Et toi, tu l'as banni de la famille, pas plus intelligent.

— Il veut la guerre, il va l'avoir.

Tout au long de l'après-midi, père et fils se regardèrent comme chien et chat. Ils se jaugeaient, s'analysant afin de savoir lequel des deux courberait l'échine le premier. Un vieux loup contre un jeune ! Jamais l'un n'aurait abdiqué, se retirant au profit de l'autre ! Heureusement, les deux hommes se firent suffisamment discrets pour ne pas empêcher le bon déroulement de la fête et aucun esclandre, hormis le discours de Napoléon, ne vint ternir la beauté de cette journée. Demain, les nouveaux mariés entameraient leur voyage de noces et prendraient les gros chars du curé Labelle jusqu'à Mont-Laurier. Rogatien avait retenu là-bas un camp de pêche pour une durée de quatre jours, puis retour à la maison et à la réalité quotidienne. Pendant ce temps, Bertrand s'occuperait de nourrir les chevaux et de les faire courir dans le paddock.

La semaine suivant les noces d'Hortense, Paul-André Poudrette se présenta chez le couple Valois, question de constater *de visu* les progrès de son neveu adoré. Ayant eu vent du retour de Bertrand dans le rang, le curieux examina minutieusement la nouvelle acquisition de son beau-frère.

— Gériboire, as-tu dévalisé une banque pour pouvoir t'offrir pareille cabane ? Je ne savais pas que Marine Industries payait si bien que ça.

— Ne t'inquiète pas pour moi, je réussis à vivre, s'impatienta le propriétaire, exaspéré qu'un Poudrette

mette le nez dans ses affaires personnelles. Que me vaut l'honneur ?

— Je viens voir mon neveu et vous avertir du décès de mémère Mousseau. Elle est partie cette nuit comme un petit poulet. Il faut dire qu'elle n'était pas bien grosse et avait fait son temps.

Immédiatement, des larmes mouillèrent les yeux d'Anna, elle aimait bien sa grand-mère maternelle. En fait, elle avait été sa première complice et un excellent chaperon, soit muet et aveugle.

— Le père ne voulait pas que je t'avertisse, mais j'ai pensé que tu devais le savoir.

Du même coup, Paul-André s'empara de l'enfant et le porta au bout de ses bras en lui faisant faire quelques pirouettes, mais le petiot n'apprécia pas ces envolées aériennes et ces atterrissages en piqué. Ne pouvant plus retenir le contenu de son estomac...

— Maudit bâtard, cria Paul-André en remettant le bébé à sa mère, il vient de vomir.

La figure barbouillée de lait caillé, le colosse tentait de retrouver une allure convenable, mais plus il se frottait le visage, plus il s'en répandait partout. L'odeur de liquide suri devenait insupportable pour le parrain, peu habitué à recevoir semblable douche. Anna et Bertrand se retenaient pour ne pas rire, car chacun connaissait le tempérament bouillant de l'oncle. Venant au secours de son frère, Anna lui refila une couche propre pour qu'il puisse s'essuyer et ainsi réparer les dégâts de son fils. Paul-André réussit à retrouver une figure relativement correcte, mais il était trop tard pour les gentillesses. Il avait repris son caractère des mauvais jours.

— Dis-moi donc, Bertrand, quand vas-tu me répondre au sujet de ce que je t'ai demandé ?

Devant l'air naïf de ce dernier, le grand gaillard poursuivit :

— Ne fais pas ton innocent, Valois, je te parle de la cachette pour le fils du notaire Lemaire.

Ne se sentant nullement concernée par le questionnement de son frère, Anna sortit dans le jardin. Parfois, valait mieux ne rien savoir, surtout lorsqu'il s'agissait des entourloupes de Paul-André. D'ailleurs, à ce sujet, elle avait bien mis en garde son mari de ne pas embarquer dans ses magouilles.

— Ah oui ! Il faut dire que je l'avais oublié, celui-là. À première vue, je ne vois qu'une solution. Au bout de ma terre, il y a une érablière. Il suffirait d'y bâtir une petite cabane.

— Mmm… ouais… Je trouve cela assez simple, mais ce point de vue me semble encore meilleur que celui que tu m'avais déjà suggéré. Va pour la cabane à sucre, j'en parlerai au notaire Lemaire.

— À ce que je comprends, le fils à papa ne peut pas décider seul.

— Vois-tu, l'idée de ne pas s'enrôler vient du paternel. Quand pourrais-tu commencer ?

— Un instant ! intervint Bertrand. Je ne construirai rien, tu construiras…

La figure de Paul-André s'allongea. Lui qui croyait se décharger de l'affaire assez facilement, voici qu'elle lui revenait comme une patate chaude. Bertrand avait-il conscience de son handicap ?

— Je suis prêt à fournir le bois nécessaire, reprit le propriétaire, mais avant tout, il faut couper les arbres.

— Si tu penses te faire bâtir une cabane sur mon bras, le beau-frère, tu te trompes royalement. Si tu n'as pas de meilleures idées, oublie ça. Je vais me débrouiller autrement. Ça m'apprendra à te demander un service.

Paul-André se leva et partit comme s'il avait le feu au derrière. Du coup, il mesurait l'ampleur de la perte. Sans cachette adéquate, la somme rondelette promise par le père risquait de lui glisser des mains et Dieu sait s'il avait besoin de cet argent.

D'abord surpris par cette sortie intempestive, Bertrand se mit à rire. Lorsque Anna vit son frère prendre le bord du chemin sans lui adresser le moindre salut, le chignon guindé, regardant droit devant, elle se douta bien que quelque chose s'était passé. Quand elle entra dans la maison, elle fut étonnée d'apercevoir son mari tout heureux.

— Ça y est, j'ai réussi à me débarrasser de P.A.

Comme si elle n'avait rien entendu, Anna se dirigea vers le berceau de son fils. Elle ne voulait rien savoir des tractations hasardeuses de Paul-André.

Devant les résultats négatifs obtenus auprès de son beau-frère, Paul-André dut réviser sa tactique. À présent, il devait faire rapport au notaire et expliquer son échec. Au lieu de houspiller le jeune Poudrette et de lui démontrer qu'il avait failli, l'homme de loi décida de grossir l'appât.

— Tu me dis que ton Bertrand Valois est prêt à donner le bois pour bâtir une cabane ?

— Aucun doute là-dessus.

— Dans ce cas, trouve un ouvrier qui pourrait faire le travail. Commence par négocier et on verra ensuite.

Paul-André partit donc à la recherche d'un manœuvre qui pour quelques dizaines de dollars érigerait un petit bâtiment après avoir dégagé un espace suffisant. Un dénommé Boileau, qui venait de perdre son emploi, accepta de couper les arbres et d'essoucher le terrain, de charroyer les billots jusqu'à l'endroit préparé et de monter une construction de quinze pieds par vingt. Paul-André présenta le projet à Bertrand afin qu'il désigne la place

exacte où il désirait implanter sa sucrerie, puis il se rendit chez le notaire pour lui faire part des nouveaux développements ainsi que du coût de l'ouvrage. Sur l'estimation fournie, Paul-André avait volontairement rajouté une somme substantielle à la commission déjà établie au moment de la première rencontre avec l'officier public.

Dès le lendemain de son entretien avec le père Lemaire, un Paul-André tout joyeux rappliqua chez les Valois dans le but bien arrêté de conclure le marché avec son beau-frère. Reléguant aux oubliettes leur controverse, Poudrette devait maintenant faire en sorte que ce dernier sanctionne l'entente paraphée par le notaire. Bertrand maintint sa parole et accepta qu'Armand Boileau construise une cabane à sucre après avoir coupé quelques érables. Il respecta également leur premier accord et donna le bois qui servirait à l'érection du petit bâtiment. Le propriétaire y trouvait son compte, car son patrimoine serait mis en valeur sans que cela lui en coûte un sou. Mais il restait un point en suspens : qui s'occuperait de relayer la nourriture et le nécessaire pour survivre ?

— Je règlerai ces détails avec son père, déclara Paul-André. S'il veut réellement protéger son fils de la guerre, il devra participer lui aussi. Par contre, je tiens pour acquis que si les M.P. se présentaient à ta porte, tu ferais tout ton possible pour avertir le squatteur. Personne d'autre que toi ne peut le prévenir.

— J'accepte le marché, termina Bertrand en tendant la main au colosse.

8

Été 1942

Au moment de la déclaration de la guerre, le Canada ne possédait que treize navires aptes à défendre le pays. Comparée à cette couverture maritime nettement insuffisante, l'Allemagne opposait près de 1 153 sous-marins. Ainsi, les chantiers navals travaillaient jour et nuit afin de répondre à la demande gouvernementale. Les bâtiments qui sortaient des grandes aciéries soreloises recevaient la mission militaire d'alimenter les forces alliées. Le Canada demeurait le parent pauvre de ce conflit, incapable de garantir la sécurité de son littoral. Les critiques y voyaient là le complexe du colonisé qui se montrait davantage disposé à défendre la mère patrie que son propre territoire.

Les Allemands mirent peu de temps pour découvrir cette faille. Le gouvernement canadien se rassurait en pensant que le vaste océan qui les séparait de l'Europe les protègerait d'une éventuelle attaque ennemie. Pour les nazis, l'occasion était trop belle. Profitant de l'inertie des autorités politiques canadiennes, l'amiral Karl Dönitz ordonna aux sous-mariniers de couler tout navire provenant du Canada et servant à ravitailler les Anglais en armes et en vivres, et ce, dès leur sortie du Saint-Laurent. Après avoir livré le secret de la combinaison des métaux utilisés

pour la construction des hélices des brise-glaces naviguant dans le Grand Nord, Ed Smith se préparait à sa nouvelle mission, soit faciliter la venue des *Unterseeboot* allemands, communément appelés U-Boote, dans le golfe du Saint-Laurent. Évidemment, la connaissance de Smith des îles du lac Saint-Pierre et des régions de Berthierville et Sorel représenterait un atout majeur.

Rendu à cette étape de la guerre, le Canada intensifia son effort. Dès le mois d'août, le gouvernement fédéral imposa le rationnement et la récupération de certains produits. À cet effet, chaque Canadien reçut un carnet de bons, restreignant l'achat d'articles que l'État désignait comme étant rares. Même les soldats en permission furent munis de ce livret de tickets, afin que leurs hôtes civils ne soient pas obligés d'assumer leur part. Ces coupons pouvaient être échangés contre de l'essence, du tissu, de la soie, du sucre, du beurre, de la viande, du thé, du café et de l'alcool. Les Canadiens furent également invités à récupérer le papier, les métaux, les chiffons, les vêtements, les os, les articles en caoutchouc, l'huile et la graisse. Ainsi 41 000 kilos de vieux tubes de pâte dentifrice et de crème à raser fournirent 14 000 kilos d'étain à treize fonderies.

Smith avait été choisi par le gouvernement nazi pour sa qualité hors du commun de transformation et d'adaptation à toutes situations, ce qui en faisait un espion redoutable. À cela, il fallait rajouter sa forte capacité d'observation du comportement humain. En conséquence, le transfuge n'eut aucune difficulté à se mêler à la population gaspésienne. Qui pourrait se douter qu'un ingénieur allemand s'était glissé dans leurs rangs ? Celui qui cassait son français et s'exprimait avec une drôle de prononciation se trouva rapidement un travail de commis dans une ferronnerie. Même si ses aptitudes dépassaient largement les besoins du

petit commerce, sa connaissance parfaite de l'anglais rajoutait à ses compétences de vendeur. Habitués d'entendre la langue de Shakespeare importée par les Jersiais dans la Baie-des-Chaleurs, les Gaspésiens ne firent aucun cas de cet accent venu d'ailleurs. Ce dernier n'était-il pas un représentant de la mère patrie pour laquelle leurs fils versaient leur sang ?

L'homme était particulièrement apprécié de la clientèle, en majorité masculine. L'Anglais, comme on l'appelait ici, parlait peu, émettait très rarement son opinion et, là encore, fallait-il que son interlocuteur insiste. Il se contentait de servir les pratiques sans se mêler à la conversation des aînés qui, un peu comme au magasin général, prenaient le temps de placoter, de discuter et de discourir de la guerre qui sévissait depuis près de trois ans. Dans cette région, comme tant d'autres, le conflit réclamait sa part de chair à canon, vidant les paroisses des jeunes hommes en âge d'aider leur pays et qui abandonnaient fiancée, père et mère en pleurs sur le quai de gare. Ajoutant le geste à la parole, les autorités avaient placardé la ville de pancartes bilingues, invitant les Gaspésiens à rejoindre les Forces canadiennes. Souvent attirés par la solde, certains fils de pêcheurs s'enrôlaient dans les corps d'armée, y voyant une façon de se valoriser et de soutenir financièrement leur famille. Par contre, d'autres s'accrochaient à leur bateau comme à une bouée et disparaissaient en mer le temps que la police militaire écume la place à la recherche de déserteurs. Les baies, les anses et les barachois qui pullulaient le long de la côte accueillaient leur lot de visiteurs impromptus.

Ed Smith avait trouvé asile dans une famille de pêcheurs. Aurélie et Maurice Arsenault avaient de nombreux enfants à nourrir et, étant donné le prix dérisoire payé pour la morue fraîche, les époux avaient trouvé à propos de garder

un pensionnaire chez eux, ce qui leur apportait un léger surplus. Tous les matins, Maurice Arsenault partait bien avant l'aurore, se rendait au quai où sa barque était amarrée et ramait jusqu'à un mille avant de jeter ses aplets à l'eau. Après avoir passé de cinq à six heures à hisser ses rets, à les vider, puis à les relancer encore et encore à la mer, vanné, le pêcheur revenait sur la grève et, la tête auréolée d'oiseaux marins, il filetait ses plus belles prises qu'il revendait à vil prix aux Robin, mettant de côté les plus petites pour les sécher sur les vigneaux. À ses pieds, une vieille chaudière remplie de têtes de poissons avec lesquelles sa femme ferait de la cambuse et nourrirait toute la famille. Lorsque son horaire le permettait, Ed Smith accompagnait le père Arsenault, juste pour le plaisir de l'aider.

Maurice Arsenault bavardait sans cesse, ce qui contrastait grandement avec son locataire. Selon l'endroit où il ancrait son doris, le pêcheur avait toujours une histoire sordide ou miraculeuse à raconter. En face de lui, Smith se contentait d'écouter et, telle une éponge, se gavait du savoir du morutier. Ignorant l'abc du métier, l'Anglais se demandait comment le père Arsenault réussissait à suivre les bancs de poissons, si bien qu'à quelques reprises, les bouilleries entraînaient le navigateur de plus en plus au large. Encore une fois, Maurice Arsenault narrait d'abondance les humeurs de l'estuaire et le danger de faire voile à l'embouchure du grand cours d'eau. Smith ne perdait pas un mot des récits de l'homme et observait la mer. En fait, l'espion profitait de ces échappées pour scruter les ports naturels suffisamment profonds, une information qui permettrait aux sous-marins de se rapprocher le plus possible du littoral.

L'étranger se montrait généreux envers les Arsenault.

À la pauvreté déjà existante, il fallait rajouter celle occasionnée par le rationnement. Souvent, Smith tirait de son havresac qui ne le quittait jamais quelques bonbons pour gâter les enfants, de la farine pour le pain, des bouts de tissus pour confectionner une robe aux fillettes qui demandaient si peu à la vie. Lorsqu'il mettait la main sur une paire de bas de soie, il les offrait à la mère de famille.

— Où veux-tu que je porte ça ? l'interrogeait Aurélie Arsenault. Je ne sors pratiquement jamais de la maison, sauf pour assister à la messe. Tu ferais mieux de les donner à une jolie gonzesse qui a encore de belles jambes, les miennes sont pleines de varices.

— Mais c'est à vous que j'envie d'en faire cadeau et, vous le savez, je n'ai pas de petite amie, reprit-il timidement. Gardez-les quand même, un jour viendra où vous en aurez besoin.

Puis un beau jour de septembre, sans dire un mot, Smith disparut de la circulation. Les Arsenault commencèrent par s'inquiéter du fait qu'il n'était pas rentré coucher. Au petit matin, constatant que son lit n'avait pas été défait, Aurélie en informa son mari. Au lieu de se tracasser, ce dernier se mit à rire.

— Laisse-le faire sa vie de jeunesse. Il a peut-être rencontré une fille et…

Maurice Arsenault ne termina pas sa phrase, car il y avait des sujets qu'il valait mieux éviter devant les enfants.

— J'arrêterai à la ferronnerie pour voir ce qui en est, ajouta-t-il afin de rassurer sa femme.

Aussi bizarre que cela puisse paraître, ce matin-là, celui qui était d'une assiduité exemplaire ne rentra pas au travail. Tout en bougonnant, le patron fut obligé d'assumer seul le service à la clientèle.

— Voulez-vous bien me dire où il est rendu, lui qui d'habitude se montre si ponctuel ? Si jamais l'Anglais se pointe le bout du nez, je vais lui passer un de ces savons… Il n'est pas l'unique gars sachant s'exprimer en anglais à Gaspé.

Curieusement, Smith semblait s'être volatilisé. Pfff ! Disparu dans la nature. Au bout d'une semaine, on commença à moins parler de lui et après la deuxième, on avait presque oublié qu'il avait existé. La famille Arsenault loua sa chambre à un jeune soldat et la ferronnerie engagea un commis venant de Newport ayant déjà travaillé pour le compte des Robin.

La nouvelle mission d'Ed Smith venait de commencer. Durant près d'une année, l'homme allait préparer le terrain à l'arrivée des sous-marins U-Boote dans le Saint-Laurent. En fait, Ed Smith se terrait à Grande-Vallée dans un chalet situé en bordure de mer. Pour quelques dollars, il avait loué cet asile à un médecin de Montréal dont la femme était morte récemment. Tout à son deuil, le professionnel se sentait incapable de retourner sur la côte nord de la péninsule. L'habitation estivale avait été bâtie dans le détour d'une anse bordée par une plage de galets. Au fond de cette alcôve unique, la mer et la montagne reprenaient leur droit, se relayant pour la possession de tout l'écosystème.

L'endroit était idyllique et l'installation confortable. Seul dans son petit paradis, Smith coulait des jours heureux. Il y avait longtemps qu'il s'était senti aussi bien. Ici, personne ne pouvait le reconnaître, l'interpeler ou le déranger. Il pouvait travailler pour son pays en toute quiétude et par son humble action participer à la guerre du Saint-Laurent. Ses occupations journalières se limitaient à prendre différents calculs en tenant compte des tables des marées et de leur amplitude, de la profondeur de l'eau et surtout évaluer l'achalandage sur le fleuve. En plus, il relevait des données sur la circulation des navires de ravitaillement aussi bien que celle des caboteurs ou des goélettes, il devait également répertorier la situation des bouées signalant un chenail ou encore de la présence de tout autre corps flottant. À cet effet, des jumelles traînaient constamment à côté du fauteuil qu'il avait installé face à la mer. Trois fois par jour, à heure fixe, Smith sortait son radio-émetteur et livrait à son pays des informations de première main sur la topographie des côtes gaspésiennes. Parfois, il quittait son refuge et se déplaçait le long du littoral afin de confirmer ou infirmer ses sources de renseignements. Jamais l'espion nazi n'avait mené une existence si agréable.

Puis un jour, sans crier gare, sa quiétude fut troublée. Un homme fit irruption dans la baie, chamboulant sa tranquillité. Smith vit d'abord dans cette arrivée une intrusion dans sa vie privée ainsi que dans son travail. Il n'en fallait pas plus pour que l'Anglais devienne suspicieux. Le nouveau venu semblait au fait de la présence de Smith sur le territoire gaspésien depuis un bon bout de temps et s'identifia comme étant Werner Alfred Waldemar von Janowski, lieutenant de la flotte allemande. L'homme qui répondait au surnom de Bobbi dut prouver noir sur blanc qu'il œuvrait pour le compte du gouvernement nazi, ce

qui situa sa position sur l'échiquier allemand. Devant ce type particulièrement sympathique à la grande cause, ainsi qu'à la reconnaissance de son statut d'espion, Smith sortit la bouteille de schnaps. Après quelques verres, la tension diminua et von Janowski, se sentant en confiance, commença à raconter son histoire. Rarement un transfuge parlait ouvertement de son vécu, même à une autre taupe, mais comme l'individu avait passé près d'un an et demi à la prison de Bowmanville, dans la région de Durham en Ontario, et que l'alcool lui déliait la langue, von Janowski en vint à entretenir son hôte au sujet de sa dernière mission.

Il y a quelques mois de ça, Waldemar von Janowski bénéficiait d'un accès privilégié à la côte canadienne par la Baie-des-Chaleurs. L'homme était débarqué du navire de guerre U-Boot 518 sur une plage à environ six kilomètres de New Carlisle. Sa destination étant Montréal, l'espion décida de s'arrêter quelque temps avant de monter à bord d'un train en partance vers la grande ville. À 6 h 30, sous le pseudonyme de William Brenton, von Janowski s'inscrivit à l'Hôtel New Carlisle et demanda une chambre avec un bain. Aux yeux de Earle Annett Junior, le fils du propriétaire, l'étranger semblait préoccupé. Rapidement, le garçon décela des incohérences dans le discours de son client. Âgé d'une trentaine d'années, ce dernier affirmait avoir pris l'autobus le matin même et s'être rendu à pied jusqu'à l'hôtel. Or, ce jour-là, aucun transport public ne passait à New Carlisle. De plus, si cela avait été le cas, le voyageur n'aurait pas eu à marcher si longtemps, parce que le véhicule faisait une halte devant le petit établissement. Sur le coup, Annett comprit que l'étranger mentait. Bizarrement, moins de trois heures après son arrivée, avant que le jeune homme puisse confirmer ses doutes, celui qui

s'était inscrit sous le nom de William Brenton acquitta sa facture. À ce moment, même si le visiteur parlait couramment anglais, l'adolescent détecta un accent parisien dans sa façon de s'exprimer et remarqua que ses vêtements empruntaient une coupe européenne. De plus, lorsque ce dernier paya ses cigarettes, il tendit un vieux billet d'un dollar canadien, billet qui n'avait plus cours depuis des années. Annett sentit également une odeur particulière émanant du costume de son client, sans compter que celui-ci oublia sur le comptoir de la réception une boîte d'allumettes belges ne portant pas le sceau que le gouvernement canadien y apposait. Tous ces indices laissaient à penser qu'il y avait quelque chose de louche. Lorsque le visiteur sortit et se dirigea vers la station, le fils de l'hôtelier le prit en filature. Doutant de la véracité des explications de celui qui se faisait appeler William Brenton, le jeune Annett alerta le constable Duchesneau de la Police provinciale. Averti juste à temps, l'agent se précipita à la gare des voyageurs et grimpa dans le train quelques secondes avant que la locomotive ne lâche son premier jet de vapeur. Ayant en mémoire le portrait brossé par l'adolescent, le flic aborda l'étranger qui s'identifia bien comme étant William Brenton, vendeur de radios à Toronto. L'individu s'en tint à cette version jusqu'à ce que Duchesneau lui demande de fouiller ses bagages. À cet instant, l'espion passa aux aveux.

— Ça ne sera pas nécessaire, monsieur. Je suis un officier allemand qui sert son pays comme vous le faites vous-même.

Duchesneau reconnut là un véritable gentleman, mais son devoir l'obligeait à le mettre derrière les barreaux. Quelques jours plus tard, le prévenu fut transféré au baraquement des prisonniers de guerre pour soldats

allemands à Bowmanville, également connu sous le nom de « Camp 30 ».

— Et voici comment je suis arrivé chez vous, monsieur Smith. Devant une conduite exemplaire, les autorités de la Gendarmerie royale me rendirent ma liberté pourvu que je collabore avec elles et que je travaille pour la Gendarmerie royale du Canada comme transfuge. Qu'auriez-vous fait à ma place ?

— Je leur aurais probablement faussé compagnie, répondit un Smith devenu placide.

— C'est en fait le geste que j'ai posé. J'étais incapable de trahir l'Allemagne, reprit von Janowski. En communiquant avec les services secrets de mon pays, j'ai pu connaître votre existence. Mon intention et également ma charge sont maintenant de vous seconder dans votre mission.

Et c'est ainsi que, tranquillement soutenus et guidés par les renseignements livrés par Ed Smith et Waldemar von Janowski, les sous-marins allemands arrivèrent aux portes du Saint-Laurent et visitèrent la vaste péninsule ainsi que ses larges côtes tout en dentelles où les baies, les anses et les criques se multipliaient à l'infini. Parmi toutes les portes d'entrée du continent nord-américain, le fleuve Saint-Laurent représentait certainement celle qui permettait l'une des percées les plus profondes à l'intérieur des terres. Par conséquent, 15 U-Boote s'engagèrent dans le golfe et le fleuve Saint-Laurent sans être le moindrement importunés. Jour après jour, semaine après semaine, ils mirent en échec 21 navires marchands et 5 bâtiments militaires, dont 4 canadiens et 1 américain. Souvent, la population des villages côtiers assistait aux combats des corvettes qui traquaient les U-Boote. Les hommes et les femmes qui demeuraient près du grand fleuve furent les

témoins impuissants des bombardements de la flotte canadienne.

À la Chambre des Communes du Canada, Sasseville Roy, député de la Gaspésie, se fit l'écho des centaines de ses concitoyens et aborda le délicat sujet de la possibilité de torpillages dans sa région. À maintes reprises, le parlementaire interrogea le ministre de la Défense sur les mesures qu'il pensait mettre en place afin d'assister et de prêter main-forte aux navires qui transportaient des armes et des provisions pour le conflit. Et la population ? Elle était également en droit d'être protégée. À ce sujet, le responsable du dossier donnait souvent des réponses vagues et laconiques. Suite à une série de questions fort embarrassantes, le député Roy fut invité à plus de discrétion et on alla même jusqu'à lui suggérer de ne divulguer aucune information qui puisse servir l'ennemi. La censure se mettait de la partie, rappelant tous les intervenants à l'ordre.

À la fin de l'année 1942, les personnes, pourtant les mieux renseignées, constatèrent avec regret que les U-Boote allemands faisaient la pluie et le beau temps dans les eaux territoriales du Canada. À cet effet, le gouvernement accoucha de deux rapports qui décrivaient les actions à entreprendre pour défendre le golfe et le fleuve Saint-Laurent contre les sous-marins et, par conséquent, prévenir le débarquement d'espions. Mais ces conclusions étaient trop tardives et nettement insuffisantes. Ed Smith avait mené sa mission à terme et laissait aux autorités militaires canadiennes le soin de débattre du point suivant : y aurait-

il récidive durant la prochaine saison de navigation ? Les dirigeants mirent en place un plan stratégique, invitant la population locale à collaborer. De plus, s'appuyant sur des avis indiquant que les tourelles des sous-marins pouvaient être détectées par radar, le gouvernement pria donc un ancien capitaine, ingénieur de son métier, le capitaine Lafond, de poser des appareils à des intervalles de dix milles l'un de l'autre, et ce, entre les villages de Matane et de Gaspé. Bien entendu, le tout demeurant sous le sceau du secret. À cette première équipe d'installateurs, on adjoignit des experts du Ministère des Transports du Québec qui profitèrent de l'occasion pour inspecter les ponts gaspésiens. Le plus gros problème de l'officier Lafond était d'enjamber les rivières avec son cortège de camions, pesant plusieurs tonnes. Au mois de septembre suivant, le Canada annonça une série de mesures drastiques, dont la fermeture du Saint-Laurent à toute navigation transatlantique. De plus, les autorités ordonnèrent aux automobilistes qui circulaient le long du fleuve et des côtes de Gaspé d'obscurcir les phares de leur voiture dès la tombée de la nuit et aux habitants de masquer les fenêtres de leur maison.

À l'automne 1944, quatre ans après le début de la guerre, le ministre de la Défense nationale, le colonel Ralston, convint le parlement de la nécessité d'une conscription militaire immédiate. Après avoir essuyé de sérieux revers au nord-ouest de l'Europe et en Italie, le Canada devait absolument refaire ses troupes. Le conflit s'alimentait à la chair fraîche. Jusqu'à ce moment, le pays

n'avait eu recours qu'au volontariat. Dans l'espoir d'éviter de faire appel à la mobilisation sous les drapeaux, le premier ministre Mackenzie King limogea le colonel Ralston et le remplaça par le général McNaughton. Cependant, suite à de fortes pressions des élus anglais sur le pouvoir libéral, King fut contraint de revenir sur sa promesse de ne pas imposer la conscription. Le 22 novembre, King ordonna donc l'engagement obligatoire afin de sauver son gouvernement de la défaite.

Une bombe serait tombée sur le Québec et le résultat aurait été le même. Comme une mère poule, la province tenta de protéger ses poussins du mieux qu'elle put. Déjà qu'elle pleurait ses fils morts sur les champs de bataille, il ne fallait surtout pas rajouter à sa peine en venant chercher les vivants dans sa maison. Un nombre significatif d'hommes obtempérèrent et acceptèrent l'uniforme kaki, mais il y eut beaucoup de résistance. Les récalcitrants prirent le maquis et se cachèrent dans l'archipel du lac Saint-Pierre. Même les plus petits îlots devinrent terre de refuge pour des dizaines de déserteurs et toutes sortes de subterfuges furent utilisés pour déjouer la Police militaire qui sillonnait le paradis de la sauvagine. Les îles de Berthierville et de Sorel, d'habitude si tranquilles, furent vite virées sens dessus dessous. Les insulaires avaient déjà la conscience élastique, mais voici que la loi sur la conscription leur demandait de faire preuve de loyauté envers la patrie. Mais quelle patrie ? La leur, ou celle qu'on leur avait imposée. Qui ne connaissait pas le nom d'un déserteur ? Devaient-ils les aider ou les dénoncer ?

Ce fut au moment de ces appels incessants à servir sous les drapeaux qu'Abel Lemaire se présenta au rang de l'île Dupas. Un soir après le souper, le fils du notaire frappa à la porte de Bertrand Valois. Attifé d'un épais manteau de

couleur sombre et une poche de marin jetée par-dessus son épaule, le jeune homme démontrait le parfait profil d'un fugitif. En fait, il ressemblait plutôt à un quêteux qu'au garçon d'un des grands noms de Sorel. Anna vint ouvrir, mais en voyant l'inconnu, elle appela son mari qui s'affairait dans l'étable.

— Bertrand, cria-t-elle en passant son châle sur sa tête et en le tenant serré sous son cou, il y a quelqu'un pour toi.

D'habitude hospitalière, Anna laissa l'individu debout contre la porte et ramassa autour de ses jupes Thomas et sa petite Alice qui, âgée de moins d'un an, jouait sur le plancher de la cuisine. Heureusement, Bertrand ne tarda pas et libéra sa femme de la surveillance de l'étranger.

— Je suis Abel Lemaire, dit le garçon en présentant la main au propriétaire des lieux.

— Tiens, tiens, tu en as mis du temps pour te rendre jusqu'ici. Bon, on ne se perdra pas en discours futiles, de cette façon nous économiserons de précieuses minutes. Moins nous aurons de contact, mieux ce sera pour chacun de nous deux.

Talonné par le fils Lemaire, Bertrand sortit dans la nuit, prit un fanal dans la grange et entreprit le sentier menant à la cabane à sucre située aux limites de son terrain, en face de l'île Ducharme. Suivant la clôture de perches, il leur fallut pas moins de quarante-cinq minutes pour enfin entrevoir le refuge caché au milieu des érables, dépouillés en cette saison. Bertrand souleva le bout d'une des planches qui servaient de bas de porte et retira la clé du cadenas condamnant l'entrée. Malgré que la construction soit récente, une odeur de renfermé et de moisi lui sauta immédiatement au nez.

— Voilà, je te laisse ici, j'ai du travail. J'imagine que tu sais faire un feu. Le foyer est là, juste sous l'évaporateur

pour l'eau d'érable. Je te conseille de bien contrôler l'intensité de ton attisée. Il serait dommage que la boucane révèle ta présence. J'avertirai Paul-André de ton arrivée et concernant les autres détails, comme les vêtements et la mangeaille, c'est lui qui a fait les arrangements avec ton père. Je ne veux rien savoir de ce qui se passera ici, tu as bien compris. Alors, inutile de venir chez nous, car tu mettrais ma famille dans le pétrin. Salut, termina Bertrand en fermant la porte, et bonne chance !

Le cultivateur reprit le chemin de sa ferme, priant pour que Paul-André tienne parole et s'occupe du déserteur. À vrai dire, Bertrand n'était pas bien chaud à l'idée d'accueillir le fils du notaire sur sa terre, mais il avait déjà accepté de cacher l'échappé et maintenant, il devait livrer la marchandise. Il savait que les M.P. rôdaient dans le coin et visitaient les maisons les unes après les autres. Parfois on pouvait voir un jeune fuyard que les policiers avaient débusqué, écrasé sur le siège arrière de l'auto-patrouille et affichant un air aussi désespéré que si on le menait à l'abattoir.

De retour chez lui, Bertrand monta dans sa Ford achetée d'occasion et prit la direction de la résidence des Poudrette. Il trouva son ami dans le hangar en train de réparer une vieille brouette.

— Salut ! l'interpela Paul-André. Quel bon vent t'amène, le beau-frère ?

— J'ai de la visite dans la cabane à sucre, tu dois savoir de qui je parle.

— Ne me dis pas que notre gars s'est enfin décidé. C'est bien, je m'en occuperai, déclara le gaillard en sculptant une pièce de bois.

— Je l'ai averti, deux fois plutôt qu'une, que je ne voulais pas le voir chez nous. Tu t'arranges avec lui et fais en sorte que j'oublie sa présence.

— Inutile d'insister, j'ai compris.

Bertrand reprit le rang de l'Île-Dupas. Son devoir était fait et maintenant, il devait rassurer sa femme.

— Et si la police se présentait à la maison, qu'est-ce que je dis ? demanda Anna.

— Tu réponds que nous n'hébergeons personne, ce qui est vrai, et tu tentes d'avertir Abel le plus rapidement possible.

— Et tu crois que je peux partir à courir dans les champs avec deux enfants attachés à mon tablier ? Tu rêves ou quoi ! Il ne faut pas prendre les M.P. pour des idiots. Je dois t'avouer que je n'aime pas cet arrangement.

— Moi non plus, répliqua Bertrand, mais je n'ai pas le choix. Si jamais tu voyais Abel rôder autour de la maison, viens m'avertir immédiatement. Je le ferai rentrer dans son trou de gré ou de force.

Abel Lemaire s'était installé tant bien que mal. La baraque était propre et après une brève inspection, il en déduit qu'elle n'avait jamais servi. Combien de temps resterait-il ici, retiré du monde des vivants ? Élevé dans la soie, le fils du notaire n'avait jamais connu la misère, mais à partir de maintenant, il devrait se débrouiller et survivre. Son père ne pouvait rien de plus pour lui.

La cabane ne contenait rien d'autre qu'une grosse bouilloire qui occupait tout le centre de l'unique pièce et une banquette plaquée contre un mur, ce qui empêcherait le visiteur de coucher par terre. Heureusement, car le sol avait été laissé à nu. Abel s'assit sur le bout du banc et tenta

de trouver une solution au premier défi : d'abord s'organiser pour la nuit. Pour tout de suite, il se contenterait d'être à l'abri, mais demain, le soleil se lèverait et il aurait une meilleure idée de la situation. Déposant le fanal laissé par Bertrand à côté de lui, il s'aperçut que ses mains tremblaient. Était-ce l'effet du froid ou la crainte de vivre ici qui le rendait si vulnérable ? Il fallait faire un feu. Canalisant toute son énergie dans cette simple action, il entreprit des recherches. Peut-être le propriétaire aurait-il caché une réserve de bois en arrière de l'abri ou à quelque autre endroit ? Rien. Aucune provision n'avait été prévue pour alimenter le foyer sous le *boiler*. Abel reprit sa lampe et s'efforça de trouver de quoi se chauffer. À peu de distance, il découvrit quelques branchailles sèches qu'on avait laissées par terre au moment de la construction de la cabane à sucre. Ramenant sa précieuse récolte avec lui, à la manière d'un scout il plaça quelques brindilles au centre, puis se mit à la recherche du feu. Jamais il n'avait été si démuni ! Il avait bien celui de la lampe-tempête, mais comment procéder pour transférer la flamme sous l'énorme cuve ? Sa vie passée sous l'aile protectrice de son père ne l'avait pas préparé à cette réalité. Quelle existence miséreuse mènerait-il ici ? Non, pas question de geler cette nuit ! se persuada-t-il. Il referma donc la porte de la cabane afin d'éviter les courants d'air et, dans l'espoir de garder la chaleur du bon côté du battant, il chercha une éclisse et la glissa sous le globe de verre. Avec précaution, il mit le feu au petit échafaudage primaire, mais sa réussite fut de courte durée. À sa grande déception, Abel se vit obligé de retourner dehors à la quête de plus de bois. En s'éloignant un peu, il découvrit des branches plus grosses qu'il cassa à l'aide de son genou. Lorsqu'il revint dans la cabane, il n'y avait plus de flammes. Trop tard ! Que des formes

suppliciées, noires et tordues ainsi que des cendres nettement insuffisantes pour brûler le fagot rapporté.

La nuit était passablement avancée lorsque Abel arriva chez les Valois. Il éteignit son fanal et sans faire de bruit se dirigea vers l'étable. Au moins ici il ferait chaud. Au fond du bâtiment, Bertrand gardait toujours une petite réserve de foin frais, ignorant qu'elle servirait de couche au déserteur. Le squatteur avait bien l'intention de déguerpir aux premières lueurs du jour, car il savait que les cultivateurs se levaient souvent avant l'aurore. Quand Bertrand pénétra dans l'étable et aperçut Abel ronflant sur la litière improvisée, il crut d'abord être mal réveillé. Mais non, c'était bien le fils à papa qui dormait à poings fermés à quelques pas des vaches. D'un coup sec, Abel se sentit tirer vers le haut et quelqu'un qui lui criait dans les oreilles.

Soulevé dans les airs par une poigne d'acier, le gringalet tentait de reprendre pied, mais une force quasi surhumaine le maintenait au-dessus du sol. Avec autant de vigueur qu'il avait été levé, le voici qui atterrissait dans le foin sans ménagement.

— Tu es sourd ou quoi ? Il me semble avoir été assez clair, hier soir ! Je ne voulais pas voir ta face de fouine autour de ma propriété. Retourne dans ton trou ou chez ton père. Si jamais tu retontis encore, je te jure que je préviens la Police militaire et tu feras ton service, bon gré mal gré.

L'attaque brutale terminée, Abel déguerpit comme un lapin et reprit le bord du bois. Il fallut que l'horloge atteigne les dix heures pour qu'Abel aperçoive un colosse qui longeait la clôture. Ne reconnaissant pas immédiatement le fils Poudrette, le déserteur sauta dans la cuve et s'étendit de tout son long, espérant qu'on ne le repérerait pas. Après quelques minutes, il entendit le battant de la porte frapper durement le mur.

— Aie, le poltron ! Sors tout de suite du *boiler*, sinon je mets le feu en dessous. Je te jure que le cul va te chauffer.

Lâche et peureux, Abel se leva et fit face au géant. Maintenant, il devait quitter sa cachette, et cela, sous le regard méprisant de Paul-André Poudrette.

— Je t'ai apporté des couvertures, de la nourriture et de quoi te distraire un peu. Il y a un jeu de cartes, tu feras comme les bonnes femmes et tu exerceras ta patience. J'ai ouï dire que tu avais couché dans la grange des Valois. Bertrand est arrivé chez nous enragé comme un taureau et m'a jeté un paquet de bêtises par la tête. Je n'ai pas apprécié ! Je ne crois pas que ce soit là ta meilleure idée, lança Paul-André en ouvrant la porte. Ah oui ! En passant, creuse-toi un trou assez loin de la sucrerie pour y enterrer ton barda au cas où les recruteurs viendraient te rendre visite et puis, pratique-toi à entrer dedans, ça te réchauffera certainement.

Et Paul-André reprit la route sans s'arrêter chez les Valois. Mieux valait pour chacun que l'échange de renseignements se termine là. Chacun sa *job* !

Suivant les conseils du colosse, Abel Lemaire dénicha une vieille pelle et chercha un endroit pour se cacher en bordure de la forêt. Toute sa richesse tenait dans la poche de marin qu'il avait amenée avec lui. Il devait se dépêcher, car la terre de novembre durcissait rapidement, signe que bientôt le gel figerait tout le décor. Lors d'une des visites de son bienfaiteur, le jeune homme réclama quelques planches, expliquant qu'il désirait recouvrir l'excavation afin d'éviter de malencontreuses chutes. Prenant grand soin de ne pas se faire repérer, Paul-André souscrivit à sa demande, si bien qu'un soir, il se pointa avec le matériel commandé. Abel en profita pour s'informer où en était rendue la recherche des déserteurs. Les M.P. avaient-ils terminé d'écumer la région ? Devrait-il rester ici longtemps ?

— Ça, personne ne le sait, pas même les principaux intéressés, répondit le taupin.

L'insoumis se dépêcha donc à recouvrir le trou qu'il avait creusé et jeta les dernières feuilles tombées sur les planches. Au moins, durant quelques jours, ce travail l'avait distrait, faisant en sorte que le temps s'écoulait un peu plus rapidement.

La chose la plus difficile pour Abel était d'apprivoiser la solitude. Lui qui vivait librement sans être inquiété, fêtant avec ses camarades, racolant les filles dans le port et prenant la vie pour une partie de plaisir, trouvait sa réclusion forcée peu enviable. Parfois, il enfreignait les règles, sortait de son refuge, bravait les interdits et se rendait à Sorel pour passer la nuit dans la couche chaude d'une jolie brunette ou sur le canapé d'un vieil ami. Abel en vint donc à relâcher de plus en plus sa vigilance et recommença ses activités de jeune célibataire. À quelques reprises, on lui confirma que les recruteurs faisaient toujours des recherches intensives, fouillant les bars où les fuyards se tenaient et visitant chaque recoin des îles. En fait, les policiers trouvèrent quelques fautifs et soupçonnaient fortement d'autres insoumis de se cacher soit dans les chalets d'été, soit dans les petites constructions utilisées pour la pêche blanche, et dans les cabanes à sucre ou encore dans les caves et les greniers des habitations.

Par une journée glaciale, Anna vit deux hommes se diriger vers la maison. Ces derniers commencèrent à lui poser des questions, à savoir si elle et Bertrand hébergeaient des fuyards. La voix tremblotante de la jeune femme signa son mensonge.

— Pourrions-nous inspecter votre demeure, demanda le plus costaud.

— J'aimerais mieux que mon mari soit présent, répondit-elle en triturant l'ourlet de son tablier.

— J'imagine qu'il se trouve à l'étable ?

Devant l'affirmative, les policiers partirent vers les bâtiments pour revenir avec le propriétaire.

— Laisse, Anna ! intervint Bertrand. Ces messieurs ont reçu l'ordre de visiter la maison.

La mère de famille fit ce que son mari demandait, mais ses yeux trahissaient la crainte qui l'assaillait.

— Nous n'avons rien à nous reprocher, reprit Bertrand en s'allumant une cigarette. Faites vite, car j'ai du travail, les vaches n'attendent pas.

Les deux policiers passèrent l'habitation principale ainsi que les bâtiments en revue, mais ne trouvèrent personne d'autre que les occupants.

— On m'a dit qu'il y a quelque temps, vous avez construit une cabane à sucre au bout de votre lot, nous désirons y jeter un coup d'œil.

— Faites, mais vous m'excuserez si je ne vous accompagne pas. J'ai une vache qui doit vêler d'une heure à l'autre et je n'ai pas les moyens de perdre le veau.

Les policiers partirent en direction de la limite de la terre, soit à quelques pas de l'île Ducharme. Un étroit chenail séparait les deux îles et il était aisé de le traverser pour s'y réfugier. Ces derniers trouvèrent bien la cabane à sucre et à la hauteur du bâtiment, ils aperçurent des pistes vaseuses figées par le gel. Puis les empreintes s'éloignaient et se perdaient sous le couvert de feuilles mortes. Sans frapper, un des hommes tenta de s'introduire dans l'abri rudimentaire avec l'intention bien arrêtée de surprendre un déserteur, car le fait était connu, ces baraques abandonnées durant la majeure partie de l'année représentaient une cachette facile. D'un solide coup d'épaule appliqué sur la porte gauchie il fit céder le battant, précipitant le policier à l'intérieur. Un rapide tour d'horizon suffit à livrer les

secrets de ce qui pouvait constituer un asile de choix. Habitué à débusquer des fuyards, l'agent passa sa main dans le foyer sous la bouilloire et y trouva du charbon de bois refroidi mêlé à de la cendre, mais rien d'autre n'indiquait un feu récent. Demeuré à l'extérieur, le second policier entreprit de suivre les traces de pas. Inutile d'examiner longtemps pour savoir que ces empreintes appartenaient à un homme de petite taille, car les marques étaient courtes et peu profondes. De plus, il arriva rapidement à la conclusion que le type était suffisamment riche pour s'acheter des bottes neuves, du fait qu'on pouvait encore distinguer les sillons de ses semelles. Un pauvre aurait laissé des traces plus lisses.

— Il n'y a personne, affirma le premier agent en ressortant de la construction primaire. Rien ne traîne, mais mon pif me dit que Valois héberge un déserteur. Tu as vu, sa femme paraissait pas mal nerveuse.

— Je suis de ton avis, quant aux pistes, je ne sais pas trop. J'ai l'impression qu'on a volontairement maquillé le terrain. Pour l'instant, on ne peut rien conclure, nous reviendrons plus tard, peut-être aurons-nous une surprise.

La venue des policiers dans le rang de l'Île-Dupas ne passa pas inaperçue. Dès leur départ, Bertrand se retint pour ne pas courir chez Paul-André. Les Poudrette avaient-ils reçu la visite des militaires ?

— Non, je n'ai pas vu l'ombre d'un uniforme kaki, répondit Poudrette au questionnement de son vis-à-vis. Je les connais tous et chacun d'eux sait très bien que mon infirmité me disqualifie et que je ne peux me joindre à ces messieurs. Par contre, je n'ignore pas que notre ami Abel est activement recherché. À deux ou trois reprises, j'ai surpris ton protégé qui traînait du côté de Sorel. Cet innocent est en train de se mettre la corde au cou tout seul.

Un beau jour, il va se faire pincer et qu'il ne vienne pas brailler sur mon épaule pour que je le sorte du pétrin. Je comprends sa difficulté de rester tranquille dans la cabane à sucre, mais monsieur se pense invincible. J'ai des petites nouvelles pour lui. La semaine passée, je me suis rendu chez le notaire, car son chéri avait besoin d'un manteau plus chaud, et j'ai profité de l'occasion pour informer le paternel que la police militaire recherchait Abel. Il m'a bêtement répondu qu'il s'était suffisamment exposé en le soustrayant aux recruteurs et qu'effectivement, depuis un certain temps, il était au courant que ses allées et venues étaient surveillées. Les agents avaient même visité sa résidence privée ainsi que son étude. Cette étroite filature ne présageait rien de bon. Il avait une réputation à défendre, grand Dieu !

— Quel idiot je suis ! cracha Bertrand en continuant son discours. À vouloir trop aider, on finit par passer pour des complices, au risque de devenir la cible des M.P. Deux mastodontes sont venus chez moi et ont fouillé toute la maison. Leur présence a terrorisé ma pauvre Anna. Puis ils sont montés au bout de ma terre à bois debout et ont visité l'érablière. J'ignore ce qu'ils ont trouvé, mais je les ai vus revenir les mains vides. Ce n'est pas difficile de deviner la suite. Maintenant qu'ils ont des soupçons, ils vont remettre ça.

— Ne t'inquiète pas, je parlerai à notre homme dans le tuyau de l'oreille et il rentrera dans son trou, je te le promets. S'il ne peut se tenir tranquille, et bien, qu'il prenne le maquis. Ce n'est pas un avorton qui nous mènera par le bout du nez, fils de notaire ou pas !

Abel Lemaire détestait demeurer dans la cabane au bout de la terre des Valois. Son père l'avait

forcé à s'y cacher, mais cela l'emmerdait au plus haut point. L'officier public n'arrivait pas à faire courber l'échine à son fiston et ne détenait aucune autorité sur lui. Abel menait sa vie comme il l'entendait et si cela voulait dire faire la rumba tous les jours et boire avec ses amis, il en serait ainsi. S'il décidait de fuir le logis imposé, le notaire devrait s'y plier. Il ne resterait pas terré au fond de l'île Dupas dans une cambuse où il gelait tout rond et ne pouvait faire du feu selon son bon désir, sans compter qu'il était obligé de manger ce que Paul-André Poudrette daignait bien lui apporter. Pour faciliter son escapade, tout en se réservant la possibilité de revenir en arrière lorsqu'il le voudrait, Abel avait caché la poche de marin, qui contenait tout son bien, dans le trou que lui avait fait creuser P.A. Poudrette et avait remis des rameaux et des feuilles mortes sur la trappe en prenant soin de ramasser celles qui venaient de l'arbre le plus proche. Le jeune homme était capable d'évaluer son bien-être et selon lui, il valait mieux coucher dans les bras d'une belle fille ardente à souhait que de virailler et chercher le sommeil sur une banquette froide et dure.

Depuis quelques jours, Abel se savait traqué. Il comptait sur ses amis pour lui indiquer les allées et venues des recruteurs. Lorsqu'il sentait la soupe trop chaude ou qu'il échappait de justesse aux agents de police, le fuyard changeait de lieu, d'île ou de cabane, dormant dans des chaloupes, squattant les étables ou les maisons de ses

camarades où il demeurait tapi dans des caves humides et terreuses. Souvent, sans même le savoir, les parents de ses compagnons d'infortune hébergeaient l'insoumis. Sans faire de bruit, le lendemain, Abel repartait pour une autre cache. Sa vie était complètement désorganisée et tout était bien comme ça, pourvu que cela ne dure pas des années. Parfois, il retournait dans la sucrerie des Valois et demandait à Paul-André un peu d'argent : certains services s'achetaient à prix d'or. Le pourvoyeur se rendait alors chez le notaire et se faisait rembourser les avances de fonds consenties à Abel. Mais ces visites répétées devinrent suspectes aux yeux de certains. Les rideaux des voisins cachaient mal les curieux et bien des langues étaient prêtes à se délier. Ainsi l'homme de loi en vint à fermer sa porte à Paul-André.

La police militaire était revenue à quelques reprises chez Bertrand Valois, investissant chaque fois la petite cabane à sucre. Comme la neige commençait à blanchir le décor, les fugitifs devaient chercher une place au chaud. Au cours d'une de leur visite, Bertrand éleva le ton et refusa d'ouvrir sa maison.

— Ne croyez-vous pas que je sois assez bête pour accueillir un invité-surprise ? Vous frappez à ma porte régulièrement et vous ne trouvez jamais personne, sauf ma femme et mes enfants. Ça suffit, j'en ai assez de vos méthodes inquisitoires. Ici, je suis chez moi et j'ai le droit de laisser les malveillants sur la galerie. Allez ailleurs et ne revenez plus.

Les hommes de main des M.P. se dirigèrent vers le boisé et fouillèrent une nouvelle fois la cabane à sucre. Rien n'avait évolué ni à l'intérieur ni à l'extérieur de la construction. Par acquit de conscience, l'un d'eux prit une pelle appuyée sur le mur de côté, puis s'enfonça légère-

ment en bordure de l'érablière et, utilisant le tranchant de l'outil, il se mit à sonder le sol en le frappant. C'était là la dernière occasion de le faire, car dans quelque temps la neige couvrirait tout le paysage et leurs visites chez les Valois se feraient plus rares. Inspectant minutieusement les alentours, le policier ne rencontrait que de la terre gelée, mais quand il donna des coups entre deux arbres matures, le bruit émis fut complètement différent. Alerté par ce que son oreille venait de percevoir, il fit signe à son confrère qui le rejoignit sans plus attendre.

— Écoute ! ordonna-t-il en recommençant à frapper.

— On dirait du bois, s'écria l'autre.

Sans tarder, les deux hommes se mirent à soulever l'épaisseur de feuilles figées par une mince couche de glace et ils découvrirent des planches qui visiblement bouchaient un trou. À l'intérieur de cet espace dégagé, ils dénichèrent un sac de marin. Depuis combien de temps cette poche moisissait-elle là-dedans ? Combien de fois étaient-ils passés à côté de la fosse sans se douter que, presque sous leurs pieds, quelqu'un avait caché pareille besace ? Maudissant leur négligence, l'un d'eux descendit dans la cavité afin de remonter leur trouvaille. Immédiatement, l'agent défit le nœud qui enserrait le col et élargit l'ouverture. Il y avait peu de chose dans ce sac. Ce pourrait être celui d'un déserteur, car il contenait une lampe de poche, un vieux chandail, quelques feuilles de papier vierges et un crayon à mine. Rien de bien personnel. Rien qui puisse identifier quelqu'un en particulier. Sans plus tarder, les deux inspecteurs reprirent le chemin qui longeait la clôture et arrivèrent à la ferme de Bertrand Valois.

Les coups de poing appliqués dans le milieu de la porte étaient si violents qu'Anna refusa de répondre. Elle tassa légèrement les rideaux de la fenêtre de côté et aperçut

les deux hommes à qui son mari avait interdit l'accès à leur résidence. Devant le silence éloquent de la maîtresse de maison, ces derniers se dirigèrent vers l'étable et trouvèrent le propriétaire en train de sortir le fumier à l'extérieur.

— Monsieur Valois, regardez ce que nous avons déniché dans le boisé. Cela vous appartient ?

— Certainement, reprit Bertrand sans broncher. Je vois que vous avez fouillé partout ?

— Pour vous dire la vérité, il était bien caché.

— Et vous pensez m'étonner ou, mieux encore, me piéger avec votre découverte ?

— Cette poche est donc la vôtre ?

— Mais bon Dieu de Sorel, sur quel ton dois-je vous le chanter ? À qui d'autre voulez-vous qu'elle soit ?

— À un fuyard que vous hébergez, monsieur Valois.

— Ah bien ! C'est le bout du bout ! Je vous interdis ma maison et vous vous rabattez sur ma cabane à sucre. Et à qui avez-vous demandé la permission pour vous rendre au bout de ma propriété ? Hein ! J'aimerais bien le savoir. Vous vous pensez intelligents parce que vous me rapportez une poche que j'avais enterrée en cas de besoin. Inutile de m'énumérer le contenu, je le connais par cœur. Vous ressemblez à deux chiens qui viennent de découvrir un vieil os, mais le problème c'est qu'il n'y a pas de chair après. Maintenant, redonnez-moi mon bien et partez. Ne mettez plus vos sales pattes ici, termina Bertrand en montrant la porte du bâtiment.

Bertrand Valois acheva son travail, puis rentra à la maison en brandissant le sac d'Abel à bout de bras. Lorsqu'il vit l'inquiétude imprimée dans la figure d'Anna, il lui dit :

— Ça commence à chauffer. Les recruteurs viennent de partir, en fait, je les ai sacrés dehors. Maintenant, ils

savent à quoi s'en tenir. Ne t'en fais pas, ma belle Anna, je ne pense pas qu'ils reviendront de sitôt.

— J'espère, car je n'en peux plus, soupira la jeune femme. À tout bout de champ, ces hommes se présentent ici et me mettent les nerfs à vif. Je commence à croire qu'aider notre prochain ne nous porte pas chance. Qu'est-ce qu'il y a dans cette poche ?

— Paul-André avait demandé à Abel de creuser un trou pour s'y cacher. Juste avant de partir, il y a déposé tout son bataclan. Je pense sérieusement à condamner la cabane pour montrer que je suis maître chez moi. Cette démonstration de propriété servira autant pour Abel que pour les recruteurs.

Devant la salve tirée par Valois, les deux policiers suivirent ses conseils et reprirent la route. Drôle d'affaires ! Ce dernier ressemblait davantage à un diable qui se démenait dans l'eau bénite qu'à un gars qui n'avait rien à se reprocher. Au lieu de rentrer au poste de commandement, les militaires traversèrent à Sorel et se rendirent à l'étude de maître Lemaire. Une jeune femme accueillit avec respect les deux agents recruteurs, mais se vit contrainte de leur demander de patienter durant quelques minutes, car le notaire recevait présentement un important client. Pour plus d'aisance, les hommes déboutonnèrent leur lourd manteau de drap et, sans dire un mot, s'installèrent dans la petite salle d'attente. L'un d'eux s'empara d'une publication d'ordre légal qui traînait sur une table basse. Ce genre de revue, rarement à jour, était

gracieusement mise à la disposition des visiteurs afin de contrer leur fébrilité. Par contre, le second sbire s'énervait et consultait régulièrement sa montre-bracelet, quand au bout d'une quinzaine de minutes, la réceptionniste vint chercher les deux recruteurs et les fit enfin passer dans le bureau de son patron. Après une brève salutation, le juriste invita les délégués de la police militaire à s'asseoir sur les fauteuils en face de son imposant pupitre.

— Que puis-je pour vous ? commença l'homme de loi.

— Nous sommes à la recherche de votre fils, déclara un des agents.

L'éminent membre de la Chambre des notaires fournit une réponse déjà toute faite.

— Désolé, messieurs, j'ignore également où il se trouve. Si jamais vous le voyez, dites-lui donc de venir saluer son paternel.

— Depuis quand Abel ne vous a-t-il pas visité ?

— Vous comprendrez que, pour un père, le temps paraît toujours long. En fait, je ne le sais pas, peut-être bien trois semaines ou encore un mois.

— Cela me semble fort curieux, répliqua le plus âgé. Votre fils vivait confortablement chez vous, mais depuis que le gouvernement a imposé la conscription, il est soudainement disparu. Ni vu ni connu ! Ne trouvez-vous pas étrange que vous soyez incapable de localiser Abel ? Pire, vos mensonges s'accordent mal avec l'art de votre métier. J'imagine que vous connaissez les peines encourues par un déserteur. Je suis convaincu que vous n'aimeriez pas que votre unique descendant croupisse derrière les barreaux.

— Messieurs, je n'ai pas besoin que vous me rappeliez mon devoir et vous êtes plutôt mal placés pour me faire la leçon. Je pourrais fort bien vous dénoncer pour intimidation.

Ceci étant dit, je ne vous retiens pas. Vous avez certainement plus important à faire. Sachez que dès que je verrai mon fils, je lui réitérerai sa responsabilité envers le pays, mais ne comptez pas sur moi pour l'y obliger. Sur ce, je vous salue, termina le juriste en ouvrant grand la porte de son étude. Ma réceptionniste vous indiquera le chemin.

Au moment même où le notaire rencontrait la Police militaire, Abel se terrait dans les îles, vivotant de place en place. Après avoir squatté les fermes des alentours, visité plusieurs sucreries, couché dans les cabanes servant à la pêche blanche ou encore les caches utilisées au moment de la chasse aux canards, le jeune Lemaire en vint à passer la nuit dans des chaloupes abandonnées en bordure des îles. À quelques reprises, ici et là, il avait été reconnu, mais heureusement pour lui, personne ne l'avait dénoncé. En fait, il commençait à sentir la soupe chaude… La barbe longue, les vêtements déchirés et peu adaptés à la saison, il avait perdu de sa superbe et, honnêtement, il ressemblait davantage à un voyou qu'au fils d'un gentilhomme. Certains propriétaires avaient eu pitié et lui avaient fourni une cachette digne d'un roi déchu, soit une étable chauffée. Désabusé par toutes ces incessantes pérégrinations, le jeune homme commençait à avoir le moral à plat. Cela valait-il la peine de se terrer et de manger de la misère pour échapper à l'armée ? Au moins, on lui aurait donné un fusil pour tuer le temps… En réalité, Abel se dégonflait.

Puis le fuyard se vit obligé de s'aventurer hors des sentiers battus qui, quadrillés par les M.P., le forçait à

s'éloigner toujours plus de la civilisation, allant même jusqu'à vivre dans des endroits déserts. À partir de la pointe est de l'île Dupas, Abel passa à l'île à l'Aigle, puis à l'île à la Grenouille. Ici, les marais et les foins de grève occupaient presque la moitié du territoire. Il devait faire preuve d'une extrême prudence, car le chenail de la Batture aux Carpes qui s'élargissait vers le lac Saint-Pierre n'était pas tout à fait gelé. Il suffisait d'un incident malheureux, comme se mouiller les pieds, pour lui apporter des heures difficiles. Jouissant d'une bonne santé, Abel craignait tout de même qu'un mauvais rhume ne dégénère en pneumonie ou encore qu'une écorchure, au départ insignifiante, ne s'infecte et lui cause des préjudices plus graves.

Le jeune aventurier n'était pas le seul à errer comme une âme en peine à travers l'archipel du lac Saint-Pierre. Les terres peu hospitalières de ce début d'hiver 1944 grouillaient de déserteurs. Parfois, au cours de rencontres fortuites, se nouaient des amitiés qui duraient quelques heures et, dans le meilleur des cas, quelques jours. Pour les plus chanceux, leur subsistance était assurée par les membres de la famille, mais pour les autres, les oubliés, sur qui pouvaient-ils compter ? À ce moment, la générosité d'un compagnon d'infortune apportait une douce chaleur au cœur, à défaut de réchauffer le corps. Si ces insoumis avaient vécu au grand jour, en pleine lumière, on aurait pu les voir dépenaillés, le teint grisâtre, les cheveux longs et en désordre, se tenant dans l'ombre d'une société qu'ils fuyaient. Ils partageaient souvent quelques instants de bonheur et se soutenaient lorsque le doute les assaillait. Avaient-ils fait le bon choix en se cachant ainsi ? Au moins, il leur restait encore l'option de renoncer à cette existence mal foutue de taupes et de partir pour la guerre. Ceux qui s'entraînaient dans les collines de la mère patrie ne

pouvaient plus exercer ce libre arbitre. Répondant aux ordres des hauts gradés, ces malheureux s'arrachaient le cœur jusqu'à en perdre leur souffle vital, incapable de répliquer.

Abel était arrivé à un point de non-retour, il ne pouvait plus reculer et cherchait un moyen de passer l'hiver au chaud. Au hasard de ses rencontres, un dénommé Dubé lui révéla l'existence d'une cabane sur la pointe de l'île de la Girodeau.

— Cette île est complètement déserte, soutenait le grand diable, et jusqu'à présent, elle n'a jamais été visitée par les recruteurs. Si tu souhaites t'y rendre, il faut te dépêcher avant que les glaces ne prennent pour de bon.

— Et toi, pourquoi n'y vas-tu pas, répliqua Abel ?

— J'ai mes raisons, rétorqua l'autre.

Avant de mettre en œuvre quelque décision que ce soit, Abel réfléchit durant deux jours. Lorsqu'un matin, il se leva et vit que le givre nocturne avait déguisé le paysage en carte de Noël, le jeune fugitif choisit de déménager sur l'île de la Girodeau comme le lui avait suggéré Dubé. Ramassant le peu qu'il possédait, Abel salua les gars avec qui il venait de passer les derniers jours et entreprit de suivre la bordure de l'île. Il devait user de prudence et sonder le terrain du bout de son bâton de marche avant d'y poser les pieds. Du côté de l'île de la Grenouille, la terre s'effilochait, ne devenant que du sable gorgé d'eau, tandis que le chenail s'élargissait considérablement. De toute évidence, il lui fallait une embarcation pour se rendre plus loin. Encore une fois, le jeune homme se mit à la recherche d'une ressource qui lui permettrait de traverser au sec. Il fouilla du regard les alentours durant un certain temps avant d'apercevoir, à travers les hauts foins et l'herbe folle, une forme allongée qui ressemblait drôlement à une barque. Dieu fasse qu'elle ne soit pas défoncée et qu'elle

contienne deux rames ! pria intérieurement le fugitif. Rapidement, Abel évalua les risques encourus pour, dans un premier temps, se rendre à l'embarcation.

— Aie ! cria une voix rauque derrière lui. Laisse cette chaloupe là où elle est et retourne-toi.

Devant lui, un colosse dans la trentaine, habillé de vêtements de camouflage, portait la main à la poche de son manteau et en tira un Colt 45.

— Si tu bouges, je t'abats comme un chien, reprit le géant qui n'entendait pas à rire.

Abel figea sur place. La disproportion entre la corpulence de son vis-à-vis le désavantageait nettement, d'autant plus que c'était la première fois de sa vie qu'on le menaçait d'une arme à feu, et foi de fuyard, il n'appréciait pas l'expérience. Retrouvant soudainement sa voix, il tenta d'expliquer la situation au sinistre individu qui le tenait en joue.

— Je croyais que l'embarcation n'appartenait à personne.

— Et le fait qu'elle soit attachée n'a pas allumé une petite lumière dans ton cerveau ? rétorqua le colosse en se frappant la tête de son index.

— Non, vois-tu, je n'y ai pas pensé, répliqua Abel en haussant le ton à son tour. Ah ! Et puis, garde là donc ta maudite chaloupe ! Je n'en veux plus, crâna-t-il en cherchant à faire un gain.

— Et que fais-tu sur mon territoire, demanda l'autre en replaçant le pistolet dans la poche de son manteau ? J'imagine que tu fuis les M.P. ?

— Exact ! Et je crois que je vais passer mon chemin, car tu t'emportes un peu trop vite à mon goût. Faut-il être assez idiot pour proférer semblables menaces ? Tu étais prêt à me faire sauter la cervelle pour une chaloupe. Adieu l'ami !

Abel vira les talons et abandonna l'espèce de tordu derrière lui. Il avait beau afficher un petit air bravache, il ne se sentait pas gros dans ses culottes. Il résolut de retourner sur ses pas et d'attendre que la brunante s'installe. Dès que le soleil commença à pâlir à l'horizon et après avoir pris mille précautions, Abel revint vers l'embarcation et s'aventura sur le bord du marais. Heureusement, la barque avait été suffisamment tirée sur le rivage. Après un court examen, le jeune homme conclut que la chaloupe était en état de flotter. Quant aux deux rames à palette, elles semblaient également en bonne condition. Avant tout, Abel devait pousser la coquille de noix jusqu'à l'eau libre et rapidement, il constata qu'il lui faudrait souquer ferme pour s'éloigner au plus vite. Le chenail peu profond compliquait la tâche. À plusieurs reprises, il jeta un regard en arrière afin de savoir si l'hercule ne le poursuivait pas. Heureusement pour lui, depuis sa fuite du foyer paternel, il s'était fait des muscles.

Enfin l'île de la Girodeau était en vue. Abel redoubla d'efforts pour toucher terre. Cette fois-ci, il serait complètement seul. Démontrant un acharnement obstiné, il hissa la barque sur le rivage et la retourna pour qu'elle lui serve d'abri, puis il se coucha sur le sol à demi gelé afin de prendre un peu de repos. Il l'avait bien mérité ! Mais rapidement, le déserteur dut se raviser. La chaleur bienveillante qui l'avait envahi suite aux efforts fournis pour se rendre sur l'île de la Girodeau commençait à disparaître, laissant la place au froid humide qui assaille les îles en hiver. Découvrant de l'énergie là où il croyait qu'il n'y en avait plus, il parvint à se remettre debout. Il fallait repérer au plus vite la cabane décrite par son compagnon d'infortune. Ce dernier lui avait même tracé un plan pour lui indiquer la planque supposément de choix. Maintenant, il devait se déplacer jusqu'à la pointe de l'île et la contourner par la

droite. À cet endroit, il devrait localiser une grange abandonnée depuis des années. Abel était content d'avoir déménagé avant que la neige ne tombe. S'il avait tardé, le chenail aurait été gelé, donc plus facile à traverser, par contre sa marche aurait été encombrée par la neige s'étant accumulée. Quoi qu'il en soit, il était rendu et devait s'organiser. Dès qu'il pénétra dans le bâtiment, Abel se sentit comme Robinson Crusoé, sauf que, contrairement à ce héros, il devait apprivoiser le froid.

Le nouvel occupant des lieux commença par prendre possession de la place et se mit à la recherche de bois pour allumer un feu. Ici et là, il découvrait des pieux de cèdre disposés en un alignement quasiment parfait. Ils avaient probablement été utilisés pour construire des clôtures de perche dans un temps meilleur. Maintenant, il devrait survivre dans cet environnement qui, dans quelques jours, serait balayé par des tempêtes hivernales. Rien pour le protéger du gel, sauf une petite flambée et une grange aux planches disjointes.

Pour l'instant, le chenail lui servait de garde-manger, si bien qu'il lui suffisait de mettre une ligne à l'eau pour en retirer le plus gros de sa nourriture. Mais bientôt, quand la froide saison figerait le décor, faisant fuir les poissons vers les fonds marins, il devrait pratiquer la pêche blanche.

À quelques reprises, Abel essaya de sortir de sa cachette et de retrouver le monde dit normal, là où la vraie vie suivait son cours et avait encore un sens, mais il lui fut impossible de se rendre plus loin que le Rigolet des Pêcheurs. Complètement irréaliste de marcher dans cette neige abondante que le ciel envoyait sans aucune retenue. Effectivement, l'hiver 1944 fut un des plus neigeux enregistré de mémoire d'homme. La manne blanche ne cessait de tomber, remplissait les moindres crevasses et

arrondissait si bien les buttes que l'horizon devenait fuyant et intemporel. Immanquablement, Abel revenait de ses sorties encore plus déprimé. Le froid et la faim le tenaillaient et les quelques perchaudes pêchées dans les trous de glace qu'il avait creusés du côté du Trou de la Batture aux Carpes ne servaient qu'à calmer son estomac pour une heure ou deux. Souvent, Abel marchait jusqu'à la Grande Pointe et regardait droit devant lui, interrogeant le lac Saint-Pierre sur son avenir.

Abel avait passablement maigri et perdait des forces. À quelques reprises, il avait douté de sa décision de fuir, se demandant s'il n'aurait pas dû abdiquer et entrer dans l'armée comme les autres gars de son âge. Chaque fois, il repoussait le moment de se rendre, se disant qu'un homme vivant, même faible, valait mieux qu'un héros mort. N'empêche qu'il continuait à errer comme une âme en peine. Ses vêtements tombaient en loques et ses pieds gelaient dans ses bottines éculées et décousues qui avaient connu de meilleurs jours. Vivement que le printemps arrive !

Puis un jour, la prière d'Abel fut enfin exaucée. Au début, il fallait avoir l'oreille fine pour déceler les signes précoces de la nouvelle saison et les premiers sons attribuables au dégel. Sous un soleil qui se faisait de plus en plus généreux, Abel passait de longues heures autour de sa grange, écoutant la neige fondre. D'abord il n'entendit qu'un léger chuchotement, à peine audible, comme égaré au milieu de cette nature omniprésente. De jour en jour, encouragé par un Galarneau heureux de briller, le bruit

forcissait. Tranquillement, le murmure fit place à des craquements devenant de plus en plus perceptibles. À cela venait s'ajouter le remue-ménage causé par de fines particules de glace qui déboulaient des hauteurs.

Puis lentement, commença l'arrivée des premiers oiseaux. Les migrateurs reprenaient leurs droits. D'abord, les oies des neiges du Saint-Laurent firent leur entrée avec tapage. Affamées, elles se jetaient par centaines sur la pointe de l'île à la Girodeau et se gavaient de plantes, de racines, de rhizomes ou de scirpes. Abel observait ces nouvelles venues, seule compagnie qu'il ait eue depuis des semaines. De leur bec pointu et puissant, les palmipèdes tiraient sur les tiges enfouies dans la vase épaisse et ne semblaient pas dédaigner le gazon ou les mauvaises herbes. Puis sans crainte, elles avancèrent, près d'un millier se mirent à brouter autour de la vieille grange. Abel assistait à un spectacle unique et éblouissant, gracieuseté de Dame nature. À peine quelques jours plus tard se pointèrent les grands hérons gris qui nichaient dans la cime des immenses érables argentés peuplant l'archipel du lac Saint-Pierre. Sans le savoir, les échassiers avaient fait de ce lieu la colonie la plus étendue au monde.

Après un hiver si long et si froid où Abel pouvait à peine sortir de sa retraite, le printemps se faisait généreux. Un homme averti aurait certainement déclaré que la saison ressemblait aux autres, ni plus ni moins, mais pour le jeune fugitif, cela voulait dire que la dure et difficile période de survie achevait. Bientôt, il pourrait quitter cet endroit et revoir ses amis. Mais il y avait loin de la coupe aux lèvres, car les nuits parfois glaciales hantaient encore le décor.

Par une journée sans brume matinale qui s'annonçait sous le signe du soleil, Abel assistait passif au départ de ses compagnes ailées. Depuis quelques jours, les oies blanches

s'envolaient par centaines vers les aires de nidification plus au nord. Il en restait bien quelques-unes qui s'acharnaient sur les racines oubliées par leurs consœurs. Abel avançait doucement vers les palmipèdes lorsqu'il aperçut au ras de l'eau, une longue tige de métal ou plutôt un tuyau qui dépassait. Non, il n'avait pas la berlue ! Il pouvait jurer sur la tête de sa pauvre mère qu'auparavant, il n'y avait rien à cet endroit. Il avait beau virailler de tous les sens et examiner la chose d'un côté comme de l'autre, c'était la première fois qu'il voyait cet objet. Peut-être qu'en descendant, les glaces du Saint-Laurent avaient-elles fait remonter cette tubulure ? C'était comme si quelqu'un l'avait planté là, bien droite.

— Sainte bénite, je crois que je deviens fou, s'écria le fuyard.

Abel décida d'attendre un peu afin de savoir si le drôle d'engin bougeait. Sa patience fut récompensée lorsqu'il le vit se rétracter, puis ressortir en effectuant un tour complet sur lui-même pour s'immobiliser à nouveau.

— Merde, cette fois, je suis mûr pour l'asile, cria-t-il en courant vers la cabane.

Le réchappé prit la chaloupe qu'il avait renversée pour la durée de la froide saison, la tira sur la grève et se mit à ramer. Dieu qu'il était difficile d'avancer ! L'hiver et l'inaction avaient quelque peu relâché ses muscles et il fallait avouer que ses forces n'étaient pas au rendez-vous. De peine et de misère, il arriva à proximité du curieux objet et l'examina avec attention. Abel n'était pas du genre à faire preuve d'une grande bravoure, mais il s'en approcha suffisamment pour voir que l'extrémité du tuyau, presque entièrement noir, s'élargissait légèrement pour se terminer par une lentille convexe. Cela ressemblait à… Non ! Ce n'était pas possible, il divaguait, ce ne pouvait pas être un périscope.

Quittant sa retraite dorée à Grande-Vallée, Smith avait décidé de se rendre à Montréal afin de rencontrer les acolytes d'Adrien Arcand, illustre sympathisant nazi et antisémite, qui travaillait au journal l'Illustration Nouvelle. Son intention était claire : il voulait soutirer quelques informations aux scribes du célèbre feuilliste au sujet des récents développements aux Usines Angus. Qui de plus apte à recueillir des renseignements que des gazetiers ? Devant une pinte de bière, ces derniers se firent un plaisir de répondre aux questions de l'espion.

— D'abord, commença un dénommé Houde, entrer chez Angus en temps de guerre, même pour nous, journalistes, ne fut pas chose facile. Après des demandes répétées auprès des autorités administratives et prétextant une publicité positive face à l'engagement militaire, les portes du complexe industriel s'ouvrirent enfin.

— Il faut ajouter que nous sommes capables de soutirer des informations, même aux muets, s'amusa un autre en riant.

Flanqués d'un agent de sécurité, les gratte-papier avaient investi l'établissement, obtenant une mine de renseignements sur les activités de l'ancienne fabrique de locomotives. Sur-le-champ, les as de la plume confirmèrent que le puissant char d'assaut, dit Valentine, sortait bel et bien des hauts-fourneaux d'Angus. Devant, les tourelles du fameux tank pouvaient contenir deux hommes et un obusier de la même taille que les « *25 pounders* » coulés à Sorel, ainsi qu'une mitrailleuse Besa coaxiale. Tout cet arsenal braquait l'ennemi. Dès le début des hostilités, le

Valentine fut vendu aux Britanniques, mais les régiments décriaient leur vitesse réduite, leur blindage trop léger et le faible calibre de leur canon principal capable de lancer un projectile de deux livres. Ces modèles étaient propulsés par un moteur Diesel de General Motors. En contrepartie, les Valentines laissés sur les champs de bataille plurent aux Russes qui leur reconnaissaient quelques qualités. L'ironie de la chose fut qu'après avoir mis à l'épreuve ces machines de guerre, les Russes déclarèrent que ces chars étaient les meilleurs de tous et envisagèrent d'en commander d'autres. Ainsi, des usines Angus sortirent quelque 1 700 Valentines. Les journalistes confirmèrent également à l'espion qu'entre les murs d'Angus on fabriquait aussi des moteurs de corvettes, des détecteurs de sous-marins et divers appareils électroniques de précision.

L'Allemand avait gardé Sorel pour la fin de son périple. Après avoir obtenu des renseignements sur les fameux « *25 pounders* » construits à Sorel Industries, sa mission au Québec serait terminée et il pourrait entrer au pays. Les canons de campagne, de ports et ceux antiaériens commandés par l'Angleterre, faisaient des ravages parmi les rangs des nazis. Cette fois, il se rendit à la taverne, où il avait ses habitudes, et comme il avait une bouille qui ne s'oubliait pas facilement, Smith fut invité à se joindre à ses anciens compagnons de Marine.

— Tiens, si ce n'est pas notre étranger, commença l'un d'eux. *Long time no see* !

— Où étais-tu passé ? demanda un autre. Garçon, une broue pour mon ami !

De bière en bière, les langues se déliaient jusqu'à ce qu'arrivent les travailleurs de Sorel Industries. Leur quart de jour terminé, ces derniers venaient se mouiller le gorgoton, car la fumée acre des hauts-fourneaux n'avait pas

d'égale pour assécher la gorge. Toujours discret, écoutant le dire de l'un et l'explication de l'autre, Smith n'eut pas de questions à poser. Il lui suffisait d'ouvrir l'oreille pour savoir tout ce qu'il voulait. Entre camarades, les secrets n'existaient plus.

Puis, chacun était rentré chez lui afin de retrouver femme et enfant. Lorsque vint le tour de partir, Smith se rendit compte qu'il avait les pieds ronds et la démarche peu assurée.

Depuis son retour dans l'archipel du lac Saint-Pierre, jour après jour, Smith scrutait l'horizon avec ses jumelles, cherchant un périscope à fleur d'eau. Les dernières heures de son aventure canadienne étaient enfin venues. Tout près de la pointe de l'île à la Grenouille, l'espion patientait afin d'apercevoir un signe tangible des efforts déployés depuis le début de sa mission. Ses observations du Saint-Laurent allaient-elles porter des fruits ? En fait, la taupe craignait que les submersibles aient été repérés par les radars installés entre Matane et Gaspé et qui balayaient constamment le fleuve de leurs ondes radioélectriques. Ce passage se voulait le plus délicat, mais une fois cette difficulté franchie, plus rien ne s'opposait à la remontée des U-Boote vers la grande nappe d'eau naturelle que représentait le lac Saint-Pierre. Selon les savants calculs de l'ingénieur, les sous-mariniers pouvaient s'abriter derrière des îlets peu fréquentés ou demeurer plus au large.

Dès son entrée en tant que simple soudeur à Marine Industries, il y a de çà deux ans, Smith avait profité de

l'occasion pour répertorier les îles de Berthierville de même que celles de Sorel. Il n'avait pas cartographié l'archipel, mais avait pris des photos et brossé un dessin suffisamment représentatif pour que les photogrammètres et hydrographes puissent relever tous les paramètres dont ils avaient besoin. Les yeux fixés sur l'eau brunâtre, l'espion commençait à s'inquiéter. Où était passé le U-Boot 215 qui devait le ramener en Allemagne une fois sa mission terminée ? Il avait ficelé tous les détails et maintenant, il avait hâte de partir et de disparaître du décor.

9

Ce matin de la fin mars, Bertrand décida d'ajouter une plus-value à sa terre et d'entailler les érables poussant à proximité de l'île à la Cavale. Depuis le temps qu'Anna réclamait du sirop et du sucre du pays, il voulait lui faire plaisir en préparant les arbres pour la coulée. Oh, il avait bien bougonné pour la forme, sachant à l'avance qu'il devrait consacrer de nombreuses heures à l'exploitation, mais que n'aurait-il pas fait pour sa belle Anna ? Enthousiasmée par cette idée, cette dernière promit de l'aider. Depuis quelques jours, le temps se montrait a priori favorable à la montée de la sève. Avant de procéder à quelques essais, Bertrand avait pris la peine de consulter les aînés sur la façon de pratiquer l'entaillage. Son père aurait certainement pu le renseigner, mais la brouille entre eux durait encore. En fait, selon le dire des anciens, il n'y avait qu'une mince fenêtre dans la saison pour ramasser la précieuse eau sucrée qui commençait à circuler dans l'arbre, prélude à la phase de croissance. Pour une récolte optimale, il fallait aussi tenir compte des conditions météorologiques, soit une période de dégel pendant la journée, puis tombant sous le point de congélation pendant la nuit. Cette étape se poursuivait jusqu'au débourrage des bourgeons, soit plus ou moins du début de mars à la fin du mois d'avril.

Bertrand se rendit donc à la ferronnerie Daviault et revint avec une quarantaine de chaudières et autant de chalumeaux. Pour la première année, le nombre d'arbres entaillés devrait suffire à combler les besoins d'Anna. Le propriétaire devait également profiter du fait qu'Abel Lemaire avait déserté la cabane pour tenter ses premières expériences en tant que sucrier. À cet effet, Anna prépara une collation substantielle, ce qui permettrait à la petite famille de tenir jusqu'à ce que le soleil pâlisse à l'horizon. Une fois la traite des vaches terminée, Bertrand se déclara prêt pour l'aventure et pria sa femme ainsi que les enfants de grimper dans la charrette encombrée du matériel nécessaire à l'entaillage. Même si la journée s'annonçait douce, Anna n'avait couru aucun risque et avait exigé que Thomas et Alice revêtissent leur manteau d'hiver, quitte à enlever une pelure au besoin. Son fils fermement accroché aux ridelles de la voiture plate, Bertrand emprunta le chemin encore enneigé qui le menait au bout de son lot. L'homme aimait arpenter les confins de sa propriété, cela le rendait fier, à la limite de l'orgueil. Tout cela lui appartenait, pensait-il en s'allumant une cigarette. La vraie richesse, il la possédait : une belle et bonne femme, un garçon qui grandissait et s'intéressait déjà au travail de la ferme, une mignonnette qui deviendrait un jour une jolie demoiselle, de même qu'une terre fertile et prospère. Malgré que son fils ne soit encore qu'un enfant, intérieurement, Bertrand espérait lui léguer son bien. Mais ses pensées trop précoces le distrayaient de son ouvrage. Mais voici que Tom Pouce rappelait son père à la réalité en se collant contre sa cuisse. Dans ses mains, le petit homme tenait trois chalumeaux que sa mère lui avait donnés.

— Viens, mon Tom, on va prendre le vilebrequin et percer ces arbres. Mais avant, il me faut mon marteau. Je dois en avoir un dans la cabane.

À peine Bertrand avait-il ouvert le battant qu'il découvrit Abel Lemaire tapi contre le mur derrière la bouilloire.

— Ah bien, maudit bâtard ! Qu'est-ce que tu fais là ? Il me semblait t'avoir montré la porte de sortie, mais je vois que tu n'as rien compris. Tu risques de me causer encore du trouble. Moi qui commençais juste à avoir la paix avec les M.P. Fiche le camp d'ici ou je te dénonce aux recruteurs !

— Attends un peu, Bertrand, je n'en ai pas pour longtemps, reprit Abel. Je suis revenu dans les parages parce que je crois avoir découvert un fait important.

— Mais ma grande foi du bon Dieu, tu es sourd ou quoi ? Je ne veux plus avoir affaire à toi et encore moins à tes trouvailles ! Si tu souhaites à tout prix soulager ta conscience, va rencontrer la police ou le curé, choisis, mais déguerpis au plus sacrant, sinon je te botte le cul et compte sur moi pour me défouler.

Abel ne savait plus quelle attitude adopter pour sauver sa peau, mais devant l'accueil hostile de son hôte, il raisonna rapidement, d'autant plus que Bertrand n'avait pas l'air d'entendre à rire. Il était revenu dans le but bien arrêté de prévenir les autorités de ce qu'il avait vu au bout de la Grande Pointe. S'il dévoilait son secret aux responsables, il s'identifierait automatiquement comme étant un déserteur. Le jeune homme avait délibérément choisi de faire une halte à la cabane à sucre afin de réfléchir un peu, il en avait besoin, mais il n'était pas sans savoir qu'il devrait faire vite et avertir quelqu'un avant que le périscope ne disparaisse du décor. Abel passa donc le seuil de la porte et se retrouva en plein soleil, face à face avec Anna. Dire que cette dernière ne fit pas un saut serait mentir et après un regard égaré, Abel détala aussi rapidement que sa piètre

condition physique le permettait. Ce n'est que rendu aux abords du rang de l'Île-Dupas qu'il s'autorisa à reprendre son souffle et en profita pour remettre ses idées en ordre.

Tout au long du chemin, le fugitif ne rencontra âme qui vive. Parfois, en l'absence de ferme à proximité, il marchait sur le bord de la route, mais dès qu'il voyait une habitation, il s'imposait un détour sécuritaire. Selon lui, les M.P. devaient encore écumer les îles. Le jeune homme se rendit sans trop d'encombres jusqu'au traversier de l'île Saint Ignace. Maintenant, il n'avait plus qu'une idée, soit rencontrer le chef de la police municipale et lui faire part de ce qu'il avait repéré à la grande pointe de l'île de la Girodeau, à l'entrée du lac Saint-Pierre. Lui saurait relayer l'information à qui de droit. Cette fois, Abel était décidé ; c'était la meilleure chose à faire. Déterminé, il descendit du bateau aussitôt qu'il accosta et se rendit directement au poste de police au coin des rues Élizabeth et Georges. Sa route le força à passer devant l'étude de son père, mais il ne voulait pas s'attarder. Il avait une mission à accomplir, après il verrait…

Le chef Ritchot reçut dans son bureau un jeune homme maigrelet pour ne pas dire efflanqué, habillé de loques, la chevelure longue et ébouriffée et la barbe hirsute. Visiblement, selon son accoutrement, le gradé sut tout de suite qu'il avait affaire à un déserteur, croyant même reconnaître sous les traits anguleux du visage le fils du notaire Lemaire. S'il avait voulu, il aurait pu arrêter cet insoumis sur-le-champ et le livrer à la police militaire sans aucune autre forme de procès, mais avant tout, Ritchot se devait d'écouter ce que ce gringalet avait à raconter. Après, il serait encore temps de le balancer au commandant du camp et réclamer la prime versée à celui qui dénoncerait tout fugitif.

— Que puis-je pour vous ? demanda celui qui portait l'uniforme.

— Je ne sais pas par où commencer, bredouilla Abel.

— Si tu commençais par me donner ton nom, lança le chef. Ce serait toujours ça de fait, lâcha-t-il en attrapant son calepin de notes.

— Je préférerais vous dire ce que j'ai vu sur la grande pointe de l'île de la Girodeau, reprit Abel timidement.

— Dans ce cas, déballe ton sac, termina le policier en déposant son crayon.

Abel tenta de décrire le mieux possible ce qu'il avait aperçu dans l'eau, à l'ouest du lac Saint-Pierre, tout en essayant de protéger son anonymat. L'air éberlué, le gardien de la paix fut profondément troublé par les propos du jeune homme et il écouta son interlocuteur jusqu'au bout avec un intérêt soutenu. Puis il se permit de poser quelques questions afin d'en savoir davantage. De toute évidence, cette divulgation ne devait pas être traitée à la légère, mais avec la plus grande circonspection. Était-ce pure fabulation de la part de cet hurluberlu ou y avait-il là un réel danger pour la population de Sorel ? Les informations à la radio parlaient bien d'une possible présence de sous-marins allemands dans le Saint-Laurent, mais à ce moment, on les situait plutôt dans la région de Gaspé. Si ce jeune homme disait vrai et qu'il avait réellement vu un périscope, il fallait donc agir rapidement. Si tel était le cas, le chef Ritchot n'osait penser aux conséquences d'une telle présence dans les eaux tranquilles de l'archipel.

— Pourquoi ne pas t'être rendu au bureau de Berthierville ? demanda le policier. L'île de la Girodeau appartient à leur territoire.

Abel demeura sans réponse.

— Étant donné que tu vis dans l'illégalité, je t'offre l'hospitalité pour quelques heures. Si tu dis vrai, j'aurai

besoin d'informations supplémentaires et que tu nous mènes à l'endroit exact où tu as repéré ce périscope. Qui dit périscope, dit nécessairement sous-marin. Par contre, si tu nous fais courir pour rien, il faut que tu saches que je ne t'épargnerai pas et que je te livrerai aux recruteurs de Sa Majesté sans autre forme de procès. Pour l'instant, tu refuses de t'identifier, mais tu peux d'ores et déjà commencer à craindre les M.P. Je te conseille de te tenir les fesses serrées.

Le chef Ritchot commanda tout de même de mettre le jeune homme dans une cellule. Pour le moment, il désirait protéger sa source et en bouclant l'indicateur, il pourrait l'utiliser au moment opportun. Le responsable de la police municipale ne perdit pas une minute et se dirigea vers une table de travail en criant :

— Toi, toi et toi, ordonna-t-il en désignant du doigt trois agents occupés à rédiger des rapports, vous m'accompagnez à l'île de la Girodeau.

Ritchot savait bien qu'en se rendant là-bas, il piétinerait les plates-bandes de son collègue de Berthierville, mais pourquoi s'enfarger dans les fleurs du tapis ou la bureaucratie quand la sécurité publique était menacée ? Seul le résultat comptait et il serait toujours temps d'aviser si les allégations du fugitif s'avéraient vérifiables. La matinée était encore jeune et il valait mieux agir tout de suite. En sortant du poste, le chef donna un tour de clé dans la serrure de la cellule où le dénonciateur commençait à s'énerver.

— Tu viens avec nous, commanda durement Ritchot.

Immédiatement, Abel se vit encadré par trois agents de la paix qui, sans trop de ménagement, le calèrent à l'arrière de la voiture de police. Pour ces trois enquêteurs, il était visible qu'ils avaient affaire à un déserteur. Un peu de fermeté ne nuirait pas…

— Maintenant, mène-nous à l'île, ordonna le gradé.

Abel s'exécuta. En fait, il aurait été très mal avisé de lancer un leurre à ses gardiens. Quelques minutes suffirent pour se rendre au traversier de Sorel qui s'apprêtait justement à quitter le quai en direction de Saint-Ignace. Une fois sorti du transbordeur, le chef Ritchot chercha une chaloupe. Heureusement, à ce moment de l'année, les îles étaient souvent inondées et on pouvait sans difficulté localiser une barque attachée, ici et là, selon la volonté de son propriétaire. Il était facile pour les agents d'en réquisitionner une. L'embarcation mobilisée ne pouvait contenir que trois passagers, mais le besoin aidant, l'esquif devint en quelque sorte un transport en commun, faisant place à cinq personnes.

Le fugitif mena donc la petite escouade jusqu'à son lieu de résidence officielle.

— J'imagine que tu n'as pas reçu beaucoup de visite durant l'hiver, lança le chef en voyant la vieille grange.

Abel ne daigna pas répondre au commentaire sarcastique. Il avait voulu poser un geste patriotique en dénonçant ce qu'il avait découvert et ne comptait pas se faire casser les oreilles avec ces observations à l'emporte-pièce. En silence, il conduisit les policiers à l'extrême limite de la Grande Pointe et leva son bras en direction du lac Saint-Pierre. Tous furent alors à même d'apercevoir le fameux périscope qui sortait des eaux boueuses de cette partie de l'archipel.

Depuis plus de deux jours, Ed Smith scrutait l'horizon avec ses jumelles et balayait les rives du regard. Rien, il ne

voyait absolument rien, hormis l'eau brunâtre et les joncs qui colonisaient le marais. Il aurait dû apercevoir le dernier sous-marin à pénétrer dans le grand fleuve et dans lequel il devait monter pour retourner en Allemagne. Manifestement, aucun périscope ne perçait le chenail, prémices du lac Saint-Pierre, ce qui signifiait que le bateau devant le ramener n'était pas au rendez-vous. Impatient, il abreuvait le Ciel d'invectives, le prenant à témoin de sa déréliction. Pourquoi ce maudit U-Boot 215 n'était-il pas encore là ? Selon lui, aucune raison ne pouvait justifier son absence. Depuis longtemps, il avait communiqué l'endroit exact où la rencontre devait avoir lieu. Il lui semblait également que toutes les difficultés avaient été aplanies, même si le capitaine n'avait pu confirmer la réception des coordonnées. Un des radars installés le long de la côte du Bas-Saint-Laurent avait-il détecté la présence du sous-marin ? L'eau peu profonde à l'entrée du lac Saint-Pierre l'avait-elle empêché de se rendre à l'emplacement indiqué ? De là à croire à l'enlisement, il n'y avait qu'un pas. Pourtant, le cordon littoral ne réussissait plus à contenir le trop-plein du fleuve tellement la crue printanière était importante. Celle-ci devrait néanmoins assurer un bon niveau de flottaison. À force de patienter et de geler sur place, d'autant plus que l'humidité dégagée par le marais le transperçait de part en part, et ne voyant aucune âme qui vive, Smith décida de retourner en arrière et de trouver un endroit pour se réchauffer. Empruntant l'étroit sentier qui le ramenait vers la civilisation, l'étranger fourra ses mains au fond de ses poches et commença à marcher, lentement au départ, chancelant légèrement à l'occasion un peu comme s'il était ivre. Sa démarche hésitante était en partie due à la longue attente en station debout qui lui avait quelque peu ramolli les jambes. La tête baissée, il rassemblait ses pensées et cherchait par quel moyen il

pourrait contacter le commandant du sous-marin, lorsqu'il se retrouva face à face avec Bertrand Valois. Portant une canne à pêche ainsi qu'un coffret rempli de leurres sous son bras, ce dernier fut le plus étonné des deux.

— Ah bien ! Bon Dieu de Sorel ! s'écria Bertrand en reconnaissant Ed Smith. Un revenant ! Dieu sait si je m'attendais à une pareille rencontre ! Mais dis-moi donc, que fais-tu ici, au milieu de nulle part ? Es-tu encore perdu, pourtant il n'y a pas de tempête ?

Fidèle à son habitude, l'Allemand garda le silence, juste assez longtemps pour trouver une réponse adéquate.

— Je me promenais, finit-il par articuler.

— Drôle d'endroit pour marcher, reprit Bertrand.

— Tu as parfaitement raison, rétorqua l'autre. Je crois que j'ai dû faire fausse route quelque part.

— Il faut être né dans l'archipel pour s'y retrouver, déclara le pêcheur.

— Actuellement, sur quelle île sommes-nous ?

— Présentement, mon ami, tu es sur l'île à la Grenouille, le meilleur coin pour taquiner la perchaude, affirma tout de go Bertrand.

— Je ne suis donc pas sur l'île de la Girodeau ?

— Elle se trouve un peu plus au sud, continua Bertrand en indiquant la direction de son bras libre. En fait, il faut traverser les marais, puis le chenail et une grande enjambée plus loin, te voilà rendu. Mais dis-moi, que vas-tu faire là-bas ? Il n'y a pas un maudit chat à part une vieille grange qui tient à peine debout.

Bertrand eut droit à une réponse évasive, si bien qu'après les explications quelque peu simplistes de l'étranger, il n'en savait guère plus qu'au début. De toute manière, cela ne le regardait en rien et s'il voulait rapporter des perchaudes pour le repas, il devait se grouiller l'arrière-train.

— Mais j'y pense, reprit l'îlien, comment te rendras-tu là-bas ? Certainement pas à la nage.

Devant le mutisme de son vis-à-vis, Bertrand lâcha :

— Viens avec moi ! J'ai une barque cachée dans les foins de grève. Je t'amène, comme ça tu ne risques pas de te perdre à nouveau. Tu devrais te procurer une boussole, l'ami, car ton sens de l'orientation semble gravement faire défaut.

Aussitôt, le pêcheur reprit son chemin vers les marais, suivi de Smith. La frange glacée des marécages retenait les alevins et servait de frayère et de pouponnière à la perche commune. Bertrand avait l'habitude de dépasser les foins de mer et de jeter sa ligne tout près de l'île à la Grenouille, mais aujourd'hui, dans le but d'adonner son ancien compagnon de travail il taquinerait le poisson à l'île de la Girodeau. Le jeune fermier cachait à travers les joncs et les zostères une vieille chaloupe à fond plat qu'il utilisait pour pêcher durant le printemps et l'été. L'automne venu, Bertrand maquillait son embarcation et la recouvrait de branches, de feuilles et de touffes herbacées de manière à ce que celle-ci se confonde avec l'environnement, et là, patiemment, il chassait la sauvagine. Anna lui cuisinait des plats où l'outarde et la perdrix étaient à l'honneur, mais au mois de mai, lorsque l'eau était encore froide, rien n'égalait une bonne gibelotte. Anna la faisait comme nulle autre et aimait à dire qu'elle avait tiré ses secrets culinaires de feue mémère Mousseau.

Sur le chemin qui le menait à sa chaloupe, Bertrand réfléchissait à sa rencontre avec Smith. Drôle de coïncidence, pensa-t-il, si vraiment c'en était une. Bertrand n'était pas dupe et savait que Smith lui avait menti sur les véritables raisons de sa présence sur les lieux. Dans ce cas, que faisait donc l'étranger dans les marécages de l'île à la

Grenouille, d'autant plus que ce dernier avait l'air passablement égaré et inquiet ?

Bertrand s'installa dans sa barque, plaça les rames dans les tolets et posa son coffre à pêche sur la banquette avant, réservant le siège derrière lui pour Smith. Même s'il se concentrait sur les choses à faire, sa pensée dérivait, faisant constamment un bond en arrière. L'image du mangeur de saucisson sec lui revenait sans cesse. Mais pour quelles raisons Ludger Simard avait-il licencié Smith et qu'avait-il fabriqué depuis qu'il avait été mis à la porte de Marine Industries ? À sa connaissance, personne ne l'avait revu dans les parages. Quel drôle de zigoto ! C'était à croire qu'il cachait quelque chose ou menait une double vie.

Et si… Et si l'étranger était Allemand et non pas un Anglais ? Personne n'avait réussi à savoir d'où ce grand diable venait, sans compter qu'il refusait toujours de parler, n'allongeait jamais la conversation et se cantonnait dans un mutisme quasi complet et inexplicable. Smith ! Et s'il fallait prononcer Schmidt au lieu de... Puis une certitude bouleversa l'esprit de Bertrand. Ed Smith était un ennemi, peut-être un espion, et cet espion était assis dans la chaloupe, juste derrière lui ! Saint simonac !

Inconfortablement installé derrière son ancien compagnon de travail, Ed Smith se maudissait intérieurement. Il y avait fort à parier que les réponses données à Bertrand avaient été si évasives et si confuses qu'il avait plutôt semé le doute dans sa tête à la place de l'éclairer. Smith se reprochait davantage l'erreur stratégique qu'il avait faite en se trompant d'île. Il ne fallait surtout pas prendre Bertrand pour un idiot, loin de là. Cette méprise pourrait certainement lui valoir de manquer le rendez-vous fixé avec le U-Boot 215. Depuis près de cinq ans, Smith avait travaillé dur pour sa patrie, s'infiltrant dans les aciéries ou

les ateliers d'armement afin de mener à bien sa mission et, comme un novice, à la toute dernière minute, il s'était fourvoyé en attendant à un autre endroit depuis deux jours. Quelle piètre performance ! Son égarement pouvait lui coûter très cher, soit de rater le coche. Si effectivement, le sous-marin était bel et bien au rendez-vous et patientait depuis deux jours, il devenait une cible facile à repérer. Peut-être le capitaine avait-il déjà donné l'ordre de quitter le lac Saint-Pierre ?

Couché dans un lit de vase, le U-Boot 215 avait éteint ses moteurs depuis près de quarante-huit heures. Seul le mat d'optique avait été hissé hors de l'eau. La casquette mise à l'envers et le front appuyé sur une visière qui lui mangeait la moitié de la figure, le responsable du vaisseau submergé faisait pivoter de gauche à droite le périscope d'attaque et scrutait les alentours. Le gradé ne tolérait aucun bruit autour de lui, sauf celui du balayeur d'ondes qui réfléchissait l'image des fonds marins. Après cette longue période d'immobilité forcée, le capitaine décida que l'attente avait assez duré et qu'il était temps de regagner des eaux plus profondes du lac Saint-Pierre. Il avait vainement espéré réaliser sa mission consistant à prendre l'espion à son bord et à le ramener, sain et sauf, au pays, mais avant tout, sa responsabilité de premier officier l'obligeait à sauver ses hommes en premier lieu et de ne pas risquer l'impossible au bénéfice d'un seul. De plus, la vue d'un curieux qui avait examiné le périscope d'un peu trop près le tourmentait. Allez donc savoir si ce fouille-

merde n'avait pas donné l'alarme. En l'absence de résultat positif, le capitaine ordonna à son équipage de se préparer pour un départ imminent. Une nouvelle mission les attendait. Ainsi, Smith devrait se trouver un autre taxi.

Il fallut un certain temps avant que les policiers de Sorel envahissent la grande pointe de l'île de la Girodeau. Abel n'avait pas menti. Effectivement, un périscope pointait hors de l'eau. Un long frisson parcourut l'échine du chef Ritchot. Même si sa fonction ne lui avait jamais permis d'identifier un tel navire, il y avait peu de chance pour qu'il se trompe. Sous cet instrument optique, un sous-marin était immergé et épiait les alentours. Jusqu'à ce jour, la guerre faisait rage ailleurs, de l'autre côté de l'Atlantique, épargnant la terre canadienne de ses atrocités. Bien sûr, comme tout le monde, il avait lu dans les journaux les tristes conséquences du conflit, puis par le biais des actualités propagandistes et publicitaires passées au cinéma avant le programme principal, il avait vu les villes rasées et les nombreux morts, mais cette fois-ci, les hostilités risquaient de se dérouler chez eux. Les schleus étaient rendus à proximité de Sorel, presque dans sa cour. Grand Dieu, il fallait se réveiller ! Traînant avec lui le jeune déserteur devenu délateur par la force des choses, la petite brigade se fit la plus discrète possible et regagna rapidement la caserne.

Le premier geste posé par l'officier responsable fut de mettre en sécurité son témoin, puis d'avertir son confrère de la police militaire. Il ne pouvait retarder la divulgation

de ce secret. Son jugement lui ordonnait d'intervenir au plus vite. Depuis combien de temps ces maudits boches marinaient-ils dans les eaux du lac Saint-Pierre ? Que venaient-ils faire ici ? Il savait que les industries des frères Simard représentaient une cible de choix pour l'ennemi, mais jamais il n'aurait pensé que les Allemands puissent s'en approcher avec autant d'aisance. En fait, ils se trouvaient à une jetée de pierre des usines stratégiques et il devenait facile d'attaquer ces fleurons de l'activité canadienne.

Le commandant Dolan, responsable de la force militaire de réserve, reçut donc dans ses locaux un homme fébrile. Une fois les salutations terminées, le gradé pria son vis-à-vis de s'asseoir. D'habitude, les deux personnages se rencontraient pour échanger un déserteur contre rétribution en faveur du policier.

— Que puis-je pour vous ? demanda Dolan.

En quelques mots, l'officier de la sécurité soreloise décrivit ce qu'il venait d'observer sur la grande pointe de l'île de la Girodeau. À ce moment, le capitaine avait jugé opportun d'aviser son vis-à-vis, mais selon lui, la conclusion sautait aux yeux.

— Bien, reprit le commandant Dolan, je donne immédiatement des ordres pour que des hommes-grenouilles aillent sur place vérifier ce qui se passe. Ensuite, si leur inspection s'avère positive, nous trouverons le moyen d'arraisonner ce sous-marin ennemi. Par contre, il serait indispensable qu'un de vos agents les accompagne afin de leur faciliter la tâche et leur désigner l'endroit exact où vous avez vu ce fameux périscope. Je suis parfaitement d'accord avec vous lorsque vous affirmez que nous devons tout mettre en œuvre pour protéger la population soreloise ainsi que les industries de pointe. Jamais je n'aurais cru cela possible, termina-t-il en donnant congé au chef Ritchot.

Puis, sans perdre une minute, le commandant ordonna qu'on prépare des hommes pour la plongée et demanda à les rencontrer afin qu'ils saisissent bien l'importance de leur mission.

Après avoir ramé une bonne vingtaine de minutes, Bertrand approchait de la Grande Pointe lorsqu'il aperçut un petit groupe d'hommes à l'extrême limite de l'île de la Girodeau. Curieux de savoir ce qui se tramait, il ancra sa chaloupe dans les foins de grève, la mettant ainsi à l'abri des regards indiscrets, posa un pied à terre et invita l'étranger à faire de même. Le pêcheur s'investit volontairement dans la surveillance de celui qu'il supposait vouloir cacher sa véritable identité. S'il s'agissait vraiment d'un boche, valait mieux ne pas le laisser filer. Visiblement, cela ne plaisait pas à ce dernier. Bertrand força son compagnon à l'accompagner. Étant donné la conjecture et les doutes qui l'assaillaient au sujet de son passager, Bertrand démontra peu de patience envers Smith. Lentement, ils se rapprochèrent et virent plus distinctement deux personnages habillés à la manière des hommes-grenouilles, bombonnes d'oxygène au dos, qui se préparaient à entrer dans l'eau glacée et particulièrement vaseuse du lac Saint-Pierre. Smith aurait voulu disparaître, fuir aussi loin que ses jambes l'auraient porté, mais pour aller où ? Jumelles en main, un agent fouillait l'horizon, balayant du regard l'immense masse liquide que représentait le fleuve et, du même coup, surveillait les plongeurs qui pénétraient comme à regret dans l'eau.

Mal protégés par les joncs qui bruissaient à chacun de leurs pas, Smith et Bertrand attirèrent l'attention de la sentinelle. Coincé dans une position inconfortable, Smith s'impatientait et tolérait difficilement l'attente qui pouvait lui être fatale. Sans perdre de temps, le policier de faction se dirigea vers les foins de mer secs et démasqua immédiatement les deux intrus.

— Messieurs, puis-je vous aider ? demanda le gardien de la paix.

N'obtenant aucune réponse de la part des deux belettes, l'agent continua.

— Éloignez-vous, cet endroit peut être dangereux pour vous. Nous sommes en mission commandée et vaut mieux vous écarter d'ici.

Cette fois, Bertrand additionna les données et confirma du même coup ses doutes. Vraisemblablement, il venait de tomber sur le site d'une opération militaire secrète. Sa rencontre avec Smith n'était donc pas fortuite. Il y avait anguille sous roche… Qu'est-ce qui avait attiré l'étranger sur cette île ? Bertrand jeta un coup d'œil furtif à son ancien compagnon de travail et s'aperçut que ce dernier se préparait à prendre la clé des champs.

— Eh, l'ami ! Tu restes ici, articula-t-il en agrippant Smith au collet. On jurerait que tu as quelque chose à cacher, un genre de crotte sur la conscience.

L'espion n'écoutait plus rien, voyant dans la fuite sa seule planche de salut. Puis Bertrand ressentit une forte secousse sur son bras, correspondant à une tentative de départ précipité. Il resserra sa poigne.

— Que dirais-tu de faire un tour en tôle, monsieur Schmidt ?

Bertrand ne réfléchit pas longtemps à la manière de procéder pour contraindre son adversaire à demeurer avec lui. Habitué à manipuler des vaches et des taureaux quatre

fois gros comme lui, il se jeta sur Smith, le retourna à plat ventre comme une crêpe et lui tordit un bras. N'ayant aucune activité physique exigeante depuis plus d'un an, le prisonnier n'était pas de taille à se battre contre le fermier enragé et, bien malgré lui, il dut rester face contre terre.

Bertrand cria à la sentinelle de s'approcher. Croyant à une querelle de pêcheurs, ce dernier s'interrogea quelque peu. Smith profita de ce court temps d'hésitation pour tenter une nouvelle fuite. Il commença à se tortiller comme une anguille afin d'échapper à la poigne d'acier qui le maintenait sur le sol.

— De grâce ! Venez m'aider ! hurla Bertrand.

Voyant que l'affaire se corsait le policier de faction sortit une paire de menottes et avant de relever l'individu, il lui enfila les bracelets métalliques, entravant les mouvements de celui qui voulait leur fausser compagnie. Puis, sans ménagement, ils le remirent sur ses pieds.

— Je crois que cet étranger a beaucoup à vous dire, déclara Bertrand en reprenant son souffle. N'est-ce pas monsieur Schmidt ? J'ose espérer qu'il sera plus bavard avec vous. Je pense que cet homme cherche la même chose que vous.

— *Jesus Christ* ! grommela l'Allemand. Je me souviendrai de toi !

Pendant que sur la scène terrestre les acteurs improvisaient une sortie d'impasse, le U-Boot 215 voguait vers des eaux plus tranquilles. Il avait patienté trop longtemps et il devenait dangereux pour lui de rester stationnaire.

Valait mieux rentrer le périscope, cesser la surveillance des rives et redémarrer les moteurs : direction, le grand golfe. Leur départ provoquerait certainement un léger bouillonnement à la surface et déplacerait une bonne quantité de vase, mais au moins il s'éloignerait d'un risque potentiel. Ed Smith, l'espion responsable de leur détour dans les chenaux de l'archipel, avait manqué le rendez-vous fixé et au lieu de voir apparaître le clandestin, le capitaine n'avait repéré qu'un farfouilleur qui avait contourné le mat d'optique à bord d'une chaloupe.

Sur la Grande Pointe, les plongeurs tardaient à se mouiller. La température glaciale de l'eau, sa couleur et son opacité ne les invitaient certainement pas à se presser, mais avant que ceux-ci n'aient nagé avec leurs palmes, voilà que ce dernier avait déjà effectué la manœuvre qui le soustrayait aux griffes des autorités canadiennes.

Confiant de trouver le bateau voyou, le commandant des forces militaires ordonna à ses hommes-grenouilles d'explorer le fond du chenail.

— Je ne suis tout de même pas fou, hurla le chef de police Ritchot, ce que j'ai vu était bel et bien un périscope, j'en mettrais ma main à couper.

L'eau trop froide et brouillée signa leur déculottée. Il n'y avait pas de sous-marin dans les alentours et de toute façon, la profondeur du passage ne permettait pas de cacher un navire de cette grosseur.

Cet argument fit sourire son collègue Dolan.

— Parfois on se trompe, répliqua l'autre en donnant une tape sur l'épaule de son confrère pour l'encourager. Cela peut arriver à tout le monde de se fourvoyer.

Subissant les vicissitudes de la vie, le chef de police et le commandant du camp militaire dressèrent un constat négatif de l'opération et décidèrent de retourner en ville,

mettant leur intervention ratée sur le compte de renseignements non vérifiables. Le chignon raide et le caractère à cran, les deux hommes amorcèrent un repli. Ils n'avaient peut-être pas intercepté un sous-marin ennemi, mais ramenaient tout de même une prise de choix. Dans la foulée des gradés, un dénommé Smith, surveillé de près par les agents plongeurs, avançait péniblement jusqu'aux baraquements de l'armée. Tout le temps que dura la traversée des îles, l'espion échafaudait un scénario capable de le sortir de ce mauvais pas. Mentalement, il vouait à la damnation son ancien compagnon de travail qui avait découvert son double jeu, mais à bien y réfléchir, Bertrand n'avait émis que des suppositions. Par contre, il devait soustraire toute preuve de son appartenance à l'Allemagne et tirer de la poche intérieure de son veston l'enveloppe plastifiée contenant les renseignements cryptés qui livraient aux nazis le secret des canons construits à Sorel Industries, de même que ceux fabriqués aux usines Angus.

Une fois arrivé au camp militaire, le commandant Dolan ordonna de mettre Smith au frais. À son humble avis, l'étranger pouvait bien passer quelques heures derrière les barreaux, soit le temps nécessaire pour lui faire perdre toute arrogance. Le gradé profiterait de cette accalmie pour rédiger son rapport et demanderait à ce que l'on puisse vérifier sa véritable identité. Il serait toujours opportun de le questionner, mais en attendant, il se devait tout de même de donner un certain crédit à Abel Lemaire. Malgré qu'il se savait traqué par les recruteurs, le jeune homme avait eu l'audace de déclarer ce qu'il avait vu, captant suffisamment l'intérêt du chef Ritchot pour qu'il se déplace jusqu'à la pointe de l'île de la Girodeau.

Abel Lemaire, qui pensait avoir fait un coup fumant, fut fort débiné. Lui qui voulait d'abord négocier ces impor-

tantes informations contre sa liberté se retrouvait encore une fois sous les verrous. Malheureusement, ce dernier comprit rapidement que les lois étaient les mêmes pour tous, délateurs ou déserteurs, et qu'il ne pouvait échapper à la toute-puissance des représentants de Sa Majesté.

Durant son immobilisation forcée, le commandant du sous-marin avait reçu l'ordre de poursuivre le NCSM Bittersweet qui naviguait vers St. John, Terre-Neuve. Ce dernier avait pour mission d'accompagner les convois de ravitaillement faisant route vers l'Angleterre. Ayant déjà pris du retard à cause de Smith, il fallut tout de même près de deux jours au U-Boot 215 pour rejoindre le navire de gros tonnage. Dès son arrivée dans les parages du vaisseau approvisionneur, les radars du Bittersweet détectèrent la présence du submersible. Le commandant du bâtiment de guerre fit immédiatement préparer les grenades sous-marines, programma la profondeur nécessaire et ordonna de les larguer. Le porteur de missiles à bâbord avant envoya d'abord les charges les plus lourdes, soit 158 tonnes de TNT. À chaque tir, le Bittersweet crachait dix bombes. Puis les lanceurs secondaires suivirent les premiers, tandis que ceux d'en arrière, de même que les rampes de torpilles, en libéraient quatre de plus. Cela faisait près de 1350 tonnes de TNT qui pétaient simultanément.

Le Bittersweet avait beau sortir son imposante artillerie, le U-Boot 215 se faufilait tranquillement à travers ce rideau de feu. Les bombes éclataient de part et d'autre du sous-marin, tandis que le souffle de l'explosion les secouait comme

s'ils étaient des dés à jouer dans un godet prêts à être jetés, mais aucune ne les touchait. À l'intérieur, on aurait entendu une mouche voler, puis soudainement, déchirant le silence, le capitaine cria des ordres qui déclenchèrent la riposte. Après tous ces jours à faire les taupes dans le Saint-Laurent, les hommes étaient heureux de passer à l'action et faire ce pour quoi on les avait formés. La réplique allemande ne se fit pas attendre et le U-Boot 215 libéra à son tour l'artillerie lourde, soit une dizaine de torpilles d'un calibre de 550 mm et 400 mm fonctionnant à l'air comprimé et dotées de percuteurs à contact.

Mais dans un bouquet d'explosion, tel un feu d'artifice sous la mer, le dernier missile à être largué par le U-Boot 215 s'enraya et éclata dans le ventre du sous-marin, taillant en pièces la chambre des torpilles, celle des moteurs ainsi que l'aire commune des couchettes. Les cloisons, pourtant coulées dans un acier pouvant résister à une forte pression, s'ouvrirent comme une fleur au soleil. En quelques secondes, l'arrière du submersible navigant à une centaine de mètres de profondeur fut précipité par le fond amenant dans la mort ses douze hommes d'équipage.

Le bouillonnement produit par l'ultime déflagration fit remonter à la surface des débris de toutes sortes ainsi que des corps déchiquetés. Le Bittersweet pouvait d'ores et déjà annoncer qu'un sous-marin allemand évoluant dans les eaux canadiennes venait de sombrer corps et biens.

Maintenant que Bertrand avait confié Smith au commandant Dolan, il pouvait se permettre de respirer.

Bon débarras ! Et dire qu'il avait eu pitié du mangeur de saucisson. Quand Anna va savoir ça, pensa-t-il, elle sera sidérée. Bertrand avait également hâte de raconter ce qu'il avait vu à son beau-frère Paul-André Poudrette. Si Abel avait gardé le silence et s'était abstenu de toute déclaration, jamais le chef Ritchot n'aurait réussi à mettre la main au collet de Smith. Mais il ne fallait pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué, citait un dicton. Celui qu'on appelait l'étranger n'avait pas dit un traître mot pouvant l'inculper d'espionnage, mais les circonstances et les gestes posés parlaient pour lui. En passant devant la maison des Poudrette, Bertrand décida de faire un bref arrêt chez son beau-frère qui ne vivait que de détournements et de fraude, se foutant de la loi, de l'ordre et de ses conséquences, poussant l'effronterie jusqu'à haïr ceux qui l'administraient. Bertrand trouva son ami dans le petit hangar attenant à l'étable, celui-là même où le colosse et ses acolytes avaient simulé une scène de pendaison. Ce dernier était occupé à assouplir une courroie de cuir.

— Écoute ça, P.A., j'en ai une bonne à te conter, commença Bertrand en entrant en coup de vent. Jamais tu ne me croiras.

Et Bertrand rapporta fidèlement sa rencontre avec Smith et expliqua les raisons justifiant la présence des gens d'uniforme à la Grande Pointe.

— Tu vois, il ne faut pas cracher en l'air, sinon ça nous retombe sur le nez, commenta Bertrand. Abel, qu'on comparait volontiers à une poule mouillée, a eu le courage de dire à la police ce qu'il avait aperçu sur l'île de la Girodeau. En signalant l'existence d'un périscope dans l'eau boueuse du chenail, il prenait la chance de se mettre à découvert, estimant la cause plus importante que sa sécurité, et il courait le risque de se retrouver au service forcé de Georges VI.

Paul-André ne brailla pas longtemps sur le sort du déserteur. En vérité, mis à part le fait de lui avoir trouvé une planque et charroyé quelques croûtons, il n'avait pas fait grand-chose pour le fugitif. Par contre, il n'avait pas dédaigné d'accepter l'argent versé par le notaire pour tenir son fils hors des griffes des recruteurs.

— Ça devait finir comme ça, déclara Poudrette sans la moindre compassion ou le plus petit remord.

Paul-André n'avait jamais dit si vrai. Abel passa devant le médecin attitré aux soldats et remporta la palme. Même son teint pâle et bilieux ou sa maigreur excessive ne le sauvèrent pas des griffes de l'armée et le jeune Lemaire fut déclaré apte à servir sous les drapeaux. Habillé de kaki de pied en cap, le crâne à demi rasé sous son béret, il rejoignit le groupe des conscrits qui pratiquaient un exercice militaire intensif. À vrai dire l'uniforme vert-brun jurait avec ses cheveux blond filasse. Rapidement, l'ex-déserteur devint la coqueluche de son unité. Le simple fait d'avoir tenu tête aux recruteurs, d'avoir mangé de la misère dans sa cabane à sucre et d'avoir survécu à un hiver rigoureux dans un dénuement quasi complet lui valurent l'admiration de ses compagnons. L'été apporta au fils du notaire un peu de plomb dans la cervelle et lors des permissions, ce dernier poussait l'impudence jusqu'à rendre visite à celui qui avait voulu le protéger de l'uniforme.

Puis un jour, à l'instar de ses frères d'armes, Abel fut invité à se mettre en rang. Devant une table de métal, une longue colonne de soldats patientait. Le général venait tout juste de s'adresser à ses petits gars, les enjoignant de

faire honneur au Canada, puis il leur avait souhaité bonne chance. En regardant tour à tour la mine basse des jeunes recrues, l'officier supérieur réfléchit aux conséquences de cette guerre. La moitié d'entre eux ne reviendrait peut-être pas au pays et cela lui faisait mal au cœur. Il avait confiance en ses soldats, mais la réalité qu'ils rencontreraient s'avérerait dure et triste et la mission fort risquée. À son tour, l'aumônier avait imploré le Tout-Puissant pour qu'Il envoie des grâces spéciales pour protéger ces garçons à peine sortis de l'enfance. Une fois la bénédiction et les discours terminés, la longue procession d'hommes de troupe en uniforme kaki se mit lentement en branle. Sans dire un mot, Abel emboîta le pas et tentait de se concentrer sur ce qui allait arriver. Peut-être la mort l'attendait-elle au détour ? Puis, juste au moment où son nom devait être appelé, la colonne s'arrêta net. Abel et tous ceux qui se trouvaient derrière lui furent invités à déposer leur bagage. Au bout de quelques minutes, sans la moindre explication, une estafette pria Abel à sortir du rang et l'escorta jusqu'au bureau du lieutenant de sa division. Était-ce là le miracle tant attendu ?

Durant les heures qui suivirent ce retrait du groupe, le reste de la colonne fut ramené sur le champ d'exercices où les gars reprirent leur entraînement. Abel se demandait s'il avait fait quelque faute qui lui méritait une réprimande ? Le cœur d'Abel battait la chamade.

— Si je me fie à votre dossier, soldat Lemaire, vous avez terminé avec succès votre dixième année scolaire.

— Exact, mon commandant, répondit Abel d'une voix qu'il voulait ferme.

— Dans ce cas, à partir de demain vous travaillerez à la comptabilité. J'ose espérer que vous savez aligner des colonnes de chiffres.

— Oui, mon commandant. Bien, mon commandant.

— Rompez ! Maintenant, préparez votre paquetage. Vous quitterez votre dortoir pour vous établir dans le quartier des sous-officiers. Exécution !

Abel Lemaire avait-il bien compris ? La toute puissante armée de Sa Majesté l'épargnait d'une mort certaine.

La guerre réclamait toujours de plus en plus de chair à canon. Il fallait remplacer les estropiés et les morts. En secret, Winston Churchill et ses alliés préparaient une grande offensive qui ouvrirait une brèche dans les défenses allemandes installées sur la côte normande. Penchée sur le pupitre du premier ministre britannique, une poignée d'hommes, tous aussi importants les uns que les autres, détaillait une carte géographique montrant la Manche ainsi que les rives anglaises, de Plymouth jusqu'à New Haven. De là partirait la plus formidable armada jamais réunie, comprenant 5 000 navires, vers les plages de la Normandie. Le 5 juin 1944, une éclaircie météorologique s'annonça dans le bras de mer reliant l'Atlantique à la mer du Nord. Eisenhower, sur qui reposait toute la responsabilité de l'opération, donna le coup d'envoi : « O.K. on y va ! » L'assaut se déroula le mardi 6 juin 1944. Dès l'aube, sur la plage répondant au nom de code Juno, des compagnies entières de braves Canadiens-français débarquèrent sur la grève et formèrent une grande partie des contingents sacrifiés.

Et l'histoire du monde tourna une page souillée de sang. Lentement, les Alliés libéraient les villes françaises, faisant reculer les Allemands jusque dans leurs terres. Ils

abandonnèrent derrière eux des champs truffés de mines et labourés par les obus, des maisons détruites, mais ils laissaient également des morts, des éclopés, des résistants et des gens heureux décidés à effacer de leur quotidien toute menace immédiate.

Puis jour après jour, les gars revinrent chez eux. Les wagons déversaient sur les quais de gare de centaines de jeunes hommes qui avaient vu l'horreur. Sorel ne fut pas en reste et chaque famille accueillait avec des larmes de joie celui qui avait guerroyé dans les vieux pays. Par contre, d'autres parents, le cœur en écharpe et le bras ceinturé de noir, pleuraient l'enfant qui avait donné sa vie.

Pour la première fois depuis le début du conflit, Abel affichait fièrement l'uniforme kaki. Il n'avait peut-être pas versé son sang pour la patrie, mais avait fait preuve d'un certain héroïsme en dévoilant aux autorités la présence d'un sous-marin dans le lac Saint-Pierre. Malheureusement, les circonstances n'avaient pas permis qu'une opération militaire soit menée, mais son amour-propre s'en trouva tout de même flatté. Le fils du notaire Lemaire avait souffert et comprenait maintenant l'urgence de vivre.

À l'île Dupas, la vie poursuivait son cours. Après son aventure, Bertrand reprit sa routine habituelle. Anna voyait en son mari un véritable héros. Imaginez ! Il avait non seulement pris part à l'arrestation d'un espion allemand, mais avait également su détecter, sous les traits d'un ancien collègue de travail, un dangereux indicateur nazi. Par son action, il avait permis la capture d'un guerrier invisible.

À la fin du conflit mondial, la ville de Sorel fit le décompte de ses enfants morts et accueillit dans l'allégresse ceux qui avaient réussi à sauver leur peau. Ce bilan faisait aussi état des citoyens ayant brillé durant les affrontements et dont on ne pouvait pas mésestimer les gestes. Ainsi le gouvernement du Québec organisa une cérémonie afin d'honorer ses héros disparus sur les champs de bataille ou ceux qui s'étaient illustrés de différentes façons. Déclarer que l'atmosphère était à la fête serait peu dire. Le ministre du trésor avait desserré les cordons de la bourse dans le but d'offrir des médailles aux méritants. La surprise marqua la figure de Napoléon Valois lorsqu'il décacheta l'enveloppe portant une invitation du parlement. Ce n'était pas tous les jours qu'on célèbre avec gloire les gestes d'un enfant de la paroisse de l'Île-Dupas ! Mais que devait-il faire de la vieille querelle qui pourrissait le climat familial et empêchait tout rapprochement ? Qui dans la paroisse ne connaissait pas le différent qui persistait depuis des années entre les Valois père et fils, plombant du même coup les liens entre frères et sœur ? Seule Hortense avait eu le courage de transgresser la convention explicite régissant les relations parents-enfants en devenant la marraine de Tom Pouce. Napoléon Valois tendit à sa femme le carton qui invitait pour le 20 septembre 1945 tout le clan Valois à l'Assemblée nationale.

— Dis-moi ce que tu en penses, demanda Napoléon.

— On ne peut pas refuser, mon homme. C'est un grand honneur que nous fait le premier ministre. Bertrand a accompli un acte de courage en livrant un espion allemand aux autorités militaires. Nous aurions l'air de quoi si on ne se présentait pas ? Bien assez que tout le monde soit au courant de notre chicane, il ne manquerait plus qu'on nous traite de sans cœur. Nous devons y aller,

termina Émerise en remettant le pli à son mari. Peut-être serait-ce le temps de passer par dessus ce vieux conflit. Si les Alliés ont réussi à mettre fin à la guerre, nous devrions profiter de l'occasion et cesser de bouder notre propre fils.

Debout devant le parterre de citoyens foulant le tapis du salon bleu, le premier ministre du Québec, chef du parti de l'Union nationale, Maurice Duplessis se perdait dans les méandres d'un discours ampoulé et multipliait les gestes théâtraux. L'homme politique tirait avantage de cet heureux épisode pour faire une allocution à saveur électoraliste. Des vibratos dans la voix et à titre posthume, il remerciait tous ces jeunes qui étaient morts comme des braves et qui avaient versé leur sang pour la patrie. Assis sur la première rangée, les parents des récipiendaires trônaient et patientaient, espérant que l'allocution-fleuve se termine. Il faut dire que Napoléon Valois rongeait son frein. Il pliait et dépliait sans cesse la liste de ceux qui recevraient la médaille du courage des mains du « cheuf ». Depuis trop longtemps il s'était volontairement privé de son garçon, de sa bru et de ses petits-enfants. Le père Valois devait reconnaître la ténacité et la persistance de Bertrand, retrouvant en son fils ses propres défauts, soit une maudite tête de cochon. Aussi toqués l'un que l'autre, chacun attendait de son côté que son vis-à-vis se soumette. Mais cette fois, l'aîné devait saluer le bon coup de Bertrand. Dans sa robe fleurie dont l'encolure était ornée d'un collier de fausses perles, Émerise bénissait le retour de son garçon dans le giron familial. Enfin, le chef de la meute courbait l'échine devant ce jeune loup qu'il avait lui-même entraîné à mordre. Déjà la fin des hostilités lui laissait entrevoir la joie de serrer contre son sein ses propres descendants qu'elle ne connaissait même pas. Hortense, qui attendait un bébé, tenait fermement la main de son époux et lui souriait autant que sa dentition imparfaite le lui permettait.

Juste en arrière des Valois, les Poudrette avaient investi la seconde rangée de chaises. En venant assister à cette remise des décorations, Paul-André faisait preuve d'une indéfectible fidélité envers son ami d'enfance, même s'il trouvait ce genre de démonstration publique excessive et inutile. Bien entendu, Bertrand avait favorisé l'arrestation d'un nazi qui rôdait dans les parages depuis trop longtemps, mais il ne fallait tout de même pas en faire tout un plat ! Aux côtés de P.A., Désirée examinait sa fille Anna qu'elle n'avait pas vue depuis des années. Comme elle était belle ! Anna tenait des Mousseau et possédait cette délicatesse des traits et cette perfection du teint qui font la beauté des filles des îles.

À l'appel de son nom, Bertrand se leva sous un tonnerre d'applaudissements. Humblement, il grimpa les quelques marches qui le menaient à la tribune. Maurice Duplessis l'invita à se placer près de lui de manière à épingler la médaille du courage sur le revers gauche de son veston. Une fois terminée la liste des récipiendaires vint le tour de ceux qui étaient dignes d'une distinction fondée sur leur dévouement. Le nom d'Abel Lemaire y apparaissait. Le maire Poliquin de Sorel avait lui-même proposé le fils du notaire qui avait averti les policiers de la présence d'un sous-marin à l'extrémité ouest du lac Saint-Pierre. Le fait était moins héroïque, mais méritait tout de même une mention.

Certes, la terrible guerre se permettait encore d'exhaler quelques soupirs dignes d'un agonisant. Le monde entier découvrait avec horreur ce que les Allemands avaient tenu à garder secret. Les plaies resteraient ouvertes longtemps, mais les peuples de la terre sauraient reconstruire entre eux les ponts qui favoriseraient la guérison, du moins l'espérait-on. Seul l'avenir le dirait, mais à l'instar des blessures de l'âme, ce serait une entreprise à long terme.

Dès les jours qui suivirent la distribution des décorations civiques, on pouvait observer un va-et-vient incessant entre la ferme de Napoléon Valois et celle de Bertrand. Ici et là, on entendait des rires d'enfants, heureux de connaître leurs grands-parents, leurs oncles et tantes. Le même phénomène se produisit chez les Poudrette. Trop longtemps privée de sa famille, Anna regagnait le clan des Poudrette la tête haute. Dans les chaumières de l'île Dupas, chacun commentait l'acte de bravoure posé par leur concitoyen. Qui aurait dit qu'un étranger, espion nazi de surcroît, se serait infiltré dans le réseau social tissé serré des « gens des îles » ?

Lentement, mais inexorablement, le ballet incessant des saisons reprendrait son cours normal. Une nouvelle génération d'enfants sortirait du ventre des mères et la terre fournirait autant de richesse qu'on aurait mis d'efforts pour la garder vivante. Puis l'été venu, entre chien et loup, les vieux enseigneraient aux petits le nom ainsi que le cri des milliers d'oiseaux qui s'abritaient pour la nuit dans les grands liards bordant le chenail. Ensuite, l'automne arriverait avec son cortège de couleurs. Les eaux des chenaux, du fleuve et du lac Saint-Pierre deviendraient une aire de repos pour les canards et les outardes qui volaient vers des cieux plus propices. L'épais tapis hivernal s'installerait doucement, sans crier gare. Alors il serait temps de rentrer chez soi et, assis au coin du feu, d'évoquer les souvenirs des saisons passées. Qui sait la place que tiendrait l'étranger dans les propos des gens des îles ?

Chers lecteurs, je vous invite à poursuivre la route avec les personnages de l'île Dupas dans un second livre à paraître.

Lina Savignac

Achevé d'imprimer
au Québec
en janvier 2016

Dans l'archipel du lac Saint-Pierre, pays de la sauvagine, plus de cent îlots se disputent la douceur de vivre. Sur l'Île-Dupas, au milieu de cette nature généreuse, un jeune couple tente de se tailler une place au soleil, mais les interdits familiaux viennent quelque peu assombrir leurs rêves. Bertrand Valois se voit donc contraint de retraiter à l'Île-aux-Corbeaux et de travailler à l'important chantier naval de Marine Industries à Sorel.

En 1939, une nouvelle internationale, ayant l'effet d'une bombe, tombe sur le Québec et change le quotidien de chacun. La Seconde Guerre mondiale éclate, lançant le Canada dans un conflit qui ne lui appartient pas. Ayant lui-même peu de moyens de se défendre, le pays doit de surcroît voler au secours de la mère patrie, l'Angleterre. Le Canada contribue à l'effort de guerre et laisse partir ses fils pour servir sous les drapeaux. Mais les Québécois s'opposent férocement à la conscription, si bien que les îles de Berthierville deviennent une terre de refuge pour des dizaines de déserteurs.

Grâce aux aciéries et aux fonderies, le chantier naval construit de puissants navires et les ateliers de Sorel coulent des canons qui se feront valoir sur les champs de bataille. L'Allemagne nazie dépêche un espion, Ed Smith, qui sera chargé de recueillir de précieux renseignements qui perfectionneront les sous-marins allemands et amèneront la venue des U-Boots dans le fleuve Saint-Laurent.

Photo : Pierre R. Chapleau

Lina Savignac, originaire de Berthierville, habite Beloeil en Montérégie. Quand vivre et écrire se rencontrent en catimini, que les personnages lient leur existence à notre histoire commune, que les mots se conjuguent pour dépeindre des états d'âme, des décors ou des faits marquants survenus dans le passé, entremêlant le vrai et le faux, alors, sous la plume de l'écrivain, le roman peut se permettre d'exister. Auteure prolifique, Lina Savignac se consacre à l'écriture de son prochain roman, la suite de *L'étranger de l'Île Dupas*.

9 782922 952643